**SIMPOZIONUL INTERNATIONAL**
**CARTEA. ROMÂNIA. EUROPA**
*20-23 septembrie 2008*

*

**LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL**
**LE LIVRE. LA ROUMANIE. L'EUROPE**
*le 20-23 septembre 2008*

*

**THE INTERNATIONAL SYMPOSIUM**
**THE BOOK. ROMANIA. EUROPA**
*20-23 september 2008*

**Coperta 4:** Aversul medaliei emise de Biblioteca Metropolitană Bucureşti cu ocazia primei ediţii a Simpozionului Internaţional *Cartea. România. Europa* – 2008.

BIBLIOTECA METROPOLITANĂ BUCUREŞTI

# LUCRĂRILE SIMPOZIONULUI INTERNAŢIONAL CARTEA. RÓMÂNIA. EUROPA

Ediţia I – 20-23 septembrie 2008

500 de ani de la prima carte tipărită pe teritoriul României

EDITURA BIBLIOTECA BUCUREŞTILOR
BUCUREŞTI – 2009

*Tehnoredactare: Anca Ivan*

*Concepţie grafică: Cezar-Octavian Diţă*

**Descrierea CIP a Bibliotecii Naţionale a României**

CARTEA. ROMÂNIA. EUROPA. Lucrările simpozionului internaţional (1; 2009 ; Bucureşti)
**Lucrările simpozionului internaţional „Cartea. România. Europa", 20-23 septembrie 2008**, Bucureşti / Biblioteca Metropolitană Bucureşti; cuv. înainte: dr. Florin Rotaru. – Bucureşti: Biblioteca Bucureştilor, 2009
**ISBN 978-973-8369-34-4**

I. Rotaru, Florin (pref.)
II. Biblioteca Metropolitană Bucureşti

02(498 Bucureşti) Biblioteca Metropolitană

# CUPRINS



**Prima secţiune – ISTORIA CĂRŢII EUROPENE**
**La première section – L'HISTOIRE DU LIVRE EUROPÈEN**
**First section – THE HISTORY OF EUROPEAN BOOK**

**Secţiunea a doua – BIBLIOTECA TRADIŢIONALĂ ŞI CYBER BIBLIOTECA**
**La deuxième section – LA BIBLIOTHÈQUE TRADITIONELLE ET LA CYBER BIBLIOTHÈQUE**
**The second section – THE TRADITIONAL LIBRARY AND CYBER LIBRARY**

**Secţiunea a treia – ROMANITATEA ORIENTALĂ. CULTURĂ ŞI CIVILIZAŢIE**
**La troisième section – LA ROMANITÉ ORIENTALE. CULTURE ET CIVILISATION**
**The third section – THE ORIENTAL ROMANITY. CULTURE AND CIVILIZATION**

# MOT INTRODUCTIF

Généralement, le calendrier culturel des anniversaires et des commémorations annuelles relève tant l'expérience de la vie commune d'une nation, ainsi que la dimension de son développement dans le contexte international. En 2008, les roumains ont célébré, en vertu de leur origine latine, deux milles ans de l'exil du poète latin qui nous avait appris notre langue, Publius Ovidius Naso, ainsi que 500 ans de la parution du première livre imprimé sur le territoire actuel de Roumanie, par l'effort du typographe Macarie, probablement en Bucarest ou Tirgoviste. Macarie est venu de Cetinje, où il avait imprimé antérieurement un Octoih, en 1494, avec le support d'un mécène, en notre opinion, d'origine roumaine du sud du Danube et qui est resté en histoire avec la forme slavisée de son nom: Gheorghe Cernoievici. Son vrai nom est Gheorghe Negru et vient d'un surnom attribué à un ancêtre au visage brun, membre de la famille princière Balşa, d'origine roumaine du sud du Danube et fondateur, dans le XIV$^{ème}$ siècle, du Principauté Zeta, précurseur de l'Etat Monténégro actuel. Beaucoup de siècles, toute la latinité orientale a eu la conscience de son origine commune. L'image la plus fidèle de cette romanité orientale restreint au niveau de la Roumanie d'aujourd'hui a été donnée par Victor Hugo: Roumanie! Oui, Je m'imagine très bien: un drapeau qui a au milieu Rome est autour des rayons.

Vraiment, nous sommes le seul peuple néolatin dont le nom comprend l'origine, transmise dans le nom du pays.

Toutes les anniversaires et les commémorations de cette année ont ramené en notre attention des événements aussi importants: 350 ans de l'établissement, à Bucarest, du siège de l'Église Métropolitaine Orthodoxe de Valachie, fondée trois siècles auparavant, en 1356; 300 ans de la naissance du poète et diplomate russe d'origine roumaine Antioh Cantemir; 300 ans de la disparition de l'orientaliste roumain Nicolae Milescu, celui qui a organisé une expédition russe en Chine sur la route transsibérienne. Pour chacun de tous ces anniversaires et commémorations, la Bibliothèque Métropolitaine Bucarest a exécuté des médailles.

Dans ce contexte se déroule le Symposium *Le Livre. La Roumanie. L'Europe*. C'est une obligation morale d'apporter le passé plus près de nous, dans une cohabitation virtuelle avec le présent. Notre monde est la somme de possibles départs. En ce cas, l'abstrait est remplacé par le concret, et le rencontre multiplié de l'homme avec l'avenir peut se réaliser. La dissémination de la culture a solidarisé des destins situés dans des endroits et des siècles différentes. C'est à cause de cela que le monde contemporaine a besoin de notre mot contre l'oubli et le néant,

parce que l'oubli n'appartient pas a l'être humain, il est consubstantiel au mot, à la langue en général. C'est pourquoi, nous exprimons notre reconnaissance envers tous les participants présents au Symposium, collègues et amis de l'étranger et de Roumanie, chacun étant une personnalité reconnue dans son domaine d'activité. Outre cela, deux des personnalités présents ont établi une étape: Claudia Lux a effectué la première visite en Roumanie d'un président IFLA, depuis la création de cette association en 1927 et jusqu'aujourd'hui, et Jean Noel Jeanneney est le premier Président de la Bibliothèque nationale de France qui a participé, en Roumanie aux travaux d'un Symposium national. En outre, son Excellence a utilisé cette occasion pour la présentation publique de son œuvre traduit en roumaine: *Quand Google défie l'Europe*.

Sur un autre plan, les organisateurs de ce Symposium, se proposent reprendre, dans les nouvelles conditions historiques, la tradition des conférences annuelles organisées sous le nom générique «Valeurs bibliophiles du patrimoine culturel national». Le début a été en 1980, à Arad, et la fin de cette tradition en formation est passée trop vite, en 1988. Et pourtant, dans une période si courte, l'école crée par ces sessions scientifiques a contribué d'une manière substantielle au perfectionnement professionnelle d'au moins un spécialiste dans le domaine de l'histoire du livre, dans les 41 départements du pays. Le mérite professionnel appartient sans doute à nos collègues Monica Breazu et Rodica Bărăţeanu. Et si on n'oublie pas l'implication du politique de l'ancien régime en tout événement, surtout culturel, il faut reconnaître, au moins nous les témoins, devant notre propre conscience, le rôle important joué par le vice-président de CCES Tamara Dobrin, qui a réussi à éliminer toute implication idéologique et aussi à accorder un respect impressionnant à l'esprit académique. Ainsi, par rapport à l'ancien régime, il ne faut pas tout détracter. Pour toute conscience honnête, tous les faits bons et mauvais sont autour de nous et dans notre mémoire. C'est pourquoi, dans l'espace spirituelle, la création et le beau ne cessent jamais d'exister. C'est une nécessité implacable de dévoiler le vide spirituel, la possibilité sans fond, la mésaventure, la fatalité, mais aussi la générosité, l'esprit de sacrifice, l'équilibre spirituel pour défendre l'avenir. Avec la même constance, aujourd'hui nous exprimons notre reconnaissance envers nos collègues et amis, Monica Breazu, Rodica Paleologu, Stefan Lemny, Alina Cantau, Razvan Theodorescu, sans leur support l'organisation de ce Symposium n'aurait pas été possible, et donc nous ne serions pas réussi de respecter la tradition et offrir aux jeunes d'aujourd'hui un authentique milieu scientifique propice à leur formation intellectuelle.

Ainsi, notre Symposium est une page du passé et en même temps de l'avenir. C'est un bien commun à tous.

Dr. Florin ROTARU

# Prima secțiune
# – ISTORIA CĂRȚII EUROPENE –

*

# La première section
# – L'HISTOIRE DU LIVRE EUROPÈEN –

*

# First section
# – THE HISTORY OF EUROPEAN BOOK –

# REPRESENTATION FIGURATIVE ET SYMBOLIQUE DU POUVOIR ROYAL DANS LES IMPRIMÉS JURIDIQUES CASTILLANS (1480-1520)

*Dr. Elisa Ruiz García*

*1. Concept de représentation royale*

Il est certain que l'on ne peut connaître complètement une société donnée si l'on n´étudie pas son imaginaire, puisque celui-ci fait partie de la trame culturelle dans laquelle ses membres évoluent. Lorsqu'on se place dans une perspective anthropologique, cette configuration mentale constitue un procédé essentiel de structuration et de contrôle social. Vu l'importance que revêt cet aspect, une vaste monographie sera nécessaire pour le traiter[1], aussi ne ferai-je ici qu'ébaucher la question. Ces hypothèses théoriques trouvent leur fondement dans un fameux passage où Alfonso X el Sabio (1252-1284) rappelle l'obligation des peuples à honorer leur roi et, par extension, sa représentation. La raison invoquée par le monarque est la suivante:

*[Los sabios] mandaron que non tan solamiente onrrasen al rey los pueblos en qual manera quier que lo fallasen, más aún las ymágines que fuesen fechas en semejança o en figura d'él. […]. E esto fezieron porque tan bien la ymagen del rey commo su seello, en que está su figura, e la señal, que trae otrosý en sus armas e en su moneda, e en su carta, en que se emienta su nombre, que todas estas cosas deven seer mucho onrradas, porque son en su remenbrança, do él non está*[2].

Comme nous pouvons le remarquer, les figures du roi tel qu'elles

[1] Ce travail est en cours d'édition: La Balanza y la Corona. La simbólica del poder en los impresos jurídicos castellanos (1480-1520).

[2] Segunda Partida, tít. XIII, ley 18ª, Aurora JUÁREZ BLANQUER et A. RUBIO FLORES (eds.), Partida segunda de Alfonso X el Sabio. Manuscrito 12794 de la Biblioteca Nacional. Edición y estudios, Granada: Impredisur, 1991, pp. 124-125.

apparaissent sur son sceau, ses armoiries, les enseignes, les pièces de monnaie, ainsi que sur les lettres qui composent son nom, sont comparables à tout égard. Autrement dit, l'image de sa personne, la représentation héraldique et les signes graphiques étaient considérés comme des unités appartenant à un système visuel commun et, par conséquent, étaient susceptibles d'être interprétés de la même manière. Il faut prendre en considération cette technique qui consiste à se rapprocher globalement des produits iconiques et verbaux si l'on souhaite juger correctement l'impact, en termes de propagande politique, que certaines pratiques pouvaient exercer. Un second enseignement procuré par ce fragment est la parfaite identité qui s'établit entre le réel et le représenté. De fait, le portrait du roi demeurait investi du même pouvoir sacré que la personne physique du souverain: toute personne qui attentait contre son image commettait un délit de *laesae maiestatis*. Toutefois, il en était de même si l'offense portait sur les réalisations symboliques ou signiques.

En définitive, la représentation de la royauté se déployait de préférence par le biais de canaux visuels, les médias de communication employés pouvant être par exemple de nature verbale, emblématique ou figurative[3]. Pour des raisons évidentes, je ne traiterai pas ici les messages écrits dont l'objet est le traitement encomiastique de la personne royale[4], aussi ne passerai-je en revue que les deux autres médias, à travers les témoignages manuscrits et imprimés.

L'analyse morphologique des éléments symboliques et figuratifs fournit des informations intéressantes. Suivre leur trace et leur évolution permet d'établir des critères de datation et de provenance de certains produits graphiques et, en même temps, de vérifier le processus d'affermissement du pouvoir politique. En réalité, l'emploi des ressources iconiques constituait une tentative d'introduction d'un principe de cohérence intellectuelle dans la pensée spéculative, et une base de cohésion idéologique et institutionnelle au sein du peuple[5]. Ces représentations formaient des systèmes formalisés qui obéissaient à des directives artistiques et thématiques. Sans aucun doute, la présence de signes iconiques indiquait un rapport privilégié de la personne royale à l'écrit en question.

---

3 L'image physique des souverains était inconnue de la plupart des sujets, de là l'intérêt de diffuser des unités d'information pour pallier cette carence.

4 À travers des textes liminaires sous forme de dédicaces et de lettres nuncupatoires ou encore en qualité de compositions de type laudatif.

5 Voir Jean-Claude BONNE, «*À la recherche des images médiévales*», Annales, E.S.C., 46/2 (1991), pp. 354-373.

*2. Ad imaginem et similitudinem nostram*

La conceptualisation du pouvoir royal se manifesta visuellement au Moyen-Âge à travers l'*imago regis* et le *signum regis*. La première modalité correspondit à un moyen utilisé pour représenter la figure du roi absent. Ce recours connut un développement propre dans les livres et les documents, mais son utilisation fut restreinte à la période qui nous intéresse (1480-1520). La deuxième méthode consista à attribuer au nom du monarque une configuration plastique avec pour finalité que l'élément graphématique acquît une valeur identitaire. Ce procédé, appelé de manière générique «monogramme», fut employé par diverses chancelleries, aussi bien ecclésiastiques que séculières. Les rois de León et de Castille adoptèrent aussi ce type de représentation, mais les dessins créés à cet effet furent caractérisés par davantage de complexité et par le fait qu'ils ne répondaient pas exactement à la définition du terme monogramme, qui se résume simplement à la réunion d'un ensemble de lettres. Les signes alphabétiques apparaissent souvent complétés par des traits à la signification douteuse lesquels peuvent même ressembler à des constructions géométriques. Ces créations graphiques étaient réalisées par les personnes qui réalisaient les documents. En théorie, seul le souverain était tenu d'ajouter un petit détail de sa main dans le dessein de garantir la connaissance qu'il avait de l'écrit et lui conférer une validité. Ce geste ne fut pas toujours personnellement exécuté, toutefois le produit qui en résultait était interprété comme un *monogramma firmatum*. Dès le XIII$^{e}$ siècle, le processus de symbolisation propre aux signaux héraldiques modifia la pratique traditionnelle et priva de sens la reproduction de la signature du titulaire régnant: la représentation de ses armes équivalait à sa personne en tant que membre d'un lignage prestigieux et servait aussi à exprimer son domaine territorial. Peu à peu les armoiries royales devinrent un signe iconique qui incarnait le pouvoir politique.

*3. Typologie des imprimés juridiques castillans*

Je limiterai ma recherche aux écrits juridiques castillans composés *artificialiter* vu qu'en eux coïncident deux paramètres intéressants: le lien à la Couronne et la condition d'objet multiple de l'imprimé. Par conséquent, cette gamme de produits constitue un banc d'essai fort approprié pour observer le développement de l'appareil héraldique estampé ainsi que la fonction qu'il exerce.

Le premier pas a naturellement consisté à établir un *corpus* des témoignages connus. Le critère de sélection a été de choisir des textes à contenu juridique qui aient un rapport avec la fonction gouvernementale de

la Couronne et qui aient été publiés en Castille dans une période comprise entre 1480 et 1520, délais qui coïncident avec la date de la première édition datable d'un écrit de cette nature[6] et avec la limite chronologique acceptée pour la production post-incunable.

Les moyens techniques appliqués pour élaborer cette production ne se distinguèrent ni par leur soin ni par une soif de modernité. Preuve en est l'emploi systématique des lettres gothiques, sans aucune exception. Le résultat de cette prospection a permis de totaliser trente-six titres. Dans cet ensemble, deux types de documents peuvent être distingués selon l'ampleur des textes:

– Imprimés sous forme de cahiers indépendants (28 unités)[7].
– Imprimés sous forme de livres (8 unités)[8].

L'adoption de la méthode technique représenta une diminution de la voie manuscrite primitive et le début d'une nouvelle expérience en termes de communication.

*3.1. Imprimés sous forme de cahiers indépendants*

Les composants de ce premier groupe sont des dispositifs qui abordent une affaire concrète et qui ont été délivrés en leur temps par la Chancellerie royale de manière isolée. Leur conception matérielle relève généralement d'une «unité de composition»[9]. Ce matériel peut s'intégrer dans une catégorie plus vaste, que les documentalistes désignent actuellement par le nom générique de «littérature grise»[10]. Or l'objectif de ce travail est plus restrictif vu qu'il se centre exclusivement sur des textes imprimés liés d'une certaine manière aux tâches législatives et organisationnelles

[6] *Leyes que en las Cortes de Toledo ordenaron los reyes don Fernando V e Isabel I de Castilla*. Toledo, 28 de mayo de 1480. [Salamanca: Sucesor de Alonso de Porras, c. 15 de junio de 1480]. IBE 1943.

[7] Dans cette liste figurent également les imprimés desquels on ne connaît nul exemplaire.

[8] J'ai exclu de ce groupe trois ouvrages vu qu'ils ne font pas partie de la production juridico-institutionnelle des Rois Catholiques. Il s'agit de *Las notas del relator de Fernando Díaz de Toledo, la Peregrina de Bonifacio García et la Forma libellandi de Juan Infante*.

[9] Autrement dit, les feuilles forment un cahier unique, rares étant les cas où ce type de construction typographique ne soit pas observé. En réalité, elles pourraient être cataloguées comme des livrets si l'on s'en tenait à des critères bibliothéconomiques.

[10] Mercedes Fernández Valladares définit ainsi ce concept: «*Ensemble de publications mineures de type officiel ou légal, à caractère civil ou religieux, destinées à diffuser l'information et fixer la législation et le règlement émanant des instances du pouvoir, tant royal que municipal et ecclésiastique», in «Difundir la información oficial: Literatura gris y Menudencias de la imprenta burgalesa al hilo de sucesos histórico-políticos del siglo XVI*», in Encuentros de civilizaciones (1500-1750). Informar, narrar, celebrar. Actas del Tercer Coloquio Internacional sobre Relaciones de Sucesos, Cagliari, 5-8 de septiembre de 2001, Alcalá de Henares: Servicio de Publicaciones, 2003, p. 150.

des souverains. Aussi les écrits de toute autre nature ont-ils été écartés[11], quoiqu'ils aient pu posséder un caractère normatif. Cette étude reste diachronique dans son développement et transversale en ce qui concerne les témoignages.

Dans ce champ, la tâche heuristique n'est pas aisée car il s'agit d'unités très dispersées et difficiles à localiser. La faible entité matérielle d'un grand nombre d'entre elles[12], l'indétermination existant quant à leur lieu de dépôt[13], et le large cercle d'éventuels destinataires empêchent de savoir avec exactitude quels furent les imprimés de ce type confectionnés en leur temps et à combien ils s'élevaient[14], quels sont actuellement les témoignages disponibles, et en quelle quantité. Le concours de ces circonstances a favorisé une connaissance partielle des sources disponibles.

Les mesures législatives royales commencèrent à être appliquées dès 1480 avec des caractères d'imprimerie et sous forme de cahiers. Nombre d'entre eux étaient d'une qualité technique moyenne et, souvent, ils étaient dépourvus de noms d'imprimeurs. Ces spécimens de «littérature grise» remplirent sans aucun doute un but important en tant que moyen de diffusion d'une ossature régulatrice de principes et de comportements institutionnels. En réalité, grâce à cette initiative, un phénomène de socialisation des normes se produisit pendant que le développement d'ateliers consacrés à une industrie naissante fut encouragé.

*3.2. Imprimés sous forme de livres*

Les témoignages du second groupe contiennent des répertoires et des collections légales. Ces imprimés exigeaient évidemment une organisation structurelle et matérielle plus complexe en raison de leur ampleur. À certaines occasions, le *corpus* édité n'était rien d'autre qu'une agglutination de dispositifs qui avaient circulé préalablement dans des versions manuscrites ou bien comme des cahiers imprimés indépendants.

Ce groupe comprend huit ouvrages au total. Six contiennent des

11 C'est-à-dire les produits des diverses institutions civiles ou religieuses.

12 C'est la raison pour laquelle, dans de nombreux cas, ces imprimés ont été joints à des dossiers et des liasses comme sources ou preuves de droits. Souvent, leur présence n'est pas signalée dans les inventaires des archives.

13 En effet, elles sont susceptibles d'être inventoriées aussi bien dans des bibliothèques qu'aux archives. Dans le premier cas, elles font partie de volumes factices et de manuscrits mélangés; dans le second, elles se trouvent intégrées dans des liasses documentaires. Il existe encore sans aucun doute des centres de tout genre qui pourraient nous apporter de plaisantes surprises, notamment les fonds qui ont appartenu en leur temps aux deux Chancelleries castillanes.

14 Par exemple, il n'y a pas trace d'éditions indépendantes sur nombreuses lois et ordonnances recueillies dans l'ouvrage préparé par Juan Ramírez: Libro en que están copiladas algunas bulas y todas las pragmáticas (Alcalá de Henares: Estanislao Polono, 16 de noviembre de 1503), quoique beaucoup d'entre elles aient pu être diffusées ainsi en raison de leur contenu et intérêt public.

répertoires et des collections législatives dont la consultation était obligée et qui étaient maniés par des personnes incarnant le tissu administratif et institutionnel régi par la Couronne. Deux de ces ouvrages transmettaient l'appareil légal émanant de l'époque Alfonso X el Sabio: les *Siete Partidas* et le *Fuero real*; deux autres recueillaient l'activité développée dans le domaine du droit à une époque plus récente: les *Ordenanzas reales de Castilla* et le *Libro en que están copiladas algunas bulas y todas las pragmáticas*. Enfin, deux travaux, à vocation plus minoritaire et rédigés en latin, furent également édités: les *Glossae Ordinamenti de Briviesca et Alcala*[15] et le *Repertorium legum seu secunda compilatio legum et ordinationum regni Castellae*, un ouvrage qui reflète l'habilité technique du grand juriste Alfonso Díaz de Montalvo (1405-1499), conseiller de la reine dans ce domaine[16]. La série se referme sur les deux travaux de Juan López de Palacios Rubios, juriste très proche du Roi Catholique: *De iustitia et iure obtentionis ac retentionis regni Navarre*, un écrit composé pour justifier par le droit l'incorporation du royaume de Navarre à la Couronne, à l'époque du roi Fernando, et le *Libellus de beneficiis in curia uacantibus*. Il est logique que tous ces textes aient vu le jour sous forme de livre en raison de leur longueur.

*4. Imprimés juridiques aniconiques*

Selon moi, c'est au fil des concessions et des accords adoptés dans les Cortès de Tolède de 1480, que s'est frayée l'idée de confier à des imprimeurs l'édition de textes normatifs tout juste créés, et de collections législatives consacrées par l'usage. Comme le livre en tant que produit avait été affranchi du paiement des *alcabalas* (impôts sur les ventes) dans ces Cortès, il est logique de penser que l'on décida d'appliquer la méthode technique pour faire connaître les lois sanctionnées dans ces séances. Notons que c'est à travers ces dernières que les moyens pour favoriser ce secteur de l'économie en matière d'imposition avaient été établis. En vérité, les résolutions prises sur diverses affaires étaient décisives pour l'avenir du royaume et, peut-être pour cette raison, Don Fernando et Doña Isabel décidèrent qu'elles voient le jour sous forme de caractères d'imprimerie, conscients de l'impact que pourrait produire leur diffusion par un double

15 Ce travail a été attribué à Alfonso Díaz de Montalvo, mais il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur.

16 Ce même auteur avait déjà publié un Repertorium quaestionum super Nicolaum de Tudeschis in libros Decretalium, dédié à Pedro González de Mendoza. La première édition de cet ouvrage parut très tôt (Hispali: Antonius Martinez, Alfonsus de Portu et Bartholomaeus Segura, 1477. Fol. IBE 2079). Ce dernier fut ensuite édité à six autres occasions hors d'Espagne. Je n'ai pas inclus ce texte dans le corpus parce qu'il est dédié au droit canonique et n'a pas de lien avec la Couronne.

canal: le traditionnel «pregón» et la version imprimée, le procédé le plus efficace et novateur du moment. Ce choix allait figurer le début d'un *modus operandi* qui augmenterait progressivement à partir de cette date.

Sans aucun doute, le produit qui en résulte comporte un grand intérêt étant donné que la typographie avait été introduite en Castille huit ans auparavant seulement (*c*.1472), c'est pourquoi il s'agit d'une première expérience institutionnelle destinée à faire connaître le texte de l'*Ordenamiento* de Tolède, pièce maîtresse au sein du programme politique des Rois Catholiques. L'imprimé en question dut être édité peu après le 15 juin 1480, date d'exécution de la copie autorisée du texte correspondant par Diego de Valera[17] lui-même. Le travail fut confié à l'atelier de Salamanque qui demeura plusieurs générations aux mains de la famille Porras[18]. Le tirage s'éleva à 550 exemplaires[19] et le prix de vente au public fut de trois «reales» d'argent. Il n'existe pas de trace indiquant que le texte ait été publié en d'autres lieux ou occasions.

Le succès de cette première tentative favorisa peut-être l'application de la méthode technique à l'édition d'autres textes juridiques: au total, plus de quarante éditions aniconiques, dans des cahiers indépendants, furent publiées au cours de cette période (1480-1520).

### *5. Imprimés avec une* ***imago regis***

Les premières tentatives pour établir un lien de cause à effet entre le *rex iubens* et le dispositif correspondant consistent à représenter l'effigie du monarque de sorte qu'il apparaisse en tant qu'auteur *intitulant* du message produit. Ce procédé fut utilisé occasionnellement dans la documentation manuscrite. Dans la Couronne de Castille, on en trouve quelques spécimens dès l'époque de Fernando IV (1295-1312). Il s'agit de portraits qui exhibent certains attributs propres à la royauté et qui ne prétendent pas reproduire les traits physionomiques de l'intéressé. Dans cette tradition de la Chancellerie, il faut insérer les imprimés juridiques qui ont été publiés tôt et qui témoignent de l'intention de les doter d'un élément iconique à caractère d'identification. Ces dispositifs soulignent le caractère juridico-centrique du programme politique des souverains. Le premier exemple se

[17] *Leyes que en las Cortes de Toledo ordenaron los reyes don Fernando V e Isabel I de Castilla*. Toledo, 28 de mayo de 1480. [Salamanca: Sucesor de Alonso de Porras, post 15 de junio de 1480]. Fol. IBE 1943. Observons que l'officier public dit que le cahier est composé de vingt-huit feuilles, en revanche, l'imprimé en compte trente, vu que les deux dernières contiennent un sommaire des lois. Cet appendice fut probablement un ajout et c'est pourquoi il ne figure pas dans la copie authentifiée.

[18] Mª Antonia VARONA GARCÍA – «*Identificación de la primera imprenta anónima salmantina*», Investigaciones Históricas, 14 (1994), pp. 25-33.

[19] Desquels cinq unités seulement sont conservées.

trouve dans un recueil de dispositifs[20] commandé par la reine à Alfonso Díaz de Montalvo. L'édition réalisée à Huete, alors lieu de résidence du juriste, présente une belle composition allégorique sur la page où débute le Prologue de l'ouvrage. La légende inscrite sur la bordure[21] et le portrait du couple royal esquissé dans le champ intérieur d'une initiale capitulaire (*P*) résument à merveille le plan projeté par les monarques afin d'instaurer un nouvel ordre juridique centré sur leurs personnes. Il s'agit d'une matrice qui représente les deux figures. Don Fernando tient dans sa main droite une épée dégainée, attribut qui symbolise l'exercice de la justice; doña Isabel arbore un sceptre dans la main droite et un *globus* ou pommeau dans la main gauche. Tous deux sont évidemment couronnés. L'appareil iconique développé, c'est-à-dire la bordure avec le texte de l'inscription et les deux effigies représentées, dénote une tentative de façonner une symbolique régie par des moyens mécaniques[22]. Sur la bande inférieure de la bordure, un contour pour des armoiries a été imprimé en y laissant un champ vide[23]. La composition de la page reproduit un modèle propre aux manuscrits de la cour. Toutefois, l'imprimé ne conserve pas de lien de parenté codicologique avec la version manuelle conservée de ces Ordonnances, en ce qui concerne la source d'inspiration artistique[24]. Les différences formelles qui existent entre les deux pièces sont manifestes. L'un et l'autre exemplaire répondent à des critères esthétiques disparates. La même matrice utilisée pour la lettre initiale (*P*) avec le couple royal est utilisée dans une seconde édition de cet ouvrage[25] et dans la première impression connue du *Cuaderno de las leyes de las alcabalas*[26]. Ces trois spécimens montrent une volonté d'exprimer la paternité et l'autorité des *intitulants* qui attribuent un contenu légal aux imprimés. Cette démarche figurative, héritière de l'*imago regis* traditionnelle, fut abandonnée très tôt, autour de l'an 1485, sans que nous sachions pourquoi, au bénéfice d'une autre option dotée d'une capacité de symbolisation supérieure, qui sous-

[20] Ordenanzas reales de Castilla [...], ed. lit. Alfonso Díaz de Montalvo. Huete: Castro, 11 de noviembre de 1484. Fol. IBE 2068.

[21] En voici le contenu: Fellix matrimonium cui lex et iusticia concordi federe maritantur. Cette phrase renferme un subtil jeu rhétorique à double sens, en établissant une comparaison tacite entre le rapport de la loi et de la justice aux conjoints régnants.

[22] On doute de la nature des matrices utilisées. On ne distingue pas de pièces indépendantes pour encadrer le texte. En dépit de l'archaïsme de la gravure d'un point de vue technique, la page offre une proposition artistique intéressante.

[23] Évidemment dans la finalité qu'un éventuel possesseur puisse dessiner son blason.

[24] San Lorenzo de El Escorial, Real Biblioteca del Monasterio (RBME), ms. Z.II.3.

[25] Huete: Castro, 23 de agosto de 1485. Fol. IBE 2070.

[26] Tarazona, 14 de marzo de 1484. [Huete: Álvaro de Castro], post 9 de abril de 1485. Haebler 175.

tend un processus consistant à construire du sens à travers un système conventionnel de représentation.

*6. Imprimés avec une gravure héraldique*

La seconde phase du processus tendant à distinguer l'imprimé juridique par le biais d'un complément iconique est caractérisée par le recours aux armoiries comme moyen d'expression. Certes, dès le moment de la réception définitive des usages héraldiques au XIII$^{e}$ siècle, on observe la présence de ces signes dans certains livres et documents, lesquels indiquent une relation privilégiée du titulaire avec l'écrit en question. Cette pratique sociale renfermait diverses significations. Elle pouvait indiquer la condition nobiliaire du possesseur – auquel cas elle servait de *ex libris* -, le mécénat exercé, le don de l'ouvrage de la part de l'auteur, etc. Parfois le donateur d'un exemplaire faisait représenter les armes de son propre lignage pour laisser ainsi un témoignage de sa générosité. Quelle que soit la motivation de cette utilisation, il faut l'inclure dans le cadre de la courtoisie. Ces pièces circulaient donc dans une sphère restreinte et choisie. Les exemplaires ainsi marqués dénotaient une idée d'appartenance et connotaient certaines nuances susceptibles d'être interprétées en langage aristocratique. Ainsi en témoignent les nombreux manuscrits et certains imprimés de la reine dans lesquels on retrouve les armoiries dessinées à la main[27]. Au sein de la Chancellerie, des documents qui exhibaient des éléments symboliques royaux étaient également élaborés. Bien sûr, les *privilegios rodados* furent les plus représentatifs en raison de leur caractère solennel, mais ils ne furent pas les seuls. Ces écrits, datés, fournissent des repères chronologiques pour reconstruire l'évolution des formes[28]. Les réalisations manuelles exercèrent des tâches qui diffèrent en partie – en raison de leur circulation très limitée – des fonctions attribuées aux blasons gravés dans des textes confectionnés mécaniquement. Les moyens techniques de reproduction renforcèrent surtout la diffusion du langage symbolique qui s'était graduellement structuré pendant les premières années du règne. Certes, la multiplicité des copies favorisa une nouvelle perception des signes visuels représentant le pouvoir. Les professionnels qui travaillaient à cet ensemble emblématique réalisaient leur devoir dans une certaine marge de liberté, comme on peut le vérifier dans les témoignages conservés.

[27] Voir mes travaux Los libros de Isabel la Católica. Arqueología de un patrimonio escrito, Salamanca: Instituto de Historia del Libro y de la Lectura, 2004, dans lesquels aussi bien les livres que les documents sont étudiés et El imaginario de una reina. Páginas selectas del patrimonio escrito de Isabel la Católica, Madrid: A y N, 2008.

[28] Je renvoie à mon travail intitulé: «*Claves del documento artístico bajomedieval en Castilla*», in Catálogo de la Exposición"*El documento pintado*", Madrid, Museo Nacional del Prado, 2000, pp. 15-43 y 100-145.

Les méthodes habilitées par les Rois Catholiques pour représenter leurs règnes, leurs personnes et l'action politique qu'ils exerçaient furent de préférence de nature héraldique (le blason royal et les couleurs propres aux monarques) ou emblématique (insignes, surnoms ou devises, sigles et monogrammes)[29]. Le suivi du développement de cet appareil héraldico-emblématique et l'analyse de son évolution morphologique sont du plus grand intérêt en raison de l'information qu'ils procurent dans le champ de la bibliographie matérielle. Ce processus s'accompagne de plusieurs manifestations sur le plan graphique qui ne sont rien d'autre qu'un reflet du même phénomène observable dans d'autres produits élaborés sur divers supports (cachets, pièces de monnaie, bâtiments, objets, meubles etc.).

Les données obtenues à partir du *corpus* établi révèlent que l'adjonction de la symbolique royale aux imprimés débuta à une date relativement tardive. D'autre part, ce complément ne fut pas uniquement une singularité de la littérature juridique ni ne revêtit de caractère systématique par rapport à la série considérée. La première question a une explication logique. Dans les premiers temps de l'imprimerie, les ateliers manquaient des moyens techniques nécessaires pour procéder à l'impression des gravures ou bien c'était l'application de la méthode qui s'avérait contraignante. Les témoignages les plus anciens de cette pratique que je suis parvenue à obtenir datent de l'année 1493. Les imprimés en question traitent de deux genres qui touchent les intérêts de la Couronne: le droit et l'historiographie, même si l'innovation ne s'appliqua ni exclusivement aux textes de cette nature ni continûment à la production postérieure à la date indiquée. Cependant, leur existence laissait transparaître la volonté d'atteindre divers objectifs. Parmi ceux-ci il en existait un de capital importance: la socialisation des dispositifs, une finalité inaccessible par la voie traditionnelle. Dans tous les cas, la présence de la symbolique royale rendait ces derniers facilement identifiables, leur conférait une valeur institutionnelle[30] et les transformait en fidèles témoignages de l'affermissement du pouvoir monarchique.

À partir de la date indiquée, l'appareil héraldico-emblématique[31] commence à être reproduit de manière apparemment aléatoire. Les *Ordenanzas reales para la reformación de la Audiencia y Chancillería*[32] constituent le premier témoignage juridique qui arbore ce complément.

[29] En plus des attributs traditionnels de la couronne, le sceptre, le globus, l'épée etc.

[30] Pour ce motif, les souverains interdirent l'utilisation des enseignes sur lesquels figuraient des éléments héraldiques propres à la Couronne dans les Cortès de Tolède de 1480.

[31] J'emploie cette dénomination pour désigner, depuis une perspective globale, aussi bien les armoiries royales que les différents ornements externes tels que les timbres, insignes, devises, etc. qui complètent la représentation symbolique du pouvoir des monarques.

[32] Medina del Campo, 24 de marzo de 1489, Valladolid: Juan de Francourt, 28 de junio de 1493. Fol. IBE 4208.

Il s'agit d'un texte légal de grande importance destiné à réglementer une institution capitale au sein du programme politique de la Reina Católica. Nous savons, grâce à des copies manuscrites conservées, qu'il y eut des rédactions préalables et même une refonte du texte, mais l'on ne connaît qu'une édition datée du 28 juin 1493[33]. L'existence d'autres impressions antérieures n'est pas impossible étant donné que dans les *Ordenanzas* elles-mêmes l'obligation pour les membres de l'Audience d'en posséder un exemplaire était stipulée. La réalisation d'un imprimé aurait à cet effet facilité l'exécution de la norme:

Otrosý ordenamos τ mandamos que el presidente τ cada vno de los dichos oydores τ alcaldes τ cada vno de los escriuanos τ abogados tomen para sí vn traslado destas dichas Ordenanças por que sepan cómo se han de auer en sus oficios[34].

De cette date jusqu'à la limite chronologique de ce travail, en 1520, l'emblématique des Rois Catholiques fut reproduite dans différents types et versions. La conception d'une forme héraldique autorisait diverses réalisations en vertu des exigences artistiques et/ou techniques. L'analyse des témoignages connus permet d'introduire un classement par critère en fonction de leurs traits externes les plus significatifs. En accord avec ce principe, il convient de distinguer les groupes décrits ci-dessous:

Gravures héraldiques sans bordure
Gravures héraldiques avec bordure taillée sur le bloc lui-même
Gravures héraldiques posées en orle avec des pièces indépendantes
Gravures héraldiques particulières
Gravures héraldiques de la monarchie hispanique

L'appareil iconique reproduit dans les diverses éditions offre plusieurs variantes, de là l'intérêt d'une étude comparative de ces groupes. Ces différences indiquent qu'il n'existait pas de modèle établi, ni même pour une production de textes légaux ou de dispositifs. La répartition des gravures paraît indiquer que les ateliers disposaient d'une version personnelle du blason royal, au moins pendant une certaine période. En conséquence, cet élément iconique peut être utile vu que sa présence est une donnée supplémentaire et complémentaire des méthodes bibliographiques traditionnelles qui ont pour finalité d'identifier le centre de production de certains exemplaires[35]. Bien sûr, il s'agit d'un facteur discriminatoire qui

[33] Le texte figure dans l'ouvrage de Juan Ramírez: *Libro en qu'están copiladas algunas bulas…*, vol. I, ff. 49r-60v.

[34] Ob. cit. , f. 60r. Cet ordre figurait aussi dans les versions manuscrites plus anciennes.

[35] À plus forte raison dans les cas des cahiers indépendants vu qu'ils manquent en général de données typographiques.

doit être évalué prudemment puisque, comme nous les savons, le matériel graphique et l'outillage changeaient fréquemment de mains. Néanmoins, l'examen de ces pièces permet d'obtenir quelques données intéressantes. De même, la confrontation des différents types trouvés montre l'évolution diachronique du concept de frontispice héraldique. Vu le temps dont nous disposons, je ne reproduirai que quelques exemples.

Grâce à l'imprimerie, les Rois Catholiques diffusèrent et fixèrent dans leurs royaumes les normes qu'ils élaboraient, à mesure qu'ils développaient leur action politique. La diffusion des textes en vigueur rendait public le contenu de ces derniers, tout autant que l'idéologie qui les sustentait grâce, en grande mesure, à des images dont la visualisation renvoyait à l'idée de pouvoir. La présence de la symbolique royale conférait un cachet d'écrit «officiel» au support matériel et le convertissait en une pièce digne de crédit. D'une certaine manière, ces signes jouaient le rôle d'éléments validateurs. Enfin, l'application de la technique imprimée représenta l'introduction de nouveautés importantes dans le processus de documentation du fait juridique. Cet aspect est d'un grand intérêt du point de vue diplomatique. Les sources manuscrites fournissent peu de données sur la phase de la traditio ou réception de l'écrit, de la part de la personne ou de l'institution qui était concernée par le contenu de celui-ci. En revanche, les textes en caractères d'imprimerie offrent une généreuse information à ce sujet. En résumé, les thèmes brièvement ébauchés ici prouvent de manière évidente le bien-fondé de poursuivre un axe de recherche qui dégagerait de nouvelles perspectives dans plusieurs domaines du savoir, ces derniers pouvant s'enrichir grâce aux résultats de ces spéculations. Le chemin est ouvert, je passe le témoin.

# L'AVENTURE EUROPÉENNE DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN DE CANTEMIR: NOUVEAUX TÉMOIGNAGES DE LA BRITISH LIBRARY ET DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

*Dr. Stefan Lemny*

Notre intervention comporte deux volets: le premier propose une vue plus générale sur les circonstances qui ont rendu possible le succès européen de *l'Histoire de l'Empire ottoman de Cantemir*; le deuxième volet est d'une nature plus ponctuelle afin d'apporter de nouvelles précisions sur l'impact européen du livre, tirées principalement des collections de la British Library et de la Bibliothèque nationale de France, avec la précision que ce dernier chantier de recherche n'est qu'à ses débuts.

Le premier volet et bien évidemment très bien connu par les spécialistes de Cantemir. Le traducteur allemand du livre, Johann Lorenz Schmidt, une personnalité originale de la culture allemande du XVIII$^{e}$ siècle, qui se situe parmi les émules les plus radicaux du philosophe allemand Christian Wolff nous a laissé un jugement qui ne cesse de nous intriguer. En effet, en parlant du livre du prince moldave, il le considérait un livre sans pareil: («ein Buch das in seiner Art noch nicht seiunes gleichen hat»)[1]. Bien qu'il fît cette remarque en pensant au domaine particulier des études sur l'histoire de l'Empire ottoman, l'opinion de l'auteur allemand sur l'importance du livre de Cantemir mérite réflexion. Car l'Empire ottoman n'est pas un mince sujet au XVIII$^{e}$ siècle. La défaite des Ottomans aux portes de Vienne en 1683 marque un tournant dans l'histoire européenne, moment qui finira par enrichir considérablement le regard des Européens sur l'Empire ottoman.

A cette conjoncture politique s'ajoute l'ambiance intellectuelle propre à ce 18e siècle éclairé par la raison triomphante qui utilise l'écran oriental, notamment à travers l'exemple de l'Empire ottoman, comme une toile de

[1] Stefan Lemny – «*J.L. Schmidt şi destinul unei scrieri cantemiriene», dans Rumänisch-Deutsche Kulturinterferenezen*, éd. Andrei Corbea, Iaşi, Ed. Universităţii Al. I. Cuza, 1986, p. 166-168.

fond pour débattre les idées qui préoccupent alors l'esprit humain. Voici donc en quelques mots seulement ce qui explique, en partie, l'intérêt à l'égard de l'Empire ottoman et l'existence d'une abondante littérature en la matière, livres de voyages, écrits d'histoire ou bien ouvrages de fiction! A en croire Lorenz Schmidt, c'est par rapport à toute cette production livresque que l'*Histoire* de Cantemir est un livre sans pareil. Mais faut-il se fier à son jugement?

C'est pour répondre à cette interrogation que nous souhaitons présenter les étapes de la réception européenne au 18e siècle de l'Histoire de Cantemir.

Il ne s'agit donc ni de présenter ici le livre en question, ce qu'il représente du point de vue historiographique, son originalité par rapports aux entreprises similaires précédentes ou de l'époque, ni d'évoquer les étapes de son élaboration.

Ce qui mérite d'être souligné c'est le fait que c'est principalement grâce à ce livre que le prince moldave a bâti sa réputation européenne au XVIII[e] siècle.

Et on comprendrait difficilement l'aventure de ce livre dans cette partie de l'Europe sans tenir compte du rôle extrêmement important joué par son fils, Antioh; un aspect qui n'est pas suffisamment mis en valeur et qui mérite sans doute d'être rappelé.

A cet égard, la ténacité du fils est vraiment remarquable. Il n'a pas seulement déployé tous ses efforts afin d'accomplir le projet de publication de cet ouvrage; de surcroît il a bien veillé pour que le livre soit connu par les savants et les gens de lettres européens. Et ses efforts n'auraient peut-être pas porté leurs fruits, si Antioh à son tour, suivant le modèle paternel, ne s'était pas illustré dans la société intellectuelle de son époque: poète, ayant la réputation d'avoir contribué à la naissance de la poésie russe moderne, il s'est vu nommer à ses 22 ans, ambassadeur de Russie à Londres, d'où il est parti en 1738, avec la même mission à Paris, où il mourra en 1744! Le prince, jeune, instruit dans tous les domaines du savoir, sensible aux arts, en harmonie parfaite avec les mœurs et les bonnes manières de son temps, représentant d'une puissance qui attire toute l'attention européenne depuis le règne de Pierre le Grand, a toutes les qualités pour se faire des amitiés importantes dans la république des lettres de son temps. Il utilisera largement ce réseau d'amis pour assurer au livre de son père la promotion qu'il mérite. C'est le cas de son amitié avec Montesquieu, sujet qui a déjà donné lieu à plusieurs analyses, parfois même fantaisistes, comme celle défendue dans le passé par certains auteurs, selon laquelle la vision exposée par le philosophe dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) auraient été inspirée directement du

schéma de la «croissance» et la «décroissance» suggéré par Cantemir dans son histoire de l'Empire ottoman. Mais l'ouvrage de Cantemir fut publié en 1735, après celui de Montesquieu, et l'amitié entre les deux hommes – telle qu'elle apparaît dans les témoignages documentaires – date, elle aussi, d'après la publication de ces 2 livres, quand l'ambassadeur russe se trouvait déjà à Paris. Néanmoins, une chose est certaine, et celle-ci a été mise en évidence très récemment par la publication du catalogue de la bibliothèque de Montesquieu: la présence d'un exemplaire de l'histoire de l'Empire ottoman parmi ses livres[2]. Le rôle d'Antioh dans la promotion de l'œuvre de son père est beaucoup plus clair dans le cas de Voltaire. Le philosophe n'aurait pas connu si vite le livre du prince moldave sans la contribution d'Antioh; soucieux de corriger quelques détails qu'il jugait fâcheux dans l'*Histoire de Charles XII*, il prend le soin d'envoyer à Voltaire un exemplaire de *L'Histoire de l'Empire ottoman*. Le résultat ne se laisse pas attendre. „Je lis actuellement, écrit-il à Antioh le 13 mars 1739, *L'Histoire ottomane* du feu le prince Cantemir, que j'aurai l'honneur de vous renvoyer incessemment, et dont je ne puis trop remercier Votre Altesse […]. Je trouve dans l'Histoire ottomane […] ce que je vois avec douleur dans toutes les histoires: elles sont les annales des crimes du genre humain"[3].

On ne pourrait pas exagérer l'importance que Voltaire a pu accorder à l'ouvrage en question, mais néanmoins il est certain que le philosophe y a trouvé une source pour ses analyses ultérieures. Lorsqu'il publie en 1756 son *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*, il n'oublie pas de mentionner «les annales turques rédigées à Constantinople par feu le prince Démétrius Cantemir» pour les informations qu'on y trouve sur la conquête de l'ancienne capitale byzantine par Mahomet II. „J'avoue – dit-il – que Démétrius Cantemir a rapporté beaucoup de fables anciennes; mais il ne peut s'être trompé sur les monuments modernes qu'il a vus de ses yeux et sur l'académie où il a été élevé".

La générosité avec laquelle le fils s'empresse de recommander le livre de son père à des amis et à des hommes illustres n'est en réalité qu'un volet d'une action plus large et plus tenace de sa part visant à imposer le livre en question à l'attention de l'opinion éclairée de son temps. L'accueil retenu voir même critique de l'édition anglaise de 1735 a été de nature à redoubler ses efforts. Certes, l'édition anglaise (qui s'ouvre en outre avec le portrait de Demetrius Cantemir, l'image la plus connue de notre auteur!) était réalisée avec l'aide de l'abbé Nicolas Tindal, le neveu du philosophe

[2] Louis Desgraves, Catherine Volpilhac-Auger – *Catalogue de la bibliothèque de Montesquieu à La Brède*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. 388-389.

[3] L. N. Majkov – *Materialy dlja biografii kn. A. D. Kantemira*, Saint-Pétersbourg, 1903, p. 136.

déiste Matthew Tindal, qui a acquis une certaine réputation pour ses propres travaux d'érudition, dont une vaste *Histoire de l'Essex*. Certes, le livre bénéficiait d'un patronage illustre: la liste habituelle des souscripteurs était ouverte par la reine Caroline d'Angleterre, bien estimée dans la république des lettres. Mais le livre a eu malgré tout peu d'échos dans les journaux et a suscité quelques critiques. C'est d'ailleurs une raison des diverses initiatives d'Antioh pour une nouvelle édition, en langue française cette fois-ci. Le projet touche successivement plusieurs figures bien connues de la vie intellectuelle du siècle. L'une d'entre elles est Jean Rousset de Missy, célèbre à l'époque pour le journal qu'il dirige, *Mercure historique et politique*, et pour ses traductions en français de quelques grands textes de la littérature anglaise comme le *Paradis perdu*, de John Milton. En 1737 il était question qu'il traduise le livre de Cantemir, mais le projet échoue. Autre traducteur de taille aurait pu être l'auteur de *Manon Lescaut*, l'abbé Prévost: impressionné par la «multitude de connaissances curieuses qui se trouvent recueillies dans les notes du Prince», il décide en 1740 de présenter l'édition anglaise de l'*Histoire de l'Empire ottoman* aux lecteurs de son journal, *Le Pour et le Contre*: «En relevant des notes du Prince Cantemir, j'ai eu dessein, écrira-il peu après, de faire souhaiter une bonne traduction de son ouvrage» (tome 20, p. 217, 228). Finalement il abandonnera son idée, mais les informations puisées dans le livre de Cantemir resteront vives dans sa mémoire: les détails sur «la folie» de Ferriol, l'ambassadeur français à Istanbul, constituent une source importante de son roman *Histoire d'une Grecque moderne* publié en 1740[4].

Après ces péripéties, *l'Histoire de l'Empire ottoman* verra finalement le jour en 1743, dans la traduction d'un personnage moins connu: Joncquières, «commandeur et chanoine régulier de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit de Montpellier». Par rapport à l'édition anglaise de 1735, l'édition française de 1743 a mieux réussi à conquérir l'attention des lecteurs. D'ailleurs, elle est publiée dans deux éditions qui ne diffèrent que par leur format: *in quarto*, en deux volumes, chez Jacques-Nicolas Le Clerc et *in octavo*, en quatre volumes chez Nyon-fils et chez Barois fils. La diffusion prend ainsi une autre envergure, car, avec un prix plus abordable que l'édition luxueuse *in quarto*, l'édition *in octavo* est accessible à des catégories bien plus nombreuses de lecteurs. Enfin, c'est l'édition française qui attire l'attention de Johann Lorenz Schmidt, qui publie sa traduction en 1745. Le succès du livre devient si important qu'en 1756, l'édition anglaise de 1735, passée initialement dans le silence, donne finalement lieu à une nouvelle impression.

[4] Alexandru Dutu – «*L'Abbé Prévost traducteur de l'Histoire ottomane de Cantemir*», Revue de littérature comparée, 45, 1971, p. 234-237.

Mais rien n'est plus révélateur du succès du livre que le nombre de comptes rendus qu'il inspire alors dans les journaux de l'époque. Le livre est commenté par exemple en 1743 dans trois numéros du fameux *Journal de Trévoux*, le journal des Jésuites et des anti-encyclopédistes et aussi dans le prestigieux *Journal des savants*, le plus ancien *périodique littéraire et scientifique d'Europe*, bien connu pour son rôle dans la diffusion des connaissances scientifiques et dans la communication entre les érudits

Lorsqu'Antioh ferme les yeux en 1744, il aura accompli son devoir envers l'œuvre de son père, en contribuant d'une manière décisive à sa valorisation. D'ailleurs, l'auteur d'un commentaire de l'édition anglaise, paru dans le *Journal encyclopédique* du 15 janvier 1756 n'oubliait pas de rendre un hommage non seulement à l'auteur de l'*Histoire de l'Empire ottoman*, mais aussi à son fils, qui a contribué à la faire connaître: «La vie du père nous a conduit insensiblement à celle du fils; il y a entre eux un si grand rapport de caractère, de grandeur d'âme et de génie, qu'on ne saurait louer l'un sans l'autre. Le prince Antioh n'a pas peu contribué à la perfection de l'histoire ottomane; trop jaloux de la gloire de son père, il n'a voulu laisser rien échapper qui pût démentir les éloges qu'on a donnés à cet ouvrage».

Mais le livre n'aurait pas connu ce prestige, s'il était dépourvu de ses propres qualités. La meilleure preuve en est qu'après la mort d'Antioh, qui avait assidûment veillé à la diffusion de l'œuvre, l'aventure de *L'Histoire de l'empire ottoman* entre dans une nouvelle étape. C'est alors, dans la 2$^{e}$ moitié du 18$^{e}$ siècle, que les auteurs les plus importants qui s'intéressent au monde ottoman ou à son histoire ont eu des mots d'admiration pour l'ouvrage du prince moldave. C'est le cas de Jean-Antoine Guer qui voit dans le prince Démétrius Cantemir un de ceux qui a le «mieux dépeint» les mœurs de la société ottomane (*Les Mœurs et les usages des Turcs*, Paris, 1746-1747), de Charles-Marie de Salaberry, qui considère le prince Cantemir «le seul qui soit […] une autorité» dans ce domaine (*Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1813, p. VIII). Les exemples en sont beaucoup plus nombreux. En Angleterre, William Eton, auteur d'un *Tableau historique, politique et moderne de l'empire ottoman*, considère lui aussi Cantemir parmi les meilleurs spécialistes en la matière, alors que William Jones pense que le livre du prince „dépasse de loin […] tous les ouvrages sur le sujet dans toutes les langues européennes", ce qui rend obsolètes les écrits de Richard Knolles et de Paul Rycaut, considérés comme les références dans ce domaine avant le XVIII$^{e}$ siècle[5].

Précisons cependant que ces appréciations ne font pas l'unanimité. Joseph de Guignes, auteur d'une *Histoire générale des Huns, des Turcs,*

5 *The Works of Sir William Jones*, II, Londres, 1807, p. 463-464.

*des Mongols* (Paris, 4 tomes, 1756-1758), reproche à Cantemir d'avoir «répandu beaucoup de fables», Charles de Peyssonnel (le fils) s'applique, dans ses *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont Euxin* (Paris, 1765, p.228, 238), à «démontrer l'erreur du prince Cantemir» concernant quelques détails historiques, tout comme Jean-François de La Croix, dans son *Abrégé chronologique de l'histoire ottomane*, publié à Paris, en 1768, un ouvrage très apprécié de Voltaire[6]. Si le livre de Cantemir a pu inspirer parfois des interprétations divergentes parmi les auteurs, historiens dans la plupart des cas, qui ont écrit sur l'Empire ottoman, une chose semble pourtant certaine: l'attention qu'elle a suscitée parmi les esprits les plus brillants à commencer par les auteurs de la Grande Encyclopédie: on notera que 24 articles concernant les dignités ottomanes, tatares ou arabes, la religion musulmane ou à l'armée citent «l'*Histoire ottomane* du prince Cantemir». Les spécialistes roumains ont beaucoup insisté sur l'intérêt que leur héros a suscité à Gibbon dans son *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, à Johann J. Winckelman, le fondateur de l'archéologie et de l'histoire moderne de l'art, et, au début du siècle suivant, à Byron, à Chateaubriand ou à Victor Hugo. J'ai pu ajouter moi-même à cette liste le nom d'Edmond Burke, l'auteur des *Réflexions sur la Révolution en France* (1790), qui s'est appuyé sur l'autorité de l'*Histoire de l'Empire ottoman* dans une célèbre affaire d'*impeachement*, débattue à Westminster Hall en 1788: c'est une découverte récente à partir d'une recherche en ligne dans le catalogue des collections de la British Library qui a numérisé ses fonds de caricatures du XVIII[e] siècle; nous avons déjà signalé l'intérêt de cette trouvaille à un colloque tenu à Leipzig[7] et dans les pages du *Magazin istoric* (juin, 2007). Mais nous pouvons apporter à ce sujet quelques nouvelles précisions – c'est le 2e volet de notre intervention – de nouvelles précisions notamment sur la caricature intitulée *A Reverie of Prince Demetrius Cantemir, ospidar [sic] of Moldavia*, du 26 avril 1788[8], réalisé par James Sayer ou Sayers (1748-1823).

A la regarder, on comprend bien que le caricaturiste a pris en dérision l'intervention de Burke dans sa tentative du 22 avril d'expliquer le respect vis-à-vis des traditions musulmanes, en se fondant sur le livre de l'historien moldave. A gauche, on aperçoit un sultan ou un vizir assis sur son divan, les mains tendues vers une jeune fille, poussée vers lui, comme une proie, par

[6] Gr. Ploeşteanu – «*Noi contribuţii privind receptarea Istoriei Imperiului otoman de Dimitrie Cantemir*», Studia Universitatis Petru Maior. Historia, 3, 2003, p. 99.

[7] «*Dimitrie Cantemir, Fürst, Gelehrter, Akteur der europäischen Kulturgeschichte*», Leipzig, 15-16 iunie 2007.

[8] Récemment mise en ligne par la British Library: http://www.imagesonline.bl.uk/

la mère du grand maître. Voici la réalité – suggère ainsi le caricaturiste – des traditions tellement défendues par Burke! Et comme si l'ironie n'était pas suffisamment visible, Sayer a ajouté dans son tableau le livre du Coran et le buste de Mahomet, en laissant entendre de cette manière que le sacrilège de la femme présentée dans la caricature était fondé sur les préceptes de l'islam.

Ce n'est pas le moment d'insister ici sur le caractère discutable d'une telle image. On ne sera pas surpris d'ailleurs que sous l'impression du bruit fait récemment par la publication des caricatures de Mahomet, un internaute a mis à contribution la caricature de Sayer en cherchant dans le passé les origines de ce motif[9].

Ce qui retient en premier lieu notre attention est le fait que cette composition projette aux yeux de l'opinion le nom de Cantemir. En réalité, la cible du caricaturiste est moins le prince moldave que l'orateur britannique. C'est l'impression qui se dégage en regardant attentivement le personnage central de cette composition: confortablement installé sur un sofa, à moitié allongé, les bras croisés, il est coiffé d'une perruque de membre de la Cour britannique, les lunettes relevées en haut du front, les yeux fermés comme s'il était perdu dans ses rêves. En le voyant, nous avons pensé initialement, confiants dans le titre de la caricature, que c'était l'auteur de la *Rêverie* incriminée pendant la séance tenue à Westminster Hall, voir le prince moldave lui-même, bien que cette effigie ébauchée par Sayer ne rappelle rien de la gravure de Démétrius qui accompagne l'édition anglaise de son *Histoire de l'Empire ottoman*.

A notre surprise, Frederick P. Lock, l'auteur de la solide monographie sur Burke est certain d'y voir son héros; il ne nous livre pas ses raisons[10], mais nous pouvons facilement les supposer.

**Primo**: la perruque et les lunettes du personnage ébauché par Sayer ne peuvent être que celles du redoutable orateur tel que nous le montre une gravure reproduite par F.P. Lock dans la planche 12 de son livre.

**Secundo**: la caricature de Sayer reproduite par le même auteur dans la planche 11 est un peu différent de la caricature mise en ligne par la British Library; la première contient en plus, au-dessous du titre, la précision «Ed. Burke», qui offre un indice supplémentaire sur l'identité du personnage en question.

**Tertio**: au premier plan de la composition de Sayer, on voit un livre grand ouvert, où l'on peut lire ces quelques lignes: «I have observed that

9 «*Reflections on eighteenth-century Mohammed cartoon*», http://www.rootoutterrorism.com/blog.shtml

10 F. P. Lock, Edmund Burke, II, Oxford university press, 2006, p. 183. Le 1[er] volume de cette solide monographie est paru en 1998. Le 2[e], en 2006, mais nous n'en avons pas eu connaissance en 2007 quand nous avons préparé notre précédente communication.

the greatest degree of respect is paid to women of quality in the East and the strongest instances of maternal effection et filial duty prevail there», et plus bas: «The Viziers mother frequently procures one of the most beautiful virgins whom she […] with pearls and precious stones, and brings her to the vizier whom [?] she calls her Lion and desires him to take her to his arms […]».

Ce dernier détail renvoie visiblement au livre de Cantemir, mais plutôt pour suggérer l'interprétation que Burke en a imaginée: les lignes citées sont dans l'esprit de son exposé dans la séance du 22 avril, et seulement la note en bas de page semble évoquer une information qui se trouve chez l'historien moldave.

La discussion que peut susciter l'identité du personnage en question reste pourtant de moindre importance. Ce qui intéresse ici avant tout c'est le rôle de cette caricature dans la remise en actualité du nom de Cantemir. Jusqu'à cette date, le livre de Cantemir avait gagné un autre palier de l'opinion: après avoir été de temps en temps le sujet des auteurs de quelques livres et articles dans les journaux, ou après avoir retenu occasionnellement l'attention des quelques gens de lettres, l'*Histoire de l'Empire ottoman* occupe pour la première fois la tribune d'un débat public, et cela sur la scène prestigieuse du Parlement britannique. Qui plus est, le livre intervient comme une composante importante dans la critique adressée par Burke à l'autosuffisance de la culture européenne, qui empêche la compréhension des cultures orientales[11].

En conséquence, dans le tourbillon de la polémique, le livre de Cantemir n'est perdu de vue ni par les adversaires, ni par les amis de Burke. Sayer en est un exemple, on l'a vu. Grâce à l'impact considérable de ses caricatures, le nom de l'auteur moldave gagne de nouvelles aires dans l'opinion. Sa caricature *A Reverie of Prince Demetrius Cantemir* n'est pas pour autant la première réaction à l'intervention de Burke du 22 avril. Depuis le 24 avril, la gazette *The World* avait commencé un long feuilleton destiné à ridiculiser sa lecture de Cantemir; d'autres articles seront publiés le 25 et le 30 avril, puis le 5 mai 1788[12]. Un examen minutieux de la presse d'après la séance pourrait relever sans doute d'autres témoignages du même genre. Pour notre part, nous avons été frappé d'en découvrir un dans la presse française. *Analyse des papiers anglais*, édité par Mirabeau (tome II, 1788, p. 509-511), en rend compte par exemple, en rappelant que «M. Burke prit l'occasion d'observer [que] la loi des Mahométans n'était pas moins rigoureuse que celle des Indous», et procéda, pour le prouver, à la «lecture d'un passage de l'*Histoire des Turcs*, par le prince Démétrius Cantemir».

11 F. P. Lock, op. cit., p. 162.
12 F. P. Lock, op. cit., p. 184, note 115.

La rencontre posthume de Cantemir avec les membres du Parlement britannique grâce à Burke se résume à cet épisode. Mais il a été suffisamment important puisqu'il a inspiré la réplique ironique d'un caricaturiste redoutable et a prolongé son écho dans les journaux de l'époque. Ce qui permet finalement de constater que l'impact de l'*Histoire de l'Empire ottoman* a été beaucoup plus important qu'on l'a pensé et qu'il mérite une analyse plus approfondie. En ce sens, on pourrait ouvrir une nouvelle piste d'exploration que nous souhaitons seulement évoquer dans la dernière partie de cette intervention. Les chercheurs ont épluché jusqu'ici les nombreuses collections de livres et de journaux susceptibles de montrer l'accueil réservé à l'ouvrage en question. Malgré cela, de nombreuses questions autour de la diffusion du livre – son tirage, le nombre et le profil de ses lecteurs – restent toujours sans réponse faute de sources précises. Il existe en revanche un gisement d'informations extrêmement riche qui pourrait se substituer aux sources manquantes et qui n'a été jusqu'à ce jour exploré d'une manière approfondie: la riche série de catalogues de bibliothèques conservée dans les collections patrimoniales de la BnF, principalement sous la cote «Q», qui correspond à l'ancienne division thématique «Bibliothecarii» et sous la cote «Delta», qui regroupe essentiellement des catalogues de ventes de bibliothèques privées ou des fonds de librairies. Pour donner une impression chiffrée de la richesse de ce type de documents, précisons par exemple, que seulement le fonds Delta, conservé au département «Littérature et art» était estimé en 2005 à 86.000 pièces. La partie représentée par les catalogues des bibliothèques du XVIII$^{e}$ siècle dans ce grand ensemble est aussi importante: on a recensé par exemple jusqu'en 1810 quelques 1720 catalogues de librairies ou de fonds de librairies, chiffre qui ne tient pas compte bien évidemment des catalogues de ventes des bibliothèques privées[13].

Il serait sans doute utile de connaître en quelle mesure l'œuvre de Cantemir a trouvé sa place dans la composition de ces bibliothèques. Le repérage inattendu de *l'Histoire de l'Empire ottoman* de Cantemir dans le catalogue remarquablement publié de la bibliothèque de Montesquieu nous a poussé à penser à l'utilité d'une telle recherche. Mais comment ne pas se décourager devant l'immensité de la recherche?! Qui accepterait d'accomplir un travail si fastidieux et peut-être peu gratifiant au bout du compte qui consisterait à éplucher un par un les catalogues de bibliothèques, par exemple de 1735 à 1800, afin d'identifier la présence ou non du livre en question? Le dilemme entre l'intérêt d'une telle étude et les difficultés de son accomplissement était fort, et c'est ce dilemme qui nous a incité à

[13] Claire Lesage, Ève Netchine, Véronique Sarrazin – *Catalogues de libraires*, 1473-1810, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2006

prendre en considération un corpus d'analyse de proportions raisonnables, plus à valeur de test qu'à valeur de recherche définitive.

Ce corpus propose en fait une sélection bien délimitée du point de vue matériel et intellectuel dans l'ensemble des catalogues de bibliothèques cités. Nous avons donc ciblé notre travail uniquement sur le fonds Delta, un fonds unitaire, facilement accessible pour une recherche directe dans le magasin qui lui est réservé dans les collections de la Bibliothèque. Par rapport à ce fonds, nous avons ensuite défini plusieurs séquences chronologiques grâce aux possibilités de recherche dans le catalogue informatisé de la BnF; elles portent par exemple sur les années 1735 et 1740, 1745, 1750-1752, 1760-1762, 1774-1775, 1799-1800. Cette délimitation a donc permis de constituer un corpus de proportions raisonnables, bien délimité en permettant de mesurer la place du livre de Cantemir dans les bibliothèques du XVIII^e^ siècle.

Ce chantier n'est qu'à ses débuts, mais les premiers résultats sont plutôt encourageants. Ils montrent la présence de l'ouvrage en question en plusieurs catalogues de livres: celui d'un certain M*** (peut-être G. Martin) dont la vente a eu lieu à Paris le 20 mars 1752 (Delta-58 (8), ou celui de Mis d'Argenson, en vente à Paris en 1755 (Delta-19), celui d'un autre libraire parisien Guillaume-Luc Bailly, en vente en 1768 (Delta-79), ou celui du défunt libraire Arkstée d'Amsterdam, en vente en 1783 (Delta-30) etc.

Il faudra poursuivre cette recherche – c'est l'occasion de lancer une offre de collaboration (!) – avant d'en tirer les conséquences qui s'imposeront.

En effet, on peut considérer d'ors et déjà que les exemples cités sont en mesure de montrer que le livre du prince moldave a eu une place privilégiée dans l'historiographie européenne concernant l'Empire ottoman. C'est pourquoi l'expression un peu [a]emphatique «livre sans pareil» de Jonann Lorenz Schmit n'est pas totalement dépourvue de sens. Quoi qu'il en soit, ce seul aspect ne comporte aucune contestation: le livre en question était beaucoup plus connu dans le monde intellectuel du 18e siècle qu'il l'est de nos jours. Bien plus, *L'Histoire de l'Empire ottoman* a représenté une source non négligeable dans la culture européenne au siècle des Lumières: autant pour les gens de lettres et les savants qui ont illustré le mouvement d'idées des Lumières proprement dites – dans le cas de Voltaire, de Montesquieu, de la Grande Encyclopédie, que pour les antiphilosophes, comme ce fut le cas de Rousset de Missy. L'ouvrage du prince moldave a pu donc être lu, cité et apprécié en dépit des clivages idéologiques et philosophiques du 18e siècle. L'accueil qu'il a connu dans la culture européenne du XVIII^e^ siècle constitue ainsi le moment le plus glorieux de sa réception dans la postérité. Ce moment ne s'arrête bien évidemment pas au début du siècle suivant,

lorsque – on l'a vu – Byron ou Victor Hugo lui font l'honneur de le citer, ou quand le nom de Cantemir a le privilège d'être gravé sur le frontispice de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Enfin, à 500 ans depuis la publication du premier livre en Roumanie, il serait utile de rappeler que *l'Histoire de l'Empire ottoman* de Cantemir gagne surtout, à travers son échos européen, une importance exceptionnelle dans la culture roumaine, s'agissant du premier livre écrit par un auteur originaire de ces régions qui a réussi à attirer une généreuse appréciation parmi des savants et des gens de lettres de l'Europe.

# DE L'HISTOIRE DE LA RECHERCHE DU LIVRE ANCIEN DANS LA BUCOVINE HISTORIQUE

*Dr. Olimpia Mitric*

Le symposium international consacré à l'anniversaire de 500 ans de l'imprimation du premier livre sur le territoire de la Roumanie, qui a eu lieu à Bucarest, le 20-23 septembre 2008, dans l'organisation compétente de la Bibliothèque Métropolitaine, nous a offert une bonne occasion de présenter quelques moments de l'évolution de la recherche du livre ancien, manuscrit et imprimé, gardé dans des fonds et des collections de la Bucovine historique (et les zones voisines), où a existé un intérêt constant dans ce domaine, de la part des spécialistes roumains et étrangers; on évoquera un de ceux-ci dans les pages suivantes.

A cause du temps limité, nous ne nous sommes pas arrêtés, aussi, sur les résultats des chercheurs étrangers (slavistes et historiens d'art), qui, le long du temps, ont étudié, en principal, les manuscrits ornés ou miniaturés, les plus nombreux créés dans les écritoires des monastères des voïvodes d'ici[1].

Les plus anciennes informations sur la présence des manuscrits et des livres anciens en certains des monastères plus connus appartiennent à l'éditeur de documents de Cernăuţi, F.A. Wickenhauser, tout en commençant avec l'année 1862. Quoiqu'on a affaire seulement avec des listes de manuscrits et de livres anciens, conformément au critère linguistique, celles-ci sont extrêmement importantes, parce qu'elles ne se retrouvent plus aujourd'hui à l'endroit indiqué. Par exemple, dans l'ancien monastère Moldoviţa on gardait encore, le moment de la documentation de l'auteur, 79 manuscrits slavons et 3 grecs, 22 livres roumains, 5 slavons et 38 russes[2]. Aujourd'hui, nous y avons fait des recherches sur: un manuscrit

[1] Pour cela, voir les ouvrages de synthèse signés par: D. P. Bogdan – *Paleografia româno-slavă,* Bucureşti, 1978, pp. 62-70, 74-75; Radu Constantinescu – *Manuscrise de origine românească din colecţii străine. Repertoriu,* Bucureşti, 1986; Jiva Milin – *Din istoricul cercetării manuscriselor slavo-române,* en „Romanoslavica", XXVIII, Bucureşti, 1990, pp. 181-250.

[2] F.A. Wickenhauser – *Die Urkunden des Klosters Moldowiza,* Wien, 1862, pp. 193-198.

roumain, un manuscrit slavon et 34 livres roumains anciens. On rencontre une situation similaire pour les monastères Voroneţ et Humor[3], redevenus des monastères à peine après l'année 1990, qui essayent de reconstituer leur patrimoine d'autrefois, bibliophile et artistique.

Les relations du professeur Grigorie Creţu (participant à la fête du monastère Putna, de l'année 1871), concernant les monastères et les églises plus anciens du nord de la Moldavie, les premières de ce type, avec les objets les plus importants qui sont gardés ici et compris dans une lettre adressée à l'évêque Melchisedec (lettre qui se trouve dans une collection particulière de Iaşi – la famille C. Donose – dans le moment de sa publication par Paul Mihail[4]) ont déterminé l'évêque à commencer sa documentation dans la zone et offrir au circuit scientifique les manuscrits miniaturés et ornés (les *Tetraevanghele* de Humor, de 1473, et de Voroneţ, de 1550), des véritables œuvres d'art découverts dans la chancellerie de l'Eglise Métropolitaine de Cernăuţi, et ensuite communiqués à l'Académie Roumaine par un Mémoire[5], qui „[…] avait fait de la sensation pas seulement au sein de l'Académie, mais aussi dans tout le pays. Le président de l'Académie, Ion Ghica, et ses membres, Nicolae Ionescu et Dimitrie Sturdza, étaient pénétrés par l'importance de la découverte […]. Dimitrie Sturdza déclarait qu'il ne connaît pas une découverte plus importante que celle de Sa Sanctité l'Evêque de Roman[6]". Comme on sait, plus tard, Ioan Bogdan a repris la description de ces manuscrits, en spécial sous l'aspect des notes[7].

Dans l'étude de référence: *O visită la câteva mănăstiri şi biserici antice din Bucovina // Une visite à quelques monastères et églises antiques de la Bucovine* (Extrait de A.A.R., la IIème série, le VIIème tome, la IIème section, Mémoires et notes, Bucarest, 1885), l'évêque Melchisedec a décrit, mais surtout a transcrit les inscriptions et les notes de certains objets précieux, y inclus des manuscrits et des livres anciens, des monastères Putna, Suceviţa, Dragomirna, des villes Rădăuţi et Suceava.

Le premier catalogue de bibliothèque publié dans cette zone, à Fălticeni, est *Catalogul bibliotecei gimnaziului „Alecu Donici" din Fălticeni (Le*

---

3 Idem, *Molda oder Beiträge zur Geschichte der Moldau und Bukowina,* I Band, Czernowitz, 1881, pp. 167-170 <pour le monastère Humor>; *Geschichte der Klöster Woronetz und Putna,* I Bändchen, Czernowitz, 1886, pp. 136-141.

4 *Relaţii din 1871 despre monumentele istorice din Moldova de nord,* en Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie"A. D. Xenopol" din Iaşi, XIII, 1976, pp. 373-378.

5 Et publié: *Memoriul despre Tetraevanghelul lui Ştefan cel Mare de la Humor şi Tetraevanghelul mitropolitului Grigorie de la Voroneţ,* en A.A.R., la II-ème série, tome IV, (1881-1882), l'Annexe B et débats, pp. 15-18, 19, 28, 32, 55, 56, 58, 65.

6 Apud Gheorghian Corneliu – *Bucovina în pictură. Epaminonda A. Bucevschi,* en"Boabe de grâu", V, 1935, no. 9, p. 542.

7 *Evangheliile de la Homor şi Voroneţ din 1473 şi 1550,* en A.A.R., Memoriile Secţiunii istorice, La IIème série, tome XXIX, 1907, pp. 645-656.

*catalogue de la bibliothèque du gymnase „Alecu Donici“ de Falconidé)*, 1893, 23 p.[8].

En 1900[9], le folkloriste et l'ethnographe académicien, S.Fl. Marian a publié les notes des manuscrits et des livres du district de Câmpulung, ainsi que celles des églises de Vatra-Dornei et Dorna Candreni. Si on tient compte seulement du livre roumain ancien, il y a présenté 18 livres imprimés à: Iaşi, Râmnic, Cernăuţi, Rădăuţi, Bucureşti, Uniev. Parmi les livres décrits, on mentionne: *Cazania lui Varlaam* (en 4 exemplaires); *Dosoftei, Molitvenic de-nţeles*, Iaşi, 1681; Dosoftei, *Psaltirea în versuri*, Uniev, 1673; *Catavasierul* imprimé à Rădăuţi, en 1744, une véritable rareté bibliophile, qui, de nos jours, n'est plus dans cette zone. Extrêmement importants sont les commentaires concernant les toponymes ou les noms rencontrés dans les notes, les informations sur les églises, les fondateurs, sur l'existence des autres biens dans les églises où on gardait les livres; on a transcrit les feuilles de titre, les préfaces ou les postfaces des imprimés plus rares.

Dans le fond mémorial documentaire „S.Fl. Marian", du Complexe Muséal Bucovina de Suceava, dans le sous-main Les Archives de la Bucovine, le I^er volume, la fascicule 13, se trouve un manuscrit autographe *Inscripţiuni de pe manuscripte şi cărţi vechi din Bucovina, decopiate şi publicate* <partiellement – n. n.> *de Simeon Fl. Marian, Partea II*, <1899> (*Inscriptions des manuscrits et livres anciens de la Bucovine, recopiés et publiés* <partiellement – n. n.> *par Simeon Fl. Marian, la II^ème partie*, <1899>); on y décrit aussi des objets de culte, des manuscrits et des livres anciens de la propriété personnelle, ainsi que des églises et des monastères: Buninţi, Mihoveni, Dragomirna, „Sf. Onofrei“ des alentours de Siret, Mitocul Dragomirnei, Şcheia, Putna, Sf. Ilie.

Comme on vient de mentionner il y a quelques lignes, S. Fl. Marian possédait une collection intéressante de manuscrits (des textes religieux, apocryphes ou de folklore), comme la preuve de l'intérêt qu'il a manifesté pour l'ancienne littérature roumaine. Plus de 20 manuscrits de cette bibliothèque ont été acquisitionnés par la Bibliothèque de l'Académie[10].

Dans le célèbre ouvrage[11] du professeur de Langue et littérature slave ecclésiastique, de la Faculté de Théologie de Cernăuţi, E.A. Kozak, on retrouve parmi les inscriptions, des informations, aussi, sur la présence

8 Apud Barbu Theodorescu, *Istoria bibliografiei române,* Bucureşti, 1972, pp. 66-67, la note 1.

9 Dans le volume *Inscripţiuni de pe manuscripte şi cărţi vechi din Bucovina* adunate şi publicate de S. Fl. Marian, profesor la gimnaziul gr. or. din Suceava, membru al Academiei Române. Partea I. *Inscripţiunile de pe manuscriptele şi cărţile din districtul Câmpulungului,* Suceava, 1900.

10 Voir Gabriel Ştrempel, *S.Fl. Marian şi vechea slovă românească,* en „Studii şi cercetări de bibliologie", XIII, 1974, pp. 113-131.

11 *Die Inschriften aus der Bukowina*, le I-er volume, Viena, 1903.

du livre ancien ou même des notes transcrites des feuilles des manuscrits appartenant aux monastères Humor, Putna, Rădăuţi et Suceviţa. On apprend, par exemple, que «dans l'Inventaire de l'Eglise Humor, en 1800, se trouvaient enregistrés 61 manuscrits slavons» (p. 38). On reproduit, aussi, (à la p. 116) la note d'un *Minei*, de l'Evêché de Rădăuţi, de l'année 1625, écrite par le diacre Ionaşcu, dans laquelle on dit qu'on a couvert la trapésation pendant l'évêque Evloghie.

Parmi les premiers Roumains qui ont utilisé le terme de bibliologie, dans le sens d'aujourd'hui, se trouve Nicu Cotlarciuc de Bucovine (le futur métropolite Nectarie); lorsqu'il était bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Université de Cernăuţi, il a publié un article en allemand sur *Kurze Übersicht über die rumänische Bibliologie*[12].

Les manuscrits slavons, en spécial ceux miniaturés et ornés, de la bibliothèque du Monastère Putna ont été décrits, auprès des autres objets précieux, par le professeur de Iaşi Oreste Tafrali, en 1925[13]; toujours dans la langue française, la seule langue de circulation préférée à cette époque-là, il a fait connues, cinq années plus tard, les trésors du Monastère Suceviţa, dans une ample étude, publiée dans une première forme en France[14], ensuite dans sa forme complète (*Le Monastère de Suceviţa. Architecture. Peinture. Trésor*), dans la revue „Arta şi Arheologia", Iaşi, 1933 (assez recemment, il a été réproduit dans sa variante complète, dans le volume *Movileştii. Istorie şi spiritualitate românească „Casa noastră movilească"*, I, Sfânta Mănăstire Suceviţa, 2006, p. 175-218).

On connaît, d'ailleurs, la préoccupation constante des professeurs de l'Université de Cernăuţi, du Département de Littérature roumaine moderne et folklore, Leca Morariu, d'identifier et de publier des manuscrits et des livres anciens. On fait référence, parmi autres, à la rubrique permanente (Foiţa) du journal „Glasul Bucovinei", aux articles et aux études de „Revista Moldovei", „Freamăt literar", Le Calendrier „Glasul Bucovinei", „Junimea literară", „Făt-Frumos" (le rédacteur duquel il était)[15]. Une place

[12] En *„Zeitschrift des österreichischen Vereines für Bibliothekswesen*", 1911, Heft 1, p. 1-4 ; apud Barbu Theodorescu, op. cit., p. 72, nota 1.

[13] *Le trésor byzantin et roumain du Monastère de Poutna*. Text şi Atlas, Paris, 1925.

[14] *Le Monastère de Suceviţa et son trésor,* en Mélanges Charles Diehl, II. Art, Paris, 1930, pp. 207-229.

[15] Quelques titres d'articles, études, éditions: *Codicele pătrăuţean şi asasinarea lui Grigore Ghica*, Botoşani, 1922, 14 p. (Reproduction de „Revista Moldovei", I, 1921-1922, no. 12, pp. 10-19); *Un nou manuscris vechiu: Isopia Voroneţeană,* Cernăuţi, 1922, 7 p. avec 3 illustrations (Reproduction du Calendrier „Glasul Bucovinei", 1922, pp. 41-47); *Războiul Troadei. După Codicele Constantin Popovici (1796),* Cernăuţi, 1924, 107 p. (avec 7 clichées; fragment amplifié du cours universitaire Pages de la littérature de la Bucovine, reproduction de „Glasul Bucovinei", 1923). Le manuscrit lui avait été apporté, le 26 novembre 1921, par l'élève de l'Ecole Normale de Cernăuţi, Vespasian Hurjui, de Frătăuţul Nou, département de Rădăuţi. *Alicsăndria Suceveană,* en

à part occupe „Bibliotecile noastre” (Bulletin bibliographique, Supplément à „Junimea literară”)[16], fondé par Leca Morariu et destiné, dès le début, à la découverte et à la salvation des manuscrits, des livres anciens, conformément à l'intention programmatique, du premier numéro (1924, mai – juin), intitulée *Rostul nostru*:

*„[...] Nous essayerons, donc, être le catalogue publique de nos rayons oubliés de livres, signalant n'importe où le livre rare se trouve, le livre ancien. Mais avec notre publication ci-jointe, singulière à sa manière chez nous, nous accomplissons biensûr, des autres buts, aussi. Tout en donnant exactement le titre de quelque exemplaire inconnu ou rare ou même unique, nous augmenterons nos connaissances bibliographiques. Nous moyennerons l'échange de livres et la complétion réciproque des livres. Nous éveillerons, évidemment, le soin et la piété due pour l'écriture de jadis [...]”.*

L'infatigable prêtre Dimitrie Dan, membre correspondant de l'Académie Roumaine, dans les monographies dédiées aux monastères Putna, Suceviţa ou à l'Evêché de Rădăuţi[17], signale ou décrit, aussi, les livres anciens des bibliothèques de ces établissements. Tout comme dans les ouvrages évoqués antérieurement, ces mentions ou descriptions sont très importantes, parce que beaucoup de ces livres ne se trouvent plus aujourd'hui à leur place. On doit à ce prêtre, aussi, la monographie, la seule jusqu'à présent, dédiée à l'archimandrite érudit Vartolomei Măzăreanu (*Arhimandritul Vartolomei Măzereanu*, Bucureşti, 1911), traducteur inégalable et copiste de manuscrits, rédigeant des registres et des listes des décédés.

Dans son ouvrage de référence, le premier de ce type, *Manuscrise slave din timpul lui Ştefan cel Mare*, publié en 1943[18], son thèse de doctorat soutenu en 1943 à la Faculté de Philosophie et Lettres de Bucarest, Emil Turdeanu décrit et commente, dans son style caractéristique 47 manuscrits connus jusqu'alors.

Le Dr K. Reifenkugel, le prêtre Dimitrie Dan, le directeur du Musée

„Făt-Frumos”, XV, 1940, no. 4-6, pp. 117-119.

16 Des titres publiés ici: Din Sandipa filosoful al codicelui Constantin Popovici, III, 1926, no. 1, p. 1-2; O nouă dovadă de cărturărie moldovenească în Bucovina (o nouă versiune din Mântuirea păcătoşilor), III, 1926, no. 2, pp. 3-4; no. 3, pp. 5-6; no. 6, pp. 9-10, et en „*Glasul Bucovinei*”, 1926, no. 2112, 2113, p. 2 (le manuscrit lui avait été mis à la disposition par le prêtre professeur Dr Oreste Tarangul); Dascălul putnean Ştefan Raireţ <correctement: Rairez – n. n.> (+1797) (O nouă Isopie bucovineană), IV, 1927, no. 4, pp. 7-8; nr. 5-6, pp. 9-10.

17 *Mănăstirea și comuna Putna*, Bucureşti, 1905; Cronica Episcopiei de Rădăuţi, Viena, 1912; *Mănăstirea Sucevița*. Cu anexe de documente ale Suceviţei şi Schitului celui Mare, Bucureşti, 1923.

18 En „*Cercetări literare*”, V, Bucureşti, 1943, pp. 99-240, et rééditée dans le volume *Oameni și cărți de altădată,* I, Bucureşti, 1997, pp. 25-167, edition soignée par Ştefan S. Gorovei et Maria Magdalena Székely. Notes complémentaires, traductions et postface par Ştefan S. Gorovei.

Départemental de Rădăuţi, le prêtre Eusebie Procopovici de Mămăieşti (Cernăuţi) se sont retrouvés parmi les nombreux collaborateurs des auteurs de B.R.V., transmettant les descriptions des livres anciens de la Bibliothèque de l'Université de Cernăuţi, la Bibliothèque de la Faculté de Théologie de Cernăuţi, la Bibliothèque du Monastère Putna ou du Musée de Rădăuţi. Le prêtre Procopovici a décrit de sa bibliothèque personnelle les Calendriers de Vasile Ţintilă, imprimés en 1811-1814, les premiers calendriers roumains de la Bucovine[19].

Un bon connaisseur de la présence et de la circulation du livre ancien dans la zone, a été le prêtre professeur de la Faculté de Théologie de Cernăuţi, Ioan Zugrav. Le long de quelques décennies, il a fait connus dans des revues, comme „Candela" ou M.M.S., des dizaines de raretés bibliophiles[20]. Après sa retraite, les dernières décennies de sa vie, il a été le bibliothécaire du Monastère „Saint Jean le Nouveau de Suceava". Les collections d'objets ecclésiastiques avec valeur historique et d'art, y inclus de livre ancien et manuscrits, qui se sont gardés dans la bibliothèque de cette monastère, organisée dans une des chambres du monastère, aujourd'hui la résidence archiépiscopale de Suceava, en grande partie, sont la création du prêtre Ioan Zugrav.

En 1962, le prêtre Paulin Popescu publie une vaste étude[21], dans laquelle il décrit 54 manuscrits slavons (les titres, les inscriptions et les notes sont rendus dans la traduction roumaine), gardés dans la bibliothèque du monastère Putna. Utilisant l'étude des filigranes dans la datation des manuscrits, l'auteur précise, en conclusion: „[…] le patrimoine culturel de la période d'Etienne le Grand sera augmenté avec approximativement 20 titres nouveaux, qui s'ajoutent à ceux enregistrés antérieurement" (p. 710).

L'apparition de cette étude a été suivie par une autre, aussi vaste, du

[19] Ces descriptions se retrouvent en B.R.V. II, pp. 121, 317, 330, 449, 478; B.R.V. III, pp. 27, 56; B.R.V. IV, pp. 130, 134-136, 142, 152.

[20] Quelques-uns de ceux-ci sont: *Cărţile bisericeşti mai vechi din vechea biserică episcopală din Rădăuţi şi însemnările de pe ele*, en „*Candela*", Cernăuţi, 1924, no. 7-8, pp. 341-343; *Cărţi vechi bisericeşti de la biserica din Botuşana, judeţul Suceava*, en „*Candela*", 1928, no. 6-8, pp. 171-174; *Divanul sau gâlceava înţeleptului cu lumea sau giudeţul sufletului cu trupul al lui Dimitrie Cantemir*, exemplar de la Mănăstirea „Sf. Ilie" de lângă Suceava, en M.M.S., 1960, no. 5-6, pp. 389-392; O *Evanghelie*, donaţiune domnească, de la biserica Sf. Nicolae din Câmpulung Moldovenesc, en M.M.S., 1964, no. 3-4, pp. 151-152; Un singular *Octoih* din anul 1808 <sic !>, dans le volume „*Târgovişte, cetate a culturii româneşti*", Bucureşti, 1974, pp. 97-101; *Memoriale vitae sacerdotalis* în traducere românească, en „*Candela*", 1942-1943, 1943, pp. 113-124; *Cărticica contra latinilor* din 1756 a lui Eugen Vulgaris, în traducere românească,dans le volume „*Cinci ani de existenţă a Institutului de Istorie a Facultăţii de Teologie*", Suceava, 1947; Două pomelnice ale bisericii Sf. Gheorghe din Suceava, en M.M.S., 1960, no. 1-2, pp. 32-48; Un vechi manuscris cu „*Istorii persăşti*"din Biblioteca Mănăstirii Sf. Ioan de la Suceava, en M.M.S., 1967, no. 11-12, pp. 702-705.

[21] *Manuscrise slavone din mânăstirea Putna,* en „*Biserica Ortodoxă Română*", 1962, no. 1-2, pp. 105-145; no. 7-8, pp. 688-711.

professeur Victor Brătulescu[22], dans lequel on reprend la description des manuscrits, accordant une importance accrue à la partie artistique. Cette fois-ci on a 59 manuscrits; la dernière position comprend des fragments des manuscrits différents, en général des *Minee*. A la fin, on rencontre le nom des calligraphes et des miniaturistes de Putna, accompagnés par leurs créations, beaucoup d'entre elles s'étant gardées en autres collections.

Dans les années 1960-1963, Ioan Iufu et Victor Brătulescu ont entrepris quelques voyages de documentation en Moldavie pour faire des recherches sur les manuscrits slavons des bibliothèques des monastères, parmi ceux-ci se trouvant, aussi, le monastère Dragomirna, qui garde le plus important fond de manuscrits slavons de la Moldavie. Les résultats des recherches dans ce monastère se sont matérialisés par la publication des études importantes[23] et d'un catalogue des manuscrits slavo-roumains, resté en manuscrit dactilografié[24]. Utilisant ce catalogue et entreprenant elle-même de nouvelles recherches, dans cette bibliothèque, dans les années 1963 et 1966, Zlatca Iufu a réalisé une première description d'ensemble des manuscrits slavo-roumains de la bibliothèque du Monastère Dragomirna[25].

Le long des décennies '60-'80 du siècle passé, G. Popescu-Vâlcea s'est occupé tout près des manuscrits avec des miniatures des monastères Dragomirna et Suceviţa, publiant quelques études et monographies de référence, à la maison d'édition Meridiane[26].

Une investigation systématique et d'ampleur du livre ancien a eu lieu dans le cadre de l'Office Départemental Suceava pour le patrimoine culturel national, institution dans laquelle s'est formé comme spécialiste en livre ancien l'auteur de ces lignes; une grande partie des ouvrages publiés ultérieurement sont le résultat de la recherche dans le cadre de cette institution. Les manuscrits dans la langue roumaine gardés dans le département de Suceava ont constitué le sujet de notre thèse de doctorat sous la coordination du regretté professeur Dan Horia Mazilu, publié en

22 *Miniaturi şi manuscrise din Mănăstirea Putna* en M.M.S., 1966, no. 7-8, pp. 460-510.

23 Ioan Iufu, *Despre prototipurile literaturii slavo-române din sec. al XV-lea, en „Mitropolia Olteniei”*, XV, 1963, no. 7-8, pp. 511-535; Idem, *Mănăstirea Moldoviţa – centru cultural important din perioada culturii române în limba slavonă (sec. XV-XVIII)*, en M.M.S., XXXIX, 1963, no. 7-8, pp. 428-455.

24 Ioan Iufu et Victor Brătulescu, *Manuscrise slavo-române din Moldova. Fondul Mănăstirii Dragomirna, 1966.* Un exemplaire en copie, avec des portions difficiles à lire, se trouve dans la bibliothèque du monastère; on a décrit 167 manuscrits, les dernières deux positions comprennent, groupées, des feuilles éparses.

25 Manuscrisele slave din Biblioteca şi Muzeul Mănăstirii Dragomirna, en „*Romanoslavica*”, XIII, 1966, pp. 189-202.

26 Anastasie Crimca (1972), *Un manuscris al voievodului Alexandru al II-lea (1984)*; *Un manuscris al Voievodului Ieremia Movilă (1984)*.

1998[27]; un des chapitres est le Catalogue des manuscrits dans la langue roumaine gardés dans des collections et des fonds de Suceava: 133 manuscrits à caractères cyrilliques sont catalogués en ordre chronologique, dans le cadre de l'activité des copistes et des traducteurs identifiés.

Dans la période des années 1992-1995, nous avons publié le catalogue du livre ancien du département de Suceava[28]. On y a décrit 366 titres en 1868 exemplaires, qui ont été imprimés en presque tous les centres typographiques connus, du pays et de dehors les frontières du pays, entre les années 1580/1581-1830, dans les langues roumaine, slavone, grecque, latine et allemande. A la fin, on a présenté, aussi, les livres qui ont circulé à un moment donné dans les localités du département, mais qui maintenant se trouvent dans des bibliothèques des autres zones du pays et les livres dont la présence est attestée seulement du point de vue documentaire, complétant de cette manière le tableau de l'existence de ces imprimés, le long du temps, dans le territoire étudié.

En 1999, était imprimé *Catalogul manuscriselor slavo-române din Biblioteca Mănăstirii Suceviţa // Le Catalogue des manuscrits slavo-roumains de la Bibliothèque du Monastère Suceviţa*, rédigé toujours par l'auteur de ces lignes, malheureusement, selon les possibilités de cette époque-là, en régime de cours universitaire, à la maison d'édition de l'Université «Etienne le Grand» de Suceava, en peu d'exemplaires, sans facsimilés et avec une diffusion plus restreinte. On a décrit, aussi, 50 manuscrits, quelques-uns inédits. Biensûr, à l'avenir, il devra être réédité, dans des conditions graphiques supérieures.

Les dernières années, un projet financé par le Conseil National de la Recherche Scientifique de l'Enseignement Supérieur nous a offert une recherche systématique des manuscrits roumains de la Moldavie; dans le II^ème^ volume[29], sont décrits les manuscrits plus anciens et plus récents, écrits avec des caractères cyrilliques et latines, des grands détenteurs de valeurs bibliophiles des départements Suceava et Vrancea, ainsi que de la ville de Cernăuţi, des Archives de l'Etat et de la Bibliothèque de l'Université Nationale „Iurii Fedkovici", approximativement 1511 manuscrits. Aux Archives de l'Etat de Cernăuţi, où se trouve le Fond L'Eglise Métropolitaine de la Bucovine, nous avons rencontré des inventaires originales des bibliothèques paroissiales, des années 1785-1800, qui contiennent la description de toutes les catégories d'objets existants dans

---

27 Olimpia Mitric, *Cartea românească manuscrisă din nordul Moldovei.* Préface par Dan Horia Mazilu, Bucureşti.

28 Eadem, *Cartea românească veche în judeţul Suceava (1643-1830). Catalog.* Les volumes I-IV, Préface par le professeur Dr docent I. C. Chiţimia, Suceava; La II-ème édition revue et complétée, Suceava, 2005.

29 Eadem, *Manuscrise româneşti din Moldova. Catalog*, Iaşi, Editura Junimea, 2007.

les églises. Auprès de la description des livres, des vases, des vêtements, des autres objets, la rubrique contient de plus: l'être de l'église (c'est-à-dire: en quoi est-elle faite, combien des croix a-t-elle sur la tourelle, des données sur la tourelle, sur les planchers), la dimension de l'endroit où se trouve l'église, le prix; en plusieurs inventaires on trouve des données sur l'état de conservation des biens. Sans doute, ceux-ci méritent une attention augmentée, parce que les plus nombreuses de ces églises n'existent plus et seulement de cette manière on peut reconstituer les listes de biens qui les ont appartenu. Mais les inventaires plus récents, aussi, sont dignes d'être prises en considération. En 1901, par exemple, le plus correcte et complet inventaire, rédigé selon des normes scientifiques, dans lequel on mentionnait inclusivement le format des livres, était celui du monastère Putna, réalisé par le moine bibliothécaire Dorimedont Nichitovici. De la partie du Consistoire, le moine est félicité pour la qualité de l'inventaire et, en même temps, invité à «ordonner la bibliothèque du Saint Monastère Suceviţa et aussi, du Saint Monastère Dragomirna». Une importance particulière présente l'Inventaire du Musée Archidiocésain de la Bucovine du Palais Métropolitain de Cernăuţi; dans les chambres I-V étaient exposés 386 livres anciens roumains et étrangers, manuscrits roumains et slavons. On doit souligner le fait que chez nous on n'a pas fait des investigations semblables dans les archives[30].

Comme on a affirmé au début, en Bucovine, le livre ancien a été intensément recherché, et les réalisations sont notables. Après ce moment de bilan, les projets futurs, inclusivement les nôtres, ont comme but l'identification et la recherche des autres fonds et collections de livre ancien du Nord de la Bucovine. On va continuer l'activité de cataloguer les principaux fonds et collections de manuscrits slavo-roumains. L'élaboration d'un inventaire du livre étranger ancien, en principal, de celui slavon présent en grand nombre dans cette zone (imprimé dans des centres comme: Zabłudów, Lvov, Kiev, Vilnius, Cernigov, Poceaev, Moscou), en spécial pour le contenu des notes marginales, s'impose, aussi.

**ABBRÉVIATIONS:**

**A.A.R.**, *Analele Academiei Române (Les Annales de l'Académie Roumaine).*
**B.R.V. I-IV**, Ioan, Bianu, Nerva, Hodoş, Dan, Simonescu, *Bibliografia românească veche. 1508-1830,* les volumes I-IV, Bucureşti, 1903-1904.
**M.M.S.**, „*Mitropolia Moldovei şi Sucevei*".

[30] On mentionne le volume signé par Susana Andea, Avram Andea, *Cartea românească veche din Transilvania în Inventare bisericeşti,* Cluj- Napoca, 1996, dans la série „*Bibliotheca Bibliologica*"; les plus anciens inventaires utilisés datent de la seconde moitié du XIX^ème siècle.

# VOYAGE ROUMAIN À TRAVERS LES COLLECTIONS DE LA RÉSERVE DES LIVRES RARES

*Dr. Monica Breazu*

*Rare et recherché*

Le texte et l'information fournis par un livre ne contentent que partiellement le bibliophile. Il cherche le livre rare. Il est vrai que le mot rare désigne en première instance un aspect quantitatif: quelque chose qui existe à peu d'exemplaires. Néanmoins au mot «rare» s'associe également un aspect qualitatif, indiquant quelque chose d'exceptionnel, de remarquable. Mais l'opération s'avère délicate à appliquer au livre imprimé, objet par définition multiple. „En réalité, la rareté n'est pas intrinsèque – affirmait récemment dans un entretien, Antoine Coron, le directeur de la Réserve des livres rares de la Bibliothèque nationale de France – elle dépend de la grille de valeurs de celui qui en décide. Il y a donc plusieurs raretés pour un même objet et différents degrés de rareté… Il est évident que la rareté quantitative n'a pas d'importance par elle-même. C'est un coefficient multiplicateur de la valeur ou plutôt de l'intérêt que suscitera tel ou tel livre. Sans cet intérêt, elle ne compte pas. „Dès que cet intérêt se manifeste, le livre est recherché autant par les collectionneurs,[1] les experts, les libraires spécialisés que par ceux qui veillent à l'accroissement des Réserves des bibliothèques. Leur recherche est complémentaire et ils ne risquent pas de s'ignorer, car leur travail est interdépendant.

«Rare» et «recherché» sont les deux conditions indispensables pour qu'un livre soit digne de l'intérêt des bibliophiles et, de même, pour qu'un livre soit abrité à la Réserve. L'histoire particulière de la Réserve des livres rares de la Bibliothèque nationale remonte à la Révolution française, lorsque la Bibliothèque royale devint nationale, et que Joseph Van Praet, garde

[1] Entretien publié dans le «*Bulletin du SLAM* (Syndicat de la librairie ancienne et modern)», avril 2008. Voir aussi: Antoine Coron, Introduction au catalogue de l'exposition présentée à la BNF du 29 avril au 26 juillet 1998 «*Des livres rares depuis l'invention de l'imprimerie*», p. 14-17.

(nous dirions aujourd'hui directeur) des Imprimés de 1795 à 1837, prit la décision de séparer du fonds général les «monuments typographiques», les grands livres illustrés, les premières éditions des auteurs reconnus, les exemplaires annotés de manière importante, les impressions sur vélin et les livres reconnus comme rares. En 1837, la Réserve comptait 50.000 volumes; aujourd'hui leur nombre a quadruplé, car «la réserve est une création continue»[2]. Chaque année, livres entrant au titre du dépôt légal, acquisitions, dons et legs enrichissent les collections, d'autant plus que d'autres supports ont fait leur apparition à la Réserve: périodiques, affiches, tracts, et quelques fonds d'archives comme celles d'éditeurs ou de relieurs.

À l'intérieur de cet immense ensemble, au gré d'une promenade d'une collection à l'autre, d'un auteur à l'autre, d'un possesseur à l'autre, nous vous proposons un choix de documents liés à l'histoire de la culture roumaine en mettant en lumière ce qui fait leur caractère remarquable, raison pour laquelle ils sont entrés à la Réserve des livres rares.

*Deux bibliophiles de la même génération: le Roumain Jean Cantacuzène et le Français Louis Barthou*

**Dr. Jean Cantacuzène (1863-1934).** Après des études universitaires en France, le jeune Cantacuzène travaille comme chercheur en immunologie à l'Institut Pasteur de Paris (1892-1900), puis revient en Roumanie où il fonde en 1921 l'Institut de microbiologie qui porte son nom. De sa période parisienne datent les débuts de sa collection d'estampes, de dessins et de livres anciens. La Réserve conserve trois de ses livres, dont deux livres anciens, éditions latines lyonnaises, une *Bible* de 1524[3] et le catalogue des vies des saints de Pietro de Natali de 1542[4] sur lesquels est apposé son ex-libris gravé sous forme d'étiquette. Le troisième livre lui ayant appartenu porte un ex-dono autographe non daté de la part de M. Paciurea: „à mon cher neveu Souvenir affectueux". Il s'agit d'un exemplaire sur grand papier d'une édition grecque in-folio de Longus, ornée de sept gravures en pleine page, imprimée à Paris en 1802 par Pierre Didot[5].

**Louis Barthou (1862-1934).** Louis Barthou est resté célèbre pour sa passion des livres rares, qui lui valut d'être surnommé par ses contemporains «le bibliophile Barthou». En tant que ministre français des Affaires étrangères, lors de son voyage de deux jours à Bucarest, les 21-22 juin 1934, il reçoit de la part du roi Carol II de Roumanie un exemplaire du

2 Pierre Breillat, «*Les Réserves précieuses dans les bibliothèques*», *Bulletin de l'Unesco à l'intention des bibliothèques*, 1965.
3 BNF, Rés. A-17868.
4 BNF, Rés. H-1152.
5 BNF, G-Y2-303.

livre *Indreptarea legii* imprimé à Targoviste en 1652. Le cadeau roumain est doublement bien venu: c'est un livre de lois offert à un avocat de métier, et c'est en même temps un livre rare offert à un académicien bibliophile (également membre d'honneur de l'Académie Roumaine).

Mais le livre devait rapidement changer de destinée. Quelques mois plus tard, le 9 octobre, Louis Barthou, chargé d'accueillir à Marseille la visite officielle du roi Alexandre Ier de Yougoslavie, est tué avec le roi dans le retentissant attentat perpétré par le révolutionnaire macédonien Vlado Chernozemski. Les héritiers de Barthou décident de mettre en vente sa riche collection de livres et manuscrits aux enchères à Drouot en 1936. Le catalogue de la vente, en cinq volumes, présentait 2.143 lots!

Quant au livre roumain, les héritiers de Barthou manifestent le désir de l'offrir à une grande bibliothèque roumaine et chargent Louis Vitalis, l'exécuteur testamentaire, de contacter Dinu Cesianu, l'ambassadeur de Roumanie en France, pour demander l'avis du roi de Roumanie. Le roi va immédiatement faire savoir qu'il souhaite que ce livre soit donné à la Bibliothèque nationale. Le 8 avril 1935, Louis Vitalis envoie le livre à l'administrateur de la bibliothèque accompagné d'une lettre. Dès le lendemain, ce dernier l'envoie à la Réserve des livres rares avec la recommandation de placer la lettre de Vitalis dans l'ouvrage même.

L'imposant volume in-folio[6] porte sur la première page de garde l'ex-libris de Louis Barthou, et une note manuscrite au crayon: «25 f. n. ch. + 796 pp. – Complet. / *Bibl. Rom. Veche*, Bianu si Hodos, I, p. 190. — / N. Iorga, *Ist. Literat. Rom.* I.». La reliure en veau brun à fermoirs a été restaurée, le plat supérieur présente un cadre à motifs végétaux et le plat inférieur, un décor géométrique sur toute la surface. Deux petits fragments détachés d'une des gravures restaurées sont montés sur une des pages de garde. Quelques notes manuscrites de possesseurs anciens sont disséminées dans le volume, dont la date «1799» et «6 nov. 1832».

Cet exemplaire est le quatrième conservé à l'étranger: les trois autres se trouvent à la Österreichische Nationalbibliothek de Vienne, à la School of Slavonic and East European Studies Library de Londres et à l'Église orthodoxe roumaine de Begejci en Serbie; il s'ajoute aux 38 exemplaires connus par le catalogue collectif des livres anciens roumains.

*Une collection ayant appartenu à un Roumain*

**Georges Bengesco (1848-1922)** En apprenant la disparition de Georges Bengesco en 1922, le diplomate Alfred Dumaine écrivait: „*L'ingratitude serait choquante si les lettres françaises laissaient disparaître, sans lui*

6 BNF, Rés. E-3966.

*apporter l'hommage qu'il a si bien mérité, un des étrangers par qui elles furent le mieux et le plus fidèlement servies*"[7]. Sa mémoire est perpétuée à la Bibliothèque nationale et le nom de Georges Bengesco, «diplomate et bibliographe» comme l'indique l'inscription à l'exergue d'une médaille à son effigie, est à l'honneur à la Réserve des livres rares.

La cote «Rés. Z. Bengesco», divisée en 1005 numéros, correspond à la donation qu'il fit d'un ensemble de 1004 éditions voltairiennes. Éditeur des œuvres de Voltaire[8], il fut aussi son meilleur bibliographe. Dans *Voltaire: bibliographie de ses œuvres*, paru en quatre volumes (1882-1890), resté de nos jours un ouvrage de référence, les exemplaires de sa collection sont signalés avec la mention «C.V. Ben». Il en fit don à la Bibliothèque nationale de son vivant, en deux étapes, en 1885 et 1893. Le premier don (375 ouvrages) suit l'ordre des deux premiers tomes de sa bibliographie voltairienne. Le deuxième (629 ouvrages) fit l'objet d'un catalogue manuscrit établi par Bengesco, qui porte le dernier numéro de la cote de sa collection: 1005. À part les éditions décrites à la fin du 2e tome ainsi que dans les 3e et 4e, ce catalogue manuscrit comprend les ouvrages sur Voltaire de sa collection non cités dans sa bibliographie.

À part sa remarquable collection, on doit mentionner sa *Bibliographie franco-roumaine depuis le commencement du XIXe siècle jusqu'à nos jours (ouvrages imprimés ou édités en France)*[9]. Un exemplaire fut spécialement imprimé à l'intention de Léopold Delisle, qui était alors administrateur général de la Bibliothèque nationale: c'est cet exemplaire[10] qui est aujourd'hui conservé à la Réserve.

*Une «collection d'éditeur», Lévis Mano et une «collection d'artiste»: Delaunay*

**Guy Lévis Mano** (1904-1980) fut à la fois poète et éditeur de poésie, sous le sigle GLM, imprimant lui-même en tirages limités et sur des papiers de grande qualité des œuvres illustrées par les artistes de son choix. Les 525 titres de livres ou de périodiques qu'il publia entre 1923 et 1974[11] et ses archives littéraires sont conservés à la Réserve sous la cote «Rés. Z. Lévis Mano». L'autre collection, sous la cote «Rés. Z. Delaunay», regroupe 319

[7] Alfred Dumaine,"Georges Bengesco". *Journal des débats politiques et littéraires*, 27 nov. 1922, n. 329.
[8] 9 vol. publiés de 1887 à 1892.
[9] Paris, 1895.
[10] BNF, Rés. p-Q-122.
[11] *Les Éditions GLM, 1923-1974: bibliographie* rédigée par Antoine Coron. Paris: Bibliothèque nationale, 1981.

livres et périodiques de la bibliothèque des époux Sonia (1885-1979) et Robert Delaunay (1885-1941), tous deux peintres[12].

**Les poètes Tristan Tzara (1896-1963) et Ilarie Voronca (1903-1946).** Guy Lévis Mano a été le principal éditeur des surréalistes jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, et dans les auteurs qu'il a choisi de publier, on découvre les poètes Tristan Tzara et Ilarie Voronca, dont les œuvres sont aussi présentes dans la collection Delaunay. Si la collection Lévis Mano est constituée uniquement de sa production éditoriale sous le sigle GLM (exemplaires de tête, le plus souvent l'exemplaire numéroté «1» et portant un envoi autographe de l'auteur), la collection Delaunay[13] regroupe des œuvres diverses, remarquables par leurs envois ou leurs notes manuscrites, illustrées par Robert ou reliées par Sonia Delaunay.

Tristan Tzara quitte la Roumanie en 1915 pour la Suisse, puis en 1919 gagne la France où il reste jusqu'à la fin de sa vie. Trois ans avant son départ de Roumanie, en 1912, il fonde à Bucarest avec ses amis de lycée, le poète Ion Vinea et le peintre Marcel Janco, la revue «Simbolul». Par un heureux hasard, il revoit ce dernier en 1915 à Zurich; ensemble ils vont participer aux réunions dadaïstes. De cette aventure, Tristan Tzara offre aux Delaunay un exemplaire de l'impression zurichoise *La première aventure céleste de Mr. Antipyrine* (1916)[14], illustrée de sept gravures par son ami Marcel Janco. De la même période, la Réserve possède, provenant de la bibliothèque de Guillaume Apollinaire, un exemplaire de l'édition originale du poème *Circuit total par la lune et par la couleur* (1917?)[15]. Le texte est signé en rouge par Tzara et la gravure qui l'accompagne est signée en noir par Janco. Par la suite, des artistes qui deviendront célèbres s'associent pour accompagner ses poèmes: Francis Picabia (*Sept manifestes dada*, 1924, avec le portrait de l'auteur)[16], Wassily Kandinsky (*La Main passe*, 1935)[17], Salvador Dali (*Grains et issues*, 1935)[18], Alberto Giacometti (*Ramures*, 1936)[19], Henri Matisse (*Midi gagnés*, 1934)[20] et autres. Les exemplaires de certaines de ces éditions avec l'envoi autographe de Tzara à

---

12 Exposition. Paris. Bibliothèque nationale. 1977., Sonia & Robert Delaunay, p. 165-178.

13 319 livres et périodiques sous la cote «Rés. Z. Delaunay», représentant une partie du don fait par Sonia Delaunay à la Bibliothèque nationale et partagé entre plusieurs départements.

14 BNF, Rés. Fol-Z Delaunay-81.

15 BNF, Rés. m-Ye-1047.

16 BNF, Rés. Fol-Z Delaunay-223.

17 BNF, 8-Rés. Z Lévis Mano-205.

18 BNF, Rés. P-Z-2060.

19 BNF, 4-Rés. Z Lévis Mano-65.

20 BNF, Rés. Fol-Z Delaunay-45.

Sonia et Robert Delaunay prouvent leur longue et profonde amitié, «vieille et toujours fidèle», comme le dit Tzara lui-même en 1946[21].

Un autre ami loyal des époux Delaunay est le poète Ilarie Voronca. Robert fait son portrait à plusieurs reprises et Sonia réalise quelques-unes des couvertures de ses volumes.

Né en Roumanie, où il commence sa carrière, Voronca vécut à Paris à partir de l'âge de 30 ans, marié à Colomba, la sœur du poète Claude Sernet[22], lui aussi né en Roumanie et installé en France en 1926. C'est avec le volume de poésie *Colomba*[23], écrit en roumain, publié à Paris en 1927, que Voronca adhère au surréalisme. Pour cette édition Robert Delaunay a fait les portraits d'Ilarie et de Colomba, tandis que Sonia a dessiné la couverture. Deux autres recueils de Voronca furent publiés en roumain à Paris: *Ulise* (1928)[24], avec le portrait de l'auteur dessiné par Marc Chagall, et *Plante si animale* (1929) illustré par Constantin Brancusi. Une petite plaquette imprimée à Bucarest en 1931, *Invitatie la bal*[25] porte à quatre le nombre de livres en roumain offerts tout de suite après leur publication aux époux Delaunay. Voronca avait beaucoup d'affection pour eux, comme le montre l'envoi de 1933 au titre d'*Ulysse dans la cité*[26]: «*A Sonia et Robert Delaunay avec toute ma reconnaissance, mon amour et mon admiration pour tout ce que j'ai appris de leur vie et leur œuvre de leur jeunesse et leur générosité, avec les plus profonds et les plus inébranlables sentiments d'amitié et de dévouement. Ilarie Voronca*». Ou un autre, presque plus touchant car plus théâtral, sur la première page de garde de *Colomba*: «*à Madame Sonia Delaunay / dont la voix est un arc en ciel et les mains écrivent la musique des lignes, les eaux des formes, mais comment enfermer toute mon estime et tous mes remerciements dans une phrase / je pourrais offrir à genoux ce volume en signe d'hommage respectueux. / Ilarie Voronca / 15.XI.1927*».

**Eugène Ionesco (1909-1994) à ses débuts.** Parmi les archives de l'éditeur Guy Lévis Mano, aux côtés de correspondances, de contrats, de maquettes et de projets de livres, figure un dossier «Eugène Ionesco».

Ce dossier comprend le double d'un manuscrit dactylographié de 72 f. avec des corrections à l'encre. Le manuscrit porte une page de titre manuscrite à l'encre «*Eugène Ionesco, Urmuz ou l'anarchiste*»[27]. Ce titre est complété

[21] Envoi autographe sur «*Vingt-cinq-et-un poèmes*» illustrés par H. Arp. BNF, Rés. Fol-Z Delaunay-225.
[22] Pseudonyme d'Ernest Spirt (1902-1968).
[23] BNF, Rés. Fol-Z Delaunay 21.
[24] BNF, Rés. Fol-Z Delaunay-22.
[25] BNF, Rés. 8-Z Delaunay-241.
[26] Trad. française par Roger Vailland d'*Ulise*. BNF, Rés. Fol-Z Delaunay-227.
[27] Urmuz, pseudonyme de Demetru Demetrescu-Buzau (1883-1923). F. 1-15.

au crayon noir par: «avec un portrait de D. Varbanesco», bien que le portrait ne se trouve pas dans le dossier. Il débute par la *Présentation* de l'écrivain roumain Urmuz, suivie de *Urmuz Textes*[28], *Appendice*[29], *Notes*[30], *Galerie des personnages d'Urmuz*[31] et *Table des matières*[32].

Le manuscrit est accompagné de deux lettres échangées, en 1949-1950, entre l'éditeur Guy Lévis Mano et son illustrateur, le peintre d'origine roumaine Dimitri Varbanesco (1908-1963)[33]. Les informations de ces deux lettres, corroborées par celles de trois autres, de la même période, adressées par Ionesco à Varbanesco, reproduites en traduction roumaine dans la revue „Romania literara"[34], ont éclairé l'histoire de ce manuscrit. Et l'histoire est la suivante:

En 1948, le peintre Dimitri Varbanesco, installé en France, à Grenoble, depuis 1929, veut aider Ionesco, qui peine à se faire un chemin dans le monde littéraire français. Aussi a-t-il l'idée de lui proposer la traduction du roumain en français des œuvres d'Urmuz. À cet effet, Varbanesco lui envoie un exemplaire de la première édition des œuvres d'Urmuz, parue en 1930 – très rare déjà en 1948 -, et de la documentation sur le sujet publiée dans les revues roumaines „Unu" et „Bilete de papagal", l'une dirigée par Sacha Pana, l'éditeur d'Urmuz, l'autre par Tudor Arghezi. Varbanesco lui raconte aussi l'anecdote du portrait d'Urmuz qu'il a dessiné en 1928 et qu'il a envoyé à Arghezi, sans avoir jamais connu personnellement ni Urmuz, ni Arghezi. Par une heureuse coïncidence, Arghezi reçoit le portrait au moment de la composition à l'imprimerie d'un numéro de „Bilete de papagal" consacré à Urmuz[35], et, trouvant le portrait ressemblant, il l'intègre au numéro sous la signature de «Icewan» (anagramme de «cineva» – «quelqu'un», en roumain)[36].

Ionesco, grand admirateur d'Urmuz, se lance dans le projet, traduit le volume et écrit une longue préface. Un an après, dans une lettre du 21 juillet 1949, il annonce la bonne nouvelle à son ami peintre, en le remerciant pour tout le matériel prêté („J'ai tout utilisé") et lui demande le portrait d'Urmuz pour le joindre au manuscrit. Malgré les conseils de Varbanesco,

[28] *Hymne au revolver; La trompe et le Stamate; Ismaël et Tournavite; Gaÿk; Le voyage à l'étranger; Dragomyr et Cotady; Algazy et Grummer; Après l'orage; La Fuchsiade; Chroniqueurs* (fables), f. 16-54.

[29] Ms., f. 55-58.

[30] Ms., f. 59-63.

[31] Ms., f. 65-71.

[32] Ms., f. 72.

[33] Lettres de Grenoble du 23 juillet 1949 et de Paris du 11 janvier 1950.

[34] Lettres de Paris du 21 juillet 1949, non datée (peut être de mars 1950) et du 4 février ou novembre 1950 (sûrement du 4 novembre) publiées dans «Romania literara» du 4 décembre 1969.

[35] Le n. du 19 février 1928.

[36] Ms., Appendice, f. 55-58.

il ne fait pas appel à Victor Brauner par timidité et il évite de rencontrer Tristan Tzara, ayant présenté Urmuz dans sa préface comme «l'écrivain de l'absurde, noir ironiste, qui fut dadaïste avant Dada, et surréaliste avant le surréalisme»[37]. Pour Ionesco, „Tzara s'arrête au procédé mécanique… Chez Urmuz, au contraire, le procédé ne devient pas un but en soi, il va au-delà de lui-même, il a une signification dont le dadaïsme est dépourvu"[38].

Varbanesco décide d'intervenir en faveur d'Ionesco auprès de Lévis Mano. Il recommande son ami, «*traducteur de grand mérite*» et il fait l'éloge d'Urmuz «*un auteur exceptionnel» qui «écrivait en 1913 ce que d'autres pensaient découvrir bien plus tard*». Suite à cette recommandation, Ionesco devait prendre un rendez-vous chez l'éditeur, mais, six mois plus tard, Lévis Mano écrit, contrarié, à Varbanesco le 11 janvier 1950: „*vous m'annonciez la visite de Eugène Ionesco, traducteur d'Urmuz. Je n'ai jamais eu de nouvelles de cette personne*".

Que s'est-il passé? Entre temps, Ionesco a proposé le manuscrit aux éditions du Sagittaire, de Minuit et chez Seghers, où il a chaque fois essuyé un refus. Par contre, chez Gallimard l'accueil a été différent, le texte a été transmis à Jean Paulhan[39] qui à son tour l'a présenté à Raymond Queneau[40]. Tous les deux, enthousiastes, envisageaient une publication dans les „Cahiers de la Pléiade". Sur l'insistance de Varbanesco, Ionesco a enfin rencontré Lévis Mano et lui a laissé une copie du texte pour lecture.

Finalement *Urmuz ou l'anarchiste* d'Eugène Ionesco n'a jamais été publié[41]. Pourtant, en 1965, la revue *Les Lettres Nouvelles*[42] consacre dix pages aux «Précurseurs roumains du Surréalisme» avec une présentation succincte de l'avant-garde roumaine, deux textes d'Urmuz, *Après l'orage* et *Ismaël et Turnavite* traduits par Eugène Ionesco, un poème inédit de Tristan Tzara et un texte de Jacques Costine, *La Paille et la poutre*. En 1969, Urmuz reparaît dans la même revue avec deux autres textes: *L'entonnoir et Stamate* et *Algazy et Grummer*, traduits par Jacques Costine qui signe aussi l'article *Urmuz le fabulateur des années folles*[43].

Entre temps Eugène Ionesco connaît la gloire, le travail sur le projet «Urmuz» coincide avec les débuts de sa carrière d'auteur de théâtre.

37 Ms., f. 3.

38 Idem, f. 8.

39 Jean Paulhan (1884-1968), directeur de la «Nouvelle revue française» de 1925 à 1968.

40 Raymond Queneau (1903-1976), directeur de la collection «L'Encyclopédie de la Pléiade».

41 Gelu Ionescu, *Les débuts littéraires roumains d'Eugène Ionesco (1926-1940)*, Heidelberg, 1989, p. 136; Ecaterina Cleynen-Serghiev, *La jeunesse littéraire d'Eugène Ionesco*, Paris, 1993, p. 69-70; Elena-Maria Morogan, *Du texte narratif au texte dramatique: quatre couples symbiotiques dans l'oeuvre d'Eugène Ionesco*, Stockholm, 2000, p. 200.

42 Janvier-février 1965, p. 71-82.

43 Septembre-octobre 1969.

Sa première pièce, *La Cantatrice chauve*, est commencée en 1947 et créée en 1950, le 11 mai. Et la dernière lettre de Ionesco à Varbanesco sur *Urmuz* date du 4 novembre 1950: c'est un samedi, il a rendez-vous avec Lévis Mano le mardi suivant. Il se dit prêt, si nécessaire, à réviser la traduction et même la présentation.

Faut-il voir une suggestion de la part de l'éditeur après la lecture du texte? Le manuscrit comporte quelques corrections à l'encre. Est-ce la preuve d'une évolution positive dans la réalisation du projet? Le manuscrit resté chez Lévis Mano est-il le seul conservé des trois exemplaires existants, qui se trouvaient en 1950, d'après les dires d'Ionesco, chez Gallimard, au Sagittaire et chez Lévis Mano?[44]

Il reste encore des questions et une seule certitude, le manuscrit est inédit.

*Séduction aristocratique: une reine et trois princesses*

**Hélène Vacaresco (1864-1947).** Issue d'une famille de grands boyards de Valachie, Hélène Vacaresco a été dans sa jeunesse dame d'honneur de la reine Elisabeth de Roumanie (1843-1916), connue sous son pseudonyme littéraire, Carmen Sylva. La reine a gardé un bon souvenir de la jeune Vacaresco et elle a raconté des épisodes de cette période dans sa correspondance.

En 1920 la Bibliophile Society de Boston a publié un ouvrage en deux volumes rassemblant lettres et poèmes de Carmen Sylva, dont bon nombre présentés en fac-similé[45]. La Réserve des livres rares conserve un exemplaire de cette publication avec envoi autographe de la part de l'éditeur, Henry Howard Harper: „*To my good friend / Hélène Vacaresco / with compliments / and sincere regards / H.H. Harper Boston, May 15 / 1922*”. Il a été offert à la Bibliothèque nationale le 20 février 1954 par Alexandra Falcoyano, la «*cousine germaine et légataire universelle d'Helene Vacaresco*», qui précise dans son ex-dono autographe que cette publication était réservée uniquement «aux membres du Cercle des Bibliophiles de Boston, donc introuvable en librairie». Par une note manuscrite, montée au début du premier tome, signée «A. Gavoty» (?), on apprend qu'une erreur s'est glissée à la p. 180, ligne 6. «Pahnus and Onophrio» ne sont pas les pseudonymes de Carmen Sylva et d'Hélène Vacaresco comme il est indiqué à l'endroit spécifié, mais les surnoms donnés aux pieds de la Reine Elisabeth par Hélène Vacaresco: Paphnuce (pied droit), Onuphre (pied gauche)!

44 Lettre d'Ionesco à Varbanesco, [mars 1950].

45 Letters and poems of Queen Elisabeth (Carmen Sylva). Éd. Henry Howard Harper. Boston, the Bibliophile society, 1920. 2 vol. BNF, Rés. p-Z- 1701-1702.

Par ailleurs, sur le verso blanc du fac-simile d'une lettre[46], une note en anglais non signée fait part de l'émotion d'Hélène Vacaresco à la lecture et à la relecture des passages la concernant. Ceux-ci sont soulignés et, en marge, ici comme sur d'autres pages, se trouvent les notes de lecture en anglais d'Hélène Vacaresco.

**Princesse Brancovan, comtesse de Noailles (1876-1933).** Trois princesses roumaines comptent parmi les amies les plus fidèles de Marcel Proust. Ils se sont connus chez l'ami d'enfance de Proust, le prince Antoine Bibesco (1878-1951). Anna, princesse Brancovan et comtesse de Noailles, était sa cousine, Marthe, princesse Bibesco, sa belle-soeur, et Hélène, princesse Soutzo, un parent plus éloigné.

Anna, née princesse Brancovan, devenue comtesse Mathieu de Noailles par son mariage, a fait partie du gotha littéraire parisien, son salon de l'avenue Hoche a été fréquenté par les personnages les plus illustres de l'époque, dont Marcel Proust. Très amis, Anna de Noailles et Proust vont s'écrire beaucoup, leur échange épistolaire est publié dans un volume dès 1931, avant que Philip Kolb n'entreprenne l'édition intégrale des lettres de Proust. Elle inspire aussi Proust pour le personnage de la comtesse Gaspard de Reveillon du roman *Jean Santeuil.*

Les œuvres de cette parfaite héroïne de la Belle Époque connaissent un vif succès. Ses livres conservés à la Réserve sont truffés de lettres, de photos, de poèmes manuscrits, d'envois autographes couvrant totalement les pages de titre de son écriture à larges traits. De son recueil de poèmes, *Le Cœur innombrable* (1918)[47], édition d'art décorée par J.-L. Perrichon, avec le portrait de l'auteur, la Réserve conserve l'exemplaire portant un envoi autographe au romancier Henry James. Il est enrichi d'une précieuse reliure signée Marius Michel, mais aussi d'une photo originale d'Anna enfant avec sa sœur Elena, et d'un poème autographe (*Paroles à la lune*) monté avant le titre. L'exemplaire imprimé à son intention du volume *De la rive d'Europe à la rive d'Asie* (1913)[48] porte en guise de couverture une photographie originale, au format du livre, qui la montre allongée sur un canapé, tandis que sous la gravure colorée qui se trouve en regard du titre elle a écrit de sa main: «Habillez-vous Madame». La gravure représente un homme en habit oriental tendant un voile transparent à une femme nue.

Princesse issue de la grande famille Brancovan, elle a des liens de parenté avec les grandes familles aristocrates roumaines et elle a été en relation avec ceux qui se trouvaient à Paris. Parmi ses envois autographes

[46] Au v. du fac-similé de la lettre datée de Sinaia, le 26 novembre 1909.
[47] BNF, Rés. p-Ye-1235.
[48] BNF, Rés. G-1449.

de la Réserve, on note celui des *Innocentes ou la sagesse des femmes* (1923)[49]: „*A la princesse Soutzo / Voici chère Hélène quelques récits pour nos méditations et commentaires / De tout mon cœur / Anna de Noailles*".

**Princesse Soutzo (1879-1943).** Hélène Chrissoveloni se marie en 1903 avec le prince Dimitrie Soutzo (1870-1943). Très riche grâce à son père, banquier en Roumanie, elle mène une vie confortable à Paris, où son mari est attaché militaire de Roumanie. Elle fréquente assidûment les salons littéraires. Pendant la Grande Guerre la princesse tient salon à l'Hôtel Ritz, dont Marcel Proust est un des habitués. Divorcée du prince Soutzo, elle se remarie en 1927 avec l'écrivain Paul Morand (1888-1976). Ce dernier a fait don à la Réserve de toute une série de livres reçus par sa femme avec des envois autographes de Marcel Proust, Anna de Noailles, Paul Éluard, Jean Cocteau, Paul Valéry, Colette, Joseph Kessel, Raymond Radiguet, Jacques de Lacretelle et Jacques Maritain.

Les envois autographes de Marcel Proust sur trois volumes de l'édition originale de *À la recherche du temps perdu* prouvent l'admiration qu'il portait à la princesse. Dans le premier volume, *Du côté de chez Swann* (1914)[50], l'envoi autographe de Proust s'étend sur deux pages, et sur la troisième il assume la rature apparaissant dans cet envoi: „*Cet autographe exprime mal mes sentiments admiratifs, je ne le détruis pas, pensant que la faute d'orthographe corrigée lui donnera une certaine valeur et saveur pour Antoine [Bibesco], s'il ouvre un jour le volume dans le salon fleuri de boules de neige, de tulipes et de lilas*". Dans le deuxième volume, *À l'ombre de jeunes filles* (1918)[51], l'envoi („A Madame la princesse Soutzo/ Hommage d'admiration et respectueuse amitié/Marcel Proust") est continué par une sorte de lettre qui se termine amoureusement: „*Du reste je vais vous expliquer tout cela le 1er jour où je serai moins malade. Vous me manquez tellement! Comme je vous aime!*".

Et enfin, dans le quatrième volume, *Le côté de Guermantes* (1921)[52], la princesse est «son amie préférée» et lui «son respectueux et reconnaissant admirateur».

**Princesse Bibesco (1888-1973).** Marthe, née Lahovary dans une illustre famille roumaine, devient princesse Bibesco se mariant en 1905 avec le prince George Valentin Bibesco.

L'amitié avec Proust va se matérialiser chez Marthe Bibesco par des ouvrages sur les textes et sur la correspondance de Proust: *Au bal avec*

[49] BNF, Rés. p-Y2-2734.
[50] BNF, Rés. p-Y2-2727.
[51] BNF, Rés. p-Y2-2728.
[52] BNF, Rés. p-Y2-2729.

*Marcel Proust* (1928), *Le voyageur voilé, Marcel Proust* (1947), *La Duchesse de Guermantes: Laure de Sade comtesse de Chevigné* (1950) et *Au jardin de Marcel Proust* (1968).

En 1921 Marthe Bibesco préface les mémoires d'Émilie de Pellapra, comtesse de Brigode, princesse de Chimay, supposée fille naturelle de Napoléon, publiés sous le titre de Une fille de Napoléon. Elle offre un exemplaire[53] à Marcel Proust avec un envoi autographe: „A monsieur Marcel Proust dont j'aime et j'admire tous les livres – à l'auteur de „Pastiches et mélanges" qui verra dans cette préface que les „Bibesco" en ont „aussi avec Napoléon" /. Princesse Bibesco / 15 mai 1921". En effet, Valentine (1839-1914), la fille d'Émilie de Pellapra, a été mariée à Georges Bibesco (1805-1873), le grand-père du mari de Marthe. La princesse Bibesco l'a bien connue et elle le raconte dans sa préface.

Nous voici parvenus au terme d'un parcours qui n'a évidemment rien d'exhaustif. Il nous aura simplement permis d'évoquer, à travers les collections de la Réserve des livres rares de la Bibliothèque nationale de France, l'importance des relations nouées de longue date entre la France et la Roumanie, et renforcées encore par la double appartenance culturelle des personnalités que nous avons mentionnées.

[53] BNF, Rés. 8-Ln27-60486.

# 1452 : UNE DATE POUR L'EUROPE

*Dr. Frédéric Barbier*

***Prolégomènes***

La problématique générale de l'histoire du livre a été profondément renouvelée par la sortie, en 1958, du classique de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*[1]. L'ouvrage concrétise enfin un projet qui remonte au début du XXe siècle et qui a connu beaucoup d'aménagements: pour nous autoriser un anglicisme, il s'agit alors de «revisiter» l'histoire de l'invention de la typographie en caractères mobiles, par Gutenberg dans les décennies 1440 et 1450, en l'intégrant aux problématiques de l'«école des *Annales*» et d'une histoire sociale à vocation totalisante[2].

Durant les cinquante années écoulées depuis lors, les travaux d'histoire du livre ont connu un développement remarquable. Les chercheurs se sont appuyés sur un large spectre méthodologique (notamment la quantification) et ont privilégié successivement des perspectives d'histoire économique (la production imprimée, l'innovation…), sociale (les professionnels, les auteurs, le public…), politique (la censure, l'administration des lettres, la distinction…), culturelle et littéraire (l'écriture, la lecture…). Les développements récents ont plutôt porté sur l'histoire comparée de la «librairie» (entendons, de la branche économique constituée par les activités du livre), sur la construction d'une histoire du livre comme partie de l'histoire plus générale des médias (des moyens de la communication sociale) et sur l'articulation possible entre la construction de l'objet (l'imprimé) et celle du texte[3].

---

[1] Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, n[elle] éd., postface de Frédéric Barbier, Paris, Albin Michel, 1999.

[2] *Histoire sociale, histoire globale ? Actes du colloque des 27-28 janvier 1989*, éd. Christophe Charle, Paris, Éditions de la MSH, 1993.

[3] Frédéric Barbier, *Histoire du livre*, 2[e] éd., Paris, Armand Colin, 2006 («Collection U»). Id., *L'Europe de Gutenberg…*, Paris, Belin, 2006.

Pour nos contemporains observant les tenants et les aboutissants de l'actuelle «révolution des média», il reste indécis de savoir s'il y a eu d'autres phénomènes comparables dans le passé et si, par suite, les phénomènes auxquels nous assistons ne devraient pas être les derniers. Rappelons, sans nous y arrêter davantage, l'existence des premières «révolutions»: la naissance de l'alphabet, et surtout la mise au point du *codex, alias* du livre relié, en Occident dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Les deux phases majeures de changement, avant la période que nous vivons, sont ensuite marquées, la première, par l'invention de Gutenberg, au milieu du XV^e^ siècle, et la seconde, par le processus complexe qui aboutit à la mise en place de la «librairie de masse», pour l'essentiel au XIX^e^ siècle. Notre propos d'aujourd'hui consistera à présenter assez brièvement les logiques de la révolution gutenbergienne, et à envisager un certain nombre de ses effets en Europe dans les dernières décennies du XV^e^ siècle.

***Continuité***

*L'hypothèse de la continuité*

Résumons sommairement notre hypothèse en trois points:

1) Si la typographie en caractères mobiles peut être mise au point et l'invention systématiquement exploitée au milieu du XV^e^ siècle, c'est parce qu'un certain nombre de financiers ont investi des sommes parfois considérables dans les essais effectués par des techniciens comme Gutenberg ou Prokop Waldfoghel, voire Nicolas Jenson ou encore Peter Schöffer.

2) Si ces investissements ont pu être engagés, c'est qu'il existe un marché potentiel du livre susceptible d'en permettre la rentabilisation: il convient donc d'abord de s'interroger sur les conditions d'émergence et sur les caractéristiques d'un marché considérablement élargi pour le livre manuscrit, surtout en Occident, à partir surtout du XIII^e^ siècle.

3) Dans un troisième temps, la logique du capitalisme et le jeu du marché (l'offre et la demande) expliquent dans une large mesure, d'une part la spécialisation que l'on observe bientôt dans les affaires et dans la géographie de l'imprimerie et de la librairie, mais aussi le processus d'innovation de produit qui caractérise la branche.

Nous proposons donc une réflexion sur les composantes et sur les conséquences de l'innovation dans le domaine qui nous intéresse[4].

[4] Il n'y a pas à s'étendre sur les conditions générales du changement qui rendent possible la poussée de la demande de formation et de lecture: l'essor démographique et la poussée de l'urbanisation, mais aussi la montée de la bourgeoisie urbaine ainsi que les développements du négoce et de la modernisation politique – la «genèse de l'État moderne» (Jean-François Genest).

*Émergence d'un marché du livre manuscrit*

Nous pouvons nous borner à rappeler quelles sont les principales composantes du nouveau marché du livre manuscrit en Occident à partir du XII[e] et surtout du XIII[e] siècle.

1) D'abord, le monde des clercs et de l'enseignement. Avec la création des premières universités, des besoins nouveaux se font jour, dans la mesure où il est nécessaire de fournir en textes non seulement les maîtres, mais aussi les étudiants. Le rôle des ordres mendiants, et notamment des *studia* dominicains, ne peut pas être surestimé. Le principal de ces *studia* est constitué par le couvent de la rue Saint-Jacques à Paris (d'où le nom de «Jacobins»), fondé en 1221 et exclusivement tourné vers la théologie: Albert le Grand et Thomas d'Aquin y ont enseigné, et c'est là que sont formées les maîtres des autres *studia generalia*. C'est «la plus haute école monastique de la capitale» (A. Renaudet). En Allemagne, l'école dominicaine de Cologne, érigée en *studium generale*, occupe elle aussi une situation privilégiée.

2) Le deuxième groupe principal, en partie formé d'anciens étudiants, est celui des milieux de l'administration et éventuellement de la cour. Cette demande en livres est largement différente de la précédente: des manuscrits parfois luxueux, et, en ce qui concerne les textes, une place beaucoup plus grande donnée à la langue vulgaire (en France notamment), à la piété (les Bibles moralisées, les livres d'heures, etc.), mais aussi parfois aux «romans» et à une certaine forme de littérature spécialisée.

3) Le troisième groupe est constitué par la couche inférieure des catégories dominantes, la moyenne et la petite noblesse, et une partie de la bourgeoisie urbaine, notamment les négociants. Leurs livres seront souvent analogues à ceux du modèle précédent – piété, littérature spécialisée et littérature de distraction –, mais dans une forme moins spectaculaire. Ce groupe de lecteurs est plus particulièrement présent dans les régions les plus marquées par les nouvelles formes de piété et par la *devotio moderna*: on pense aux anciens Pays-Bas, à la région rhénane, ou encore à la Bohème de la fin du XIV[e] et du début du XV[e] siècle. Dans une certaine mesure, nous sommes ici au niveau d'un plus grand nombre (même s'il s'agit de groupes toujours quantitativement minoritaires), et du passage à une logique de marché qui se construit par rapport à ce processus global d'ouverture.

*Les conséquences du changement*

La première conséquence réside dans l'accroissement spectaculaire de la production de livres: du XII[e] au XV[e] siècle, la production serait passée, pour le Saint-Empire, de 125.000 à plus de 900.000 manuscrits. On n'a

jamais, en définitive, copié autant de manuscrits qu'à l'époque même de l'invention de Gutenberg, et une branche d'activités nouvelle se développe autour de l'écriture[5]. Des ateliers de copistes sont créés dans certaines villes les plus importantes, dont l'activité inclut progressivement aussi le négoce et dont certains, comme celui de Diebold Lauber à Haguenau à partir de 1427, constituent de véritables catalogues d'œuvres proposées dans leur magasin[6]. La situation des métiers du livre est bien connue à Paris à partir de la fin du XIII[e] siècle: 25 parcheminiers, 18 enlumineurs, 20 libraires et 5 relieurs sont recensés dans la ville, soit dans l'île de la Cité (rue Neuve-Notre-Dame), soit dans les paroisses de la rive gauche (Saint-Séverin et Saint-Benoît-le-Bétourné)[7].

Deux pratiques spécifiques visent d'autre part à réguler dans la mesure du possible l'offre et la demande dans le milieu des clercs et de l'université: il s'agit du système de la *pecia*, permettant de copier en nombre des manuscrits selon une procédure qui évite le plus possible les fautes et les coquilles, et de l'organisation des bibliothèques d'étude[8]. Celles-ci, pour Ezio Ornato, ont en effet pour objectif d'ouvrir «un accès collectif au livre en temps partagé» dispensant chacun de posséder une copie des textes étudiés[9]. Ce service est d'abord assuré par les collèges. À Paris, le Collège de Sorbonne est fondé en 1257 par Robert de Sorbon, clerc et familier de saint Louis, et sa bibliothèque, qui servira de modèle pour les autres établissements, comptait en 1338 1825 volumes, répartis en deux salles: une salle de consultation (*magna libraria*) où étaient enchaînés 338 volumes, et une salle dite *parva libraria*, riche de 1200 volumes empruntables moyennant caution. L'indication du montant de la caution inscrite sur chaque livre donne une idée du prix de celui-ci: une *Histoire scholastique* de Pierre Comestor sans décoration aucune est évaluée 70 sous; un exemplaire plus soigné, avec de grandes marges et une lettre ornée en tête de chaque livre, 120 sous; et un exemplaire de luxe, 160 sous[10].

[5] Uwe Neddermeyer, *Von der Handschrift zum gedruckten Buch*, Wiesbaden, Harrasowitz, 1998, 2 vol.

[6] Konrad Bürger, *Buchhändleranzeigen des 15. Jahrhunderts in getreuer Nachbildung*, Leipzig, 1907. W. Fechter, «Der Kundenkreis des Diebold Lauber», dans *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 55, 1938, p. 121 et suiv.

[7] Richard Rouse, Mary Rouse, *Illiterati et uxorati: Manuscripts and their makers. Commercial book producers in medieval Paris, 1200-1500*, Turnhout, Brepols, 2000, 2 vol.

[8] Bibliographie générale, pour ce qui concerne la France, dans l'*Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Promodis, 1988-1992, 4 vol., notamment t. I.

[9] *La Face cachée du livre médiéval. L'histoire du livre vue par Ezio Ornato…*, Roma, 1997, p. 91.

[10] Les bibliothèques des collèges parisiens commencent à être mieux connues, grâce à des travaux comme la thèse de Cécile Fabris, *Étudier et vivre à Paris au Moyen Âge. Le*

***Innovation***

*Gutenberg avant Gutenberg*

Parallèlement, des recherches techniques se font jour, qui touchent très directement le monde du livre et de l'écrit. Deux domaines sont particulièrement concernés.

Le problème du support est absolument décisif: le papier, invention orientale dont la technique est considérablement améliorée en Occident, est produit d'abord en Sicile et en Andalousie, puis à Fabriano dans la seconde moitié du XIII^e siècle. La matière première est la chiffe. La France devient productrice de papier au XIV^e siècle, puis les pays allemands à partir des années 1390. Le papier constitue un support meilleur marché, susceptible d'être produit plus rapidement et en bien plus grande quantité que le parchemin. La tendance est à une baisse constante du prix[11], de sorte que le papier triomphe en Occident au XIV^e siècle pour tous les travaux courants d'écriture et pour une partie de la production de livres manuscrits: registres administratifs ou notariaux, documents comptables, manuscrits moins précieux (manuscrits universitaires) etc. On sait, par exemple, que le catalogue de la bibliothèque de Charles V établi en 1380 par Jean Le Bègue d'après le catalogue de Gilles Malet de 1373 est dressé sur papier[12]. Dès la fin du Moyen Âge, les papiers d'origine occidentale sont exportés dans le monde arabo-musulman, par suite des avantages provenant de techniques de fabrication plus avancées. Le papier se révèlera beaucoup mieux adapté que le parchemin aux applications de la technique typographique.

La seconde innovation majeure viendrait elle aussi d'Orient: il s'agit de la reproduction d'images et de courts textes par le biais de la xylographie. Les premières applications portent sur l'impression de tissus (peut-être dès le X^e siècle en Allemagne, au XII^e en Italie), mais le passage à l'imagerie proprement est sans doute lié à la diffusion du papier. Nous sommes alors au tournant du XIV^e au XV^e siècle, avec le «bois Protat» en France, ou encore la «Mort de la Vierge» et le «saint Christophe» de Buxheim imprimés sur du papier de Nuremberg en 1422. Trois types de produits sont particulièrement concernés par la technique de la xylographie: 1) Une production de masse, celle des cartes à jouer, dont pratiquement rien ne semble avoir été conservé. 2) Une production d'imagerie pieuse, vendue probablement par le biais des maisons religieuses et qui constitue l'essentiel

*collège de Laon (XIV^e-XV^e siècles)*, Paris, École des Chartes, 2005, 504 p. («Mémoires et documents de l'École des chartes», 81).

11 C. Bozzolo, E. Ornato, *Trois essais de codicologie quantitative*, Paris, 1983.

12 BnF, mss., fr. 2700. L'inventaire destiné aux archives étant en revanche établi sous forme d'un *rotulus* sur parchemin (BnF, mss, Baluze 703).

des pièces aujourd'hui conservées. 3) Enfin, des manuels élémentaires d'enseignement (des alphabets, des Donat) et des livrets xylographiques, composés de plusieurs feuillets combinant texte et image. Les plus anciens (l'Apocalypse figurée) pourraient remonter aux années 1420-1430.

*La recherche-développement*

On s'explique pourquoi, à compter des années 1420-1430, «l'invention [de l'imprimerie] est dans l'air» (Henri-Jean Martin). Dans un certain nombre de villes d'Europe occidentale, de petits groupes d'inventeurs se réunissent pour explorer les voies d'une technique qui permettrait de produire en nombre des exemplaires d'un texte donné, et de répondre ainsi à la poussée de la demande en livres. Différents procédés sont mis au point parallèlement, sur lesquels nous sommes très mal informés mais dont seuls les plus efficaces s'imposeront à terme: on désigne ces différentes techniques sous le terme générique de «techniques prototypographiques». À Avignon, en 1444-1446, le Praguois Prokop Waldfogel a vendu un procédé qui permettait de reproduire de courts textes en langue hébraïque. D'autres techniques sont mises au point dans les «anciens Pays-Bas», où Jean Le Robert, abbé de Saint-Aubert de Cambrai, note dans ses *Mémoriaux* l'achat de «livres en moule» à deux reprises, en 1446 et en 1451:

> *Item pour I* Doctrinal *getté en molle envoyet querre à Bruges par Marquet, I escripvain de Vallenciennes, ou mois de janvier XLV [vieux style] pour Jaquet, XX s.t. S'en heult sandrins I pareil que l'église paia (…).*
> *Item, envoiet [à] Arras I* Doctrinal *pour apprendre led. dampt Grard, qui fu accatez a Vallenciennes, et estoit jettez en molle, et cousta XXIIII gros. Se me renvoia led. Doctrinal le jour de Toussains l'an LI, disant qu'il ne falloit [= valoit] rien estoit tout faulx. S'en avoit accaté I X patars en papier*[13].

La *Chronique de Cologne* imprimée par Ulrich Zell en 1499, précise à propos de l'imprimerie:

> *Quoique cet art ait été trouvé à Mayence, (…) la première ébauche en a cependant été réalisée en Hollande, dans les Donat qu'on y imprimait avant ce temps. De ces livres datent donc les commencements de l'art en question; actuellement, il est beaucoup plus magistral et subtil qu'il ne l'était d'abord, avec le temps il s'est perfectionné de plus en plus…*

[13] AdN, 36 H 431*, fol. 158 et 161 v° (cité par Hélène Servant, *Artistes et gens de lettres à Valenciennes à la fin du Moyen Âge (vers 1440-1507)*, Paris, 1998, p. 258). L'auteur discute la signification possible de l'expression de «jetté en moule».

Enfin, Specklin écrit dans sa *Chronique universelle* à propos de Johann Mentelin le premier imprimeur strasbourgeois:

> *J'ai vu la première presse [*de Mentelin*] ainsi que les caractères: ils étaient taillés dans le bois, ainsi que des mots ou des syllabes; ils étaient troués, on les enfilait sur une ficelle à l'aide d'une aiguille, puis on les étalait sur les lignes. Il est dommage qu'on ait laissé se perdre une telle installation, la toute première en son genre dans le monde entier…*[14]

Sur le Rhin et en Allemagne méridionale, à Avignon, aux Pays-Bas, les recherches se poursuivent donc parallèlement, grâce au soutien de capitalistes parfois très puissants, et qui investissent dans cette forme de «recherche-développement» en espérant toujours, si le procédé mis au point se révélait techniquement viable, «faire la culbute». Au demeurant, ingénieurs et techniciens ne se limitent pas à un seul domaine: on sait que Gutenberg a travaillé, à Strasbourg, à la fabrication en très grand nombre de miroirs destinés à être vendus aux pèlerins d'Aix-la-Chapelle. Le processus d'innovation est ainsi dominé par des investisseurs capitalistes qui ont pris conscience des potentialités nouvelles qui sont celles du marché, et qui s'efforcent de les exploiter. Une filière s'impose pourtant à partir de 1452 au sein de cet ensemble de procédés techniques, celle de la typographie en caractères mobiles.

*L'innovation de procédé*

Il n'y a pas à s'étendre ici sur le détail de l'invention de Gutenberg, mais plutôt à replacer celle-ci en perspective.

D'abord, le point clé de l'invention réside dans la mise au point moins de l'appareil à fondre les caractères typographiques (*Handgießereigerät*) et de la procédure du multiplicateur. Tout discours écrit peut en effet se subdiviser en un nombre réduit d'éléments premiers, les lettres et signes assimilés (ponctuation, etc.). En fabricant un poinçon pour chaque lettre, on pourra frapper des matrices en creux qui, introduites dans la machine à fondre, permettront de produire des caractères (les types). Ceux-ci sont assemblés entre eux pour constituer la forme typographique à l'aide de laquelle on imprimera les textes. Le multiplicateur joue donc à tous les niveaux: 1) Avec un poinçon, on frappe des matrices en nombre. 2) Avec une matrice, on fabrique une grande quantité du caractère correspondant. 3) Avec une forme typographique, on imprime autant d'exemplaires du texte que l'on souhaite, chaque exemplaire pouvant ensuite circuler entre un nombre potentiellement infini de lecteurs.

[14] Cité par François Ritter, *Histoire de l'imprimerie alsacienne aux XV*[e] *et XVI*[e] *siècles*, Strasbourg, F.-X. Leroux, 1955, p. 27.

Bien entendu, le second élément majeur à intervenir dans l'invention est constitué par la presse typographique, qui doit répondre à un certain nombre de spécificités bien particulières sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui. Mais un autre élément intervient, décisif pour le succès de l'invention: il s'agit de la mise au point du protocole de fabrication le plus efficace, surtout pour un travail de quelque ampleur. La typographie en caractère mobile est en effet une technique dont la mise en œuvre se révèle très complexe: les «singes» (alias les ouvriers compositeurs) composent le texte page à page, avant de l'imposer[15]. Il s'agit d'une opération relativement délicate, et qui suppose un savoir-faire certain, et elle est encore plus difficile si la mise en page combine texte et glose, ou encore si l'imprimeur veut introduire des éléments de décoration ou d'illustration. Puis il faut passer le tout sous la presse. Comme, pour un livre d'une certaine importance, on ne dispose pas des caractères en nombre suffisant, l'imprimeur devra redistribuer les premières formes qui ont été imprimées pour pouvoir composer la suite du texte – d'où de nouveaux problèmes difficiles de calibrage et d'organisation du travail, sans parler des corrections et de la gestion des épreuves.

L'imprimerie impose donc une planification à moyen et à long terme. La mise au point du protocole de fabrication a évidemment pris un certain nombre d'années, et l'étude matérielle des incunables montre au demeurant que les erreurs ne manquent pas, notamment au niveau du calibrage des textes ou à celui de la composition des cahiers – sans parler, bien entendu, des coquilles[16]. Enfin, les opérations ne se terminent pas une fois le texte imprimé: sauf s'il s'agit d'une commande, il va falloir en assurer la diffusion et contrôler que les paiements en retour se feront. Les délais qui s'écoulent entre la commande du papier, en amont, et le retour sur investissements à la suite des paiements, en aval (sans oublier le paiement des ouvriers), sont tels que le programme de fabrication devra inclure un budget prévisionnel aussi précis et aussi fiable que possible – ce qui est d'autant plus difficile que nous sommes face à une technique nouvelle, et dont par conséquent on ne peut pas *a priori* connaître les résultats.

On sait que Gutenberg, si tant est qu'il s'agisse de lui, s'est très probablement financé et a mis au point non seulement l'invention elle-même, mais aussi le protocole qui permet de l'utiliser, au cours des années 1448-1452-1454, en donnant un certain nombre de très très courts lui permettant

15 L'imposition désigne la mise en place des pages typographiques dans l'ordre requis pour constituer un cahier.

16 Annie Taurant-Boulicaut, «*Vacat nec vitio nec defectu*: du blanc et de l'excès dans l'incunable», dans *Le Berceau du livre: autour des incunables* [Mélanges Pierre Aquilon], dir. Frédéric Barbier, Genève, Droz, 2004, p. 105-124, ill.

de se «faire la main». Il s'agit d'éditions de Donat, de calendriers et, le plus souvent, de lettres d'indulgences dont la plus ancienne, mentionnée dans une lettre du cardinal Nicolas de Cues, remonterait à 1452 – c'est elle qui a dicté la chronologie proposée en tête de la présente étude[17].

L'objectif ultime est celui de la *Bible à 42 lignes*, le chef d'œuvre qui témoignera de la manière la plus éclatante de la viabilité de la technique nouvelle. La *Bible* est proposée par le biais d'une souscription que l'on pourra prendre à la foire de Francfort. L'ouvrage lui-même sera présenté sans doute en 1454, et tous les exemplaires sont vendus ou retenus au printemps 1455.

***Reproduction et innovation***

*La reproduction*

Mais quel est, en définitive, l'objectif des inventeurs ? Il s'agit de mettre au point un procédé qui permette de reproduire en nombre ce qui existe déjà – autrement dit, des manuscrits. Dans sa célèbre lettre à Carjaval, Piccolomini parle ainsi d'une «écriture» parfaitement propre et correcte, et qui ne pose aucun problème de lecture à un clerc habitué aux manuscrits:

> *On ne m'a rien écrit que de vrai sur cet homme extraordinaire vu à Francfort. Je n'ai pas vu de Bibles entières mais quelques cahiers de dix feuillets de différents livres de la Bible, dans l'écriture la plus propre et la plus correcte, sans aucune erreur, que Ta Dignité lirait facilement et sans l'aide du béryl…*[18]

C'est en effet pour répondre à cet objectif – reproduire ce qui existe, et à quoi la clientèle est habituée – que Gutenberg et ses premiers successeurs ne tirent nullement toutes les conséquences de l'invention au niveau de la fabrication. Quelques observations démontrent le fait:

1) L'intérêt de la technique typographique est de permettre, avec un très petit nombre de signes, de reproduire en principe tous les discours imaginables. Or, pour sa *Bible à 42 lignes*, Gutenberg fabrique non pas un alphabet simple, mais un alphabet intégrant un grand nombre de lettres liées ou d'abréviations, soit, avec quelque 240 poinçons différents, un ensemble particulièrement lourd et onéreux.

2) Même observation, encore dans la *Bible à 42 lignes,* avec le support et la rubrication. On sait que Gutenberg a voulu tirer un certain nombre

[17] Karl-Michael Sprenger, «*Volumus tamen, quod expressio fiat ante finem mensis Maii presentis.* Sollte Gutenberg 1452 im Auftrag Niikolaus von Kues' Ablassbriefe drucken ?», dans *Gutenberg Jahrbuch*, 1999, p. 42-57, ill.

[18] Philippe Niéto, «Géographie des impressions européennes du XV<sup>e</sup> siècle», dans *Le Berceau du livre, ouvr. cité,* p. 125-174, cartes, ill.

d'exemplaires de son chef d'œuvre sur un parchemin spécialement apprêté, plus cher et beaucoup moins facile à utiliser que le papier. De plus, il s'est employé, pour certains exemplaires, à imprimer *l'incipit* en rouge, ce qui complique à nouveau le travail. C'est que, malgré le coût, l'objectif est d'obtenir un produit qui soit pratiquement identique au manuscrit: après le tirage, certains imprimés passent toujours à l'atelier de rubrication, voire de peinture, où ils reçoivent des enluminures parfois somptueuses.

3) La forme des premiers caractères typographiques suit exactement le modèle des écritures manuscrites. Nous retrouvons la problématique de la reproduction avec le *Psautier de Mayence*, premier livre imprimé portant une date (1457): certaines lettres s'inspirent en effet de la calligraphie de Peter Schöffer, et Gutenberg (sans doute s'agit-il de lui) a mis au point une technique délicate pour imprimer en une seule fois les lettres filigranée en deux couleurs (rouge et bleu). Celles-ci sont en métal et comportent deux parties démontables: on encre séparément la lettre elle-même et le filigrane[19]. Le procédé est spectaculaire, mais bien trop complexe et surtout onéreux, et il sera rapidement abandonné.

4) Enfin, on sait que la forme même des imprimés incunables suit la mise en pages et la mise en livre du livre manuscrit: la *Bible à 42 lignes* n'a pas de page de titre, ni d'éléments comme la foliotation, etc. Dès la décennie 1460, on s'emploie à Mayence à donner les grands traités de droit canon en reproduisant la mise en pages traditionnelle combinant le texte et le glose. Et, lorsque les indications relatives à l'œuvre (titre) et à l'impression (ville, atelier, date) figurent dans le volume, elles sont généralement données à la fin, au colophon, comme c'était déjà le cas pour certains manuscrits.

*Les jeux du marché et de l'intégration*

En somme, toutes les potentialités de l'imprimerie ne sont pas tirées: elles ne le seront que très progressivement, à échéance d'une génération, et sous l'influence d'une logique complètement différente de celle de la technique elle-même. C'est le marché qui s'impose peu à peu comme le facteur déterminant.

La statistique des incunables recense environ 30.000 titres publiés et aujourd'hui conservés. Si l'on tient compte des pertes et si l'on évalue par hypothèse le tirage moyen à 500 exemplaires, ce ne sont donc pas moins de quinze millions d'«unités bibliographiques» qui sont mises en circulation en Europe en demi-siècle à peine – un chiffre qui donne la mesure de cette véritable révolution. Certains titres accèdent déjà au statut de *best-seller*,

[19] Jeanne Veyrin-Forrer, «Aux origines de l'imprimerie française: l'Atelier de la Sorbonne et ses mécènes», dans id., *La Lettre et le texte. Trente années de recherches sur l'histoire du livre*, Paris, ENS, 1987, p. 161-187.

comme le Manipulus curatorum de Guy de Montrocher, dont on connaît près de 130 éditions incunables – plus de 60.000 exemplaires diffusés en un quart de siècle, dans l'hypothèse ci-dessus. En quelques décennies à peine, une branche économique nouvelle s'impose en Europe. Deux conséquences sont plus particulièrement importantes dans l'optique qui nous intéresse aujourd'hui.

1) Le réseau des ateliers typographiques s'est rapidement étendu jusqu'aux franges de la chrétienté occidentale: des presses «roulent» à Tolède à peine reconquise, mais aussi en Sicile, en Pologne (Cracovie), à Buda, et en Scandinavie, voire, épisodiquement, sur la côte de Dalmatie et bientôt (1508) en Valachie. Mais dès la fin du XV^e^ siècle, nous sommes entrés dans une géographie intégrée: sous la poussée de la concurrence, les villes les moins actives tendent à s'effacer au profit des centres les plus importants. Cette concentration répond à une logique économique: de 1495 à 1500, les vingt premières villes d'imprimerie en Europe assurent plus des trois-quarts de la production imprimée mesurée en nombre de titres – et près du tiers de cette production sort des ateliers de Paris (18%) et de Venise (13%)[20].

2) En effet, dès les années 1470, le modèle traditionnel de lectorat fondé sur les clercs apparaît comme n'étant plus adapté à la nouvelle économie typographique. A Rome, les imprimeurs venus de Subiaco s'adressent au pape pour en obtenir des secours, tandis que, à Paris, le premier atelier quitte rapidement l'enclos de la Sorbonne pour s'installer en ville, à l'enseigne du «Soleil d'or» rue Saint-Jacques, et y travailler pour la clientèle de la ville[21]. D'une manière générale, c'est l'essor de la concurrence qui impose aux professionnels d'explorer des voies nouvelles pour pouvoir maintenir, voire pour développer leurs affaires: de l'innovation de procédé, nous passons à l'innovation de produit, autrement dit à l'invention du livre imprimé proprement dit.

*L'innovation de produit: l'invention du livre imprimé*

Il peut paraître paradoxal de dire que, si l'imprimerie est inventée au début de la décennie 1450, le livre imprimé en tant qu'objet innovant ne l'est qu'une trentaine d'années plus tard – donc vers 1480. Pourtant, nous sommes bien dans le schéma classique de l'innovation tel qu'il a été théorisé

[20] C 3626, et surtout Pierre Aquilon, «La Bible abrégée», dans *Revue française d'histoire du livre*, 1972, p. 152 et suiv. D'après l'*ISTC*, deux exemplaires seulement sont conservés, à Paris et à Copenhague.

[21] Goff Suppl. B 648a. *Biblia: Vetus Testamentum* [Français] *Ancien Testament partiel*, [Lyon, Guillaume Le Roy, vers 1473-1475], 2°. Trois exemplaires connus, à Carpentras, New York (PML) et Vienne.

par François Caron sur la base de la distinction précise entre innovation de procédé (donc, mise au point d'un nouveau procédé de fabrication) et innovation de produit (l'invention d'un produit qui n'existait pas antérieurement et qui sera proposé au public). Passons en revue quelques-unes des voies privilégiées de cette innovation.

*Le contenu*

Albrecht Pfister travaille à Bamberg peut-être dès 1459, et il explore déjà les voies d'une innovation qui lui permettrait de s'imposer face à l'atelier de Mayence soutenu par les puissants capitaux des Fust. Du coup, il s'oriente vers la production en langue vulgaire, avec l'*Ackermann von Böhmen* et l'*Edelstein* d'Ulrich Boner (1461), deux titres pour lesquels il est le premier à introduire des illustrations xylographiées dans ses livres. Il poursuit dans cette voie avec une *Biblia pauperum* en latin et en allemand, et avec un *Belial* allemand illustré. Même schéma à Lyon à partir de 1473: la ville ne possède pas d'université, et la concurrence est vive pour s'imposer. Les Lyonnais explorent donc de nouvelles voies, en s'inspirant des expériences faites ailleurs : publier en langue vulgaire et donner des imprimés illustrés. Buyer et Le Roy sortent ainsi, en français, le petit livret des *Merveilles du monde* (vers 1473-1474)[22], puis une adaptation de l'Ancien Testament (1474-1475)[23] et le récit anonyme de *Pierre de Provence et la belle Maguelonne* (vers 1475: C 3762.). Toujours à Lyon, le wurtembergois Mathias Husz fait traduire par Julien Macho le Spiegel menschlichen Behältniss déjà publié à Bâle (1478). Ce *Miroir de la rédemption de l'humain lignage* est le premier livre illustré imprimé en France, et en langue vulgaire, avec des bois imités de l'original[24].

Bien entendu, la recherche sur l'innovation de contenu constitue

[22] *Le Siècle d'or de l'imprimerie lyonnaise*, Paris, Éditions du Chêne, 1972, p. 48 et suiv. Sur le problème des langues d'édition, voir: Frédéric Barbier, «L'invention de l'imprimerie et l'économie des langues au XV^e^ siècle», dans *Les Langues imprimées*, Genève, Droz, 2008, p. 21-46, ill. (*Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, n° 4).

[23] Mise en page, mise en texte du livre manuscrit, dir. Henri-Jean Martin, Jean Vezin, Paris, Promodis, 1990. Henri-Jean Martin, La Naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e^-XVII^e^ siècles), Paris, Promodis, 2000.

[24] Alfred W. Pollard, *Last words on the history of the title-page with notes on some colophons and twenty-seven facsimiles of title-pages*, London, 1891. Margaret M. Smith, *The Title-page. Its early development, 1460-1510*, London, The British Library; Newastle, Oak Knoll Press, 2000. Ursula Rautenberg, «Die Entstehung und Entwicklung des Buchtitelblatts in der Inkunabelzeit in Deutschland, den Niederlanden und Venedig. Quantitative und qualitative Studien», dans *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, 62, 2008, p. 1-152, ill.

un élément de dynamisme de la production qui caractérise à long terme l'histoire de l'édition. Un des caractères sur lequel on insistera peu à peu le plus volontiers réside dans la nouveauté du texte proposé.

*Innovations dans la mise en livre*

Un second ensemble de phénomènes touche ce qu'Henri-Jean Martin appelle la «mise en texte» (*alias* «mise en livre»), avec l'invention de cet objet proprement nouveau qu'est le livre imprimé[25]. Les changements et améliorations se font jour peu à peu dans de nombreux ateliers des grandes villes d'Europe, et obéissent à deux logiques convergentes: 1) D'une part, faciliter et rationaliser le travail des presses (d'où l'apparition d'éléments comme les signatures imprimées pour numéroter les cahiers). 2) De l'autre, répondre à la concurrence en innovant sur le plan du produit lui-même.

La page de titre, dont la genèse a été précisément étudiée à partir de 1463, illustre parfaitement ce second point. Elle apparaît d'abord sous une forme relativement sommaire, avant de se développer avec une dimension publicitaire certaine: les éléments principaux d'information porteront sur l'identification du texte et éventuellement de l'auteur, sur la qualité de l'édition proposée et sur l'identification de l'atelier qui a produit le volume. On peut dire que certains pages de titre sont conçues dans la perspective de ce que l'on appelle aujourd'hui la traçabilité: il s'agit d'identifier le contenu de l'édition comme étant le meilleur et le plus récent, pour barrer la route à des «contrefaçons» nombreuses, mais moins bonnes.

Les *Chroniques de Nuremberg (Liber chronicarum)*, publiées en 1493 par Anton Koberger, constituent un exemple accompli de ce processus. L'ouvrage, monumental, innove dans sa mise en page, avec la présence au fil du texte de quelque 1800 bois gravés, avec aussi un travail extrêmement soigné sur la mise en page et sur l'organisation interne du volume. Les *Chroniques* possèdent une foliotation imprimée et un titre courant, et tandis qu'un index matières est inséré en tête : l'éditeur l'a établi par rapport à la foliotation, et non plus par référence, comme lke plus souvent au Moyen Âge, au contenu du texte lui-même. La dimension publicitaire n'est pas absente de la formule initiale, imprimée dans une typographie spectaculaire inspirée par la calligraphie de la chancellerie impériale:

> *Registrum huius operis libri cronicarum cūm figuris et ymagībus ab inicio mūndi.*

L'innovation est bien reçue, et l'on sait que l'édition du *Liber chronicarum* est aujourd'hui l'une des mieux conservées de toute la seconde

[25] Bibliographie récente dans Stephan Füssel, *Die Welt im Buch. Buchkünstlerischer und humanistischer Kontext der Schedelschen Weltchronik von 1493*, Mainz, Gutenberg Gesellschaft, 1996.

moitié du XV[e] siècle. Le terme qui domine l'organisation du livre imprimé, à partir des années 1480, est celui de normalisation, et les conséquences du processus sont extrêmement importantes dans nombre de domaines, à commencer par l'histoire de la lecture.

***Épilogue***

Beaucoup d'autres points seraient encore à envisager, si nous voulions faire le tour, même rapidement, des processus induits par la «première révolution du livre». Pensons par exemple à la mise en place progressive de structures de protection (le privilège) et de contrôle sur la branche (le contrôle administratif, et la censure). Nous terminerons cependant par deux remarques, qui porte sur la restructuration complète de la «chaîne du livre» et de la sociologie littéraire elle-même induite par les développements de la typographie en caractères mobiles.

1) Avec l'imprimerie en effet, la chaîne des acteurs intervenant dans la production du livre devient beaucoup plus complexe par rapport à l'époque du manuscrit. L'accent est traditionnellement mis, et à juste titre, sur la fonction de production, autrement dit sur les imprimeries, à partir desquelles l'historien reconstruit notamment la géographie de la production du livre. Mais les logiques à l'œuvre dès l'époque de Gutenberg sont caractérisés par le rôle croissant de l'investisseur et du négociant. En amont, la disponibilité de capitaux suffisants est la condition absolue du succès. Mais produire n'est pas tout et, en aval, encore faut-il vendre les exemplaires imprimés et se faire payer par les clients. Une nouvelle fois, le rôle du négociant-banquier est absolument décisif: l'existence de foires actives explique que, en 1500, la troisième ville d'imprimerie en Europe soit déjà Leipzig, et la quatrième, Lyon. La diffusion de détail est assurée par des «voyageurs», dont on a des traces déjà à Nuremberg, et par des «facteurs», qui sont les représentants d'un atelier ou d'un groupe d'ateliers dans une certaine ville. Les boutiques de libraire à proprement parler ne commencent à se développer qu'à la fin du siècle: la *Danse macabre des imprimeurs*, donnée par Husz à Lyon en 1500, en conserve la première représentation que nous connaissions.

2) De sorte que c'est la sociologie littéraire elle-même se réorganise sous la poussée du nouveau média. L'une des innovations plus importantes réside bien évidemment dans la montée en puissance de l'éditeur commercial, lequel tend à s'imposer peu à peu comme le personnage principal au sein du processus de publication. Le mot lui-même est parfois prononcé: lorsque Bergmann publie, à Bâle en 1497, la traduction latine du *Narrenschiff*, il déclare qu'il est, en tant que libraire, le *promotor* (l'initateur) de l'opération, pour laquelle on peut supposer qu'il a passé commande du travail à Jakob Locher, le traducteur. De même, nous avons

vu que c'était c'est le souci de faciliter la traçabilité du livre qui pousse, le cas échéant, à en désigner explicitement l'auteur dès la page de titre: si le livre en tant qu'objet est devenu «une marchandise», son contenu abstrait (le texte, les illustrations…) est lui aussi affecté d'une valeur, tandis que la marque de fabrique (l'ancre d'Alde Manuce…) ou le nom de l'auteur à succès représentent un certain capital à protéger et à exploiter.

Progressivement, certains ateliers, comme ceux de Froben à Bâle, d'Alde à Venise ou, plus tard, de Josse Bade à Paris, s'imposent comme le lieu privilégié de sociabilité intellectuelle et de travail à l'entour duquel se construiront les nouveaux textes proposés au public. 1452 constitue bien l'une des grandes dates qui ont fait l'Europe, mais sa compréhension demande, en bonne méthode historique, une mise en perspective et une contextualisation qui en permettent seules l'analyse.

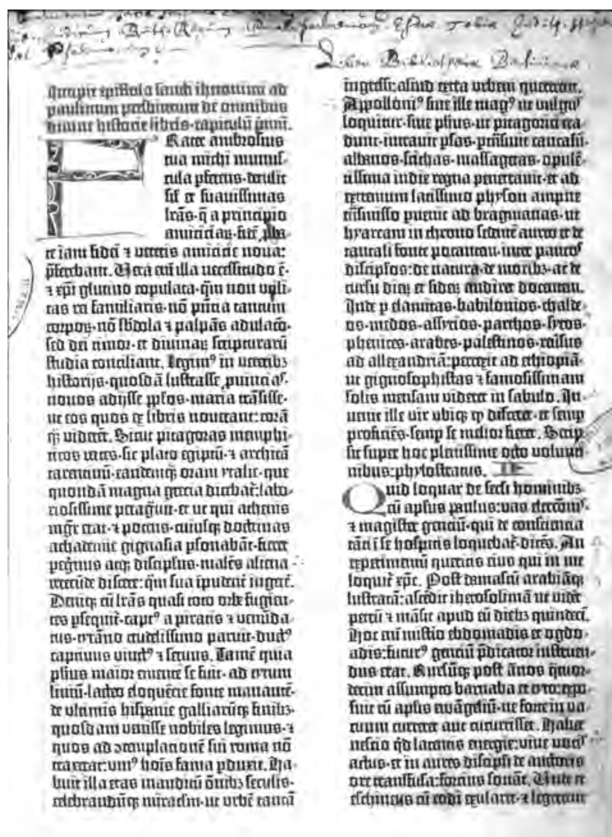
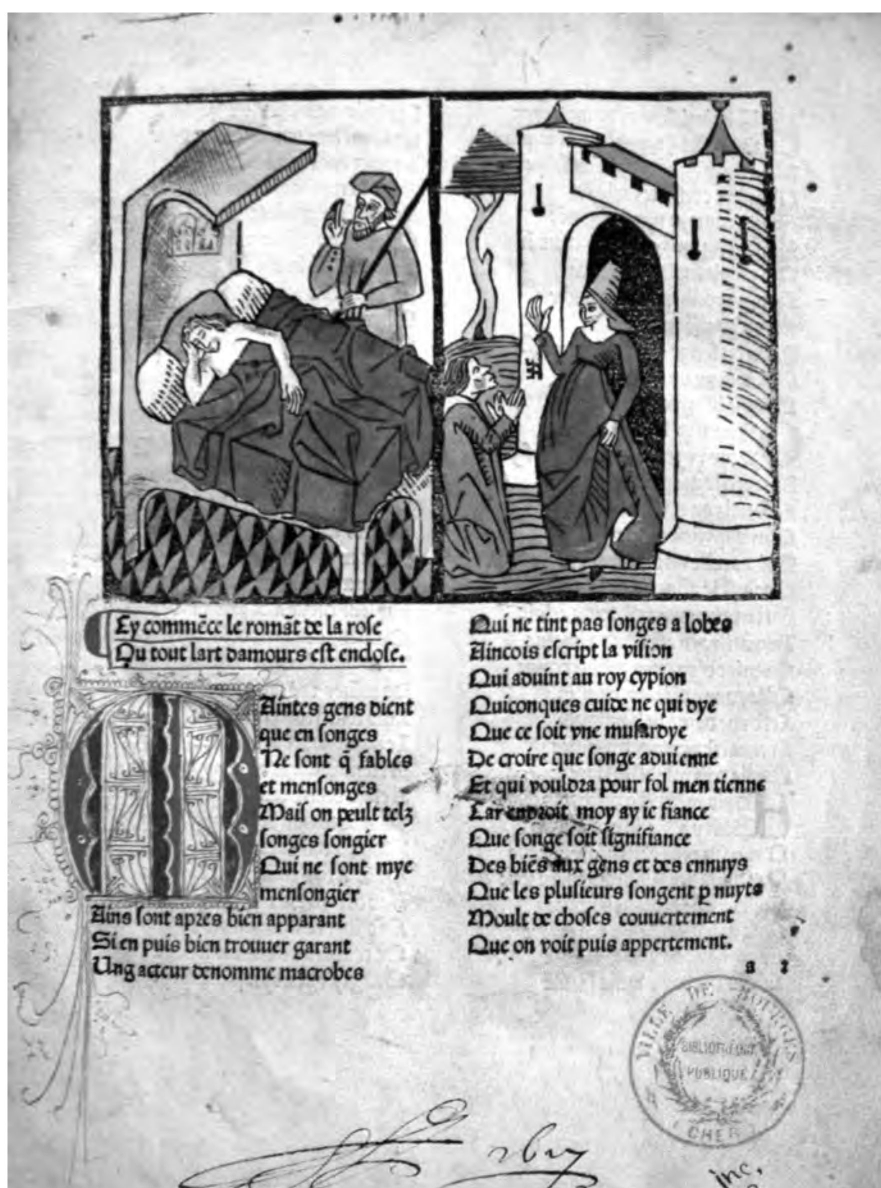


Fig. 1– Bible à 42 lignes (Bibliothèque de Saint-Omer, B76). Prov.: abbaye de Saint-Bertin, probablement dès le XV[e] siècle. Voir: Frédéric Barbier, «Saint-Bertin et Saint-Omer», dans Le Berceau du livre, ouvr. cité, p. 55-78, ill.



Cy commēce le romāt de la roſe
Ou tout lart damours eſt encloſe.

Maintes gens dient
que en ſonges
Ne ſont q̄ fables
et menſonges
Mais on peult telz
ſonges ſongier
Qui ne ſont mye
menſongier
Ains ſont apres bien apparant
Si en puis bien trouuer garant
Ung acteur denomme macrobes
Qui ne tint pas ſonges a lobes
Aincois eſcript la viſion
Qui aduint au roy cypion
Quiconques cuide ne qui dye
Que ce ſoit vne muſardye
De croire que ſonge aduienne
Et qui vouldra pour fol men tienne
Car endroit moy sy ie fiance
Que ſonge ſoit ſignifiance
Des biēs aux gens et des ennuys
Que les pluſieurs ſongent p̄ nuyts
Moult de choſes couuertement
Que on voit puis appertement.

a 1



Fig. 2 – «La reproduction»: Aurelius Augustinus, De Civitate Dei, Mainz, Peter Schoeffer, 1473 (Bibliothèque de Valenciennes, Réserve 1D). Prov. : Emmanuel de Croÿ-Solre. L'incipit imprimé est rubriqué, et le texte décoré d'une élégante lettre peinte filigranée. Noter aussi la présence des ligatures et des abréviations dans la fonte typographique.



HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI, VBI HV
MANA OMNIA NON NISI SOMNIVM
ESSE DOCET. ATQVE OBITER
PLVRIMA SCITV SANE
QVAM DIGNA COM
MEMORAT.
* * *
* *
*
CAVTVM EST, NE QVIS IN DOMINIO
ILL. S. V. IMPVNE HVNC LI
BRVM QVEAT
IMPPRIME
RE.

Lit. T. ord 2.
N° 18.

Ex Bibliotheca Venerabilis Capituli Remensis.

Ex Dono D. ac. M. Petri Frizon Pbri Doct. Theol.
in magna Franciæ Eleemosinaria Vicarij generalis et
quondam Can. Poenitentiarij. Ecclæ. Remen, 1651

Fig. 3 – «La reproduction»: Tristan, Tristan, chevalier de la table ronde, paris, pour Antoine Vérard, [ante 20 XI 1496] (Bibliothèque de Châteauroux, Inc. 6-1 et 6-2). Le volume a été imprimé sur parchemin, et il est illustré non pas de gravures, mais de somptueuses peintures réalisées dans l'atelier même de Vérard. La théorie des provenances d'Ancien Régime est remarquable: Moreau d'Autheuil (1581), comtesse de Verrue, Crozat, Gaignat et le duc de La Vallière.




Fig. 4 – Langue vulgaire et illustration: Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Roman de la rose, [Genève, Jean Croquet, 1481] (Bibliothèque de Bourges, Inc. 213).

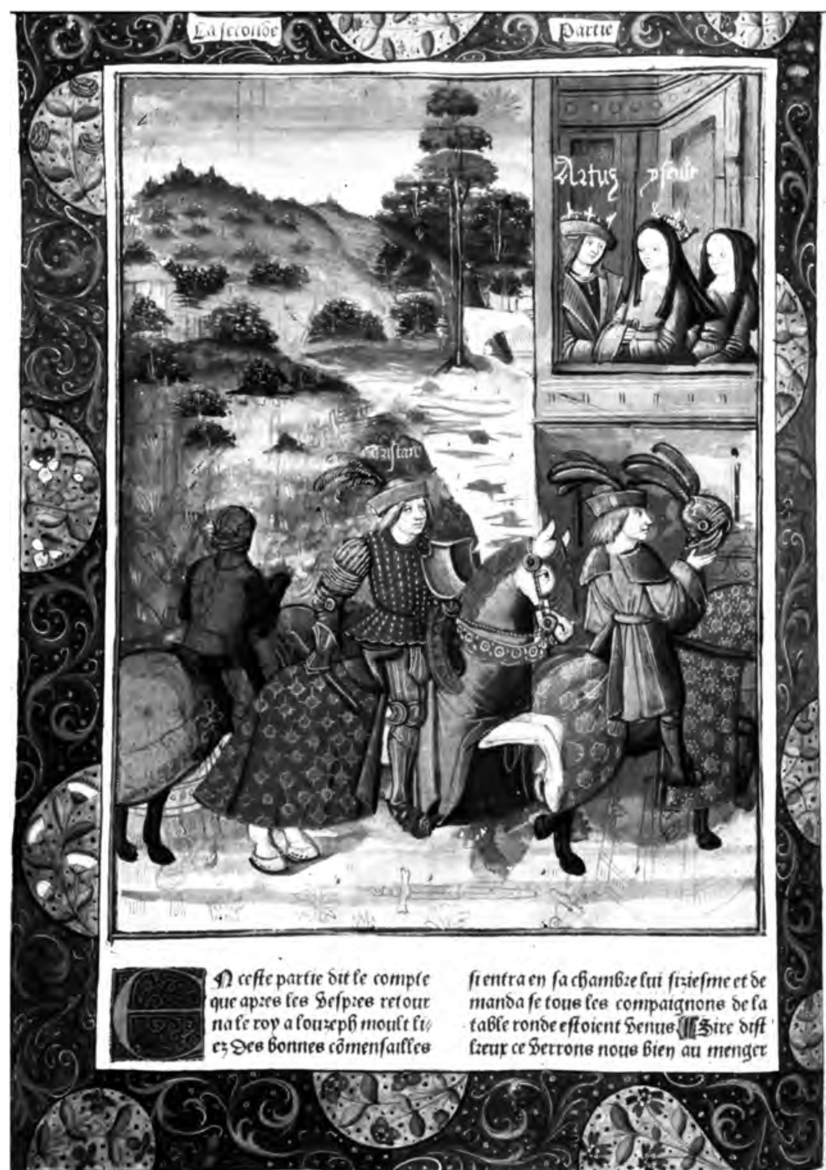



Fig. 5. – Titre humaniste: Franciscus Columna, Hypnerotomachia Poliphili, Venezia, Aldus Manutius, 1499 (Bibliothèque de Reims). Prov.: exemplaire de Grolier, puis chapitre de la cathédrale. Noter que le titre ne donne pas l'adresse, mais qu'il comprend une formule faisant référence à un privilège de l'Illustrissime Sénat de Venise.

# LA PLACE ET LE RÔLE DU LIVRE ROUMAIN DANS LES BIBLIOTHEQUES FRANCAISES

*Dr. Rodica Paléologue*

Les bibliothèques sont des outils de partage du savoir et des lieux de mémoire.

Héritières, en France, des Lumières et de Condorcet avec l'ambition de marier savoir et liberté, elles contribuent à former des «citoyens éclairés» et jouent ainsi un rôle dans l'apprentissage et l'usage de la démocratie. Elles sont un enjeu culturel, mais aussi politique et social.

Il existe en France trois types principaux de bibliothèques: la Bibliothèque nationale de France, les bibliothèques universitaires et de recherche et les bibliothèques publiques.

Le livre roumain se retrouve dans chacune de ces structures, et sa présence correspond tantôt à une politique documentaire, tantôt à un intérêt admiratif pour la Roumanie, tantôt à une passion roumaine teintée de vénération pour la France.

**I. Le domaine roumain: une longue vague dans l'océan des bibliothèques françaises**

Au XIX[e] siècle fut fondée la Bibliothèque roumaine de Paris, la toute première bibliothèque publique roumaine en France. Créée en 1846, elle avait permis aux jeunes Roumains étudiant en France ou à certains Français philo roumains appartenant à la génération de 1848, comme Jules Michelet et Edgar Quinet, de mener leurs recherches sur les Pays Roumains.

Mis à part l'intérêt réciproque que la culture et la civilisation de chacun de ces deux pays en ont suscité, le Roumain, langue de la famille des langues romaines et dont l'héritage latin est très fort, a très tôt attiré l'intérêt des linguistes. En conséquence, il est enseigné de nos jours dans toutes les grandes universités de France, où il est rattaché aux cursus d'italien et aux programmes de romanistique.

Mais c'est précisément une approche globale du paysage des bibliothèques françaises qui va nous permettre de mieux situer la place et l'importance des fonds roumains en France.

**II. Typologie des bibliothèques françaises**

La classification de l'Unesco distingue six catégories de bibliothèques:
- Bibliothèques Nationales;
- Bibliothèques de l'Enseignement supérieur;
- Bibliothèques importantes non spécialisées;
- Bibliothèques scolaires;
- Bibliothèques spécialisées;
- Bibliothèques publiques.

Fondée sur des critères fonctionnels, elle fait abstraction des réalités institutionnelles des différents pays.

Or on ne peut étudier le fonctionnement d'une bibliothèque sans en connaître l'aspect institutionnel, c'est-à-dire sans définir son statut juridique, l'organisme auquel elle se rattache et ses sources de financement.

Cela impose une autre classification des bibliothèques: une classification de nature administrative qui interfère avec celle de l'UNESCO (bibliothèque publique ou privée, dépendante d'un ministère ou d'une collectivité territoriale ou d'un syndicat intercommunal...).

Ainsi, l'histoire des bibliothèques françaises a donné naissance à une typologie spécifique des bibliothèques françaises et on constate trois types principaux de bibliothèques:
1. la Bibliothèque Nationale de France,
2. les Bibliothèques universitaires et
3. les Bibliothèques publiques.

*1. La Bibliothèque Nationale de France*

Héritière de la prestigieuse Bibliothèque du roi, la Bibliothèque nationale porte depuis janvier 1994 le nom de Bibliothèque nationale de France – BnF.

A l'époque de Charles V la Bibliothèque du roi compte déjà un millier de manuscrits. François Ier en a fait une institution publique, a nommé un Maître de la Librairie, et a institué le dépôt légal par l'ordonnance de Montpellier en date du 28 décembre 1537.

Elle fut ouverte aux savants en 1720.

À partir de 1988, la bibliothèque nationale entre dans une phase d'importantes mutations. Le 14 juillet, François Mitterrand annonce «la construction et l'aménagement de l'une ou de la plus grande et la plus moderne bibliothèque du monde… qui devra couvrir tous les champs de la

connaissance, être à la disposition de tous, utiliser les technologies les plus modernes de transmission de données, pouvoir être consultée à distance et entrer en relation avec d'autres bibliothèques européennes». Le site choisi est dans le nouveau quartier de Tolbiac (XIII[e] arrondissement de Paris).

La Bibliothèque nationale de France ouvre au public le 20 décembre 1996 et accueille les chercheurs en octobre 1998.

Elle se déploie sur 7 sites géographiques distincts ayant chacun leurs spécificités, leurs collections, leurs missions. Cinq de ces sites accueillent le public. Les deux autres sont consacrés à la conservation des collections.

Les sites qui accueillent le public sont les deux principaux: Tolbiac et Richelieu, ainsi que quelques autres: la Bibliothèque de l'Arsenal, la Maison Jean-Vilar, et la bibliothèque-musée de l'Opéra.

Deux autres sites sont consacrés à la conservation: le Centre technique de Bussy-Saint-Georges et le Centre Joël-Le-Theule à Sablé-sur-Sarthe.

Les missions, communes aux deux sites principaux, Richelieu et Tolbiac, sont les suivantes: rassembler, cataloguer, conserver, communiquer; acquérir toutes les publications éditées dans le pays et les cataloguer; constituer la Bibliographie nationale française; conserver tous les documents quel qu'en soit le support; accueillir les publics et communiquer les collections; valoriser les fonds patrimoniaux (expositions, prêts…); coopérer avec d'autres grands établissements en France ou à l'étranger; établir des catalogues collectifs qui permettent de recenser et de localiser les collections, voir aujourd'hui CCfr – Catalogue collectif de France.

**a. Le site de Tolbiac de la BnF, dite Bibliothèque Mitterrand**

Les collections de Tolbiac comprennent un fonds en libre accès et des collections patrimoniales en magasin. Elles occupent en tout 385 km linéaires de rayonnages.

Les collections patrimoniales sont conservées en magasin dans les différents départements présents à Tolbiac. Quelques chiffres: environ 10.000.000 de livres et 350.000 titres de périodiques, dont 32.000 titres vivants français et étrangers. Aux imprimés s'ajoute un important fond de microformes, avec 76.000 microfilms (journaux, livres de grand format) et 950.000 microfiches (ouvrages, thèses).

Les quatre départements issus du département des Imprimés et du département des Périodiques conservent les fonds patrimoniaux constitués d'imprimés du XVI[e] au XXI[e] siècle. Ils sont répartis par grands domaines dans les quatre tours, qui sont: la Tour des temps, la Tour des lois, la Tour des nombres et la Tour des lettres. A ces départements s'ajoutent celui de l'Audiovisuel et le Département de la Recherche bibliographique.

Evalué à environ 575.000 volumes, le fonds en libre accès, qui se

présente dans un contexte encyclopédique et contient des livres, des périodiques et des supports audiovisuels, est réparti selon les disciplines dans les différentes salles de lecture numérotées de A à Y se déroulant sur deux niveaux autour du jardin intérieur.

En haut-de-jardin se trouve la Bibliothèque d'étude. On vient là pour consulter uniquement des collections représentatives du domaine en libre-accès. Ces salles sont accessibles à toute personne âgée de plus de seize ans, sous réserve d'acquitter un droit d'entrée, soit pour un usage ponctuel, soit sous forme d'abonnement annuel.

Au rez-de-jardin se trouve la Bibliothèque de recherche pourvue, elle aussi de collections en libre-service. Mais sa particularité consiste dans l'accès qu'elle permet aux collections patrimoniales.

Tous les catalogues informatisés de la BnF et l'ensemble des ressources électroniques et internet sont accessibles dans chaque salle. Par ailleurs environ 100.000 textes numérisés peuvent être consultés qui figurent sur Gallica ou Europeana , en fonction des problèmes de droit d'auteur.

Le département le plus prestigieux est la Réserve des livres rares, qui compte environ 200.000 volumes. La réserve garde précieusement les incunables, ainsi que des ouvrages remarquables par leur format (particulièrement petits ou grands), des documents montrant les évolutions techniques, des documents à faible tirage, des livres ayant appartenu à des personnes célèbres, et enfin l'«Enfer» de la bibliothèque, comprenant des ouvrages jugés «licencieux».

Le nouveau département de l'Audiovisuel, héritier de la Phonothèque nationale, a lui aussi des fonds patrimoniaux, mais il conserve uniquement des supports particuliers: documents sonores, vidéogrammes, images fixes numérisées et documents multimédia. Ses collections sont renforcées par la présence sur le site de l'INA – l'Institut national de l'audiovisuel.

La place du secteur roumain à la BnF, au sein du Département des littératures et art, à Tolbiac.

Le département Littérature et art fonctionne par le biais de 5 services:

1. Histoire du livre et de la lecture.
2. Art et lettres classiques.
3. Langue et littérature française et d'expression française.
4. Langues et littératures étrangères (anglais, langues germaniques, italien, espagnol, portugais et roumain.
5. Service des langues et littératures orientales.

Les collections de ce dernier service comportent une vingtaine de langues, pratiquées par plus de la moitié de la population du globe. Ce fonds patrimonial en langues vernaculaires remonte aux origines de la

Bibliothèque. Selon l'organigramme de la Bnf, le Service roumain a fonctionné à l'intérieur de l'ancien Service des langues slaves et orientales et il devait intégrer le Service de langues et littératures orientales.

C'est en 1994 qu'une opportunité se présenta: celle de plaider son installation en salle à la suite des langues romanes. C'est un pari réussi, qui a permis au secteur de langue et littérature roumaines de trouver sa place auprès des langues occidentales, dans le Service étranger.

Le fonds de livres roumains de la Bibliothèque nationale de France est le plus riche et le plus varié des bibliothèques françaises. Constitué au long des siècles, il est estimé à environs 40.000 volumes. Plus de mille thèses des étudiants roumains, en lettres, en droit et en sciences sont déposées à la Bibliothèque nationale de France.

Le secteur Roumain de la BnF acquiert des monographies et des périodiques provenant de Roumanie, de Moldavie ex-soviétique et de la diaspora roumaine. Ses missions ont une vocation transverse: l'enrichissement des collections en langue et en littérature roumaines pour le libre accès et en toutes disciplines pour les magasins, dans les domaines d'excellence de ces deux pays. L'accroissement du fonds de monographies et de périodiques se fait par acquisition, par échanges internationaux, par dons et par dépôt légal.

***Détail***. La bibliothèque d'étude offre une collection de monographies et de périodiques destinée à un public diversifié, plutôt non roumanophone, qui s'intéresse à la culture roumaine. La bibliothèque de recherche dispose d'un fonds majoritairement constitué d'ouvrages en langue originale. Il comprend des outils de recherche plus approfondies, tels que bibliographies de la littérature roumaine, encyclopédies et dictionnaires spécialisés, études sociolinguistiques et dialectologiques. Le choix de la présence d'un petit fonds des Surréalistes roumains, pour la plupart d'entre eux francophones, se veut une particularité de cette collection.

**b. Le site Richelieu / Louvois**

Sur ce site se trouvent les départements spécialisés:

1. Arts du spectacle: conserve des manuscrits, des documents iconographiques, des maquettes, des costumes.
2. Cartes et Plans, disposant de documents cartographiques et des globes, fonds de cartes; et, en dépôt, des collections de la Société de Géographie.
3. Estampes et Photographies où l'on peut trouver, à part les estampes, des dessins d'architectes (Robert de Cotte, Étienne-Louis Boullée), des fonds de photographes (Nadar, Cartier-Bresson, Doisneau).

4. Manuscrits, avec 1.220.000 manuscrits, de nombreux imprimés, plusieurs fonds d'intérêt historique et généalogique; des fonds anciens de plusieurs abbayes parisiennes; des fonds maçonniques; des manuscrits d'écrivains (Hugo, Proust, Céline); et enfin des fonds particuliers (comme Smith-Lesouëf), ainsi que des fonds d'orientalistes.

5. Monnaies, médailles et antiques. Riche du cabinet de curiosités de Louis XIV, des collections d'antiquités ainsi que des trésors mérovingiens.

6. Musique (seul département installé à part, rue Louvois), comprenant de pièces et recueils, le Fonds Sébastien de Brossard, et des archives de compositeurs célèbres (comme Messiaen et Xenakis).

7. Le département de la Recherche bibliographique – DRB), commun aux sites Richelieu et Tolbiac.

**c. Autres sites qui accueillent le public:**

***La Bibliothèque de l'Arsenal***. La bibliothèque de l'Arsenal qui se trouve dans le quartier de la Bastille, est l'ancienne résidence des grands maîtres de l'artillerie. C'est Antoine-René d'Argenson, marquis de Paulmy, qui occupa cette charge au milieu du XVIII^e siècle. Il constitua à l'Arsenal une vaste collection encyclopédique de livres, de manuscrits, et d'estampes et il les ouvra aux savants et gens de lettres.

Confisquée à la Révolution, cette résidence est devenue une bibliothèque publique en 1797.

C'est en 1934 que la bibliothèque de l'Arsenal fut rattachée à la Bibliothèque nationale.

***La Maison Jean-Vilar., à Avignon.*** Rattachée au département des Arts du spectacle, mais ses collections sont comptées à part.

***La bibliothèque-musée de l'Opéra.*** Est rattachée au département de la Musique, mais ses collections sont comptées à part. Elle conserve des sources importantes sur l'architecture du Palais Garnier, des projets de décors, des costumes, des programmes, des bijoux..., ainsi que des archives concernant les spectacles montés depuis trois siècles par l'Académie de Musique et de la Danse.

**d. Les sites de conservation**

***Le Centre technique de Bussy-Saint-Georges.*** A 30 km de Paris, le Centre de la BnF à Bussy-Saint-Georges, est construit en 1995.

Il conserve et traite les collections de sauvegarde d'imprimés et audiovisuels.

Les ateliers sont destinés à sauvegarder les documents imprimés de diverses façons: micro filmage, restauration, désinfection. Ils participent

également au programme de numérisation de la presse et à divers marchés de numérisation de masse.

***Le Centre Joël-Le-Theule à Sablé-sur-Sarthe.*** A 250 kilomètres de Paris, non loin des villes du Mans, d'Angers et de Laval, le centre Joël-Le-Theule est abrité dans un château construit au début du XVIII[e] siècle sur les bords de la Sarthe. Depuis le début des années 1980, ce centre délocalisé de la BnF assure des activités de conservation axées sur la sauvegarde des documents imprimés menacés par l'acidification des papiers.

Toutes les techniques de conservation y cohabitent: la restauration des volumes reliés, la restauration des documents en feuilles, la désacidification de masse avec une installation unique en France, le transfert de support: c'est à dire la micro reproduction et depuis 2004, la numérisation.

Une équipe de 77 personnes travaille à la mise en œuvre de tous les programmes de conservation qui sont confiés à ce centre.

***Le Personnel de la BnF***

Est constitué de 2800 agents, dont 1675 conservateurs d'Etat et bibliothécaires et 1125 contractuels et vacataires.

Certains emplois sont très spécifiques, comme le corps des restaurateurs spécialisés, des relieurs ou des doreurs, des techniciens d'art.

*2. Les Bibliothèques universitaires et de recherche*

Ces bibliothèques ont pour rôle primordial celui de servir les besoins des étudiants, des enseignants et de la recherche. Elles doivent aussi enregistrer et conserver les thèses soutenues dans leur université.

On dénombre actuellement 96 BU – bibliothèques universitaires ou BIU – bibliothèque interuniversitaire de tailles très diverses.

D'après une étude de l'Inspection générale des bibliothèques, en 1992, à ces bibliothèques sont associées ou intégrées environ 2500 bibliothèques de recherche et d'UFR – Unité de Formation et de Recherche.

**a. Les CADIST – Centres d'Acquisition et de Diffusion de l'Information Scientifique et Technique.**

Créés en 1980, ces centres constituent un réseau documentaire spécialisé et structuré, au service de la recherche. Ils sont gérés par des grandes bibliothèques universitaires (comme la Sorbonne, Cujas...) ou de grands établissements (Muséum d'Histoire Naturelle...). Ils couvrent une trentaine de champs disciplinaires et assurent l'acquisition et la conservation d'un exemplaire au moins de tout document relevant de leur discipline, qu'il soit français ou étranger, ainsi que la fourniture rapide (de l'original ou d'une reproduction) par le prêt entre bibliothèques.

Les documents étrangers y représentent 95% des acquisitions.

Le domaine roumain. Des CADIST de d'italien et de roumain sont mis en place à l'Université de Grenoble et à celle de Toulouse, dans la chaire de Langues et littératures romanes (espagnol, italien, occitan, roumain). A Strasbourg – Institut de langue et littérature roumaines se trouve un bon fonds sur les traditions populaires roumaines et d'usuels généraux et de langue. A Lyon, le fonds Noly est en cours de publication.

Par ailleurs, l'Université de Saint-Etienne délivre un Diplôme d'université en roumain. Et sa bibliothèque détient un fonds de 1000 livres roumains.

**b. Une nouvelle grande bibliothèque universitaire est en cours de réalisation en France: la BULAC – Bibliothèque Universitaire des Langues et Civilisations.**

Les principales caractéristiques du projet BULAC s'inscrivent dans une perspective générale, visant à fédérer en Île-de-France les efforts en faveur des langues et civilisations «non européennes». Les établissements participant à la BULAC sont tous volontaires. Ils ont souhaité donner une légitimité juridique au projet en se constituant en un groupement d'intérêt public, dont la création officielle date du 4 novembre 2003. Le noyau initial de la future bibliothèque est composé de vingt-trois entités documentaires, réparties sur 15 sites à Paris et en proche banlieue. Ces entités dépendent de l'un ou de plusieurs des neuf établissements membres du Groupement d'intérêt public Bulac.

Pendant la période de préfiguration, c'est-à-dire jusqu'au déménagement des collections et à l'ouverture du nouveau bâtiment en 2010, les vingt-trois bibliothèques et centres de documentation maintiennent leur fonctionnement courant tout en participant activement à la préparation du nouvel établissement.

Le catalogue de la BULAC est accessible sur internet depuis le 1^er^ juin 2005.

Le domaine roumain y est prévu au sein du secteur l'Europe balkanique, centrale et orientale. Selon la charte documentaire de la préfiguration, les disciplines représentées s'organisent ainsi: 27% des fonds concernent la littérature, 24% l'histoire et la géographie, 18% les sciences sociales, 11% la linguistique, 10% la philosophie et la religion.

Depuis la création de la BULAC, la bibliothèque de la Sorbonne a peu à peu cessé de développer ses fonds en langues slaves et d'Europe centrale, qui vont rejoindre le nouvel établissement. La suppression du service des échanges universitaires en 2003 a conduit également à réduire la part de certaines langues européennes dans les entrées (roumain, néerlandais, langues scandinaves…)

**c. L'INALCO – L'Institut National des Langues et Civilisations Orientales**

Cet institut a constitué une Bibliothèque interuniversitaire des langues orientales – BIULO. D'un grand intérêt, elle compte environ 10.500 volumes.

Parmi les autres langues, l'INALCO enseigne l'histoire et la civilisation roumaines.

L'enseignement du roumain à l'Ecole des langues orientales remonte à 1875. Il fut assuré par Emile Picot, pour lequel la chaire fut créée en 1888. Comme lui, tous ses successeurs seront d'abord des spécialistes de philologie romane, avant de s'intéresser plus particulièrement au roumain: cela est facile à comprendre quand on sait combien l'origine de cette langue a été discutée entre partisans d'une appartenance slave et défenseurs d'une latinité indiscutable. Si Emile Picot donne 54 volumes roumains en 1917, il marque davantage le fonds de la bibliothèque par les relations scientifiques qu'il noue avec l'Académie et les sociétés savantes de Bucarest, à l'origine de dons réguliers dès 1892.

Le fonds s'est accru essentiellement par dons, les institutions roumaines ayant de tout temps eu à cœur de diffuser la culture nationale. Les dons de particuliers existent, mais ne sont pas très réguliers. Les enrichissements les plus importants se situent entre 1956 et 1985. Les monographies ainsi que tous les périodiques entraient alors en don.

Cet afflux a cessé avec l'effondrement du régime communiste, et n'a pas été compensé par une reprise importante des acquisitions. Le fonds continue cependant à être régulièrement traité et à se développer modestement grâce à la sollicitude des enseignants.

Actuellement, le fonds se répartit entre 82,8% d'ouvrages en langue originale et 17,7% en langues occidentales.

**d. La Bibliothèque de documentation internationale contemporaine – BDIC**

Créée en 1917 dans le but de collecter des documents de toute nature susceptibles de servir à l'histoire de la Première Guerre mondiale, la BDIC est ensuite devenue, au fil des ans, une bibliothèque spécialisée en histoire des conflits et des relations internationales au XXᵉ siècle.

Les thématiques fortes couvertes par la BDIC sont les deux guerres mondiales, les relations internationales, la vie intérieure des Etats dans la mesure de son incidence sur la politique internationale, le mouvement ouvrier, la question des nationalités et des minorités, la colonisation et la décolonisation, les migrations internationales, les droits de l'homme, etc. A cette diversité thématique se superpose une diversité géographique des

zones suivies: l'Europe occidentale, l'Europe centrale et orientale, l'Europe du sud-est, l'Amérique du nord, l'Amérique latine, l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Asie et le Pacifique.

Selon cette répartition, la Roumanie est évidemment traitée dans la zone Europe centrale et orientale.

À part les acquisitions courantes, de collections particulières en relation avec la Roumanie y sont présentes, comme les archives de Léon Thévenin, correspondant du journal Le Temps en Roumanie, des documents concernant les relations franco-roumaines et roumaino-polonaises, ainsi que des monnaies, des timbres roumains. Dans les journaux et revues, des textes de réfugiés roumains publiés en France ou à l'étranger. Egalement, d'importants fonds constitués par et concernant de grandes personnalités culturelles roumaines y ont trouvé leur place: Nicolae Iorga, Hélène Vacaresco, Nicolas Heresco, Cezar Petrescu , Pierre Sergesco avec son épouse Marya Katerska et bien d'autres.

Fonds Pierre Sergesco et Marya Katerska. Dans les années '70 est arrivée à la BDIC la Bibliothèque roumaine Pierre Sergesco-Maria Kasterska. Dans l'historiographie des sciences, Petre Sergescu (1893-1954) occupe une importante place aussi bien par son oeuvre mathématique, par celle d'histoire et de philosophie des mathématiques que, surtout, par sa remarquable présence dans la vie scientifique internationale. Après sa disparition, l'écrivain Marya Kasterska, son épouse, a préparé une bibliographie de ses oeuvres qui a obtenu le 9 décembre 1961 de l'Académie des Sciences, le Prix d'Aumale (rapporteur Louis de Broglie).

En 1969, après le décès de Marya Kasterska, a été organisée à Paris «La Bibliothèque Roumaine Pierre Sergesco – Maria Sergesco Kasterska» par deux dévoués, P.M. Cârjeu et E. Nussbaum.

D'accès très sélectif, cette bibliothèque privée était une bibliothèque spécialisée, puisqu'elle contenait des documents concernant l'histoire, la littérature, la politique, les sciences, les arts roumains anciens ou contemporains.

Ce fonds, non encore exploité, est néanmoins consultable, sur demande.

*3. Les Bibliothèques publiques*

Par Bibliothèque publique, on entend conventionnellement les bibliothèques des collectivités territoriales communales et départementales. Ces sont donc les bibliothèques départementales de prêt et les bibliothèques municipales, dont:

Les bibliothèques municipales spécialisées. Dans ces bibliothèques, on peut trouver l'histoire de Paris, romans policiers, droit et administration,

arts décoratifs et métiers d'art, musique, féminisme, voyages, livres pour enfants... Les richesses des bibliothèques spécialisées de Paris sont à la disposition de tous, pour l'étude, la recherche ou la curiosité... Leur caractéristique essentielle, par rapport à d'autres institutions du même type réside dans l'ouverture sans restriction et gratuitement à toutes personnes intéressées par une recherche sur leurs collections.

Chaque année, les bibliothèques spécialisées proposent de nombreuses expositions, conférences, débats, colloques, publications.

Un cas particulier représente, à Paris, celui de deux bibliothèques publiques qui dépendent de l'Etat: la Médiathèque de la Villette et la Bibliothèque publique d'information – Bpi.

**a. La médiathèque de la Villette**

C'est une bibliothèque publique scientifique, technique et industrielle entièrement informatisée. La médiathèque de la Cité des Sciences et de l'industrie a ouvert en mars 1986, sous la double tutelle du Ministère de l'industrie et du Ministère de la recherche. Au coeur de la Cité, la médiathèque offre au public, sur 12.000 $m^2$ en libre accès, des livres, des revues, des documents audiovisuels et des logiciels éducatifs.

Missions. Consacrée, comme la Cité, aux sciences, aux techniques et aux industries, elle en constitue l'une des composantes essentielles; elle accompagne et relaie ainsi par ses collections documentaires les actions de sensibilisation entreprises par les expositions et les spectacles et joue un rôle moteur dans l'important effort pédagogique entrepris par la Cité pour expliquer les sciences et les techniques nouvelles au grand public. Ces liens d'étroite complémentarité et de coopération permanente entre une grande bibliothèque publique et des espaces d'expositions et de spectacles constituent une expérience rare dans le domaine des équipements culturels français: ici, pas de juxtaposition d'équipements au sein d'un même bâtiment, mais une interrelation effective d'activités et d'actions réalisées en commun concourant à un seul et même objectif: rendre les sciences, les techniques et l'industrie plus intelligibles au plus grand nombre d'individus, connaître les méthodes, les interrogations et les résultats scientifiques, techniques et industriels, mieux comprendre les grands enjeux du monde actuel, organiser un dialogue entre la science et la société.

Ses particularités consistent dans la création des espaces d'étude spécifiques à certaines catégories des publics:

La salle Louis Braille, qui accueille les aveugles et les mal voyants; la didacthèque, qui est une bibliothèque de logiciels éducatifs; la médiathèque des enfants, qui les accueille de 3 à 14 ans.

A la différence de la BpI, elle prête des documents à l'extérieur.

**b. La Bibliothèque publique d'information – Bpi**

Ouverte depuis le 2 février 1977, c'est une bibliothèque: Publique. Encyclopédique. Multimédia. En libre-accès, sans prêt à domicile.

Missions. La mission de la Bpi est „d'offrir à tous (...) en libre accès, un choix constamment tenu à jour de collections françaises et étrangères de documents d'information générale et d'actualité (...), constituer un centre de recherches documentaires en liaison avec d'autres bibliothèques et établissements culturels" .

Etalée sur trois niveaux, la BpI propose à ses visiteurs quelques 400.000 documents très divers, comme: livres, revues, journaux et périodiques, cartes et plans, partitions, disques compacts, films documentaires, de nombreux didacticiels, logiciels ou sites Internet pour l'autoformation, des documents pour l'apprentissage de 208 langues et les photographies de la collection.

Le domaine roumain à la BpI est localisé principalement dans le secteur des langues et littératures romanes, mais il est présent aussi de manière dispersée, dans diverses disciplines.

*4. D'autres bibliothèques*

**a. Les organismes d'état ou intergouvernementaux**

Certains organismes d'état ou intergouvernementaux, comme l'Unesco, le Sénat, les Nations Unies, l'Assemblée Nationale, les centres culturels, les musées, les industries, les ministères et les ambassades... Certaines sont aussi au service de l'enseignement et de la recherche, comme le Muséum, le Musée des Arts et traditions populaires, l'École des langues orientales.

Se situe dans ce cadre la bibliothèque du Centre culturel roumain.

Fondée initialement sous la direction de Nicolae Iorga, la Bibliothèque roumaine de Paris a été fermée en 1945. Elle a été rouverte le 26 janvier 1988, sous les auspices de l'Ambassade de Roumanie en France.

La bibliothèque a été intégrée en janvier 1990 au Centre culturel roumain, devenu l'Institut culturel roumain de Paris.

L'institution qui s'appelle actuellement la Bibliothèque de l'Institut culturel roumain (ICR) de Paris compte quelque 12.000 volumes dans les langues roumaine et française et met à la disposition des lecteurs un fonds de livres varié et un certain nombre de journaux et de périodiques.

***b. Les associations***

On trouve le même type de bibliothèque de littérature et civilisation dans les associations franco-roumaines qui fleurissent partout en France grâce aux jumelages. Il s'agit de collections très diverses et qui ont connu des parcours parfois aléatoires.

Un hommage particulier, relevant de ses missions, est à rendre à la Maison roumaine de Paris – association culturelle et indépendante, fondée en 1982 par un groupe d'émigrés roumains de France.

Son but – réalisé grâce à sa bibliothèque et à sa salle de conférence, est d'organiser des conférences pour faire connaître les valeurs et les spécificités roumaines aux amis français et, à l'égard de la nouvelle génération, de contribuer à la connaissance du passé pour lui permettre de comprendre le présent et d'entretenir la mémoire des origines.

**III. Conclusion**

En conclusion, j'aimerais dire que le domaine roumain dans les bibliothèques françaises est comme une longue vague qui s'est formée avec le temps.

J'espère que ce colloque est le début d'une contribution à la puissance de cette vague, et que ses efforts resteront actifs pour renforcer son sens et son être. Et c'est avec trois mots que j'aimerais exprimer ce souhait: Vivat, crescat, floreat!

**BIBLIOGRAPHIE**

Anne-Marie Bertrand, *Les bibliothèques*, Paris, La Découverte, 2007.
Bibliothèque nationale de France, *Répertoire des bibliothèques et des centres de documentation*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2005.
Horia Colan, *Petre Sergescu, historien des sciences ou la fascination de la générosité à travers quelques souvenirs*, Noesis, 2005-2006, 15.
Maud Espérou, *Répertoire des bibliothèques spécialisées françaises*, Paris, Association des Bibliothécaires français, 1999.
Eufrosina Otlăcan, *Le cinquantenaire de la mort du premier historien roumain des mathématiques, Pierre Sergescu (1893-1954)*, Noesis, 2004, 14.
Marie-Christine Pascal, Alain Caraco, Alain Roth, *Bibliothèques des grandes villes*, Châlon-sur-Saone, ADBGV, 2006.
Daniel Renoult, *Les bibliothèques dans l'université*, Paris, Le Cercle de la Librairie, 1994.

**RÉFÉRENCES ÉLECTRONIQUES**

Site de la Bibliothèque nationale de France, URL: www.bnf.fr.
Véronique Ginouvès, *Catalogue de la BULAC, Bibliothèque universitaire des*

*langues et civilisations*, Bibenligne, Bibliothèques, 2008, [En ligne], mis en ligne le 21 juin 2008 11h22. URL: http://www.bibenligne.org/index1042.html.

Françoise Hours, *Présentation du domaine roumain à la BIULO*, URL http://www.biulo.univ-paris3.fr/IMG/pdf/Charte-documentaire-BULAC.pdf.

# ROMANIAN BOOKS, NEWSPAPERS AND MAGAZINES ON THE TERRITORY OF TODAY'S GREECE (1864-2008 )

*Apostol Patelakis*
The Balkan Studies Institute – Thessalonica – Greece

Esteemed ladies, Esteemed gentlemen,

Firstly, please allow me to thank Mr. Director Florin Rotaru for the invitation to participate at this important and interesting reunion and secondly, to mention that I was born on the hospitable soil of Romania, from Greek parents, who had fled here, following the tragical events caused by the Civil War in Greece (1946-1949). I also wish, on this occasion, to thank the Romanian people for the special hospitality accorded to the Greek political emigrants, and for the fact that it allowed us to quickly integrate ourselves and to be successfully active within the frame of the Romanian society, until the definitive repatriation to our country of origin.

In the present dissertation, we try to expose some cultural aspects connected to the printing and diffusion of some Romanian books, newspapers and magazines on the territory of today's Greece, beginning from the second half of the 19$^{th}$ century up to the present day. During this long time, three periods were outlined, broadly speaking, which we will present in a chronological order, taking into account the historical evolution in this tormented area of Europe.

As a result of the London Treaty from 1830, Greece had become an independent state, the first Balcanic state that emancipated from the authority of the Ottoman Empire. The new state incorporated less than one third of the Greek territory, with a great part of the Greek population remaning further within the borders of the Ottoman Empire.

The union of Thessalia and part of Epirus (on the 2$^{nd}$ of July 1881) with the mother country brought the boundaries of the Greek Kingdom in the

neighbourhood of Macedonia[1]. Those who had the control over Macedonia could have a predominant position in the Balcans. That is why, in the last decades of the 19th century the geographic area of Macedonia, integrant part of the Ottoman Empire, with its irremediably mixed population of Greeks, Bulgarians, Serbians, Turks, Vlachs (Macedonian Romanians), had to be the target of the rival nationalisms of Greece, Bulgaria and Serbia, because each of them wanted to cut for itself a bigger slice from the fortune of the Ottoman loosers in the Balcan Peninsula[2]. The new nations of the Balcans, concerned to formulate a historical legitimity in the region, try to fully integrate the Vlach communities isolated in the mass of the majority Greek or Slave population. That is why, the Romanic groups in the peninsula are refused the recognition of the minority statute and, implicitly, of creating the means for developing their etno-cultural identity.

For the Greeks, the Macedonian Romanians were autochthonous, in the sense that they continue the old romanised population of the Antiquity, they speak a Latine idiomatic language, they are, with other words, bilingual Greeks, a conception which has lasted until today.

Threatened by the danger of disappearing, a part of the Macedo-Romanian society in the Balcans directed its hopes towards the young Romanian state, constituted in 1859. Considering them, in a just way, as a Southern branch of the Romanian people, the Romanian state sought to ensure the linguistic and cultural survival of this population, spread in different areas of the Balcan Peninsula. In 1860 The Macedo-Romanian Committee was set up in Bucharest, where a Macedo-Romanian comunity had already existed for a long time, with the mission of preparing the ground for founding a school and churches for the Macedonian Romanians living in the Ottoman Empire[3]. Thus, during the rule of A.I. Cuza (1859-1866) the first schools appeared with teaching in Romanian language in the European Turkey. In 1864 it was decided that the Ministry of Public Education should provide for a budget of 14.000 lei for helping the schools and the Macedonian Romanians in the Balcans, and in 1865 in Bucharest a special institute was established, in which young Macedo-Romanians were formed as school teachers and school founders[4]. This institute functioned until the year 1870.

1 Vakalopoulos Apostolos E., *The History of Modern Greece*, Euroatlantica Publishing House, Buc. 2004, p. 330.

2 Clogg Richard, *Short history of Greece*, Polirom Publishing House, Buc., 2006, p. 83.

3 Peyfuss M.D., *The Macedonian Romanians in the era of Balcan nationalisms, in the volume* <The Macedonian Romanians (history-language-destin)>, Romanian Cultural Fundation Publishing House, Buc., 1996, p. 137.

4 Tanaşoca, Anca, Tanaşoca, Şerban, Nicolae, *Romanic Unity and Balcan Diversity, Contributions to the history of the Balcan romanity*, PRO Fundation Publishing House, Buc., 2004, p. 34.

As a result of these actions, in 1864 the first Romanian School was founded in Macedonia, thus the total number of the primary schools reached 11 until 1877.

After Romania acquired its independence in 1877, the development of the education will go on in a more favourable frame, because Turkey will accord to the Macedonian Romanians, on the 12th of September 1878, the right to have schools in their own language. In this way, between 1877 and 1880, 13 more primary schools are founded[5].

The support of the education will continue by sending teaching books for the use of the Macedo-Romanian pupils, by the Ministry of Public Education, and also by private persons as well as by cultural societies.

In a letter sent to Dimitrie Sturdza, Minister of Public Education. the President of the Society „Lumina" (The light) for the culture of the Romanians in the Balcan Peninsula, Gr.M. Grandea offered as a present 1.000 copies of a „Choice Book" with the destination both for the Romanian schools in Macedonia and for the adults. At the same time, the donations of books by private persons continued, such as well in 1881 the donations made by the colonel Gorgan and the priest Grigorie Musceleanu, and in 1884 by the Bookshop Dimitrie Daniel, who sent a number of free books. In 1881, a number of books was sent, which had been previously ordered at the Bookshop Socec[6]. Sending of books like these, occurred in such a great number, that they can not be all mentioned.

The introduction of books into Turkey was very difficult, because the authorities searched every transport of books and confiscated all that they considered was instigating against Turkey. The Ottoman Ministry of Foreign Affairs intervened many times at the Romanian Legation so that books with offending contents to the Turks not to be sent anymore.

Supported directly by the King Carol I, the national rebirth of the Macedonian Romanians became an objective point of Romania's Balcan Policy. This action was more and more led and controlled by the state, which subsidized and encouraged it. Benefiting by considerable amount of money from the state budget, the Romanian education will extend more and more and numerous schools will appear. According to the statistics in the year 1893, there were 75 Romanian schools, out of which 55 were for boys and 29 for girls, a secondary school for boys and a gymnasium. The population of the schools was of about 3.500-4.000 pupils, boys and girls, as well[7].

[5] Averof-Tositsas, Evangelos, *The political aspect of the Kutsovlachs' question*, Trikala, 1987, p. 30 (in Greek language).

[6] Adina, Berciu-Drăghicescu, *The Balcan Romanians. Culture and spirituality. The end of the 19th Century – The begining of the 20th Century*, Buc., Globus Publishing House, 1996, pag. 46.

[7] *Ibidem* , p. 67.

Due to the fact that sending of school manuals had to cope with numerous obstacles, especially because of the censorship, the Romanians initiated, about 1894, the opening of a Romanian Bookshop in Bitolia, which should have been followed by a printing house. The bookshop had the task of diffusing the Romanian books among the people. The activity of this bookshop and of the planned printing house lasted, probably, only for a short time[8].

The Macedonian Romanians will be very interested in the publicistic activities, and they will be supported by sending of periodicals from the country, and for the Romanian schools in Macedonia, in the year 1897, a number of 120 subscriptions were made to the school periodical magazine „The Bee".

The Macedonian Romanians founded in Turkey several cultural societies, which had to allow them to sustain their own cultural identity. On 19th of August 1903, The Association of Teaching and Ecclesiastical Staff was founded for the education and learning of the Romanian people from the Ottoman Empire, having its seat in Monastir. Among other goals, the Macedonian Romanians wanted the founding and supporting of a magazine, the publication of books, the founding of a library for popularization, the founding and supporting a bookshop and a printing house in Bitolia. The association organized a few congresses where the problems of the education and of the church in the Romanian language were disputed.

On the 11th of January 1909, in Bitolia (Monastir), „The Romanians' Club" was inaugurated, which had existed, unofficially, for a longer time. Some of the purposes of the club were the publication of booklets and other writings, the founding of libraries and reading halls in the villages where Macedo-Romanian populations lived. Likewise, in order to be able to accede to public functions in Turkey, a Society for „the propaganda" of the Romanian and Turk languages among Macedonian Romanian was founded. The rules of this Society were printed in both Romanian and Turk.

The Macedonian Romanians will also manifest their purposes of cultural emancipation by editing periodicals and newspapers, which they will print mainly in Romania, but in Turkey as well (Bitolia, Veria, Thessaloniki), both in Romanian and in their dialect. During 30 years (1880-1910), about 40 newspapers, magazines, almanacs, calendars etc. will appear. The first magazine was called „Albina Pindului, Litere, sciinţe şi arte"(The Bee of the Pind Mountain – Writings, Science and Arts). In 1880, „Frăţilia întru

[8] Peyfuss M.D., *The Macedo-Romanian Question*, Encyclopedic Publishing House, Buc., 1994, p. 76.

dreptate" (The brotherhood in rights and justice) appeared in Bucharest, a weekly paper with the subtitle „Gazeta românilor de peste Balcani" (The gazette of the Romanians from over the Balcans). In 1898, „Românul din Pind" (The Romanian from the Pind Region) appeared also in Bucharest. In Constanţa, at the beginning, later in Bucharest, „Almanah Macedo-Român pentru ştiinţa, literatura şi cultura poporului Macedo-Român" (Macedo-Romanian almanack for the Science, Literature and Culture of the Macedo-Romanian people) appeared between 1900 and 1903. A series of publications were granted financial aid by the Romanian government. We mention among these the periodicals „Deşteptarea" (The Awakening) (1908-1909), „Dreptatea" (The justice) (1911-1912) and „Lumina" (The Light) (1909-1910), published in dialect in Thessalonica[9].

Another aspect of the cultural life is constituted by the existence of the libraries, as one of the most important cultural instruments of the education. About the existence of the Romanian libraries on the territory of the Balcan Peninsula we have few relatings. Certainly, one of the most important libraries in Turkey was that in Moscopole, where of course, existed Romanian books too, especially with religious contents.

The Macedonian Romanians used their mother tongue in all of the manifestation of their life. In this sense, they struggled to obtain the right of using their language also in the church, but every time they struck against the categorical refusal of the Greek Clergy and of The Patriarchate in Constantinopole. But, despite all these obstacles, both the Romanian language and the Macedo-Romanian dialect were used for certain parts of the liturgy in some localities. In Bucharest, Evangels in Macedo-Romanian dialect were printed. According to some official Greek data, in 1892, in Macedonia 25 Romanian churches functioned.

For Athens, The Macedonian Romanians were Greeks and they belonged, from all points of view, to the Greek people and its state, which had to care about school, church, economical and political interests etc. At the same time, this conception categorically excluded any link between the Macedo-Romanian communities of the Balkans and Bucharest, because Bucharest was trying to develop a Romanian conscience among the Vlachs.

By the Peace Treaty in Bucharest, in 1913, Greece obtained more than half of Macedonia and engaged itself to respect the rights of Macedonian Romanians[10]. The King of Greece, Constantin, on his visit to Thessalonica,

[9] Anthemidis Ahileas S., *The Vlachs of Greece*, Malliaris Paideia Publishing House, Salonic, 1998, p. 146 (in Greek language).

[10] Sfetas Spyridon, *The historical frame of the Greek-Romanian political relations (1866-1913)* in the volume <*Romanian-Hellenic Interferences*> (*the 15-20$^{th}$ centuries*), Academic Foundation A.D. Xenopol, Iaşi, 2003, p. 205.

address himself to the Consul of Romania assuring him that <from now on, the things will unfold differently with the Kutsovlachs>[11].

In reality, the situation of the Macedonian-Romanians did not improve between the two world wars, by contrary, it worstened. Slowly, Serbia, Bulgaria, Albania closed the Romanian schools and only in Greece, the Romanian education could be maintained with big difficulties until 1945, when the diplomatic relationships between the two countries were interrupted[12].

The limits in which this first period can be outlined is given by two moments of reference: 1864, when the first Romanian school was founded in Macedonia and 1945, when all Romanian schools in Greece were closed. The activity of the Romanian intellectuals, teachers, priests, lawyers, diplomats, during these 80 years, could not have been possible without a significant number of Romanian books, magazines and newspapers on the present territory of Northern Greece.

What is left today in Greece from that not so far period of time?

The reminiscence of some Romanian schools and churches, some older people that graduated romanian schools and they still speak the Romanian language, while most of the Greeks have never heard or know nothing about this problem.

After the second world war, the Greek-Romanian relationships will be marked, in the first decade, by the fact that each country pertains to two different ideologies. The diplomatic relationships will be reestablished only in 1955, while till the years seventies, they develop slowly, conditioned by the international situation and by the internal evolution of each country.

Many Greek people and also Romanians, refugees from Romania in Athens, printed in the capital of Greece, after the change of the political regime, the bilingual monthly magazine called *Vocea libertăţii (The Voice of Liberty*), that will last until 1968. These refugees will represent the center of the Romanian Diaspora, followed by Romanians who settled in Greece through marriages or family reunions. As the relationship between the two countries get normal, there are many progresses regarding the cultural and scientifical contacts.

In 1961, the first Anthology of Romanian poetry appears in Athens, written and supervised by the famous Greek poet Yannis Ritsos. Other two

[11] The Ministry of External Affairs, *Diplomatic documents. The events in the Balcan Peninsula, Romania's Action in 1913*, Bucharest, f.a., p. 198.

[12] *Şcoli şi biserici Româneşti din Peninsula Balcanică (Romanian Schools and Churches from the Balkan Peninsula), Documents (1918-1953),* Vol. II, p. 10-11, documents collected and selected by Adina, Berciu-Drăghicescu, Maria Petre.

important anthologies of Romanian lyrics are published, also in Athens, in 1963 and 1965[13].

Beginning with 1963, the profitable cooperation between the Institute for South East Studies from Bucharest and the Institute for Balkan Studies from Thessalonica starts. The exchange of books between these two institutes contributed to the enrichment of the library of the Institute of Thessalonica with an impressive number of Romanian books and magazines.

An intense cultural cooperation between the two countries unfolds in the period 1973-1982, when the poet Ion Brad was the ambassador of Romania in Athens. In these 9 years, the poet succeeded meeting all great Greek poets of contemporary Greece and convice them translate from the Romanian lyrics. The poet himself translated in Romanian language many Greek poets[14]. According to the information collected by the researcher Elena Lazăr, in the decade 1971-1980, a record number of titles translated from Greek language into Romanian language was registered – 77 de cărţi[15].

After the fall of the military regime in 1974, numerous Greek political refugees from Romania came back in their country. Among them, we can mention many intellectuals, like Menelaos Ludemis and Dimos Rendis, who, through their work, contributed to the acknowledgement of Romanian literature in Greece. All these writers, many „formed" culturally in Romania, brought their impressive book collections with them.

Starting with 1978, many young Greeks, high school graduates, oriented their university studies in Romania. In these 30 years, thousands of Greek people grew professionally and ending their studies, they brought their books an together with this, also their gratitude for Romania.

In the same time, between the years 1974-1989, a consolidation of the cultural relationships is noticeable, supported by the favourable relationship of the two countries, but there was nothing published.

The events of December 1989 opened a new era in the history of the Greek-Romanian relationships, offering the possibility of a true development of the known tradition of friendship and cooperation.

In 1992, the Greek-Romanian Friendship League from Thessalonica publishes in Romanian language a brochure with the title: *Thessalonica – the capital of modern Macedonia and the cultural capital of Europe in 1997*. It was the first book published in Romanian language in Greece after many years.

[13] Collective, *Relaţiile Româno-Elene (The Romanian-Greek Relationships)*, chronological history, Omonia Printing House, Buc., 2003, p. 293.

[14] Brad, Ion, *Contemporary Greek Poets*, Buc., 2003.

[15] Lazăr Elena, *Literatura neoelenă în România (The Neo-Hellenic Literature in Romania)*, (1837-2005), Omonia Printing House, Buc., pag. 28.

In the years 1992-1994, the „Ortodoxi Kypseli" Printing House (the Orthodox Beehive) from Thessalonica publishes in Romanian language an important number of books with religious contents to be conveyed to the Orthodox Romanians in Romania and publishes, in translation for the Greek orthodoxes, *Viaţa Părintelui Paisie Olaru (The Life of the Monk Paisie Olaru), Viaţa Părintelui Cleopa Ilie (The Life of the Monk Cleopa Ilie), Viaţa Sfinţilor români (The Life of the Romanian Saints)* and others.

The Romanian Community Sfântul Ştefan cel Mare (The Great Saint Stefan) from Athens will publish in 1992-1993 a bilingual magazine, Ateneul eleno-român (The Greek-Romanian Athaeneum), followed by a Breviary of the Community for the years 1993-1994 and 2000.

In 1993, the Toubis Printing House of Athens publishes in Romanian language the volume Greece (History – Arts – Customs and Costumes – Routes). The growth of the Romanian tourists in Greece will determine the Greek publishers to publish other books, as well, with touristical contents, like Meteora, Vergina, Greek Mythology, Thessalonica, Korfu, The Greek Culinary Art, bilingual touristical guides etc.

In 1994, the General Consulate of Romania restarted its activity after almost 50 years of interruption. The Consulate played and plays an extremely important role in supporting the activities of all Romanian communities from Northern Greece.

Due to the development of commercial relationships between Greece and other countries of South East Europe, the Company ABC Group from Thessalonica had the initiative of launching a commercial magazine „Business Contact" in 7 languages, among which also Romanian language. The first number dated 1994 was dedicated to Romania.

In 1996, the Institute of Neo-Hellenic Studies and the Foundation Manolis Triandafylidis from Aristotle's University from Thessalonica publish in Romanian language the *Short Grammar of the Neo Greek Language* of the linguist Manolis Triandafylidis.

In 1998, Dimitrios Furlemadis, graduate of the Medicine Faculty from Iasi publishes in Athens a Romanian-Greek Dictionary of Medical Terms in order to be used by the Greeks studying medicine in Romania.

In 2005, a significant bilingual album was published called *România inimii mele (Romania of My Heart)*. Those who browse this album will feel the joy of discovering exposed in images the admiration and love for Romania and its people of the author, Mrs. Dimitra Stasinopoulou. Also, in 2005, the Printing House „Erodios" from Thessalonica publishes *Luceafărul (Hesperus)* written by Eminescu in bilingual edition, the Greek translation being made by the poet Nikos Tentas.

Recently, in 2007, the „Diagoras" Printing House published a Pocket *Greek-Romanian and Romanian-Greek Dictionary*, an instrument useful to thousands of Romanians from Greece. The author of this dictionary is Mrs. Monica Chihaia. In the year 2007, as well, the volume called *Haemus – An Anthology of Balkan Poetry in Romanian language* is published in Greece. The book, with a special graphic outlay (520 pages), was edited by the Cultural Society „The Friends of the Magazine Anti" from Athens in 2007. We mention that this anthology was published in 7 languages.

In 2002, a dream came true when the Romanians living in Greece had their first newspaper. Everybody received with satisfaction the first number of „Curierul Atenei" (The Courier of Athens), the first weekly newspaper printed in Greece. There must be mentioned the extraordinary support given by the chief editor, Mrs. Monica Chihaia, who edited in a short while this newspaper. After one year, „Actualitatea Romaneasca" (The Romanian Actuality) was edited in Greece addressed to the Romanians living in Greece and Cyprus, published in Romania. In 2005, a third newspaper appeared, called „Ziarul românilor" (The Romanians' Newspaper), published in Athens.

In the same time, due to Mrs. Manuela Marinescu's devotion and effort, the publishing of two Romanian magazines, „El-Ro" and „Magazin românesc" (Romanian Magazine) was possible. Thanks to Mrs. Manuela Marinescu, a few years ago, the first library with Romanian books called „*Mihai Eminescu*" started its activity.

In Greece, there are now many libraries with Romanian books. The two specialized libraries of Thessalonica, the „Library of the Institute for Balkan Studies" and the „Library of the Society of Macedonian Studies" own each over 3.000 books and magazines, in their majority history and literature books. At the last one, a donation of over 2.270 Romanian books was made in the period, out of which only 960 „survived'. Taking into account the themes of these books, I consider that they pertained to the Romanian teachers that left Thessalonica. Many books can be found also at the „Institute of South East European Studies" and at the „Library of the Academy of Athens". Most of the books are at the „Library of the Romanian Hermitage Prodromul" from Mount Athos. The Library numbers approximatively 7.000 printed books, and most of them are in the cyrillic alphabet, printed in the old Romanian printeries. One can also find here rare books like *Îndreptarea legii (The Ruling of Law)* (1652), *Biblia lui Şerban (Serban's Bible)* (1688), *Vieţile sfinţilor (The lives of the Saints)* written by the Metropolite Dosoftei (1682-1686), *Cazania lui Varlaam (The Cazany of Varlaam)* (1643) and many others.

The foundation of three new universities in Florina, Komotini and at the „Macedonia University of Thessalonica", where there are Departments of Romanian language, leading to the acquisition of new Romanian books and thus creating small nucleums that in the future must be sustained, due to the interest of the Greek students for the Romanian language.

I happily mention that in the last five years almost all libraries from Greece enriched their collections with books published by the Omonoia Printing House, whose main objective is the promotion of the Neo-hellenic literature, by translations, original works, Romanian and Greek, mostly of them dedicated to the Romanian-Greek relationship.

The promotion of Romania in the European Union, in the same political framework and close to Greece, created new development conditions regarding the cultural contacts between the two countries. The foundation, in 2010, in Athens, of the „Romanian Cultural Institute and the Balkan Culture Centre" in Thessalonica has already been decided, hoping to give a new burst to the cultural relationships between the two friendly countries, and the Romanian books, newspapers and magazines to find the appropriate place in Greece to the benefit of the two people.

# DISTRIBUTION OF THE PRINTED BOOKS – DURING THE 17$^{TH}$-18$^{TH}$ CENTURY

*Elena Chiaburu Ph.D.*

The social function of the book and the printed press during the 17th and 18th Century cannot be accurately pinned down without analysing their distribution and spreading, an issue having economical facets. Nevertheless, the research on the history of the Romanian books focussed mainly on its cultural, religious and political aspects, ignoring or even rejecting any economical connotation of the subject, even though, apart from being a spiritual product, the printed book had a high monetary value. The explanation comes from the fact that most of the times the prefaces of the printed books do not mention clearly this fact and there is no direct information on the financial aspect of the printing activity until the middle of the 18th Century. But, it is not possible to neglect the economical aspects of the editing activity, the notes made by the book owners as well as the archive documents which undoubtedly show that the printed materials had always had their consumers, represented first by the communities (in the countryside, urban and ecclesiastic) and second by the wealthy population from the villages and boroughs. Until the middle of the 18th Century, these categories of readers could firstly find in books religious and juridical training and rarely entertainment. Due to these reasons, a printed book was not a commodity to be the object of merchantry, but it was bought for a certain price. Consequently, the distribution of the printed books was done under the surveillance of the same authorities who produced them.

*Grosso modo*, there are only two possibilities to distribute the printed materials namely, cash sale or no charge, but the research on this subject requires an analysis taking into consideration several factors. Among these factors, the most important are related to the entrepreneurs of the printing workshop, which obligatorily involved the existence of ownership reports, the cultural context of the age and the destination of the printed materials.

This investigation is important as the distribution method correlated to the price influenced decisively the access to the printed materials. It is absolutely necessary to make research on the distribution methods in order to understand certain issues such as: the role of the printing shops as an enterprise subordinated to the political, administrative and ecclesiastic authorities in the country, the importance of the printing press as a means of promoting their programmes and, on a larger scale, the ideas of the time. From another point of view, the study of the distribution might contribute to discover some unknown purposes for which there had been accomplished certain printing products, as well as the the level in which they fulfilled the ultimate purpose they had been given. From the research on the distribution methods there is obtained data regarding the number of literate people in a certain period, the social categories they belong to and so on.

The research undertaken regarding the Romanian books and printing press for the above mentioned period is remarkable and the historiographical accomplishments are the same. It is well-known that the patronage over the printing activity was held by the Voivode and the Church, institutions that also gave the approvals for the printing of some books or others, towards the middle of the 18th Century, the printing shops worked according to a political and cultural programme established by the above mentioned. The existence of the programme does not exclude the economical aspect of the matter, even if the prefaces and epilogues of the books prove the awareness of having accomplished outstanding deeds and underline the financial effort involved in the editing act and the great value of the book, considered to be a priceless gift. The research on the activity of deacon Coresi, the representative pressman for the Romanian Countries during the 16th Century, imposed the conclusion that „*he was not only a pressman, but also an editor who sold and spread the books through commerce*" and that „*he is the first Romanian pressman who produced books as merchandise*"[1]. These are the only situations when the reality of book distribution in cash sale is mentioned and confirmed.

The cultural and political significance of the high court and metropolitan beneficence, as free distribution is well established by the numerous studies in the field. A special form of free distribution during the second half of the 17th Century and the first half of the 18th Century, shown by the export of books from the printing shops producing books in Greek and Arabic, working mainly for the benefice of the Orthodox communities speaking those languages in the Ottoman Empire, was paid attention, but in an auxiliary way, when there was studied the role played by the printing shops

[1] Dan Simonescu, Gheorghe Buluţă, *Scurtă istorie a cărţii româneşti*, 1994, Bucureşti, p. 21; Alexandru Duţu, *Cărţile de înţelepciune în cultura română*, Bucureşti, 1972, p. 19.

in Wallachia and Moldavia, in supporting the Orthodox religion during the above mentioned period. The distribution of books was given the same attention, in a subsidiary approach, in most papers about the history of the book, the Romanian Orthodox church, sometimes also showing the way in which the books reached the believers.

The papers about the social function, the prices and the circulation of the books printed in the Romanian Countries and in the South-Eastern Europe, as well as the one about some of the representative printed works, mention briefly the issue of the distribution. Nowadays, it is accepted the fact that the one who invested the money necessary for the printing of the books, more precisely, until the middle of the 18th Century, the Voivode and the Church, also took care of the distribution of the printed materials. The merchant specialized in taking the book from the printing workshop and distributing it to the market did not exist until the beginning of the 19th Century, usually the books had been distributed directly from the printing shop or the court deposits. Still, the rich bibliography on the Romanian book discovers many controversial opinions, there are many statements that most of the printed materials were sold in the care of the voivode court and the Metropolitan Church, either at fairs and religious celebrations, or in different towns and villages, in churches and monasteries. It is also admitted that, starting with the 18th Century, the books were sold at the merchants's booths, together with other merchandise. Important but sporadic news related to the facets of the activity of book distributing can be found in the studies about the activity of some printing shops which functioned in the Romanian Countries during the analysed period of time. Due to these, it is known that the books were usually sold unbound and that they were transported to destination by chariots. There are some attempts to study the book commerce in the Romanian Countries, as well as the phenomenon of subscription to the Greek books[2], which represents a special method of book distribution at charge, at the end of the 18th Century.

In spite of all these historiographic gains, the process of book distribution represents one of the chapters in the Romanian cultural history which is far from being known. The huge majority of the researchers confuse the notion of book distribution, which is an activity from the economical sphere, involving a great quantity of distributed merchandise, and obligatorily, organized structures, with the notion of book circulation, which starts the moment when the initial owner parts with it, by selling, donating it or by inheritance. That is why, it has become commonly known the fact that the book distribution had a popular character, being accomplished, most

[2] See the rich bibliography from Elena Chiaburu, *Carte şi tipar în Ţara Moldovei pînă la 1829,* Iaşi, Univ. "Al.I. Cuza" Publishing House, 2005, *passim*.

of times, at fairs, by literate people, leaders of the regions, by itinerant merchants and through the multiple relations which existed between the Romanian Countries, by usual ways or, on the contrary, more or less devious ways. It has become common knowledge that the „specialized" distribution of the books was accomplished by the traditional cultural phenomenon of *itinerant merchandising*, the itinerant merchants being considered the predecessors of the booksellers of today. There is no doubt that, to a certain extent, the books were sold at fairs or at booths, together with other merchandise, but, every time, there were isolated individuals, who spread only one printed copy (or a reduced number of copies) or manuscripts. We consider that itinerant merchandising, which undoubtedly was a phenomenon with major cultural and political involvement in the history of the Romanians, but which was made with a small number of copies (as many as could be carried by a man with a horse or a mule), does not fulfil the condition of proper book distribution. During the whole period under study, the Romanian society was well organized and structured. The medieval crafts were laid on clear bases, and the printing shop could not make an exception, even if their functioning sometimes witnessed some *hiatuses*. The investments and the big expenses required by the functioning of such a printing shop obligatorily imposed the use of an organisational scheme which would ensure the distribution of the printed material, the regaining of the expenses and even obtaining a profit which would allow its functioning. The process of book distribution must be related to the moment following their printing, as this was done for the whole printing lot of an edition, it was well organized and under the direct surveillance and the involvement of the administrative structures of the State and the Church.

In the following pages, we shall analyse the issue of the books printed in Moldavia, taking into account the factors mentioned above and starting from the economical meaning of the term. It is necessary to consider the economical point of view when making this investigation because, during the mentioned period of time, the printing workshop was organized and it functioned in a similar way to any other crafts workshop in the Middle Ages, and its products were destined, first of all, to be sold. Even more, starting with the middle of the 18th Century, the printing shop entered the category of the sources for the State and the Church, in the sense that there had been printed books to be sold in order to raise certain sums necessary to pay financial debts. It is obvious that the printed material cannot be considered only from the cultural or political point of view, by ignoring its characteristic of merchandise.

We shall present book sales, highlighting the distribution structures, in a chronological investigation, in a comparative approach with Wallachia, taking into consideration the ethnical Romanian unity, as the distribution methods were identical in all the Romanian territory. Moreover, due to the technical medieval uniformity, in many regards, the distribution methods for the books were similar to the one from the rest of Europe. The strength necessary in argumentation is given by the research of primary sources of information: archive documents, collection of documents, narrative sources and notes on the books which mention the distribution or acquisition methods.

The books were distributed under the control of the state and ecclesiastic authorities even from the beginning of the printing activity. During the whole period under study, the printed materials were split between the two big institutions, patrons of the printing shop, the Voivode Court and the Church, in a proportion which varied depending on the temporary domination of one or the other over the printing shop. Both institutions took part in the effective accomplishment of the distribution, through their own hierarchical structures.

The clear proof of monitoring the distribution of the books printed in the first printing workshop from Moldavia is offered by the study of the notes preserved on *Cartea românească de învăţătură* (Iaşi, 1641-1643). Analysing the circumstances in which this printed material was sold, we understand that the operation started even since March 1643, and the buyers were private people. On March $14^{th}$ 1643, the book was bought right from Iasi by the former chancellor Mihalcea Durac, who took it to Orhei; in March, but without mention of the exact date, there also discovered two buyers: an inhabitant from Fonoiu village (Suceava County) and another one who bought the book from a priest called Manoila, from the town of Suceava. We learn from a copy from the village Vad-Copalnic (Maramures County) that „*these Romanian copies of the Evangelion were spread during the year 7151 <1643>, April, in the days of Vasile Voivode and Varlaam Metropolitan*”[3]. As a consequence, the books were available to be sold immediately after the printing, at the beginning of March 1643, at the printing shop as well as the court deposit, for those who could travel there, and in April there was initiated the operation of book distribution in the secluded areas, far away from the printing shop, especially in Transylvania.

The printed materials from Three Hierarchs Monastery were shared by the two great institutions which supported the founding of the printing shops: the Voivode court and the Church, represented by the voivode Vasile Lupu, on one part and the Metropolitans Varlaam and Petru Movila, on the other.

[3] Florian Dudaş, *Cazania lui Varlaam în Transilvania*, p. 260, 262, 348 şi 401.

Some of the books were taken to the court deposit and sold from there, and another part of the books was given to Varlaam, the Metropolitan, another part to the Metropolitan of Kiev. Vasile Lupu being the only financier of the printing shop, we should also consider as belonging to him the books which were sold directly from the workshop. In 1643, one copy of *Carte românească de învăţătură* was bought „from the town of Iasi, from the voivode printing shop" by a certain Mierţe, and another one, on August 15th 1645, by a priest called Ştefan, from Iasi, as well, from the court deposit of Vasilii Voivode"[4].

The notes show that Varlaam, the Metropolitan, was also involved in book distribution: Mihacea Durac, mentioned above, „paid four golden coins to His Holiness Varlaam, the Metropolitan of Suceava" on March 14th 1643, for a copy of *Cartea românească de învăţătură*[5].

Taking into consideration the fact that the printing installation, together with part of the craftsmen came from Ukraine, from Petru Movila, the Metropolitan, we could assume that a number of copies from *Cartea românească de învăţătură* were sent to him. Petru Movilă probably received a great number of books since the printed material could still be bought in 1725[6]. It can be noticed that the distribution of books was coordinated by the authorities owning the printing press outside the Romanian territory as well.

It is certain that the coordinated distribution existed in the second half of the 17th Century as well, in Moldavia, the strong arguments being given by the research on the book circulation. Noticing the large geographical area in which different copies of the printed material were pointed out in a short period of time, corroborated with the reduced speed of the transport means of the time, we are forced to infer that without a coordinated distribution of the books, their presence would not have been possible there. We mention only that *Liturghierul*, printed by Dosoftei, the Metropolitan, in 1679, was copied by Priest Pătru from Tinăud (Bihor County) right in the year of the printing[7] so, in the village had already been present a printed copy which was used as model. *Ceaslovul*, printed in Rădăuţi in 1745, was bought in Dăneşti village (Maramures County) in the same year as its printing, and the next year it reached Surdeşti village (Maramures County). *Triodul*, printed in Iaşi, in 1747, reached Maramures immediately as they had gone

4 *Ibidem*, p. 237 and 314; Mircea Avram, *Unele însemnări de pe cărţi vechi româneşti aflate în colecţiile Bibliotecii "Astra"*, in vol. *Valori bibliofile din patrimoniul cultural naţional*, vol. II, Bucureşti, 1983, p. 376; Maria Dulgheru, *Însemnări manuscrise pe cărţi vechi româneşti din judeţul Prahova*, ibidem, p. 409.

5 Florian Dudaş, *Cazania lui Varlaam în Transilvania*, Cluj-Napoca, 1983, p. 260.

6 Monk Lazar from Kiev bought a copy of the book „from the deposit of Pecerschii, from here the books are sold in Podolia <…>, 1725 month of September 16 days" (*Ibidem*, p. 192-193).

7 Florian Dudaş, *Manuscrisele româneşti medievale din Crişana*, Timişoara, 1986, p.110.

out of press, at Vişeul de Jos, Şieu, Borşa, Mara, Surdeşti, and on March 21st 1748 at Călineşti, but it was sold also in Iasi, by the pressman Duca Sotiriovici. *Antologhionul* (Iaşi, 1755), reached Roşia Montană (Alba County), in 1756. A note from *Psaltirea* which was printed in Iasi, in 1743, supports the statement made above: „received <in> 1743, from the Holy Monastery of Putna at the church of this monastery in Maramures, which is called Moisei”[8].

An argument of the coordinated distribution of the printed books from Moldavia to Transylvania is the decree given by the Austrian Empress Maria Theresa, from June 18th 1747, which forbade the entrance of these books in Transylvania: „as we have decided before, as regards the books of the Schismatics (Orthodox Romanians who are not united to the Church of Rome), we also mention now gracefully, it is not allowed to bring Schismatic books from Muntenia and Moldavia for the united Orthodox. As soon as they arrive at the frontier, at our customs offices, they should be given to the Jesuit priests in order to be revised or censured and only after that should they be given to the owners”[9]. The Empress referred to legal shipments of books, done through the customs at the border and not to clandestine shipments, through secret passings, as it could be called, through „the cuckoo's customs”, by bags, so on. Nevertheless, the imports of printed books from Moldavia to Transylvania was rather intense, since there were needed some imperial decrees in order to stop it. Inside the borders of Moldavia, even in the years of their apparition, some copies of *Antologhionul* (Iaşi, 1726), on November 22nd, *Penticostarul* (Iaşi, 1753), on April 11th, were bought by Constantin Adam and on April 17th by the villagers of Străşeni (Basarabia), and on an unknown date by the villagers of Vama (Suceava County) and a copy of *Apostolul* (Iaşi, 1756), „<in> the year of 7265 <1756-1757>“[10]. The supposition that all the buyers of the books printed in Iasi or Rădăuţi during this period of time went to the printing workshop in order to obtain the printed materials is not realistic. The printing center had a limited distribution capacity related to the number of literate people to which those books were addressed and

[8] Aurel Socolan, *Circulaţia în Maramureş a cărţilor româneşti tipărite în Moldova până la 1850*, in „Marmaţia”, II (1972), p. 149-150; Ioan Bîrlea, *Însemnări din bisericile Maramureşului*, Bucureşti, 1909, p. 53-54, 69, 81-82, 133 şi 164, Elena Bărnuţiu, *Carte românească veche în colecţii sătmărene*, Cluj-Napoca, 1998, p. 86; Ioana Cristache-Panait, *Circulaţia în Moldova a cărţii în limba română tipărită în secolul al XVIII-lea*, in MMS, year XLVIII (1972), no 5-6, p. 432.

[9] Virgil Molin, *Tiparniţa de la Rîmnic, mijloc de luptă ortodoxă împotriva catolicismului din Transilvania (1705-1800)*, in Official Journal, year XII (1960), no 7-8, p. 464-465.

[10] Olimpia Mitric, *Cartea româneasca veche în judeţul Suceava (1643-1830). Catalog*, vol. II, Suceava 1993, p. 11; Paul Mihailovici, *Cărţi bisericeşti, manuscrise şi icoane din Basarabia. Însemnări vechi şi inscripţii*, Exerpt from “Luminatorul”, no. 10-12/1939 and no. 1/1940, Chişinău, 1940, p. 44; *Inscripţii*, in “Ioan Neculce”, fasc. 7 (1928), p. 253.

that is why, the greatest part of the book distribution was done through the administrative structures of the state and the church. As for the books printed in Greek or Arabic at the printing shops functioning in Cetăţuia and St. Sava Monasteries from Iaşi, firstly to the benefice of the Orthodox communities from the Ottoman Empire, the supposition they had been sent to the places where the consignees lived and distributed there is obligatory.

Books were being sold and they were expensive, undoubtedly having a character of merchandise, but we cannot speak about distribution to the market, about specialized merchants who would take them from the printing workshop and deliver them on the market, as they did not exist during the analysed period of time[11]. Even though the out of print was great, books were not largely consumed merchandise, which would justify a specialization of the merchants. Most of the times, in one village there was sold only one book, destined to the church from there, the efforts of the merchants becoming practically useless. Even more, the printing activity witnessed many so called *hiatuses*, so that the activity of book selling was not a permanent one, which would ensure constant incomes for the merchants.

The whole church hierarchy, starting with the Metropolitan, was involved in book distribution, the procedure initiated in Moldavia by Varlaam was continued by other Metropolitans-Patrons of the printing shop. At the middle of the 18th Century, Nechifor, the Metropolitan, was also involved in selling books: „*this Molitvenic (Iaşi, 1749), that belong to me, which was bought by His Holiness Metropolitan Nechifor*". In the second half of the same century, Metropolitan Gavriil Callimachi supervised the book distribution during his time. The hierarch sent a copy of *Evanghelion* (Iaşi, 1762), to all dioceses in order to be sold in the country: in December 1762, Gavriil Callimachi wrote to the Bishop of Husi, Inochentie, that „*there were ordained for the diocese of Your Brothership a hundred and fifteen copies of Evanghelion, of which we invite Your Holiness, by sharing them, to depute a young man to quickly gather <the money> and to send it here so as we could give it to the merchants, so they wouldn't increase the interest. And all this money will be taken from priests and from the readers*". There was sent a letter of announcement to all those people with the obligation to buy: „*and there have been received the book by both the priests and the readers from the Holy Churches and the money shall be collected from these*". Metropolitan Iacov Stamati was involved as well in selling books. A copy of *Ceaslovul* (Iaşi, 1797), „*I bought from His Holiness Metropolitan Iacov and I paid 22 lei for it*", on February 10th 1797; Priest

[11] Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Carte și tipar în societatea românească și sud-est europeană*, p. 112.

Grigori from Rothiana also bought one „*from my money, from the Holy Metropolitan Church of Iasi, from our Archbishop Iacov*", on September 26th 1799[12].

In the case of the printing shops which worked for the dioceses in the East, the distribution was controlled by the patriarchs. On March 6th 1689, Patriarch Dositei of Jerusalem wrote to his homologue Adrian of Moscow: „*we are printing books in Iasi out of which we shall send Your Holiness 30 books*". On October 12th 1715, Iustin, the Abbot of Barnovschi Monastery reported to Hrisant Notara that he finished the printing of a book in Iasi, „*although there was some delay, but the craftsman was to blame, not me. Out of these, we sent You two <copies>. We should have sent others as well, but only these have gone out of press so far and were given. When we have your reply, we shall respect Your command*". Likewise, Ioan Scarlat, son-in-law of Nicolae Mavrocordat Voivode, wrote to the same Hrisant Notara, on June 30th 1730: „*I have received the ten copies of Împotriva Latinilor (Iaşi, 1682), of the defunct and Holy Nectarie, and we shall offer them to those who know Latin, after Your command*"[13].

Hrisant Notara supervised closely the printing activity from Wallachia as well. In August 1714 the Patriarch decided „*there should not go ouside any printed book*", but Antim Metropolitan of Wallachia, not knowing that decision, had already given 24 books to Mitrofan, a parish clerk, „*for his efforts, who said he will send them to his country*". Mitrofan de Nisa wrote to Hrisant about the same 24 books, on August 12th 1714, saying he had sent them"as a gift to the respectable monasteries in our country, as some of them are of great help to the priests there, who are not very learned and somehow uncouth due to the tyranny which lasted for many years"[14].

Going down the hierarchy, the printed materials were sent to the dioceses. Copies of *Penticostarul* (Iaşi, 1753), „*it was decided by His Highness, on the expense of Metropolitan Iacov and the efforts of the Bishop of Husi, (the books) were given in villages <…>. I, Gavri(l), priest of Husi, at the command of the Bishop of Husi, have handed them out, year 7261 <1753> April 9th*". On April 17th, the book was bought in Străşeni village, and on an unknown date of the same year, by the villagers of Vama (Suceava County). As we have shown above, the Bishop of Husi was sent by Metropolitan

12 Elena Mosora, Doina Hanga, *op. cit.*, p. 65; Arh. St. Bucureşti, Ms. 544, p. 328-329, nr. 100; Ioana Cristache-Panait, *Circulaţia în Moldova*, p. 427; Elena Dima, *Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului. Catalog*, Bucureşti, 1985, p. 160.

13 Hurmuzachi-Iorga, *Documente greceşti*, vol. XIV, Ist part, p. 692-693 and IInd part, p. 1049; Petre P. Panaitescu, *Patriarhul Dositei al Ierusalimului şi mitropolitul Dosoftei al Moldovei*, in BOR, year LXIV (1946), no. 1-3, p. 101.

14 Hurmuzachi-Iorga, *Documente greceşti,* vol. XIX, IIIrd part, p. 119.

Gavriil Calimachi 115 copies of *Evanghelion* (Iaşi, 1762), in order to sell them. While he was Bishop of Roman, Leon Gheuca collaborated with the Bishop of Rîmnic, Chesarie, who sent an itinerant bookbinder with books printed in Wallachia to sell in Moldavia. After Ioan, the bookbinder, had sold part of the books to the diocese of Roman, Leon Gheucă wrote to his homologue Inochentie I, Bishop of Husi, on September 25th 1777, he should „*allow him to sell books at the diocese of Your Holiness*”[15].

From dioceses, the books were taken to central churches and from there, they were taken to the churches in the villages. A note regarding this was kept on a copy of *Psaltirea* (Iaşi, 1766), „*which was given in the village of Cişmăneşti <and it is> bought by the villagers for 3 lei and 5 coins <...>. Given by me, the humble priest Calistru at Dorohoi, year 1766 Jun(e) 18th* ”[16].

The notes on the books suggest the fact that the monasteries were important centres for book selling to all the interested people in the neighbourhood[17], they were also in charge with the book supplies. This statement is supported by the example of *Psaltirea* printed in Iasi, in 1743, which was sent to the subordinate church from Moisei (Maramures County).

From the local administrative structures of the state, the participants in the distribution of the printed materials were the people in charge from the area, who were supposed to impose the obligatory character for the books. This statement is supported by a report of the great boyards in Moldavia, on September 29th 1759, which decided that the printed materials „*should be spread throughout the country <...>, by the effort of the people in charge from those areas and the money will be given by the priests, the deacons and believers, writing from Your Enlightened part, books for the people in charge in the area and there will be command that they should be diligent as regards this need, as well as from the part of the Metropolitan*”[18].

[15] Dumitru I. Balaur, *Biserici în Moldova de răsărit: Carţi româneşti de slujbă bisericească care au trecut Prutul (veac. XVIII-XIX). Judeţul Lapuşna*, Bucureşti, 1934, p. 27-28*;* Constantin Mosor, *Aspecte principale din viaţa şi activitatea mitropolitului Moldovei Gavriil Callimachi (1760-1786)*, BOR, year LXXXVIII (1970), no 7-8, p. 772; A.D. Xenopol, *Istoria şi genealogia casei Callimachi*, Bucureşti, 1897, p. 138; *Inscripţii*, in “Ioan Neculce”, binding 7 (1928), p. 253; Simeon Florea Marian, *Inscripţiuni de pe manuscripte şi cărţi vechi din Bucovina*, Suceava, 1900, p. 32; Arh. St. Buc., Ms. 544, p. 328-329, no 100; Virgil Molin, *O legătorie de carte a Rîmnicului ambulantă activînd prin eparhiile din Moldova*, in Official Journal, XV (1963), no. 3-4, p. 421-423.

[16] Martin Bodinger, *Cartea românească veche în colecţiile BCU din Iaşi*, p. 119.

[17] A copy of *Molitvenic* (Iaşi, 1754),”*I bought from His Holiness, Teofa, Abbot of the Holy Monastery of Putna <....> year 7263 <1754-1755>*“ (*Ibidem*, p. 70).

[18] BAR, Hist. Doc., CLLXXXVI/44, original and copy in Metropolitan Registrars from 1816, by Toader Gaspar, scrivener at the assembly of boyards, from The State Archives, Iaşi, Documents, Binding CCCLX/43, f. 89-91; C.Turcu, *Cărţi, tipografi şi tipografii din Moldova în secolul al XVIII-lea*, în MMS, year XXXVI (1960), no. 1-2, p. 30.

The obligation to buy the printed books was applied firstly to the religious communities: churches and monasteries, from Moldavia and outside its borders. Proof in this matter comes from the documents from September 29th 1759 and December 1762. The former document mentioned that the printed materials „*should be spread throughout the country, in all the villages which have a church. And they should also be given to the monasteries in the country and to the Greek monasteries, as they are also subordinated to our Metropolitan Church. They should be given as well to small churches, court and boyard churches*"[19]. The notes from the books printed during the second half of the 18th Century in Moldavia suggest that, as regards the distribution methods and destination of the printed materials, the boyards'report from 1759 presented a habitual situation[20].

The obligation to buy books for the members of the community was fulfilled by priests or by the founders of the religious places. That is why, we believe that, most of the times, the numerous churchmen of low rank who appear in the notes as sellers of the books at a date close to the printing of the book, do not sell or buy their own book, the notes actually represent the last chain in its distribution. Starting from the second half of the 18th Century, the people who were actually involved in doing the acquisitions for the churches were the churchwardens. An example to illustrate this is St Dimitrie Church from Suceava[21].

During the second half of the 18th Century there appeared another book distribution method, namely, distribution done by the itinerant distributors. This method, named door-to-door selling (fr. *colportage*) was widely spread especially in Transylvania. But we believe that the pedlars

19 *Ibidem*.

20 On a copy of *Antologhion* (Iasi, 1755), there was written: "*at the command of his Highness the Voivode and His Holiness the Metropolitan, give to the churches <...>. I have given these books, subordinate of His Holiness, the Metropolitan*". On another one there was written: „*this was given to the Holy monastery of Etcanii*", on June 24th 1755, on another one: „*belonging to the Holy Monastery of Putna. It was given in the year 7263 <1755> June 23rd", and on another one (no date mentioned):"given to the church from Forăsti*". *Liturghia* (Iasi, 1792), „*given to the village of Mereni, bought by all the vilagers from the church in their village. And it was given by me in year 1796 Dec(ember) 17th*". (Olimpia Mitric, *Cartea veche românească în judeţul Suceava*, vol. II, p. 75 and 78; Dumitru I. Balaur, *op. cit.*, p.33 and 35; N. Iorga, *Inscripţii din bisericile României*, vol. II, Bucureşti, 1908, p. 229; Mircea Filip, *Cartea românească veche în bibliotecă,* G.T. Kirilean, *Bibliografie adnotată*, Bacău, 1970, p. 103; Martin Bodinger, *Cartea veche românească în colecţiile BCU din Iaşi*, p. 289; Paul Mihailovici, *Însemnări*, p. 22).

21 *Evanghelion* (Iasi, 1762) „*it belongs to the great martyr Dimitrie from the borough, from Sociava, bought with charity money received from the priests and other Christians. And it was written in the church registrar <...> And it was signed by the churchwarden, year 7271 <1762> Sept(ember) 14th*". This mention was made for other books from the same church, bought after a long period of time after the printing, more precisely *Triodul* (Iasi, 1747) and *Canonul Sfîntului Spiridon* (Iasi, 1750); Olimpia Mitric, *op. cit.*, II, p. 50, 57 105.

should not be automatically included in the category of itinerant merchants, there should be made a difference between the ones who sold in their own interest and the sellers who were sent by a printing shop. We noticed that in 1777, Ioan, a bookbinder, was sent by the Bishop Chezarie of Rîmnic to sell books printed in Moldavia. We only mention here that in 1752, there were brought from Rîmnic to Arad 200 books, by Oprea the binder, in exchange, their printing shop requiring the expenses for the printing and the transport[22]. It is debatable whether Oprea the binder, sent by the printing shop in Rîmnic, should be considered a mere itinerant merchant. It is also known that the Voivode Constantin Mavrocordat, during his second reign in Moldavia, ordered that there should be brought books from Wallachia, in order to fill an empty space. On March 24$^{th}$ 1742, the great treasurer wrote to the churchwarden of Putna about the passing by of an official courier in Wallachia and he ordered him to give the necessary money for 50 religious books in Romanian, which the courier Grigoras was to buy. A few years later, between 1752 and 1753 (year 7261) there is mentioned a certain „*Petre the Wallachian, who carried books to be sold*", and from whom the priest Pavăl from Hundriceni, bought a copy of *Apostol* (Buzău, 1704) for 3 lei, 10 Polish coins and 5 coins[23]. These book sellers are improperly called itinerant merchants, as they belong to the organized structures of book distribution. Taking into consideration the fact that we are talking about the first half of the 18$^{th}$ Century, we believe that it is all the same improper that „*Petre the Wallachian, who carried books to be sold*", should be also considered a bookseller.

The books could also be sold directly from the printing shop. As we have shown above, a copy of *Cartea românească de învăţătură* (Iaşi, 1643) was sold in this manner. In Wallachia, a *Slavic Ceaslov* from 1749 showed the sum of 154 talers as the cost of the work and that the unbound volumes were sold for a price of one zloty each, out of this sum the Metropolitan Church was supposed to take 25 coins, the priest 3 and the proofreader 6 coins[24]. For Moldavia, the news regarding this aspect is getting numerous starting with the end of the 18$^{th}$ Century. Among those who were involved in book distribution there should also be ranked the pressmen, who sometimes sold the copies they received as payment for their work. For example, *Triodul* (Iaşi, 1747) „*bought by me, Ilie Munteanul <...> from Duca the pressman in the town of Iasi",* in the year of the printing. On his

22 Florian Dudas, *Vechi cărţi româneşti călătoare,* Bucureşti, 1987, p. 25.

23 *Condica lui Constantin Mavrocordat*, Edition with introduction, notes, index and glossary by Corneliu Istrati, Iaşi, 1985, vol. I, p. 149; Ioan Caproşu, *Documente privitoare la istoria oraşului Iaşi*, vol. V: *Acte interne (1741-1755)*, p. 120; *Inscripţii*, in „Ioan Neculce", binding 7 (1928), p. 245.

24 *BRV*, vol. II, p. 109.

turn, priest Ursul from Tîrgu Neamţ bought a copy of Molitvenic (Iaşi, 1749), *„in Ieşu <from> the pressman, from Clementu*”[25].

Regarding the economical aspect of the printing production, the theory according to which the economical connotation did not exist is not credible, as the printing shop was a craft which required a lot of money, which could not make an exception from the economical rules of the time. The first mention about the fact that the printing workshop brought incomes for the ecclesiastic institution, more precisely for the church or the monastery where it functioned, dates from 1713 and it is included in *Aşezămîntul* by the Metropolitan Antim Ivireanul. The archive documents and the notes on the books show that the economical side of the printed shops gained importance towards the middle of the 18th Century.

The first objective information regarding the financial purpose of the printing activity in Moldavia can be found in a document from September 29th 1759, according to which the Metropolitan Iacov Ist Putneanul printed books with the purpose to be sold, in order to gather the money necessary to pay the debts of the Metropolitan Church. The practice of obtaining money from selling books was continued by the follower of Iacob Ist Putneanul, the Metropolitan Gavriil Callimachi, thus we should draw the conclusion that, during the 18th Century, the printing activity was part of the sources of income for both the Metropolitan Church and the Metropolitan.

The distribution of books was accomplished under the supervision of the state and cleric authorities, even from the beginning of the printing activity, the books being shared by the two institutions owning the printing shops, the Voivode Court and the Church, in a percentage which varied depending on the temporary dominance of one or the other over the printing press. Both institutions participated in the actual accomplishment of the distribution, by means of their own hierarchical structures.

Having noticed the large geographical region where there were mentioned different copies of the same printed material, in a short period of time, we are forced to conclude that the coordinated distribution existed ever since the beginning of the printing activity in Moldavia. Once the books reached the administrative and ecclesiastic structures in charge of the distribution, they were sent on, to the consignees, for whom it was compulsory to buy them. This compulsory character for the printed books was applied mainly to the religious communities: churches and monasteries, from Moldavia, as well as outside its borders, and it was insured by the priests, together with the village leaders.

[25] Gh. Ghibănescu, *Biserica Sf. Nicolae Domnesc,* Iasi, 1934, p. 47; *Inscripţii*, în „Ioan Neculce”, binding 7 (1928), p. 197; Olimpia Mitric, *Cartea românească veche în judeţul Suceava,* vol. II, p. 51.

A critical study on the notes from the books inevitably leads to deconstructing those historical clichés according to which the book distribution was mainly accomplished by popular methods, many times on secluded paths, through „the cuckoo's customs", carrying them around in bags, by the uncounted predecessors of Cîrţan, the famous peasant. The distribution of the printed materials was an organized process, sternly supervised, and it is only in this manner that the books could fulfil their political and cultural tasks, which are considered impressive nowadays.

# THE ANCIENT BOOK STOCK OF ŞCHEII BRAŞOVULUI

*Vasile Oltean*

Formed under the aegis of the ancient voivodal church Sf. Nicolae of Şcheii Braşovului, the ancient book stock to be found here illustrates the value of the cultural environment which this church and its ministers have patronized, but also the significance of other cultural environments from where a great part of these books came, not to remind the immense number of books taken from Şcheii Braşovului and used in cultural environments, not only across the country but also abroad (Bulgaria, Ukraine, Russia, Serbia etc.). Unfortunately, investigations have not been made in this respect and our work does not include this subject.

The existence of a library, therefore of a book stock here, can be proved from the 15th century, when the church had a silver seal (stamp), still existing today, which was laid on all its books, but also by the fact that the archpriest Mihai inherited from his ancestors a valuable library and offered the church numerous donations. His successors, the archpriests Constantin and Vasile, also made several donations to the church. Under these conditions, the church forms its own library from the donations of its ministers, but especially from those of the voivodes and of the grand boyards who, on different occasions, presented the church with books. It is the case of Neagoe Basarab, Alexandru Lăpuşneanu, the Cantacuzino and especially of Constantin Brâncoveanu and of his descendent Grigore Brâncoveanu. The existence of the Brasov printing press of Coresi (1556-1583), followed by that of Petcu Şoanu (1731-1739), by that of Boghici brothers (1805) favored the concentration in this library of the numerous books printed. The existence of a copyist school in Şchei, which can be followed from the time of the priest Costea (1477) to the 19th century, meant once again a possibility of enrichment in ancient book. It is not to be neglected the contribution of the merchants of Şchei, the majority of which

were real scholars, who were bringing from their long commerce routes numerous books. This fact is proved to be true by the side notes on the books. There were also law suits, estates or great amounts of money were offered in order to acquire or to preserve these books.

The idea of registering the books came up later, only when these were in danger from the detractors of books, and when, with time, they acquired financial value. The first initiative belonged to the voivode Constantin Brâncoveanu, as a consequence of an unfortunate event, when by "the order of Satan", in fact by the lack of attention of those who were in charge with their keeping, the trunk with documents and ancient books of the church disappears. The Wallachian voivode sends from his court David Co… of Braşov to take care of the situation. But let's let the documents tell the story: *"În timpul acestui protopopo* (n.n. Staicu, year 1680) *au mers tătarii asupra B….* (n.n. Vienna) *pentru ajutori turcilor. Și trecând acești tătari prin Țara Bârsei, au făcut mare spaimă între oameni și cine ce au avut au dus în cetate. Așijdere au dus și toate sculele* (n.n. assets) *bisericii. După ce s-au potolit acea spaimă, iar au adus acele scule la biserică și fiind la o ladă de lăturoi multe scule și scrisori și hrisoave, nu au băgat în visteria bisericii, ci au pus unde strâng prescurile, să stea acolo până a doua zi, căci fiind grea, nu o au putut sui în visteria bisericii, necăutând de acea ladă, nici mai întrebând până la anul, socotindu-să, precum au pus alte lucruri la visterie, să va fi pus și această ladă, fiindcă acest preot S…. au avut purtare de grije la acest lucru și așa din nechiverniseală sau din viclenie s-au pierdut acea ladă, care nu s-au mai aflat nici să va afla. Mare pagubă au făcut cu pierdere acei lăzi, fiindcă într-însa multe hrisoave de la părinții Moldovii și ai Țării Muntenești și de la Maghistratu din Brașov și de când s-au zidit această sfântă Biserică… toate au fost la acea ladă… "*[1]

As a consequence of this event between the years 1684-1813 is made the first Register-Inventory of the church[2] which establishes an inventory of assets, among which the books, under the title "De aici iaste începătura cărţilor Sfinte Bisericii Şcheailor, toate pe rându". In this inventory are registered 51 tomes, among other assets of the church. Comparing the titles of the books registered in this inventory with those existing, we find that only a small number of these remained, which proves that in the meantime some of the books disappeared. Among those which disappeared we mention: "Ceaslovăţ scris cu mâna", "Un pr…coajnic" (homiliary copied on parchment), "Beseada apostolică de la V…. ispravnic" (an evangel with moral) etc.

[1] N.N. State (Nicolae Sulică), "Înștiințări – câteva capitole din trecutul românilor din Șcheii Brașovului", Brașov, 1906, p. 42-43

[2] Stock "Protocoale", Register 1, p. 19-20

The second catalogue of the same Register-Inventory made by David Co…. and the archpriest Florea Baran at 1693 (and made complete later by other local copyists) selects the books, the subtitle "Izvod pentru cărţile ce se află în Svânta Biseareca la Şcheii Braşovului, tot anume şi care cine o a da… ştie" and registers a number of 115 books. From this list there is also a number of books which are no longer to be found ("Un Clici românesc de la Varlaam mitropolitul", a… "Cheia înţelesului", Bucureşti, 1678, "Noul Testament" de la Bălgrad, "Vieţile Sfinţilor" of bishop Dosoftei, "Parimiile" of Dosoftei, "Psaltirea în versuri" of Teodor Corbes of Şchei, offered by the author to the church in the year 1725 etc.). Concerning other of the books we have precious specifications, such as that the well-known book "Cărare pe scurt" from Alba Iulia, 1699, was printed "with the seal of the church", i.e. edited by the church of Şchei.

After more than half a century, in 1753, another register-inventory of the church[3] was written, which registers only 60 books. This register mentions only the books with immediate use or those which are to be kept in one of the recently built chapels of the church. Among the missing books we mention again "Psaltirea" of Teodor Corbea, "Scrinul de aur", "Două Taine tâlcuite într-o carte", "o carte grecească împotriva Liuteranilor" etc.

Probably because of the fact that inventory of 1753 was incomplete, after only 6 years (in 1759) another register-inventory[4] was made. This includes 177 books and we found out that a Slavonic Bible and a "Paucenie" (homiliary) were sold.

The last inventory of the registers dates from the year 1811, with only 56 books, all of them ritual books, arranged by specialties, obviously books of daily use.

In the meantime the ancient book stock enters the area of interest of the specialists. Around the year 1848, Ioan Bran de Ledmeni, as secretary of the Representation of the Church Sf. Nicolae, starts the reorganization of the library. His work is continued by the well-known archpriest Iosif Barac and by the teacher of "Andrei Şaguna" Highschoool Vasile Glodariu. Then the great philologist Constantin Lacea finally makes a catalogue with 202 ancient books and a study published in a local magazine, "Transilvania"[5]. Afterwards there were the studies of the priest and teacher of "Andrei Şaguna" Highschoool Candid Muşlea, which gave the valuable monograph of the church, published in two volumes.[6]

The last catalogue, in use today, is due to professor Ion Colan, who also

3 Stock "Protocoale", Register 2

4 Stock "Protocoale", Register 3

5 Constantin Lacea, "Biblioteca veche a Bisericii Sf. Nicolae din Braşov", in "Transilvania", XL (1909), no. 2, p. 100

6 Candid Muşlea, "Biserica Sf. Nicolae din Şcheii Braşovului", vol. I-II, Braşov, 1943-1946

organized the District library of Braşov. The catalogue is being filled by us on the basis of the books which were not registered. Today we have reached the figure of 2654 volumes.

# MERVEILLEUX LIVRE, PLUS DOUX QUE LE MIEL ...[1]

***Ap. Coresi, Psautiers***

*Stela Toma*
Institutul de istorie şi teorie literară “George Călinescu” – Bucureşti

Le temps historique et l’espace géographique de la vie et de l’activité du diacre Coresi pourraient être considérés comme une étape de synthèse entre l’Orient et l’Occident, aux débuts de la culture roumaine écrite.

C’était le moment où les érudits autochtones (particulièrement de Transylvanie) exprimaient leurs options en faveur des tendances humanistes qui avaient dominé la spiritualité européenne deux siècles auparavant, pendant l’époque de la Renaissance. Dans la même période quand le diacre venait à Braşov pour s’y établir, l’église St. Nicholas de Schei et l’école roumaine ouverte auprès d’elle attiraient beaucoup d’hommes de lettres et de savants. Coresi était le contemporain des écrivains tels que Neagoe Basarab, Nicolae Olahus, des imprimeurs tels que Honterus et Heltai Gáspár, promoteurs de la nouvelle idéologie laïque. Au centre des recherches, des affirmations et des promotions se trouvait l’individu considéré comme un homme libre et harmonieusement construit, tel que l’Antiquité l’avait imaginé, un être qui peut se modéler par la culture. Envisageant le progrès des masses par l’éducation, les humanistes ont contribué à la formation des langues littéraires nationales. Premièrement, ils ont facilité le répandissement de la langue connue par le peuple dans l’église et dans l’enseignement et ils l’ont imposée à l’aide des livres nécessaires qu’ils ont fait imprimer; ces livres (en majorité, des traductions au moment dont nous parlons) étaient le résultat de l’esprit critique moderne qui animait le diacre, en ce qui concerne le choix et la comparaison des sources.

[1] Dans le présent article on n’a pas traduit les textes de Coresi (écrits dans la langue roumaine ancienne), ceux-ci représentant, en effet, la confirmation de l’idée qui les précède.

Il faut rappeler aussi la relation que les livres imprimés de Coresi avaient avec la tradition livresque byzantine. Avant son époque, on copiait également des livres pour le service religieux et des ouvrages au caractère juridique, historiographique ou moral-didactique, surtout de la langue grecque, mais aussi du slavon: "din limbă elinească mai vârtos, precum şi din cea slavonească"[2]. Donc, dans les Pays Roumains, les copies manuscrites en grec ont précédé les copies des livres en slavons, même si le début de l'imprimerie appartient au slavon jusqu'à ce que les livres imprimés en roumain n'aient fait époque par l'activité de Coresi.

Le diacre a traduit du slavon, mais ni le grec ancien ne lui était inconnu.

En Transylvanie prédominaient les ouvrages occidentaux en latin.

Pour la même région, l'Allemagne, devenue au XVI[ème] siècle le noyau de résistance de la Réforme, représentait le centre irradiant d'où émergeait avec prépondérance la pensée européenne, cristalisée par la Réforme dans un mouvement socio-politique au caractère anticatholique et antiféodal (manifesté sur le plan réligieux).

L'un des idéaux les plus forts des idéologues de la Réforme a été l'introduction des langues nationales dans les services de culte par les traductions de la Bible qu'on avait déclarée la source unique des vérités de la croyance.

L'église luthérienne et les autres églises protestantes ont connu un rapide répandissement autant dans l'Occident entier que dans les régions sud-slaves, même à Constantinople, en déployant un prosélytisme ténace.

Dans ce cadre idéologique, Coresi n'était pas insensible aux influences qui se manifestaient.

Il ne faut pas oublier qu'au moment où il imprimait *Catehismul* (1559), en Transylvanie circulaient déjà les catéchismes luthériens (celui imprimé par Honterus en 1548 et celui imprimé par Heltai Gáspár en 1550). Donc il n'est pas étonnant que son ouvrages a suscité de vives controverses; étant donnée l'impossibilité d'identifier exactement son modèle (malgré la multitude des recherches et des comparaisons de textes), le *Catehism* de Coresi se présente comme "une compilation de livres similaires qui avaient circulé à l'époque et qui avaient des affinités prouvées tant avec la Réforme qu'avec la tradition byzantine."[3]

Sous le signe de la Réforme se situent aussi *Cartea de învăţătură* et le *Molitvenic* (imprimés par Coresi en 1567), livres que les Roumains n'ont pas acceptés.

Pourtant, considérer tous les livres en roumain de l'infatigable diacre comme un réflexe exclusif de l'influence luthérienne ce serait une

[2] *Mineiul lunii august*, préface Chesarie de Râmnic, édition Andrei Şaguna, Sibiu, 1854, p. 3.

[3] Traian Vedinaş, *Coresi*, Ed. Albatros, la collection "Monografii", Bucureşti, 1985, p. 55.

conclusion trop catégorique et *non sequitur* – insuffisamment démontrée d'une manière convaincante.

P.P. Panaitescu faisait remarquer, en ce sens, que le diacre Coresi, sujet des pressions exercées pour imprimer des livres luthériens ou calvins, il modifiait les textes commandés dans l'esprit orthodoxe et introduisait, au moins pour les aspects essentiels, les dogmes de la religion et du rituel orthodoxes.[4]

Le diacre même allait soutenir la canonicité du texte lorsqu'il imprimait *Psaltirea slavo-română* (1577): "Scrisu-v-am aceaste psăltiri cu otveat" [ = avec réponse – il s'agit d'unités phraséologiques intercalées, le texte roumain représentant la traduction de celui en slavon, donc la transposition, "la réponse" du premier]… "Şi vă rog ca, fraţii miei, să cetiţi şi bine să socotiţi, că veţi vedea că e cu adevăr."

L'imprimerie conduite par Coresi à Braşov (le sommet de son activité) se trouvait sous la protection de la hiérarchie écclesiastique de Valachie et de Moldavie, parce qu'ici on imprimait des livres pour ces deux pays aussi. Mais le support materiel d'un maire comme Hans Benkner ou comme Lukas Hirscher ne pouvait pas être refusé, en dépit de leurs intentions de promouvoir le luthéranisme parmi les Roumains. Par conséquent, contemporain et "agent" de la Réforme, Coresi a imprimé aussi des livres à la sollicitation des protestants, mais il a eu l'habileté de ne pas agiter les esprits dans la lutte confessionelle qui s'y donnait pendant son époque et il a eu une position équilibrée entre les moyens économiques de la Réforme et les directions de la tradition.

En ce sens, il n'échappe pas l'occasion de promouvoir ses livres, mettant en évidence pour les orthodoxes leurs canonicité: "Vă rugăm... în a cărora mână va veni aceastea cărţi creştineşti, cum mainte să cetească, necetind să nu judece, nece să săduiască [= dénigrer]… că nu e într-însele alte nemică ce numai ce au propoveduit sfinţii apostoli şi sfinţii părinţi." (dans le Prologue de *Întrebare creştinească* (1560) et dans l'*Epilogue* de *Tetraevanghel* (1559); pour être plus convaincant, il affirme ouvertement son rôle de censeur: "Şi deac-am cetit, bine am ispitit [= examiné, recherché] şi socotit şi am aflat că toate tâlcuiesc, adeverează şi întăresc cu Scriptura Sfântă" (*Cazania I*).

Nous avons fondé notre intervention justement sur ces professions de foi, petits fragments de texte – qui ouvrent, qui ferment ou qui se trouvent éparpillés dans les ouvrages de Coresi, il est vrai, avec parcimonie par rapport à nos attentes, fragments qui portent témoignage pour quelques

[4] P.P. Panaitescu, *Les origines de l'imprimerie en langue roumaine*, dans "La revue des études sud-est européennes", tom. VI, 1968, p. 35.

principes et convictions du diacre et en même temps, pour sa réceptivité et sa capacité de s'adapter à tout ce qui était nouveau et ancien autour de lui.

Donc nous ne sommes pas intéressés par les informations sur la date et le lieu de l'imprimerie ou par les personnes qui ont commandé et qui ont payé pour l'exécution du livre; de même, ni par l'accord des autorités ecclésiastiques ou par les noms des principes et des chefs de l'église, ni au moins par les noms des imprimeurs et de leurs apprentis.

En échange, nous avons essayé de déduire les significations de quelques affirmations: *quoi*, *combien* et *comment* "nous a parlé" Coresi de soi-même, de son travail, facilitant pour nous l'encadrement plus réaliste de son activité sur l'échelle des valeurs du temps qu'il a traversé, une époque de commencement pour la culture nationale.

Personnalité de premier rang aux débuts de l'imprimerie roumaine, Coresi a été longtemps connu sous le modeste appellatif de *diacre*, attribut devenu limitatif, grâce à la recherche, de plus en plus avisée, s'il ne s'agissait que des textes laïques contenus dans les livres religieux publiés, quoiqu'il ne faille pas oublier le nombre des titres imprimés (26) et le nombre total des pages: "ce qui représente plus de moitié de la production entière de livres dans les langues roumaine et slavone (47 titres) parue entre 1508 – 1600"[5].

Coresi était un érudit, reconnu et promu par ceux qui le soutenaient spirituellement ou matériellement: "Această luminată carte noi o deadem lu Coresi diaconul – ce era meşter învăţat într-acest lucru, de o scoase den cartea sârbească pre limba rumânească …", dit-on dans la préface de *Evanghelia cu învăţătură*.

Il était donc non seulement un maître imprimeur, technicien accompli, qui maîtrisait l'art de l'imprimerie (on a mis en évidence aussi "la lettre caractéristique à l'imprimerie de Coresi"[6]), mais on a découvert qu'il était aussi un maître dans l'art graphique[7].

Coresi avait l'autorité d'un traducteur compétent qui traduisait en roumain du slavon (langue qu'il connaissait bien, ce qui lui a permis de surmonter les difficultés caractéristiques à cette rédaction).

La plurivalence des qualités dont Coresi jouissait lui a donné la possibilité de participer à la traduction (ou à la révision)[8] des autres ouvrages à part ceux qu'on lui attribue; ses capacités lui ont permis de corriger, de

---

[5] Gernot Nussbächer, *Contribuţii privind activitatea tipografică a diaconului Coresi*, dans "Cumidava", XVIII, Braşov, 1983, p. 43.

[6] L. Demény, *A adus oare Coresi tiparniţa de la Târgovişte la Braşov?*, dans "Limbă şi literatură", 19, 1968, p. 89.

[7] Dan Simonescu, *Le vieux roumain*, dans "Arcades", 3-4, 1947, p. 14.

[8] I.C. Chiţimia, *Coresi, om de carte şi gândire românească în plan european*, dans "Cumidava", XIII, Braşov, 1983, p. 13.

styliser les phrases (parfois au prix des inexactités textuelles de traduction, au profit d'une langue plus coursive, avec quelques vertus d'expressivité)[9].

Dans une époque pas justement favorable, Coresi a été aidé, dans le plan de relations, par une qualité personnelle incontestable pour user de l'habileté nécessaire à la concrétisation des efforts déployés. C'est ainsi qu'au moment crucial quand on avait besoin de livre dans notre culture, il était consulté pour ses compétences.

Coresi affirme rarement la paternité du travail qu'il effectuait: "Cu mila lu Dumnezeu, eu, diiacon Coresi ..." (*Psautiers*) sau "Scris-am eu, diiacon Coresi, ot Târgovişte" (*Tetraevanghel*) – une formule "voïvodale"[10] (comme on a remarqué) dont l'origine se trouve dans le style des vieux documents redigés dans nos chancelleries princières, formule qui offre à Coresi la légitimité de "prince" des lettres roumaines.

Il ne cache pas le fait qu'il a du surmonter des difficultés extérieures: "Derept aceaia am scris cum am putut" (*Cazania* I), tout comme des difficultés de nature personnelle, visant ses propres limites: "Că ne-am nevoit ş-am trudit, iară mintea noastră şi firea doară nu se-au de toate domirit. C-am avut şi noi minte nedestulă şi întunecată, cum doară şi pre voi puteţi socoti, derept ce că şi voi înşivă sânteţi oameni cu inimă de ţărână, ca şi noi, şi cu fire nepreceptătoare de toate. Derept aceaia mulţemiţi şi blagosloviţi, nu procleţireţi [= ne pas maudire], ca şi voi blagolsovenie să aveţi" (*Cazania II*).

Il faut reconnaître qu'il n'y a pas ici un *captatio benevolentiae* quelconque; formulé dans le style des livres religieux, avec des notes accentuées de modestie, d'humilité même – il est réalisé dans une expression presque orale qui fait que la séquence entière des phrases se succède avec une certaine cadence de vers qui l'approche de la somptuosité de l'art oratoire: trois modalités différentes de s'exprimer (écclesiastique, populaire, rhétorique) qui visent le même but: la voie la plus convenable vers l'âme du lecteur.

Cette attitude confirme le dicton antique: *Homo sum, humani nihil a me alienum puto*[11] [Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger]. En même temps, il exprime le sentiment de la solidarité humaine, manifestée, comme nous l'avons vu auparavant, par l'appel direct au lecteur, lui aussi soumis à l'erreur: "Derept aceaia şi noi, greşiţii

9 Id. ib., p. 15. A voir le psaume 41/3-5: "În ce chip jeluiaşte cerbul la izvoarele apelor…" ou une description de nature dans *Cartea cu învăţătură*: "Iată amu că trecu iarna şi primăvara începe-se …"

10 N. Sulică, *Catehismele româneşti din 1544 (Sibiu) şi 1559 (Braşov),* dans "Anuarul liceului de băieţi «Papiu Ilarian» din Tg. Mureş", 1932-1935, 1936, p. 93.

11 Térence, *Heauton timorumenos*, I, 1, 125.

şi nedestoinicii şi ticăloşii, carii ne-am trudit acicea, noi ne rugăm şi ne milcuim [= nous demandons avec insistance] fiecărora care veţi ceti acicea sau veţi propovedui altora, sau veţi afla ceva neisprăvit bine, sau greşit, iară voi să dereptaţi, să nu blestemaţi" (toujours dans *Cazania II*).

Du point de vue stylistique on retient, une fois de plus, la cadence marquée par les séries synonymiques si fréquentes dans les textes du Moyen Âge: "greşiţii şi nedestoinicii şi ticăloşii…", "ne rugăm şi ne milcuim…", "neisprăvit bine, sau greşit".

Si par les idées contenues dans ses dévoilements Coresi s'avère comme une voix de son époque (qui peut autentifier des moments historiques, philosophiques, sociaux ou des mentalités), la forme d'expression, la langue de ses professions de foi (en tant que révélateurs d' horizons philologiques et esthétiques) le situent toujours dans ce contexte.

On a affirmé que quelques-unes des préfaces ou des postfaces de Coresi reproduisent celles du texte slavon traduit, très ressemblantes à d'autres textes non identifiés dans les modèles étrangers; mais leur auteur en roumain ("pre rumânie") est impliqué par son adhésion tacite à la source qu'il utilise et, plusieurs fois, par l'apport personnel, original, qui est le témoignage de son appartenance spirituelle spécifique. Jusqu'à la découverte des modèles réels de ces textes nous nous demandons si leur expression "coïncidait" avec l'attitude du diacre, avec ses intentions, ses buts, si l'idée ne lui avait engagé la conscience, quelle justification pourraient avoir des avouements si émouvants du type "şi mie tare plăcură" (*Cazania I*), "deaca o văzuiu" (*Evanghelia cu învăţătură*), "inima mea se îndulci" ? Et, de même, l'éloge touchant dédié au livre, formulé dans une langue roumaine extrêmement suggestive et claire, à la fin de *Tâlcul evangheliilor*? "Vă rog ca, fraţii miei, să cetiţi şi bine să socotiţi că veţi vedea voi înşivă cum că e mărgăritariu şi comoară ascunsă. Veţi afla într-înse desvătat [= avec satisfaction, avec joie]; în 20 de cărţi atâta învăţătură chiară [= claire] nu vreţi afla ca în ceastă carte".

Le livre comme cadeau, le livre lumière, vers lequel il veut attirer toujours plusieurs lecteurs, est nommé par une éblouissante métaphore – cette fois, incitante: le livre = trésor, "trésor caché" que seulement ceux qui feront l'effort de le lire pourront découvrir; la démarche de "l'encomion" se construit en *crescendo* et se termine par une habile hyperbole – toujours une exhortation à la lecture: "în 20 de cărţi atâta învăţătură chiară nu vreţi afla".

Donc est-ce que nous avons encore le droit de refuser l'originalité à *tous* ces dits?

Le mobile, le but et la destination des livres saints traduits par Coresi

en roumain représentent en même temps un acte politique, une action par laquelle les Roumains voulaient se tracer un destin culturel propre, tendance suivie par les autres peuples aussi: “Deaca văzuiu că mai toate limbile au cuvântul lui Dumnezeu în limba lor, numai noi rumânii n-avăm” c’est la formule qui nous accueille dans les *Psautiers* (1570, 1577, 1589), c’est le leitmotiv rencontré dans *Dojana cetitorilor* (l’épilogue de *Tâlcul evangheliilor* – 1567), tout comme dans les autres professions de foi qu’on a gardées de Coresi.

L’exhortation d’utiliser la langue nationale dans l’église sera répétée dans la préface de *Molitvenic*, avec plus d’énergie: “Rumâneaşte am scris acest molitvenic, cum să înţeleagă şi popa ce zice însuşi şi oamenii ce ascultă, că alte limbi înţeleg.”.

L’adverbe “rumâneaşte” avec lequel Coresi fait commencer *Polojenia* (la préface) se détache non seulement par sa position avant le verbe, mais aussi par le fait que le groupe entier adverbe – verbe précède l’objet de l’action. Comme dans un *ars bene dicendi* rhétorique, le contenu de la phrase est concentré au début.

Ces déclarations expriment le meilleur possible notre synchronisation avec le moment culturel du sud-est européen.

Coresi avait la “conscience” de la grande mission qu’il accomplissait; il allait justifier sa démarche (comme le faisaient beaucoup d’autres contemporains) avec des extraits savants des livres anciens qu’il véhiculait, en espèce, des livres bibliques.

Les mots de la *Première épître de St. Apôtre Paul aux Corinthiens* (chap. 14 / 19) se retrouvent avec des augmentations de subtilité dans le prologue de *Întrebare creştinească*, dans le prologue de *Tetraevanghel*, dans *Dojana cetitorilor*, l’épilogue de *Tâlcul evangheliilor*: “În sfânta besearică mai bine a grăi 5 cuvinte cu înţeles, decât 10 mie de cuvinte neînţelease în limbă striină”; altă dată (dans les *Psautiers*): “Întru besearecă mai vârtos cinci cuvinte cu înţelesul *mieu* [notre soulignage] să grăiesc ca şi alalţi să învăţ” et ainsi de suite.

De même que les mots de *L’Évangile de Matthieu*: “Cine ceteaşte să înţeleagă”.

“Să înţeleagă” [= qu’il comprenne] est le mot le plus fréquent qui exprime la motivation des traductions à partir de Coresi jusqu’à Dosoftei et plus proche de nous – dans les témoignages dont nous parlons.

Dans le prologue du *Molitvenic rumânesc* la citation biblique de l’épître de St. Apôtre Paul est soulignée par “Şi cu adevăr zice, cum în vânt grăiaşte popa când nu înţeleage, au el, au oamenii”.

La force de suggestion plastique de la dernière image (“în vânt grăiaşte”

= il parle dans le vent) a perpetué dans la sagesse des peuples l'idée de la vanité de tout effort sans résultat.

L'idée qui se dégage nettement, par des répétitions (comme nous l'avons vu) plus ou moins identiques – idée à laquelle Coresi fait subordonner toutes les autres – l'utilisation de la langue du peuple dans l'église et dans la culture – cette idée se rencontre aussi dans le commentaire de l'Évangile de Lucas.

Peut-être serons-nous accusés que nous remarquons l'activité tout à fait "consciente" du diacre aussi longtemps qu'il souligne lui-même ses intentions dans le contenu de ses livres, de même que dans les préfaces et dans les épilogues?

"Popa să spuie cuvântul lui Dumnezeu – Sfânta Evanghelie – în limba pre carea grăiesc oamenii, să putem înţeleage noi mişelamea" – fait remarquer Coresi dans *Cazania I* – "Ce folosu e lor deaca popa grăieşte în limbă striină rumânilor, sârbeşte – de nu înţeleg sau pre altă limbă ce nu vor înţeleage ascultătorii."

Coresi assume une responsabilité capitale à l'égard du mot écrit, car il réfléchit sur la propriété des termes, il choisit après une analyse rigoureuse la meilleure modalité de formuler les idées, évitant les ambiguités, tant qu'il lui a été possible: "C-am fost cugetat şi aceasta ca să fie mai lesne şi mai uşor a ceti şi a înţeleage pentru oamenii ceia proştii [ = simples]" – nous pouvons lire dans la préface de l'*Evanghelia cu învăţătură* **–** "Ş-am avut foarte grijă mare de aceasta ca să se tipărească cum am sfătuit, ca nemunui să fie acoperită, ce să fie mai lesne spre înţeles şi cătră cetit cu folos şi cu îndemnătură."

Un livre incompris est un livre "couvert" – comme on disait à l'époque métaphoriquement – "une fontaine scellée", au sens qu'une telle source d'eau ne pourra apaiser la soif à personne, ne pourra être utile à personne.

Le devoir de ceux cultivés était aussi celui de faire une chose tant "avec utilité qu'avec force d'exhortation", donc *util* et *stimulant*, mission que Coresi confiait aux lecteurs instruits du temps pour qu'ils moyennassent l'accès des masses à la culture; ceux-ci étaient d'abord les prêtres et les grammairiens aussi: "Să fie popilor rumâneşti să înţeleagă, să înveaţe rumânii cine-s creştini" (*Tetraevanghel* – épilogue), " ... fraţii miei, preuţilor, scris-u-v-am", "să vă fie de înţelegătură şi grămăticilor" (*Psautiers*).

Les écclesiastiques, animés par la tendance de s'éloigner du slavon, étaient, en fait, les plus intéressés d'utiliser les livres saints dans la langue vernaculaire; la circonstance "propose" ainsi l'érudit diacre – habile économiste – (respectant, biensûr, les proportions), Coresi apparaît au moment propice avec son offre pour la demande du marché: "Am avut

jelanie pentru sfentele cărţi creştineşti Tetraevanghel şi am scris aceaste sfente cărţi de învăţătură" (Prologue – *Tetraevanghel*) ou: "Am văzut jelanie a mulţi preuţi de Tâlcul evangheliilor, cum să poată şi ei propovădui şi a spune oamenilor învăţătură după cetitul evangheliei (*Cazanie I*) ou: "Foarte cu inimă fierbinte şi cu jale aprinsă, de mult jeluiia la această luminată carte" (*Cazania II*).

Par sa *Parole aux lecteurs*, considérée aussi comme une carte de visite vouée à recommander l'ouvrage dont elle constituait le prologue, Coresi engageait un dialogue avec les bénéficiaires de son travail, commençant avec "sfinţi părinţi, oare vlădici, oare episcopi, oare popi au grămătici" ("les saints pères, soit prélats, évêques, prêtres ou grammairiens ...").

Connaissant le ton fulminant de *Cazanie I,* le diacre avertisait les lecteurs: "Ce, fraţii miei, unde ceartă această carte pre vlădici, episcopi, popi, călugări şi pre domni, nu ceartă pre cei buni, ce pre cei răi. Bunii să nu ia pre sine. Şi carii vor fi cu vină certaţi, ei să se pocăiască şi să lase răutatea şi să îmble cu dreptate."

Serait-il possible que le diacre Coresi ait envisagé, dans une hiérarchie cléricale et sociale si correctement établie, les plus visés transgresseurs de la bienséance?

"Le grand mérite de ces livres (il s'agit des traductions de Coresi) est peut-être celui (soulignait N. Iorga) d'avoir réuni spirituellement tous les Roumains, par la vie culturelle, qui a réussi à franchir les frontières. Par leur intermédiaire, plus que par les vieux manuscrits … on a constitué une vie littéraire commune à tous les Roumains."[12]

D'ailleurs, la première destination des livres imprimés avec la presse de Coresi est préfigurée dans les préfaces et dans les épilogues; ils étaient offerts *à tous les Roumains*: "Şi scoasem Sfânta Evanghelie, şi zeace cuvinte, şi Tatăl nostru şi Credinţa apostolilor să înţeleagă toţi oamenii cine-s români creştini" (le prologue de *Întrebare creştinească* ou dans le *Tetraevanghel* et les *Psautiers,* tout comme dans *Cazania I*: "Şi am scris cu tipariul voauă fraţilor rumânilor, să fie pre învăţătură.").

Source de spiritualité, d'élévation morale, le livre était destiné à rassembler d'une manière emblématique les aspirations des Roumains au-delà des frontières d'État.

Le support réciproque existant entre les provinces habitées par les Roumains, en ce qui concerne l'imprimerie et la diffusion du livre, dépendait donc non seulement du cadre culturel, mais aussi de *politeia*: "Derept aceea în multe părţi am întrebat, şi am căutat până o am aflat în Ţara Românească

[12] N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, ap. Antonie Plămădeală, *Dascăli de cuget şi simţire românească*, Bucureşti, 1981, p. 65.

la arhimandritul Serafim, în cetate în Târgovişte" – écrivait Coresi de Transylvanie au sujet de *Evanghelia cu învăţătură*, dans sa préface: "Iară după ce o am oblicit [= je l'ai trouvé], iară eu foarte m-am bucurat şi cu multă rugăciune cerşutu-am de la sfinţia lui şi mi-o au tremis".

Si par les significations déchiffrées dans les professions de foi nous avons essayé de mettre en évidence les options de Coresi quant à son raccord avec l'ensemble des idées, des opinions (politiques, scientifiques, artistiques), aux courants adoptés par son époque – un élément concret pourrait nous parvenir de la citation des sources que le diacre avait utilisées. Or les seuls indices de ce genre se trouvent dans les Psautiers et dans Cazania II: "am scos den cartea sârbească pre limba românească…", information vague qui a orienté, durant des siècles, l'idée de la dépendance exclusive de Coresi par rapport aux textes slavons.

Mais la note qu'on peut lire à la fin du psaume 76 du *Psautier* (1570) constitue la preuve qui laisse entrevoir le contraire: Coresi s'éloigne du texte biblique et après un espace typographique blanc, il écrit: "Cu ajutoriul Domnului dospiiu [= je suis arrivé à] în mijlocul luminateei carte, mai dulce de miiarea şi strediia [= le miel de la meilleure qualité qui s'écoule de soi-même du rayon]".

A la première vue nous avons à faire avec la pieuse reconnaissance du traducteur envers Dieu (qui l'a aidé à accomplir la moitié du travail auquel il s'était engagé) et en même temps avec une formule encomiastique (enrichie du point de vue stylistique par rapport aux productions précédentes), faisant l'éloge du livre.

Ce sont, au fond, des variations sur des thèmes déjà discutés.

De cette manière nous avons interprété nous-mêmes le texte mentionné, dans l'édition consacrée aux psautiers de Coresi.

Il semble pourtant que ce fragment puisse nous dire quelque chose de plus sur l'horizon des connaissances du traducteur, mais sans qu'il le fasse tout à fait explicitement.

Un texte laïque, *introduit toujours après le Psaume 76*, dans la *Bible de Bucarest* (1688), a provoqué, à un certain moment, de vives disputes parmi les spécialistes du domaine.

On a soutenu que les 10 *Stihuri la dumnădzăiescul David* inclus dans la *Bible de Şerban Cantacuzino* seraient des compositions originales de Radu Greceanu et ils ont été commentés comme les premiers vers en mètre antique redigés en roumain[13].

C'est une opinion infirmée avec des preuves incontestables visant le

[13] G.F. Ţepelea, *Versuri în metru antic în Biblia de la Bucureşti (1688)*, dans "Limba română", nr. 1/1963, p. 81-85.

texte en cause, avec la démonstration de la paternité de la *traduction* de ces vers par Nicolae Milescu, qui avait transposé du grec *Le Vieux Testament*[14].

Virgil Cândea, qui est arrivé à cette conclusion en confrontant la traduction de Milescu avec les sources, a trouvé ces lignes dans les deux éditions de la *Bible* grecque utilisée par les traducteurs roumains du XVII[ème] siècle: celle de Francfort – 1597, p. 506 et celle de Venise – 1687, la même page.

Selon le titre et le contenu, il s'agit d'une épigramme, l'ornement littéraire habituel dans tant d'œuvres byzantines, originales ou traductions.

La recherche de Virgil Cândea établit l'original des vers reproduits par les auteurs de l'édition de Francfort (réédition de celui aldine de Venise, 1518) et elle cite la variante initiale des vers publiés dans le *Psautier* imprimé par Alde Manuce à Venise, en 1494.

C'est curieux le fait que entre le dernier psautier de Coresi (celui de son fils Şerban – 1589) et celui de la *Bible de Bucarest* il n'y a aucune autre édition roumaine des psaumes qui ait un texte non biblique intercalé au milieu du livre.

L'épigramme a été encore imprimée seulement dans des éditions grecques ultérieures, celle de Antim Ivireanul (Snagov, 1700) et celle de Dimitrie Theodosiu (Venise, 1759).

Nous avons analysé intuitivement les informations sur l'étrange fragmentation du texte des psaumes (réduits à moitié) et la formule avec laquelle finit l'épigramme de la *Bible de Şerban Cantacuzino* (1688): "Lui Dumnedzău slavă", suivie par un titre du *Psautier* en entier: "A armoniei sfinte, ca miiarea de dulce cântările lui David"[15] – et nous avons tout considéré comme une clef dont on se sert pour pouvoir, 500 ans après l'époque de Coresi, avancer l'idée que le diacre se remarque comme un incontestable récepteur des valeurs de son temps, non seulement des valeurs est-slavons, mais aussi de celles européennes, occidentales.

Les similitudes frappantes entre les deux faits présentés au-dessus, le lieu de l'interruption du texte biblique et le texte introduit par Coresi après la *X[ème] Cathisme* (attesté pour cette époque seulement dans les *Psautiers* de Coresi), tout cela constitue des éléments qu'on ne peut pas rejeter.

Il nous paraît moins habituel le fait que le miracle de cette découverte

---

14 Virgil Cândea, *O epigramă grecească tradusă de spătarul Milescu*, dans "Limba română", nr. 2/1963, p. 291- 295, et dans le vol. *Raţiunea dominantă, Contribuţii la umanismul românesc*, Ed. Dacia, Cluj-Napoca, 1979, p. 215-221.

15 *Biblia adecă dumnezeiasca Scriptură a Vechiului şi Noului Testament.* Tipărită întâia oară la 1688, în timpul lui Şerban Vodă Cantacuzino, Domnul Ţării Româneşti. Retipărită după 300 de ani în facsimil şi transcriere, cu aprobarea Sfântului Sinod şi cu binecuvântarea Prea Fericitului Părinte Teoctist, Patriarhul Bisericii Ortodoxe Române, Ed. Inst. Biblic, Bucureşti, 1988, p. 406.

a été possible par l'intermédiaire des études effectués sur un texte imprimé un siècle après Coresi – *La Bible de Bucarest*, 1688.

*Sub specie aeternitatis*, les textes roumains anciens semblent avoir encore des mystères à dévoiler; dans notre cas la recherche des sources de l'épigramme de *La Bible de Bucarest* nous confirme une fois de plus que pour le début de l'imprimerie roumaine, Coresi est loin d'être un modeste maître typographe; doué à la capacité de comprendre la complexité de son temps, il s'est mis au service du livre avec son esprit et son âme; sans choisir des sources unidirectionnelles, le diacre avait, paraît-il, l'ouverture d'esprit propre à l'homme instruit. C'est justement le motif pour lequel on s'est permis de l'invoquer, comme un emblème à travers les siècles, pour qu'il fasse acte de présence, en tant que personnalité exceptionnelle, à notre réunion: LIVRE. ROUMANIE. EUROPE.

# UN LIVRE SCOLAIRE INCONNU. CONTRIBUTIONS À L'OUVRAGE BIBLIOGRAFIA ROMÂNEASCĂ VECHE

*Alin Mihai GHERMAN*

Malgré les efforts remarquables déployés jusqu'à présent pour identifier toutes les impressions roumaines anciennes, les bibliothèques offrent encore la surprise de la découverte d'exemplaires inconnus et, parfois, de plus en plus rarement – il est vrai – de livres inconnus.

J'ai eu la chance de vivre un tel événement dans la bibliothèque privée d'un ancien professeur réfugié de Bucovine en 1940. Dans sa belle collection, parmi les livres de philologie et théologie j'en ai trouvé un ayant les dimensions 12x19 cm; le texte mis en page occupe 9.7x15.5 cm, format *in octavo* grand, intitulé *Bucoavnă pentru întrebuinţarea junimii moldo-române din Bucovina* (*Abécédaire à l'usage des jeunes Moldaves et Valaques de Bucovine*), imprimé à Cernăuţi (actuellement en Ukraine, Tchernovtsy) „chez Edtard [probablement: Eduard] Viniarj", sans année de parution. Le livre, formé de 70 pages numérotées avec des chiffres arabes, contient 4 cahiers de 16 pages et un cinquième ayant seulement 6 pages. Non mentionné dans *Bibliografia românească veche* (*Bibliographie roumaine ancienne*) ou dans ses suppléments, ni dans *Bibliografia românească modernă* (*Bibliographie roumaine moderne*), cet ouvrage complète en quelque sorte l'image de la vie culturelle de Bucovine dans la première moitié du XIX^e^ siècle.

*Description du livre*

La reliure originaire de l'exemplaire consulté est en carton recouvert de papier à décorations florales en teintes marron et vertes.

La page liminaire et la page finale sont en papier kraft plus épais que celui utilisé pour l'impression du texte.

Page 1 (non numérotée): la page de titre.

Page 2: page blanche.

Page 3: l'inventaire des 40 caractères cyrilliques: a, b, v, g, d, e, ¥, z, i, Ï, k, l, m, n, o, p, r, s, t, ¶, u, f, x, ÿ, c, ç, þ, w, ß, õ, h, Õ, (å), ü, Þ, ý, ä, µ, ¦. Manque le caractère Ô, utilisé dans le corps de *Bucoavnă* ... Manque, également, *titla* («le title» – signe graphique qui marque l'abréviation et les caractères cyrilliques à valeur numérique) employé dans une section du livre réservée à la prononciation dans la lecture des termes ecclésiastiques (Ïs., xs., e¦gelïe, dvd., dmze¶ etc.), ce même caractère servant couramment à l'abréviation du syntagme dmn¶l¦i änvßcßtor; le tilde est présent aussi dans la dernière section (p. 70) dédiée aux chiffres.

Pages 3-9 (26 lignes/page): le «tableau des syllabes»[1], contenant des exercices de prononciation par groupes de un à trois mots, ainsi que la liste des adjectifs numéraux de 1 à 10.

Page 10: la liste des majuscules des 36 caractères cyrilliques: a, b, v, g, d, e, ¥, z, i, Ï, k, l, m, n, o, p, r, s, t, ¶, u, f, x, ÿ, c, ç, þ, w, ü, æ, ä, Ô, Þ, ý, µ, ¦.

Pages 10-48 (26 lignes/page): Exercices gradués de lecture, depuis des mots monosyllabiques (formés de deux caractères) à des mots complexes, depuis des unités isolées à de petites séquences textuelles. On remarque, dans certaines portions du texte, qu'ils sont groupés thématiquement, sur les principes des nomenclatures inaugurés par Comenius: «la tête, le front, les tempes, les yeux, les sourcils, les cils, les paupières, les oreilles etc.». Un syllabaire est mis à la disposition des intéressés, afin de leur faciliter la lecture des mots plurisyllabiques (par exemple, än-tre-b¶-in-ca-zß).

Page 49: un nouvel inventaire des majuscules (distinct du précédent) et des lettres de taille normale, en caractères graphiques de dimensions plus réduites. Parmi les 27 majuscules certaines sont empruntées à l'alphabet cyrillique russe (appelé aussi «l'alphabet civil»: a, b, v, g, d, e, ¥, z, i, Î, k, l, m, n, o, p, r, s, ó, f, x, c, ç, þ, ù, ä, Ô. Parmi les minuscules, pour les cyrilliques t et z l'auteur indique les caractères latins équivalents, preuve de l'étape initiale d'utilisation de l'alphabet de transition; certains caractère sont, à leur tour, puisés dans les cyrilliques russes: a, b, v, g, d, e, ¥, z (z), i, k, l, m, n (й sic!), o, p, r, s, t (t), ¶, f, x, c, ç, þ, щ, ß, ä, Ô.

Pages 49-69 (29 lignes/page): Lectures de petites dimensions.

Page 70: «L'adjectif numéral ecclésiastique, arabe et romain», tableau qui expose les valeurs numériques des caractères cyrilliques jusqu'au symbole de la valeur 1000, avec leurs équivalents en chiffres arabes et

[1] Par une erreur typographique, due peut-être à la confusion des cyrilliques ¦ et ¶, le mot est érit s¶labelor.

romains. Pour les caractères cyrilliques, la valeur numérique est marquée à l'aide du tilde.

Les caractères typographiques utilisés sont métalliques, mais de tailles différentes sur l'ensemble des 70 pages imprimées. Plus gros sur les premières 48 pages, ils ont des dimensions plus réduites sur les 22 pages suivantes.

*Datation*

A Tchernovtsy, à l'époque – selon les informations dont nous disposons actuellement – le seul typographe à détenir pendant 15 ans la patente d'imprimer des livres roumains était Peter Ekhard (Petru Ecard)[2]. *Catehismul mic românesc, slavon şi nemţesc* (*Le petit Catéchisme roumain, slave et allemand*) paru en 1805 compte comme son premier livre paru, et *Chrestomaticul românesc* (*Chrestomathie roumaine*) de T. Racoce, 1820 – comme le dernier. Par conséquent, l'activité du typographe Edtard Viniarj doit être placée en dehors de cet intervalle. L'aspect typographique, l'utilisation systématique des chiffres arabes, la numérotation des cahiers en chiffres arabes etc. sont autant d'arguments plaidant contre une datation antérieure à 1805.

L'absence de tout repère chronologique inscrit sur le document, le filigrane fragmentaire du papier ne permettent des appréciations sur la datation que par le biais d'arguments typographiques, philologiques et historiques:

1. l'emprunt de caractères de l'alphabet cyrillique russe est constaté dans nos textes imprimés ultérieurs à 1800;

2. l'utilisation de l'alphabet de transition est constatée dans nos textes imprimés datant de la dernière décade des livres roumains anciens (1820-30) et des deux décennies suivantes.

Ces éléments nous conduisent à une datation approximative placée entre les années 1820-1830 et, avec plus de risques d'erreur, après 1840.

*Observations sur la langue de l'**Abécédaire***

Le livre avait un public bien ciblé. Comme le montre le titre, il était destiné « l'usage des jeunes Moldaves et Valaques de Bucovine»[3], intention qui, évidemment, se voit pleinement reflétée dans la langue du texte. Il suffit de parcourir la leçon concernant les unités de mesure pour entrevoir/ percevoir l'espace interculturel de la Bucovine à l'époque, où la tradition

[2] Entre 1830-48 les éditions roumaines de Tchernovtsy ont été publiées dans la typographie de Mihai Ehjard, fils de Petru.

[3] Ce syntagme est identifié dans presque tous les livres imprimés dans l'Empire entre 1790 et 1830.

de la culture roumaine ancienne cohabite avec les innovations de la culture moderne occidentale, mais aussi avec les influences polonaises: „Eu am învăţat la şcoală a număra de la unul, doi, trei, până la doaăzeci. Domnul învăţătoriu au arătat (1) *bani*, un dinariu, dutcă, creiţariu, groşiţă, cinceacă, grivnă şi sorocoveţ. Un creiţariu are patru dinari sau două giumătăţi, cinceaca are cinci, grivna zece şi sorocoveţul cincizeci de creiţari. Eu ştiu aşijderea cum (2) *să măsură* şi cum (3) *să cumpăneşte*. (4) Postavul, materia, pânza să măsură cu cotul. Cotul are patru asemene părţi, care certuri să cheamă. Doău certuri fac o jumătate de cot. (5) Pânea, bobul, mazărea, ovăsul, mălaiul mărunţel să măsură cu coreţul. Coreţul are patru pătrări (baniţe) sau şesă demerli. (6) Laptele, vinul, berea, oţătul să măsură cu oca. O ocă are patru litre; o litră – doaă sîngeapuri. (7) Zaharul, cafeoa şi altele marfe să cumpenesc cu cumpăna. La aceasta să ia o cumpănitoare greutate, piatră, de fier, de plumb sau de altceva. O ocă are trii fonturi leşeşti. Un font are patru pătrări de font. Fieştecare patrare de font are opt loturi”[4]. Sont énumérées les principales (1) unités monétaires, (2) de mesure et (3) de poids avec leurs divisions, pour (4) les marchandises (*le drap, les tissus épais, la toile*) et (5) denrées (*le pain, les pois chiches, les petits pois, l'avoine, la farine de maïs*), (6) liquides (*le lait, le vin, la bière, le vinaigre*) et (7) solides (*le sucre, le café*), appartenant aux trois civilisations en contact.

Avec la mention que l'*Abécédaire* ne contient aucune référence à la latinité de la langue roumaine et à la romanité du peuple roumain – préoccupation récurrente dans les textes de l'École transylvaine et de son héritière, l'École latiniste transylvaine –, force est de remarquer que le texte foisonne de lexies et de phonétismes régionaux, tels: *degitul, dobăş, dubălărie, gădilire, gealău, giur, guzan, ier* (pour *vier – verrat*), iermi (pour *viermi – vers*), *iertăganul, jâlţ, jig, nard, sămui* (*compter*), *şaramoiul, şterc, tioc, tocmagi, zorzori* etc. D'ailleurs, la présence des régionalismes dans l'*Abécédaire* n'est pas un fait du hasard, une apparition en première non plus.

Le lexique riche en néologismes et régionalismes est, dans la majeure partie des cas, expliqué, très probablement pour des raisons pédagogiques, en faisant appel à la synonymie pour indiquer le lobe de l'oreille, le foie, le four, la nappe, la tasse, le justeaucorps, les pantalons, les chaussures, l'oreiller, ou encore la surprenante définition du bonnet en fourrure «căciula (ţâsma de grumazi)» etc.

A l'époque, l'univers quotidien d'un petit écolier de Bucovine était en plein renouveau. On remarque donc, sans surprise aucune, la présence dans le texte d'un nombre important de néologismes, surtout quand il s'agit de rendre phonétiquement des caractères tels Ꙍ, ¦, ꙋ, ý, mais aussi dans d'autres

[4] *Bucoavnă*, pp. 26-28.

situations, correspondant à : brav *brave*, color *coloré*, conşcolar *collègue/camarade d'école*, costisi *coûter*, cvitanţie *quittance*, dejun *déjeuner*, fildiş *ivoire*, idropică *hydropique*, imn (orthographié ¦mn şi ımn) *hymne*, indighenat *indigné*, iparh (écrit ¦parx) *éparchie*, ipsilon *upsilon*, irou *héros*, modest *modeste*, psalmodie *psalmodie*, pseudo, revindicare *revendication*, saluta *saluer*, tindinea („tendon"), xant, xenotaful *xénotaphe* (consignation des étrangers de la cité), xerex, ximen *hymen* etc.

L'*Abécédaire* a été élaboré à partir d'un autre rédigé en allemand; la preuve en sont les nombreux calques linguistiques ayant comme modèle cette langue, fait accentué par le lexique emprunté à cette même source: *danţ* (danse), *ţirc* (cirque), *şrub* (vis), *ştraf* (amende), *ştelt* (position), *şână* (rail) etc.

*Observations sur le contenu de l'* ***Abécédaire***

Comme nous l'avons déjà dit, cet Abécédaire n'a aucun élément par lequel il puisse être rattaché à l'École transylvaine. Il est plutôt conçu selon l'idéal général de l'époque des Lumières, qui se proposait d'éduquer l'enfant dans le respect des relations familiales normées par des règles fermes et explicites, et qui visait aussi d'inculquer aux jeunes l'esprit de citoyenneté, de cultiver chez eux la responsabilité envers la société. Nous y reconnaissons les lignes directrices du système d'enseignement de l'Empire austro-hongrois après la réaction suscitée par les réformes de Joseph II, la Révolution française, mais surtout après le Congrès de Vienne, lors duquel les idéaux politiques et réformistes sont nettement séparés des principes de l'éducation officielle.

Vers la fin du manuel ces principes éducatifs sont parfois formulés, en distiques disposés en brèves compositions versifiées:

*Un jeune noble de coeur ne se réjouit pas du malheur des autres,*
*Au chagrin des autres il pleure, leur joie il consent à la partager.*
*Ne passe pas à côté de la pauvreté d'un pauvre miséreux,*
*Il est un homme tout comme toi, qui a besoin de l'aide d'autrui*[5].

Ou:

*Mon fils, ne fais rien qui t'oblige au repentir,*
*A cette amère parole oh! je te fais réfléchir.*
*Sois come la douce violette qui fleurit discrète,*
*Sois également pieux, généreux, même si ignoré des autres*[6].

Ou:

*Tu ne seras enfant éternellement,*

---

[5] *Idem*, p. 62.
[6] *Idem*, p. 61.

*Les adultes ont été enfants et tu seras ce qu'ils sont.*
*Mon fils, je t'aime, et ne m'en veuille pas*
*Pour te mettre en garde des dangers.*
*Les parents ne te veulent pas de mal;*
*Ecoute sans demander „pourquoi"?*
*Avec tes frères et soeurs vis en paix,*
*Tes biens, au besoin, partage-les avec eux.*
*Ne dénonce ton frère pour rien au monde,*
*Laisse-lui du temps peut-être se repentira-t-il.*
*Méfie-toi de l'acharnement, chasse-le,*
*C'est un fardeau trop lourd pour chacun et pour tout le monde.*

*Conclusions*

Détaché de l'espace politique transylvain, Bucoavna (l'Abécédaire) exprime la mentalité d'un autre milieu culturel, celui de Bucovine, où l'exercice de l'administration autrichienne avait réussi à créer, ne fut-ce que pour une durée éphémère, une atmosphère cosmopolite, peu sensible au facteur national. Le livre marque, une fois de plus, un moment important dans la vie culturelle des Roumains de cette région, représentant, à notre science, le premier abécédaire scolaire proprement dit rédigé ici, et qui nous permet de supposer l'institutionnalisation, dans cet espace, de formes d'enseignement primaire en roumain.

L'Abécédaire contient des portions où une main a intercalé des mots roumains ou des fragments manuscrits traduits en allemand, ce qui prouve qu'il a servi à un lecteur dont nous ignorons l'identité, comme méthode d'apprentissage de la langue roumaine.

Avec des points d'interrogation qui attendent des réponses (plus de précision dans la datation du texte, l'impression du texte réalisée par un typographe autre que les Ekhard, qui – à cette seule exception – avait, à l'époque, le monopole d'imprimer des textes roumains), nous concluons cette brève incursion en marge d'un abécédaire inconnu, convaincu d'avoir découvert quelques aspects inédits de la vie culturelles des Roumains de Bucovine au début du XIX$^{e}$ siècle.

# THE ILLUSTRATION OF THE ROMANIAN BOOKS FROM BRASOV, PUBLISHED BY THE BROTHERS CONSTANTIN AND ION BOGHICI (TRADERS) – SOME REMARKS

*Ruxandra Moaşa Nazare, Ph. D.*

At the beginning of the 19th century, in the printing house of Brasov, a series of Romanian books was published by Constantin and Ioan Boghici. Well known traders, their activity, together with that of other members of the Boghici family, was mentioned in many historical works[1]. Their contribution in supporting both the church and the book publishing into Romanian language was mentioned in works dedicated to the history of literature, the church, the book and the education[2]. All these quoted their name among other important publishers interested in the topic of culture. The biographical studies written by Axente Banciu and the synthesis

[1] Bartolomeu Baiulescu, *Monografia comunei bisericeşti gr. or. române a Sf. Adormiri din Cetatea Braşov* (The Monograph of the Romanian Greek-Orthodox Church Community of the Assumption from Brasov), Brasov, 1898, p. 52; Sterie Stinghe, *Documente privitoare la trecutul românilor din Şchei* (Documents concerning the Past of the Romanians living in Schei Neighbourhood), Brasov, 1899, vol. I, passim; N.G.V. Gologan, *Cercetări privitoare la trecutul comerţului românesc din Braşov (Research about the History of the Romanian Trade in Brasov)*, Bucharest, 1928, pp. 64, 69; Axente Banciu, «*Suflete uitate. Boghicii*» (The Forgotten Souls. Boghici Family), *Ţara Bârsei* (Barsa Country) Magazine, Brasov, II, 1930, no. 5, pp. 385-392; no. 6, pp. 481-494; Eugen Pavlescu, *Meşteşug şi negoţ la românii din sudul Transilvaniei (sec. XVII-XIX)* (The Crafts and the Trade of the Romanians from Southern Transylvania – 17th-19th Centuries), Bucharest: Academy Publishing House, 1970, pp. 61, 237.

[2] N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688-1821)*, vol. II *Epoca lui Petru Maior. Excursuri*. ediţia I (History of the Romanian Literature in the 18th Century. Petru Mayor's Epoch.), Bucharest: Minerva Publishing House, 1901, pp. 285, 325, n. 4. See also the second edition, vol. II, edited by Barbu Theodorescu, Bucharest: Education Publishing House, 1969, pp. 235, 264, 266; Candid C. Muşlea, *Biserica Sf. Nicolae din Şcheii Braşovului*, vol. I (1292-1742) (St. Nicholas Church in Schei – Brasov), Brasov, 1943, pp. 60, 276, 290, 292, 294; Dan Simonescu, Gheorghe Buluţă, *Pagini din istoria cărţii româneşti* (Pages from the Romanian Books History), Bucharest: Ion Creanga Publishing House, 1982, p. 69; Vasile Oltean, *Şcoala Românească din Şcheii Braşovului* (The Romanian School in Schei – Brasov), Bucharest: Scientific and Encyclopaedic Publishing House, 1989, pp. 178-179.

belonging to Mircea Tomescu have both emphasized the range of Boghici brothers as publishers[3]. Axente Banciu was the first who has offered rich and clear documentary data. His information was quoted by all those interested in the culture and the printing history. However, A. Banciu did not study in deep the titles of the books from the Julius Gross'bibliography and also in the Old Romanian Bibliography (BRV) drawn up by I. Bianu and Nerva Hodoş. Today, a general image on Boghici's publishing activity, completed by new data from the catalogues containing old book collections, could be very useful from many points of view.

Their publishing initiative was possible and stimulated by taking on lease the Romanian Department of the Publishing House from Brasov, which belonged to a German Saxon Senator, Johann Georg Edler von Schobeln. On the 25th of May, 1804, C. Boghici was signing a six-years-agreement. That contract was giving him the right to print only in Greek, Romanian and Serbian languages. He paid a rent of 400 florins per year. Schobeln reserved for himself the right to publish in German, Latin and Hungarian. At the same time, the senator stipulated a compulsory condition: the name of the owner of the publishing house had to be mentioned on all the Romanian books published by Boghici. When the senator died, on the 15th of October 1805, the agreement was carried on by his widow, Regina von Schobeln[4].

***Printing material.*** During the year of 1804, C. Boghici sent the printer Michael Dürr to Pest in order to mould new characters and to buy other necessary materials for the Romanian printing department. On September of the same year, he had come back with a new set of letters and also a new apprentice. The Romanian printing department started to work on the 1st of August, 1805, when the agreement itself became valid. The contract ran until the 1st of August, 1816. Then, Franz Schobeln, the senator's son, claimed back from C. Boghici the Romanian printing press. A conflict rose with that occasion, between the partners, who finally appealed to the court of law. This episode is an opportunity for the researchers to find out interesting details about the printing material, the ownership and their real value. According to Franz Schobeln's statement, made after 1816, a certain quantity of metal was sent to Pest for moulding new characters. C. Boghici has also received the necessary metal from the owner of the publishing

[3] A. Banciu, «Suflete...»; Mircea Tomescu, *Istoria cărţii româneşti de la începuturi până la 1918* (The History of the Romanian Books from the beginning until 1918), Bucharest, Scientific Publishing House, 1968, pp. 123-124, 141.

[4] Axente Banciu, «Suflete…», no. 4, p. 299. Banciu edited the German original contract between C. Boghici and Schobeln, pp. 306-309. For more details, see my paper, «Books printed by Constantin and Ioan Boghici, Merchant Brothers from Braşov», in *Libraria. Studii şi cercetări de bibliologie* (Libraria Yearbook. Studies and Researches on bibliology), VI, Targu-Mures, 2007, pp. 311-323.

house and from this metal he moulded new types, in M. Dürr's oven from Braşov. The remains, together with the metal received from the owner, in 1815, were sent to Sibiu for moulding other characters. C. Boghici denied the fact that he would receive such a quantity of metal. He estimated the value of the characters, made on his account, after his contract expired, to a sum of 2000 florins. It is obvious the fact that Schobeln Printing House has had the privilege of printing the Romanian books and, in general, the Orthodox ones. This publishing house was leasing its printing, being also involved in purchasing the new types and in hiring the staff. In turn, the leaseholder was investing in the printing material, automatically becoming its owner[5].

***The personnel.*** Michael Dürr and especially Friedrich August Herfurt were the main printers who worked for publishing the Romanian books in Brasov. The agreement signed by the senator was enforcing C. Boghici to hire Michael Dürr, born in Sibiu, and his son and grandson. Dürr had come to Brasov on May, 1804, when he offered his services to the senator Schobeln, as a printer for Romanian books. The German Saxon owner hadn't have the appropriate printing material, being very used, so he was forced to postpone Dürr's hiring until the agreement with Boghici was signed. After purchasing the new types, Dürr printed the first four books[6]. Unfortunately he died, soon after, in August, 1806[7] and he was replaced by Herfurt[8] and Ioan Henning[9].

Along their whole publishing activity of 12 years Boghici brothers edited many titles. M. Tomescu estimated their number to 23. We found only 21 volumes: Vasile Aaron, *Patimile şi moartea a Domnului şi Mântuitorului nostru Isus Hristos (The Passions and Death of Jesus Christ, our Lord and Saviour)* (1805)[10], Ioan Barac, *Istoria preafrumosului Arghir şi a*

---

[5] Axente Banciu, «*Suflete*...», pp. 300, 302-304.

[6] V. Aaron, *Patimile şi moartea...* (1805), Ioan Barac, *Istoria preafrumuosului Arghir...* (1805), *Bucoavnă* (1805), *Octoihul mic* (1805).

[7] A. Banciu, «*Suflete*...», pp. 300-301. The author did not mention Herfurt under the surname Friedrich August. We found two persons named Herfurt, with the surnames Ioan Friedrich and Ioan August, in the catalogues of old books. A. Banciu also have mentioned Ioan Vásárhelyi, whom we did not found, and have not mentioned Ioan Henning.

[8] Herfurt's name was printed under the following forms: Ioan Fridrih in *Octoihul mic* (1805, 1810), *Uşa pocăinţei* (1812), and Ioan August only in the *Molitvenic* (1811). More than that, he signed as a printer under the first name Fridrich: *Bucoavnă* (1808, 1811, 1816), *Floarea darurilor* (1808), Ioan Barac, *Istoria preafrumosului Arghir* (1809).

[9] Ioan Henning is mentioned as a printer only in *Floarea darurilor* (1807) and *Psaltire* (1807).

[10] Julius Gross, *Kronstädter Drucke 1535-1886. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte Kronstadts*, Kronstadt, 1886, no. 934, p. 102; *BRV*, II, no. 676, p. 454; *Cartea veche românească în colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare Bucureşti* (Romanian Old Books in the Collections of the Central University Library in Bucharest), foreword by Virgil Candea, Bucharest, 1972, no. 141, p. 123.

*preafrumoasei Elena (The History of Arghir, the Handsome and Elena, the Beautiful)* (second edition, 1805)[11], *Bucoavnă (Primer)* (1805)[12], *Octoihul mic (Small Hymnbook)* (1805, with two prints – one issued by Mihail Dürr and one by Ioan Fr. Herfurt)[13], *Ceaslov (Breviary)* (1806)[14], *Catihisis mic (Small Catechism)* (1807)[15], *Floarea darurilor (The Flower of Virtue)* (1807)[16], *Paraclisul Născătoarei de Dumnezeu (The Prayer of the Holy Virgin)* (1807)[17], *Psaltire (Psalter)* (1807)[18], *Bucoavnă (Primer)* (1808)[19], *Floarea darurilor (The Flower of Virtue)* (1808)[20], Ioan Barac, *Istoria preafrumosului Arghir şi a preafrumoasei Elena* (third edition, 1809)[21], *Octoihul mic (Small Hymn book)* (1810)[22], *Psaltire (Psalter)* (1810)[23],

11 Daniela Poenaru, *Contribuţii la Bibliografia Românească Veche* (Contributions to the Romanian Old Bibliography), Targoviste: Dambovita County Museum, 1973, no. 107, p. 102.

12 J. Gross, *Kronstädter*, no. 933, p. 102; *BRV*, II, no. 678, p. 455, cites Gross' work; Constantin Pascu, *Cartea românească veche în Biblioteca Brukenthal* (Romanian Old Books in Brukenthal Library), Sibiu, 1976, no. 152, p. 100.

13 J. Gross, *Kronstädter*, no. 935, p. 102; *BRV*, II, no. 683, p. 462, cites Gross' work, IV, no. 683, p. 274; D. Poenaru, *Contribuţii*, no. 683, pp. 261-262; Aurelia Florescu, *Tezaur Carte Românească Veche 1557-1830* (Thesaurus. Romanian Old Books (1557-1830), Craiova: Aius Publishing House, 2000, no. 1230, p. 369.

14 *BRV,* II, no. 693, pp. 477-478; *Cartea românească veche...*, no. 149, pp. 129-130; A. Florescu, *Tezaur*, no. 1275-1277, pp. 376-377; Dorin Teodorescu, *Cartea veche românească din judeţul Olt (1801-1830)* (Romanian Old Books from Olt County), Slatina: Foundation"University for Everyone" Publishing House, 2003, pp. 57-58. There is a difference in the book pagination, 601 pages instead of 616 pages in *BRV*. The author did not mention the missing pages. Could be a different print?

15 *BRV*, II, no. 715, pp. 497-498, IV, pp. 280-281.

16 Ibid., II, no. 718, p. 498-499; Maria Basarab, *Carte românească veche în muzeul din Deva. Catalog* (Catalogue of the Romanian Old Books in the Museum of Deva), Deva> Acta Musei Devensis, 1998, no. LVI, p. 99.

17 *BRV*, IV, no. 314, p. 126.

18 *Ibidem*, II, no. 726, p. 504; D. Teodorescu, *Cartea veche românească din judeţul Olt*, pp. 61-62.

19 C. Pascu, *Cartea românească veche în Biblioteca Brukenthal*, no. 167, p. 107.

20 *BRV*, II, no. 740, p. 531; *Cartea românească veche...*, no. 163, p. 137; Elena Dima, Gh. Buluţă, Simona Ceauşu, *Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului. Catalog* (Romanian Old Books in the Documentary Libraries of the National Archives. Catalogue), Bucharest, 1985, no. 220, p. 204.

21 J. Gross, *Kronstädter*, no. 937, p. 102, dated in 1812; *BRV*, III, no. 755, p. 1.

22 J. Gross, *Kronstädter*, no. 936, p. 102; *BRV*, III, no. 782, p. 28; Elena Dima, *Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului*, no. 234, p. 212; Elena Mosora, Doina Hanga, *Catalogul cărţii vechi româneşti din colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare „Lucian Blaga" Cluj Napoca* (Catalogue of the Romanian Old Books in the Collections of the"Lucian Blaga" University Library in Cluj Napoca), Cluj-Napoca, 1991, no. 439, p. 166.

23 *BRV*, III, no. 783, pp. 28-29; Dan Simonescu, Victor Petrescu, *Târgovişte, vechi centru tipografic românesc* (Targoviste, Old Printing Romanian Centre), Tîrgovişte, Dambovita County Museum, 1972, no. 46, p. 101; E. Dima, *Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului*, no. 235, p. 213; E. Mosora, D. Hanga, *Catalogul cărţii vechi româneşti*

*Bucoavnă (Primer)* (1811)[24], *Molitvenic (Orthodox Prayer Book)* (1811)[25], *Uşa pocăinţei (The Door of Repentance)* (1812)[26], *Bucoavnă (Primer)* (1814)[27], *Bucoavnă (Primer)* (1816)[28], *Psaltire (Psalter)* (1816)[29], *Ceaslov (Breviary)* (1835)[30].

***The illustrators.*** The engravers'names rarely appear in the books published by Boghici. In volumes such the *Small Hymn Book* and *Primer*, from 1805, a woodcut presenting the St. Trinity appeared, signed with two initials, D. and F., and dated in 1800. The *Hymn Book* from 1810 contains another one, presenting the scene of the Lord's Ascension, signed by Stan the P(rinter), but without artistic importance according to G. Oprescu[31]. In 1811, Ioniţ(ă) Ion Voina made for the *Molitvenic* (Orthodox Prayer Book) an woodcut presenting the scene of the God's Crucifixion. Three, out of the five, art prints which decorate the *Door of Repentance* are signed by Rafail, a monk from the Neamt Monastery. Dragoş Morărescu considers Mihai Ana Costa as the true engraver of the image entitled God's Resurrection, from the *Small Hymn Book* (1805)[32]. We accidentally know the engravers'

*din colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare „Lucian Blaga" Cluj Napoca*, no. 442, p. 167; Constantin Mălinaş, *Catalog de carte românească veche* (Catalogue of the Romanian Old Book), foreword by Prof. Dan Simonescu, Ph. D., Oradea: „Mihai Eminescu" Publishing House, 1993, no. 86, p. 95; A. Florescu, *Tezaur*, no. 1368-1371, p. 397; D. Teodorescu, *Cartea veche românească din judeţul Olt*, pp. 69-70.

24 *BRV*, IV, no. 342, p. 132.

25 *Ibidem,* III, no. 794, pp. 45-47; E. Dima, *Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului*, no. 238, p. 215; E. Mosora, D. Hanga, *Catalogul cărţii vechi româneşti din colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare „Lucian Blaga" Cluj Napoca*, no. 448, p. 168; A. Florescu, *Tezaur,* no. 1375-1378, pp. 398-399; D. Teodorescu, *Cartea veche românească din judeţul Olt*, pp. 70-71.

26 J. Gross, *Kronstädter*, no. 938, p. 102; *BRV*, III, no. 815, pp. 64-70; *Cartea veche românească...*, no. 187, pp. 149-150; E. Dima, *Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului*, no. 248, p. 227; E. Mosora, D. Hanga, *Catalogul cărţii vechi româneşti din colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare „Lucian Blaga" Cluj Napoca*, no. 461, pp. 171-172; A. Florescu, *Tezaur,* no. 1475-1478, p. 417.

27 D. Simonescu, V. Petrescu, *Târgovişte*, no. 52, pp. 103-104, quoted again by Dan Râpă-Buicliu, *Bibliografia românească veche. Additamenta. I. (1536-1830)* (Romanian Old Bibliography. Additamenta. I. 1536-1830), foreword by Dan Simonescu, Galaţi> Alma Publishing House, 2000, no. 272, p. 126.

28 *BRV*, III, no. 900, p. 139; A. Florescu, *op. cit.,* no. 1596, p. 439.

29 *Ibidem*, IV, no. 412, p. 147; *Cartea veche românească...*, no. 220, p. 169; E. Dima, *Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului*, no. 286, p. 251.; E. Mosora, D. Hanga, *Catalogul cărţii vechi româneşti din colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare „Lucian Blaga" Cluj Napoca*, no. 523, p. 188; A. Florescu, *Tezaur,* no. 1604-1608, p. 440.

30 J. Gross, *Kronstädter*, no. 950, p. 103.

31 Gh. Oprescu, *Grafica românească în secolul al XIX-lea* (Romanian Graphics during the 19th Century), vol. I, Bucharest: Royale Foundation of Literature and Art, 1942, p. 150.

32 „*Wood carvers in Brasov. Ioniţă Ion Voina. Mihai Ana Costa*", Biblioteca (Library) Magazine, LII, XI, no. 7-8, 2000, pp. 239-240.

names, because most of the artworks from the Romanian books published by the brothers Boghici are not signed by their artists.

The illustrations. The art prints from the books published in Brasov were analysed by George Oprescu in his work regarding the Romanian Graphic during the 19th Century, within the larger framework of the Romanian printing art[33]. The emphasis on the decoration used in the books printed in Brasov offers a more complex image about their illustration. The *Breviary* from 1806 has many woodcuts: Jesus Christ, Annunciation, Assumption, St. Nicholas, and Lord Savaoth. They are framed by decorative festoons and explained by verse. Some of them are accurately made; others are printed in bad conditions. In some cases, similarities with older art prints from former books can be found. For instance, G. Oprescu noticed that image of Jesus Christ is slightly different in comparison with the same from the *Breviary* printed in Sibiu, in 1805. This is why he did not exclude the possibility that both woodcuts had a common original pattern. At the same time, he remarked the special manner, and probably the Western inspiration, in the case of the scene presenting the Annunciation[34]. The St. Nicholas woodcut is almost the same with that from the *Acatist (Prayer for the dead)* from Sibiu (1792). There is an obvious similarity between Lord Savaoth engraving from the *Breviary* from Brasov and the one from the Acatist from Blaj (1791)[35]. The circulation of motifs and models encouraged their copy and use in other books, later. The printing houses from Sibiu and Blaj during the 18th-19th centuries were well known as art printing and engraving centres[36]. Thus, their printings also artistically inspired the illustrators of other books.

Both editions of the *Psalter*, from 1807 and 1810, contain the woodcut presenting David, the Emperor and the Prophet[37]. This is made in an unusual manner comparing to the traditional Orthodox one. It seems to have as an origin a Western model, because we find a similar image into the Psalter written by Dosoftei and printed at Uniev, in 1673[38]. The idea of its copying or of the existence of a common artistic source could be asserted by strong

33 Gh. Oprescu, *Grafica*.

34 *Ibidem*, p. 132.

35 See Ana Andreescu, *Cartea românească în veacul al XVIII-lea. Repertoriul ilustraţiilor* (Romanian Book during the 18th Century), Bucharest: Vremea XXI Publishing House, 2004, pp. 225 and 285.

36 G. Oprescu, *Grafica*, pp. 126, 128.

37 *Ibidem*, p. 130 and see plate LVIII.

38 Ana Andreescu, *Arta cărţii. Cartea Românească Veche 1508-1700* (Book Art. The Romanian Old Book (1508-1700), foreword of the first edition by Virgil Cândea, foreword of the second edition by Răzvan Theodorescu, third edition, revised, Bucharest: Capitel Publishing House, 2006, plate 53, p. 179.

arguments. There is an obvious similarity between the woodcut presenting the Saviour's Crucifixion from the *Orthodox Prayer Book* (1811) and the one from the *Strastnic* printed in Blaj (1804). The former is signed by Ioniţ(ă) Ion Voina, and the latter only with initials, I. and *E.*, meaning Ioanichie Endredi[39]. Both confirm the influence and also the circulation of the patterns among the illustrators of that time.

*The Door of Repentance* has a special place among the books published by the brothers Boghici. It was translated from Hellene language by the monk Rafail at the Neamt Monastery, approved by the Wallachian Metropolitan, and illustrated with five copperplates. The method of engraving was rarely used in the old Romanian books. More over, the style used in representing images and themes is quite new and innovative for that time. Probably, this is due to the original images[40], and illustrates Lord's Angel, Death, Doomsday, Hell, and Heaven.

The title pages of the *Breviary* (1806), *Psalter* (1810) and *Prayer Book* (1811) have an elegant festoon, in form of a gate, made in Louis the 16th's style (see illustrations 10-11). Sometimes, the two pillars of the gate are used as ornaments for the chapter headings. But these frontispieces are often printed wrongly and unhandy. Other frontispieces are made up of geometrical elements (diamonds, circles, and triangles), floral motifs (especially garlands) and neoclassical decorations, in various combinations. There are a lot of stickers inspired by the same patterns, the floral and especially the neoclassical ones. The vegetal motifs represent floral knitting and landscapes, while the neoclassical ones use architectural elements, busts, the goddess Minerva. Besides these basic components, there are religious and commercial symbols (the angels, the cross, the anchor, the Hermes'caduceus). The neoclassical motifs are probably due to the influence of the decoration from the first illustrated books using this manner, *Ahilefs at Schiro* by Metastasio, printed in Sibiu (1787)[41].

Considering their illustration, the Romanian books published by the brothers Boghici are different for the above mentioned ones. Most of them don't include art works, but according to their content and intention, yet a few volumes have exceptional art prints. These gave them a special artistic elegance. The illustrators were inspired by the graphic tradition of the time and that of the previous centuries. We can notice that they have imitated especially the Transylvanian patterns from Blaj and Sibiu

39 *BRV*, III, nr. 794, p. 45-47; Gh. Oprescu, *Grafica*, pp. 130, 151, plate LVI.

40 *Ibidem*, p. 221.

41 Ana Andreescu, *Cartea românească în veacul al XVIII-lea*, p. 43. See also plate 218, p. 226, for comparison between the sticker with Athens goddess and one used in the Romanian books in Brasov, later.

and also the Western ones from Buda, which were fashionable. Boghici brothers'printing material continued to be preserved and used by the same illustrators, later, after the two brothers'contract was expired. *Caragea's Law* has on its title page the same festoon, in form of a gate, made in Louis the 16th style[42], as Dan Râpă-Buicliu's work proved[43].

[42] Gh. Oprescu, *Grafica*, plate LXXVII.

[43] *Cartea românească veche. Studia bibliologica* (Romanian Old Books. Studia bibliologica), foreword by Virgil Cândea, Galaţi: Alma Publishing House, 2000, pp. 157-161, 167.

# OLD ROMANIAN BOOKS FROM THE LIBRARY OF THE MITROPOLIT IOSIF NANIESCU

*Dan Jumară, Ph.D.*

On July 15/27, 1818, in the village Razalai, from the district Soroca, in Moldavia, the son of the priest Anania Mihalache and of his wife, Teodosia was born. Ioan Mihalache, later known as Iosif Naniescu, was to become a first rank personality of the Romanian Greek-Orthodox Church in the second half of the XIX$^{th}$ Century, the head (Mitropolit) of the Moldavian church and a well known scholar, an honorary member of the Romanian Academy.

The son of the Bessarabian priest began his studies at the Monastery St. Spiridon, in Iassy, where he learned reading and writing, religious music and the way of performing religious services. He accompanied his uncle, bishop Teofilact, from the Monastery St. Samuel in Focsani. On January 23, 1835 young Ioan became a monk, taking the name Iosif, and the next day he became a deacon. A year later, in 1836 he became a student in the new Seminary from Buzau, which he graduated in 1840. Then, between 1840/1847 he followed St. Sava College in Bucharest. Two years later, the young monk became the Father Superior of the Monastery Serbanesti, from Râmnicu Vâlcea, and after one year he was ordained as a priest in Bucharest. The year 1857 brought his appointment as Father Superior of the Monastery Gaisenii, in the district Dâmbovita, and after 6 years he became Father Superior of the Monastery Sarindar, in Bucharest. He also taught Religion, between 1864-1870, at the Gymnasium Gheorghe Lazar and at the High school Matei Basarab, in the Capital, and in the period 1870-1871 he was a Director at the Central Seminary.

On April 23 1872 archimandrite Iosif Naniescu was ordained as a Bishop, and in January 1873 he was appointed as a Bishop for Arges County. But he received the highest religious dignity, the one of Mitropolit of Moldavia, on June 10, 1875. He led the Moldavian Church for 27 years. During this time, in Iassy, he had an intense pastoral, theological, cultural and social

activity. Iosif Naniescu died in Iassy, on January 26, 1902, being buried in the Moldavian Mitropolia Cathedral. During his leadership the Cathedral in Iassy was finished and painted (1881-1887), the churches Three Hierarchs and St. Nicholas were restored; the Greek-Orthodox Seminary was moved to Iassy. The Mitropolit also had philanthropical activity and founded a lot of scholarships. As a dedicated patriot he supported the Independence War, in 1877-1878, with pastorals, fund raisings and personal financing. It was under his guidance and with his money that the „Theological Magazine" in Iassy was published (1883-1887). And he also published many sermons and speeches. Finally, which is most important to us, Mitropolit Iosif Naniescu donated to the Library of the Romanian Academy numerous old Romanian books, manuscripts and documents.

A review of some of the old books that belonged to the scholar draw a spiritual profile, the preoccupations of one of the most representative intellectuals of the Romanian society in the XIX$^{th}$ Century .

The 12 books that belonged to Iosif Naniescu and are hold in the Library of the Romanian Academy in Iassy can easily be categorized in four groups:

- World history (Jean Pierre Florian, *The History of Numa Pompilius, King of Rome*, 2 volumes, printed in Iassy, 1820, translation and foreword by Alexandru Beldiman; Pierre Blanchard, *The new Plutarch, or the Lives of the most famous Men and Women from the Oldest Times till Nowadays*, Buda, 1819, 2 copies;
- Romanian history (Petru Maior, *The History of the Beginnings of the Romanian People in Dacia*, Buda 1812;
- Religious books (Polyzois Kontos, *Translation, in Six Lines Stanzas, of the Saint Synod of the Greek Orthodox Church*, Bucharest, 1829; Theodoretus, Bishop of Cyrus, *Ten Commandments*, which now were printed for the first time, after the coming of the powerful Russian Imperial army, Bucureşti, 1828; *The Divine Service of St. Father Dimitrie Bassaraboff*, Bucureşti, 1806; *Greek Orthodox Teaching*, Bucureşti, 1794; *The Sinners Repentence*, Iassy, 1768; Varlaam, *Seven misteries of the church*, Iassy, 1644);
- Dictionaries (Anton de Marki, *Auzug aus fur Normal und Hauptschulen vorgeschreibenen deutschen Sprachlehre*, Czernowitz, 1810; Iohann Molnar Von Mullerscheim, *Deutsch-walachische Sprachlehre*, Hermanstadt, 1810).

Simple enumeration of some old books that belonged to the erudite Iosif Naniescu, helps us into figuring out the spiritual preoccupations of a

Romanian intellectual in the second half of the XIX$^{th}$ Century, his education, his informational needs, his expectations and professional intentions.

*Appendage*

Description of the old Books Preserved in the Library of the Romanian Academy in Iassy which Belonged to the Mitropolit Iosif Naniescu:

**Inventory no 092**

Title: Kontos, Polyzois, *Diexastikhon paraphrasis tou Hierou Symbolou tes Orthodoxou... Eklesias... kai paraphrasis ...*

Place of publishing: Bucureşti, Data: 1829.

Place of printing: Bucureşti, The new printing house, Data: 1829

Pagination: 40+34 p Dimensions: 19x11,5x1 cm Mirror of the standard page: 14, 5x8, 5 cm.; 28 lines per page.

Quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche: 1508-1830.* – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944, vol.III. 1436, p. 664

Binding: board cover.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

The mirror of the title page:

Kontos, Polzois, *Diexastikhon paraphrasis tou Hierou Symbolou tes Orthodoxou... Eklesias... kai paraphrasis..., Tălmăcire în strofe de cîte şase versuri a Sfîntului Simbol al bisericii ortodoxe răsăritene, soborniceşti şi apostoliceşti*, Kontos Polysos.

Publishing language: Greek, Greek alphabet, Publishing country: Romania

**Inventory no 093**

Title: BLANCHARD, Pierre, *Plutarh nou sau pe scurt scrierea vieţilor celor mai vestiţi bărbaţi şi muieri a toate neamurile din cele mai vechi vremi până în zilele noastre.*

Publishing place: Buda, Data: 1819.

Printing place: Buda, In The Printing House of the Hungarian University, Data: 1819.

Pagination: 172 p, Dimensions: 18x11x1,5 cm.; Mirror of ther standard page:14x8,5 cm.; 28 lines per page.

Illustrations in the text: pp. 1, 17, 97, 147 – engravings

Bibliophily criteria: Nicola Nicolau is the editor.

Quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche : 1508-1830*. – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944, vol. III. 1032, p. 290-291

Binding: Board cover.

Conservation condition: good.

Mirror of the title page: *Plutarh nou sau pe scurt scrierea vieţilor celor mai vestiţi bărbaţi şi muieri a toate neamurile din cele mai vechi vremi până în zilele noastre. In limba franţozască de Petru Blanchard, dată afară. Iar acum întîiu pentru naţia românească, pre românie tălmăcită şi dată la lumină, Tomul I. Cu 24 chipuri. Cu toată cheltuiala D. Nicola Nicolau s-au tipărit*

La Buda, în Crăiasca Tipografie a Universităţii Ungariei, 1819.

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing country: Hungary.

**Inventory no. 094**

Title: BLANCHARD, Pierre, *Plutarh nou sau pe scurt scrierea vieţilor celor mai vestiţi bărbaţi şi muieri a toate neamurile din cele mai vechi vremi până în zilele noastre, T. 2*

Publishing place: Buda, Data: 1819

Printing place: Buda, În Crăiasca Tipografie a Universităţii Ungariei, Data: 1819

Pagination: 173-352 p., Dimensions: 18x11x1,5 cm. Mirror of the standard page: 14x8,5cm.; 28 lines per page.

Bibliophily criteria: Nicola Nicolau is the editor.

Quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan -- *Bibliografia românească veche: 1508-1830*. – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944, vol. III. 1032, p. 290-291

Binding: board cover.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Mirror of the title page: *Plutarh nou sau pe scurt scrierea vieţilor celor mai vestiţi bărbaţi şi muieri a toate neamurile din cele mai vechi vremi până în zilele noastre, în limba franţozască de Petru Blanchard dată afară. Iar acum întîiu pentru naţia românească pre românie tălmăcită şi dată la lumină. Tomul 2. Cu toată cheltuiala lui Nicola Nicolau s-au tipărit.*

La Buda, în Crăiasca Tipografie a Universităţii Ungariei, 1819

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing country: Hungary.

**Inventory no. 097**

Title: MOLNAR VON MULLERSCHEIM, Iohann, *Deutsch-walachische Sprachlehre*

Publishing place: Hermanstadt, Data: 1810.

Printing place: Hermanstadt, Bei Martin Hochmeister k.k. priv Buchdrucker und Buchandler Data: 1810.

Pagination: 413 p.+42 unnumbered pagination. Dimensions: 18x11x4 cm. Mirror of the standard page: 15x9 cm, 34 lines per page.

Bibliography: Quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche: 1508-1830.* – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944, vol. II, 781, p. 27.

Binding: Covers made of leather and board unglued from the rest of the book.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Notes: The first cover contains the translation into Romanian of the title page; the second cover.

Mirror of the title page: Deutsch-Walachische Sprachlehre / Verfasset von Iohann Molnar von Mullerscheim. – Zweyte vermeherte und vermesserte Auflage, Hermanstadt, Bei Martin Hochmeister k.k. priv Buchdrucker und Buchandler, 1810.

Publishing language: German, Gothic and Latin alphabet, Publishing country: Romania.

**Inventory no 098**

Title: MARKI, Anton de, *Auzug aus fur Normal und Hauptschulen vorgeschreibenen deutschen Sprachlehre*

Publishing place: Tschernowitz, Data: 1810.

Printing place: Tschernowitz, Gedrucht bey Petrus Eckhardt, k . k. Buckoviner Preis-Buchdrucker Data: 1810.

Pagination: 3 p. unnumbered.+ 718 p., Dimensions: 19x11,5x5,5 cm. Mirror of the standard page: 9,5x14,5 cm, 26 lines per page.

Bibliography: quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche : 1508-1830.* – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944, vol. III, 780, p. 25-27, IV, p. 288.

Binding: Board cover, leather back.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the doublet stock of the Romanian Academy Library.

Notes: Title back page: „*Această Sprachlehre este cumpărată de mine, mai gios iscălitul, şi, pentru a nu se prăpădi, m-am iscălit, anul 1840, decembrie 11 zile. Cari să va cuteza a o fura să rămîie necunoscut din oamenii ce-s cinstiţi şi să să cunoască ca oricari măgari. Zicîndu aceste mă cunosc datori a mă iscăli. Ion Morşescu*".

P 7 unnumbered has the signature of Beresch Zaharie zum Mihăleşte, and on the back there is the same name next to Lemberg. Back cover „*Madama a începutu a-mi da lecţii la 18 ianuarie 1860*" .

Mirror of the title page: *Auszug aus der für Normal und Hauptschulen vorgeschriebenen deutschen Sprachlehre in deutscher und wallachischer Sprache, enthaltend das Wichtigste der deutschen und wallachischen Sprache.*

Publishing language: German, Gothic alphabet, Publishing country: Romania.

**Inventory no 0101**

Title: VARLAAM, *Şapte Taine ale Besearecii*

Publishing place: Iaşi, Data: 1644.

Printing place: Iaşi, Data: 1644.

Pagination: 7 p. hand written + 335 p., Dimensions: 20x14,5x3 cm. Mirror of the standard page: 15,5x9 cm, 17 lines per page

Bibliography: Quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche: 1508-1830*. – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944, vol. I, 47 p. 147-150.

Binding: recent board and leather cover.

Conservation condition: incomplete copy, with hand written Pagination and recent cover.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Notes: p. 48 „*Această carte să cheamă pravilă, acesti să cetesc...*"; p. 111 „*Să să ştie de cîndu m-am călugărit eu Calistru în vinerea Paştilor, cînd îmbla anul...*"

Mirror of the title page: *Şapte taine a besearecii / Tipărită cu învăţătura şi cu toată cheltuiala Măriei sale Ioan Vasilie Voevoda*. – Iaşi : în Tipariul cel Domnesc, 1644.

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing country: Romania.

**Inventory no: 116**

Title: *ÎNDREPTAREA păcătoşilor adică învăţătură cătră cel ce să pocăiaşte*

Publishing place: Iaşi, Data: 1768.

Pprinting place: Iaşi, Tipografia Mitropoliei, de diaconul Damaschin, tipograful, Data: 1768.

Pagination: f. 1-2 şi title page are missing, 3-137 pp (complete copies have 161 Pagination) Dimensions: 19,5x15x1 cm. Mirror of the styandard page:14x12 cm., 23 lines per page.

Bibliography: Quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche : 1508-1830.* – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944 II, 357, p.179-182.

Binding: recent linen board cover.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Notes: Back cover „*Prea Sfinţia sa, mitropolitul Grigorie, ş-au dat obştescul său sfîrşit la leat 1834, iunie 22 zile. În noaptea spre vineri l-au îmbrăcat cu arhiritia nouă şi cu mitra pe cap, l-au pus în scaun în tinda bisericii, pe prag şi l-au ţinut vineri, sîmbătă pînă duminecă la nouă ceasuri şi i-au sărutat toţi Bucureştii blagoslovitoarea dreaptă. Apoi l-au scos din mitropolie, afară, şi l-au pogorît pe Calea Brîncovencii şi au ieşit la pod pă la Sfîntul Nicolae şi au intrat pă poarta despre livezi, înăuntru, şi-l ducea patru preoţi, aşa pă scaun cum era legat. Apoi era lumea după lume, nu mai încăpea frumuseţea nespusă şi aşa s-au şi îngropat tot pă scaun, la iunie 24, leat 1834. Popa Stancu ot...vlădică am însemnat*"

Mirror of the title page: *ÎNDREPTAREA păcătoşilor adică învăţătură cătră cel ce să pocăiaşte. Cum să cade să se ispovidească. Acum întîi tălmăcită de pre limba grecească pre limba românească. Şi s-au tipăritîn zilele prea Luminatului şi prea Înălţatului Domnului nostrum Io Grigorie Ioan Calimah Voievod, întru a doua domnie a Măriei Sale. Cu blagoslovenia şi cu toată cheltuiala Preao Sfinţitului Mitropolital Moldaviei Chirio Chir Gavril. Intru a Sfinţiei Sale Tipografie, In Sfânta Mitropolie în Iaşi, La anii de la Hristos 1768. Şi s-au tipărit de Diaconul Damaschin* (considering the bibliography)

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing country: Romania.

**Inventory no. 122**

Title: FLORIAN, Jean Pierre; BELDIMAN, Alexandru (trad. şi pref.) *Istoria lui Numa Pompilie al doilea craiu al Romei*, Tomul 1-2

Publishing place: Iaşi, Data: 1820.

Printing place: Iaşi, Data: 1820.

Pagination: T 1: 3f. unnumbered+192 p.+ T 2: 209 p. (cobinding) Dimensions: 20x14x3 cm. Mirror of the standard page: 15x11 cm, 25 lines per page.

Bibliography: Quoted in în: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche : 1508-1830*. – 4 vol. . – Bucureşti, 1903-1944 , III, 1071, p. 328-330.

Binding: recent linen board cover.

Conservation condition: good

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Notes: Back last page „*Omul constant în proiectele sale se bucură de stima oamenilor cinstiţi*"; „*Prietenia este un bun necesar între oameni: cel ce n-o cunoaşte nu este demn de fericire*"; „*Ar fi la fel de laş să mori cînd trebuie să trăieşti şi să regreţi viaţa cînd trebuie să mori. Impăratul Iulian*"

Mirror of the title page: *Istoria lui Numa Pompilie al doilea craiu al Romei de Florian, tălmăcită din limba franţuzească de dumnealui postelnicul Alexandru Beldiman şi dată în tipariu cu a dumisale cheltuială, spre podoaba limbii româneşti şi îndeletnicirea patriarhilor. În zilele Prea Inălţatului nostru domn al Moldaviei, Mihail Grigoriu Şuţul Voievod, întru al doilea an al domniei Inălţimii sale, la anul 1920.* – Iaşi, 1820. – 2 vol.

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing country: Romania.

**Inventory no. 0135**

Title: *PRAVOSLAVNICĂ învăţătură*

Publishing place: Bucureşti, Data: 1794.

Printing place: Bucureşti, Data: 1794.

Pagination: 138 f. Dimensions: 20,5x14x2cm. Mirror of the stanbdard page: 15x11 cm, 25 lines per page.

Bibliography: Quoted in Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche: 1508-1830.* – 4 vol. II, 581, p.367-370.

Binding: Recent board cover, leather back and edges.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Notes: p. 138 v „*Să să ştie că această carte este a popii Dinului şi este pentru Petrache logofătul*”.

Mirror of the titlt page: *Pravoslavnică învăţătură acum tipărită pre limba rumânească în zilele prea luminatului Domn Io Alexandru Muruz Voevod. Cu blagoslovenia şi toată cheltuiala Prea Sfinţi(i) sale părintelui nostru Chirio Chir Dositeiu Arhiepiscopului şi Mitropolitului a toată Ungrovlahia. 1794. În Tipografia Mitropolicească, În Bucureşti. De Dimitrie Petrovici Tipo(graf) buc(ureştean).*

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing country: Romania.

**Inventory no 0156**

Title: Theodoretus, Episcopul Cyrului, 393-466

*Cuvinte zeace pentru dumnezeiasca pronie, care acum întâi s-au tipărit, după venirea armiei preaputearnicii şi a toată pravoslavia apărătoarei împărăţii a toată Rusia*

Publishing place: Bucureşti, Data: 1828.

Printing place: Bucureşti, Data: 1828.

Pagination: [4], 268p.: il. Dimensions: in 8° (20 x 13 cm). Mirror of the standard page: 25 lines per page (14x9 cm).

Images: The arms of Valachia, frontiospieces and adorned letters.

Bibliography: Quoted in Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche: 1508-1830*. – 4 vol., III, 1380, p. 603-604

Binding: recent board cover.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Mirror of the title page: *Cuvinte zeace pentru dumnezeiasca pronie, care acum întâi s-au tipărit, după venirea armiei preaputearnicii şi a toată pravoslavia apărătoarei împărăţii a toată Rusia / ale preafericitului Teodorit, Episcopul Cyrului; Cu blagosloveania celui de acum Mitropolit al Ungrovlahiei chiriu Grigorie, de carele s-au şi tălmăcit. – Bucureşti: În Tipografia Sfintei Mitropolii, 1828: De Matei Băbeanul tipograful. Grigorie, IV Dascălul, Mitropolitul Ungrovlahiei patron, trad.) Matei Deleanul, tip.*

Publishing language: Romaniuan, Cyrillic alphabet, Publishing ountry: Romania.

**Inventory no. 0194**

Title: MAIOR, Petru, *Istoria pentru începutul românilor în Dacia*

Publishing place: Buda, Data: 1812.

Printing place: Buda, În Crăiasca Tipografie a Universităţii Ungureşti, Data: 1812.

Pagination: – [4], 348p. Dimensions: in 4° (23 x 19 cm). Mirror of the standard page: 29R (18 x 14 cm).

Bibliography: Quoted in Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan, *Bibliografia românească veche: 1508-1830*. – 4 vol, III, nr.809, p.57-61.

Binding:leather on board cover.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Mirror of the title page: *Istoria pentru începutul românilor în Dacia/ Întocmită de Petru Maior de Dicio-Sînmartin, Protopop şi la Înălţatul Crăescul Consilium Locumtenenţiale al Ungariei Crăesc al Cărţilor Revisor. – La Buda, În Crăiasca Tipografie a Universităţii Ungariei din Peşta, 1812*

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing country: Hungary.

**Inventory no 0207**

Title: *SLUJBA cuviosului părintelui nostru Dimitrie de la Basarabov*

Publishing place: Bucureşti, Data: 1806.

Printing place: Bucureşti, Data: 1806.

Pagination: – 40 f. Dimensions: in 4° (23 x 18 cm). Mirror of the standard page: 25 lines per page (17 x 13 cm).

Bibliography: Quoted in: Bianu, Ioan; Hodoş, Nerva; Simonescu, Dan – *Bibliografia românească veche : 1508-1830.* – 4 vol. II, nr.706, p.487-488.

Binding: Board cover, leather back.

Conservation condition: good.

Ex-libris: It comes from the library of Iosif Naniescu, Mitropolit of Moldavia and it was donated to the Library of the Romanian Academy in 1894.

Mirror of the title page: *SLUJBA cuviosului părintelui nostru Dimitrie de la Basarabov, care să prăznuieşte în 26 de zile ale lunii octombrie/ Alcătuit de Prea Sfinţia Sa părintele mirean, chir Filaret, afară de canoane şi troparele de la Hvalite/ Lângă care s-au adaos acum şi Pătimirea Sfântului ucenic Ioan Râmleanul şi Slujba Sfântului mucenic Ioan de la Suceava; încă şi minunea arhanghelului Gavril din Adin/ Tipărită întru acest chip în zilele Prea Luminatului şi Prea Înălţatului Domnului nostru Domn Io Alexandru Constandin Moruzi Voievod. Alcătuită de Prea Sfinţia sa Părintele Mireon chir Filaret; Cu blagoslovenia şi toată cheltuiala preasfinţitului Mitropolit al Ungrovlahiei chiriu chir Dositheiu. – În Sfânta Mitropolie a Bucureştilor, 1801: De Stanciul Tipograf Bucureştean.*

Publishing language: Romanian, Cyrillic alphabet, Publishing place: Romania

# PAR AMOUR POUR LA FRANCE ET LA ROUMANIE ET D'AUTRE LIVRES DE LA DONATION NICOLAE P. ROMANESCU

*Dr. Gabriela Braun*
*Dr. Gabriela Rusu Păsărin*

Par amour pour la France et la Roumanie c'est le titre d'un livre paru à Paris à l'initiative d'Hélène Vacaresco, écrivaine française d'origine roumaine, qui a écrit un poème „*Enfant de la gloire*" à la mémoire de Jean Romanesco, caporal aviateur roumain, mort pour la France, orgueil de son pays et de cette France qui lui a été si chère. Hélène Vacaresco (1864-1947), deux fois lauréate de l'Académie Française, décorée de la Légion d'honneur, descend par sa mère, Ecaterina Falcoianu, de la famille de Falcoi, du temps de Michel le Brave (XVIe siècle). Elle était la tante du jeune Romanesco. Pour la plupart des intellectuels roumains, la France était comme leur seconde patrie.

Jean Romanesco est né à Liège, en 1895. Il était le fils de Nicolas Romanesco, plusieurs fois député et maire de Craiova, promoteur de lois, d'importantes mesures d'organisation sociale, économique et pédagogique en Roumanie, et de Lucie Romanesco, née Falcoianu, membre de la Société d'Assistance Publique et de Bienfaisance privée en France et de la Société d'Education Sociale à Paris.

Il a fréquenté, avec ses parents et ses frères, la compagnie des personnalités de son temps: Elisabeth de Wied, la reine de la Roumanie, George Enesco, Barbu St. Delavrancea, le craïovien N. Titulescu, O. Goga, le général Stefan Falcoianu, son grand-père.

Le jeune Romanesco a été un passionné de l'aviation. Il a effectué son premier vol avec un planeur en 1911, au bord de la Mer Noire. Il a été également constructeur de planeurs, à Iassy et à Craiova, pendant les années de lycée. En 1914 il s'est inscrit à la Faculté de Sciences (mathématiques)

de l'Université de Bucarest, mais, comme la Première Guerre Mondiale a éclaté, il s'est offert en volontaire dans l'aviation roumaine. Il n'a plus breveté ses planeurs à cause de la guerre.

À Odessa, en 1918, il a été arrêté par les bolcheviques. Il a été libéré et il a réussi à partir, avec Radu Beller et Al. Diaconescu, pour la France, où il s'est enrôlé dans l'aviation. Il a expliqué son geste dans une lettre du 28 avril 1918 adressée à sa mère: Ne me redites pas l'histoire des réserves d'énergie pour l'après – guerre. Ce n'est pas la France ou l'Angleterre qui sont en danger et qu'il faut défendre, c'est la liberté générale qui est menacée, et maintenant plus que jamais. Chaque énergie et chaque fusil est, non pas nécessaire, mais indispensable. Pense donc, Taïca s'est battu exposant sa vie sans penser une minute à «flouer» la patrie en se ménageant, en se conservant pour les siens. Je serais digne de lui. Le père de papa s'est battu pour la liberté sans se ménager afin de se conserver pour sa famille. Je serai digne de lui aussi.

J'ai eu hier 23 ans et je commence à profiter des leçons de devoirs que vous m'avez données, devoirs envers la société, même si ces devoirs gênent nos intérêts particuliers, ou si leur exécution nous fait souffrir dans nos affections. (J. Romanesco, 1919, 15-16).

«Venu à 23 ans, offrir spontanément sa vie pour la défense de la France, définitive fut l'offrande qu'il faisait de lui-même. C'est le 1er novembre 1918, un jour de victoire, dans la région d'Attigny, qu'il trouva sa mort face à l'ennemi, au moment d'une attaque. Son comandant le capitaine A. de Turenne a écrit: *Le caporal Romanesco, était un des meilleurs éléments de l'escadrille, où il avait constamment fait preuve d'une grande bravoure et d'un complet esprit de sacrifice*. (J. Romanesco, 1919, 38)

Une remarquable contribution à la fortification des relations entre les peuples français et roumain appartient aux volontaires roumains qui ont versé leur sang pour la défense de la France pendant la première guerre mondiale.

Le volume contient une partie des lettres du jeune héro adressées à sa famille et à ses amis, aussi bien que quelques extraits des lettres adressées à la famille, témoignant des sentiments de compassion, signées par: le colonel Dhe, directeur de l'Aéronautique, le capitaine A. de Turenne, les lieutenants André Faure, Paul Schneider et Al. Bonzac, l'ingénieur Charles Casanova, M$^{lle}$ Louise Read, Mme Georges Zissy.

Le livre présenté faisait partie de l'impressionnante bibliothèque de N.P. Romanescu, donnée en 1930 à la bibliothèque de la Fondation Alexandru et Aristia Aman de Craiova. Monsieur Aman, le frère du célèbre peintre Theodor Aman, avec sa femme, Aristia, née Laceanu, ont laissé tous leurs

biens – livres, tableaux, maisons, argent, bijoux et domaines – pour qu'on fonde une bibliothèque et un musée dans leur ville natale.

La fondation Alexandru et Aristia Aman a été inaugurée en 1908 sous le patronage de la mairie de Craiova. C'était une période dans laquelle ont été créées des écoles et des hôpitaux par les donations des bons patriotes.

À Craiova, la plus grande partie de l'intellectualité roumaine du XIX$^{e}$ siècle était constituée à la lumière de l'école française. La littérature française ne manquait pas aux bibliothèques de Roumanie et le français était la langue parlée couramment dans les milieux intellectuels.

N.P. Romanescu (1854-1931) a été un intellectuel raffiné un exemplaire de luxe de la société comme le considéraient ses contemporains (C. D. Fortunescu, 1931, 350). Il est né le 18 février 1854 à Cloşani, le domaine de la famille, et il est descendant d'une vieille famille de boyards d'Olténie (O.G. Lecca, 1919, 150). Il a suivi les cours de l'école primaire à Craiova (l'Institut Javet) et le lycée à Paris et Aix-en-Provence. Il a fini des cours de philosophie au Lycée Henri IV où son nom est inscrit sur le tableau d'honneur de l'école comme le meilleur en latin. Il a fait des études de droit et de lettres à Paris et des études de sociologie et d'économie à Liège. En France il a fait la connaissance de et s'est pris d'amitié avec Barbey d'Aurevilly, François Coppé, Alphonse Karré, Em. Caro, Louise Read, P. Decourcelle, A. Schiller, Léon Bigot, Léon Bourgeois et d'autres. Merveilleux causeur, il possédait de solides connaissances de littérature ancienne et moderne, d'art, de sociologie et philosophie, d'urbanisme, d'économie politique.

Il est revenu en Roumanie en 1875 et s'est adonné au journalisme et s'est occupé de ses domaines où il a essayé d'introduire une agriculture moderne. Il est entré dans la politique et a été député et, ultérieurement, sénateur libérale. I.C. Bratianu considérait qu'il était parlementaire par philanthropie, ayant les principes d'un boyard de vieille souche élevé dans les principes de la révolution française, de même qu'un riche horizon européen.

En 1920, il a envoyé de Paris à Londres, où l'on tenait le Congrès des Associations pour la Société des Nations, un exposé dans lequel il préconisait la création d'une force internationale à l'intention d'éviter la guerre. L'idée a été reprise à Genève, mais pratiquement, on n'a rien fait jusqu'en 1950.

Il a été le maire de Craiova plusieurs fois (1898, 1901-1904, 1914-1916, 1929). C'est à lui qu'on doit la modernisation et le développement de la ville. Il a fait paver les rues, dessécher les mares, introduire le système d'alimentation en eau, introduire l'éclairage et la canalisation de la ville. Il a

également fait construire des écoles, des marchés, un abattoir moderne, des bâtiments pour l'armée, la justice, la santé. Il a proposé l'introduction du tramway. Sa plus grande réalisation a été le parc de la ville, le projet duquel a apporté à son créateur, l'architecte paysagiste Edouard Redont (1862-1942) le premier prix et la médaille d'or à l'Exposition Internationale de Paris en 1900. Sa collaboration avec Edouard Redont, l'un des plus grands paysagistes du début du siècle, dont les réalisations sont encore visibles aujourd'hui, a fait que le parc fût fastueusement inauguré en 1903. Carol I et le prince héritier, Ferdinand, et d'autres personnalités de l'époque y ont participé. (Repere spirituale, 2005, 289-290).

En 1894 il s'est marié à Lucia, la fille du général Stefan Falcoianu, chef d'état majeur pendant la campagne de 1877-1878, ancien élève de l'Ecole Polytechnique de France, aide de champs du maréchal Baragnay d'Hilliers, commandeur de la Légion d'honneur, vice-président de la Société de Géodésie de France, vice-président de l'Académie Roumaine, plusieurs fois ministre de la Guerre. Sa fille, orpheline de mère, a été élevée dans l'entourage d'Elisabeth de Wier, reine de Roumanie, qui l'a visitée à Craiova.

Après leur mariage, Lucia et Nicolae Romanescu, ce sont établis à Liège, en Belgique, où allaient naître leurs enfants: Jean (1895, héro de la France et de la Roumanie), Maria (1896, morte très jeune), Marcel (1897, politicien et diplomate), Nicolae (1899, docteur en médecine et chirurgien, médecin à la Léproserie dans le Delta du Danube, pendant le régime communiste). Leurs deux derniers enfants sont nés à Paris, Alexandru Mircea (1900, vice-consul à Vienne) et Radu Carol (1901, docteur en économie, commissaire de la Banque Nationale de Roumanie), qui a émigré en France après la visite de Charles de Gaulle en Roumanie. (Deaconu, L., 1998, 75-76).

En 1968 le général de Gaulle, président de la France, a visité la Roumanie à l'invitation de Nicolae Ceausescu. Il est venu à Bucarest et à Craiova. À Craiova, le général de Gaulle a voulu rencontrer un vieux camarade et bon ami de l'école Supérieure de Guerre de Paris, des années 1922-1924. Il s'agit du général Polihron Dumitrescu, le chef de la classe, que de Gaulle a salué la main au képi, en pas de défilé. Les deux camarades ont déjeuné dans le parc de Craiova, l'œuvre du maire N.P. Romanescu. Dans le parc, Mme de Gaulle avec la suite a rencontré Radu Romanescu, le benjamin de la famille, qui parlait un français impeccable. C'est alors que N. Ceausescu a reçu de la part de la délégation française une liste avec les noms de 13 personnes pour lesquelles le président de la France sollicitait l'accord pour émigrer à l'étranger. C'étaient plusieurs descendants de quelques familles de boyards persécutés pendant le régime politique communiste. La France

a toujours été considérée comme la deuxième patrie pour les intellectuels roumains. (Rezeanu, P., 2006, 150).

La donation faite par N.P. Romanescu pour la Fondation Alexandru et Aristia Aman comprenait des livres, des pièces de valeur d'art décoratif (meubles, porcelaine, céramique, soie, tapisserie) et 80 tableaux. La peinture occidentale constitue la partie majeure de la collection de tableaux. On mentionne *La sainte famille* – un grisaille de Nicolo Baldini (1510-1566) et *L'ange Gabriel jouant du tambour* de Francesco Furini (1604-1646) de l'école italienne, et *Berger et son troupeau* de Frédéric de Moucheron (1633-1686), *Paysage au moulin à vent* de Art van der Meer (1603-1677), *Paysage au bord de l'eau* de Jan Wynants (1630-1684) de l'école hollandaise. La collection a aussi contenu des tableaux des écoles française, allemande, anglaise et autrichienne, mais d'une date plus récente. La peinture roumaine était représentée par six toiles de Nicolae Grigorescu (cités par Al. Vlahuţă dans la monographie du peintre) et par des tableaux signés par Th. Aman, Nicolae Vermont et d'autres peintres locaux. Il a donné, aussi, une icône de la Sainte Vierge de la Passion (XVIIIe siècle) et sept panneaux de fresque de l'Eglise de Cretesti, Dolj, peints en 1756 par des peintres locaux (l'Exposition des collections, 1999, 5-7).

La bibliothèque de N.P. Romanescu, donnée à la Fondation Alexandru et Aristia Aman, a eu 4000 volumes, comme l'on apprend de la correspondance de la directrice de l'institution, Elena Farago, avec la mairie de la ville: *J'ai l'honneur de vous faire savoir que j'ai fait des fiches doubles et des étiquettes (par auteurs et par spécialités), j'ai numéroté et rangé dans la partie inférieure des corps de la bibliothèque 1970 volumes de la donation N.P.R., le restant de 2000 volumes étant déposé dans le salon de mon appartement qui me sert aussi de bureau. Il n'y a aucune confusion dans le provisorat que j'ai l'honneur de vous demander d'approuver car les livres sont fichés et numérotés par moi personnellement*. (Les Archives Nationales, la filiale de Dolj, 1931, f.50).

Beaucoup des livres de la donation proviennent des imprimeries célèbres de l'Europe des XVI[e] et XVII[e] siècles comme: Aldus Manutius (Venise), Johann Frobenius (Basel), Estienne (Paris), Plantin (Anvers), Elzévir (Leyden, Amsterdam). Il a collectionné des livres rares et précieux, des éditions de luxe, en fac-similé, en tirage limité, ad usum Delphini, à reliure d'époque, avec des adnotations, des dédicaces et des autographes et des gravures signées par des artistes connus.

N.P. Romanescu a été un véritable bibliophile. Dans sa bibliothèque j'ai aussi trouvé des travaux de bibliologie contenant en marge des observations: *Connaissances nécessaires à un bibliophile* (Paris, Edouard

Rouveyre, 1883) et *L'Art de former une bibliothèque* par Jules Richard (Paris, Edouard Rouveyre, 1883).

Des livres à autographe je mentionnerais Bibliographie franco-roumaine du XIX[e] siècle par George Bengescu ayant la dédicace suivante: A monsieur Romanescu, Député au Parlement Roumain at. etc. Hommage sympathique de son compatriote et concitoyen. G. Bengescu (1848-1921) est né à Craiova. Il a édité les œuvres complètes de Voltaire (9 volumes, 1887-1892) et a réalisé Voltaire: bibliographie de ses œuvres (4 volumes, 1882-1890) une œuvre exceptionnelle, pas égalée, même de nos jours. Il a donné à la Bibliothèque Nationale de France 1005 volumes, dont la plupart annotés, des éditions des œuvres de Voltaire qui sont conservées à la Réserve des livres rares et précieux portant la cote Z-Bengescu (Breazu, M. http//www.hasdeu.md/bibliopolis/ informatia9).

Toute sa vie, N.P. Romanescu a collectionné des livres, conscient de leur valeur et leur importance, des livres qu'il a transmis ensuite à ses concitoyens. La donation N.P. Romanescu se retrouve aujourd'hui dans les collections de la Bibliothèque Alexandru et Aristia Aman de Craiova.

**Bibliographie:**

* * * *Repere spirituale doljene: Un dicţionar al personalităţilor din Dolj* (2005). Craiova, Editura Aius.

* * * *Exposition des collections* (1999). Craiova, Muzeul de Artă Palatul Jean Mihail.

* * * *Les Archives Nationales*, la filiale de Dolj, Dosar 181/1935.

Breazu, Monica (2008), *Mărturii româneşti pe malurile Senei,* http//www hasdeu.md/bibliopolis/informatio9/ biblioteci_faimoase.html

Deaconu, Lucian (2008), *Români în legiunea străină. Eroul caporal Ioan N.Romanescu (1895-1918)*. http://www.google.ro//search?hl=ro&q=luchian+deaconu+romani+in+legiunea+străină&meta=

Deaconu, L.; Gherghe, Otilia (1998), *Romaneştii. Personalităţi ale revoluţiei de la 1848*. Craiova, Editura Aius

Fortunescu, C.D. (1935), *Arhivele Olteniei*, An XXX, nr. 101.

Lecca, O.G. (2000), *Familiile boiereşti române: istorie şi genealogie (după izvoare autentice)*. Bucureşti, Libra.

Rezeanu, Paul (2006), *Amintirile oraşului*. Craiova, Editura Alma.

Romanescu, Jean (1919), *Par amour pour la France et la Roumanie*. Paris, Imp. Jouve et c-ie.

# LE RÈGNE DE RADU LE GRAND

*Dr. Radu Ştefan Vergatti*

Dans son fameux ouvrage de synthèse ayant pour sujet l'histoire des Roumains, Al.D. Xenopol est amené à se demander si le voïvode de Valachie Radu le Grand (15 septembre 1495 – après le 23 avril 1508[1]) méritait le surnom qui lui avait été donné par les hiérarques de l'Église Orthodoxe[2]. L'historien a tout suite répondu par la négative.

Son jugement se fondait sur une lettre envoyée au patriciat de la ville de Braşov, dans laquelle Radu le Grand déclarait sa soumission envers le roi de la Hongrie, Vladislav II (1490-1516): *„de son vivant, mon père Vlad le Voïvode a vécu en paix avec sa majesté, mon seigneur le roi, et après la mort de mon père Vlad le Voïvode, que Dieu ait son âme, Dieu m'a fait don de mon pays, la Valachie"*[3].

---

1 Je donne la date du 15 septembre 1495 pour le début du règne de Radu le Grand, vu que c'est alors qu'il est mentionné pour la première fois comme voïvode dans les comptes du patriciat de Sibiu qui lui envoyait un message (*Rechnungen aus den Archiv der Stadt Hermanstadt*, Hermanstadt, 1880, p. 192: «propter novum vaivodam»); la date de la mort de Radu le Grand peut être placée après Pâques (le 23 avril 1508) ou immédiatement après cette date (le 24 ou 25 avril 1508) - cf. Grigore Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, II[e] édition critique et revue par P.P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p. 138; de toute façon, le 3/12 mars 1508, Radu le Grand est gravement malade et ne régnait plus effectivement (cf. la Lettre envoyée par le roi Vladislav II aux comte de Timişoara dans Iorga-Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, XV/1: 1358-1600, Bucarest, 1911, p. 180-181).

2 Cf. Al.D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, t. IV, III-e édition, I. Vlădescu, Bucureşti, 1924, pp. 165-169; l'ouvrage a été traduit sous le titre *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*, 2 vol., Paris, 1896 (l'ouvrage a été récompensé par le prix de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris).

3 I. Bogdan, *Documente şi regeste privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi Ungaria în secolele XV-XVI*, Bucarest, 1902, p. 130.

Peut-on faire crédit au grand historien sur la base d'un seul document? On ignorerait de la sorte un vieux principe de droit, testis unus, testis nullus.

Je suis convaincu que l'ensemble des documents émanant de Radu le Grand ou ceux qui réfèrent à son règne infirment l'assertion de Al.D. Xenopol.

C'est la thèse que j'essaierai de démontrer dans les lignes ci-dessous.

Radu le Grand fut le troisième enfant et le deuxième fils résulté du premier mariage de Vlad le Moine et de Rada[4]. Après avoir été désigné comme successeur au trône[5], il est associé au règne de son père en 1492. Ensuite, le 15 septembre 1495, dans des conditions obscures – il se serait agi de la déposition de son père -, Radu le Grand accède au trône de Valachie.

Pour renforcer sa position à l'intérieur et à l'extérieur, Radu le Grand épouse la belle Catalina, la fille du prince Ivanco Crnojević (Cernojevici)[6]. Il eut une nombreuse progéniture résultée de ce mariage, mais aussi à due à sa nature passionnelle et volage. Je mentionne ci-dessous les enfants de Radu le Grand qui ont été enregistrés dans les documents et les chroniques pour avoir eu un quelconque rôle historique :

Radu V de Afumaţi[7]

---

[4] Comme moniale, elle portait le nom de Samonida; elle était la sœur de Gherghina, le capitaine de la Cité de Poienari; de son mariage avec le voïvode naquirent la fille aînée Caplea, un fils, Vlad, mort avant 1488 sans enfants, Radu le Grand et un autre fils, Mircea, mort en 1494 ou en 1497, sans enfants (cf. Dan Pleşia, *Genealogia Basarabilor, Sec. XIII-XVII*, la planche annexe au volume *Io Mircea, mare voievod şi domn*, Aşezământul Cultural Nicolae Bălcescu, Râmnicu-Vâlcea, 1986).

[5] Cf. O. Iliescu, *Domni asociaţi în ţările române în secolele al XIV-lea şi al XV-lea*, in SCIM, II, 1951, no 1, p. 41; Constantin Rezachevici, *Cronologia domnilor din Ţara Românească şi Moldova, a. 1324-1881, I, Secolele XIV-XVI*, Bucarest, 2001, p. 129.

[6] Le prince Ivan Crnojević (Cernojevici), considéré généralement comme Serbe, provenait d'une famille de Valaques, Balşa, éteinte en 1425, mais son origine valaque ou monténégrine n'est plus mentionnée, son origine serbe étant mise en avant ; il eut quatre enfants: Gheorghe, sur lequel je reviendrai, Stanişa, converti à l'Islam, Catalina, mariée avec Radu le Grand, et une autre fille, mariée à Venise (P.P. Panaitescu, *Octoihul lui Macarie (1510) şi originile tipografiei în Ţara Românească*, în Biserica Ortodoxă Română, 1939, p. 44; George Ivaşcu, *Istoria literaturii române*, 1, Bucureşti, 1969, p. 97; N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, Bucureşti, 1980, p. 93 et les ssuivantes; Jasmina Grković Mejdzor, *Juradj Crnojević, Jeromonah Makarije, „Oktoih Pravoglasnik"*, Cetinje, Obod, 1996, p. 30).

[7] Radu de Afumaţi a été le fils de Radu le Grand et de Catalina; voïvode de la Valachie de janvier-avril – juin-août 1522; octobre 1522 – 4 mars 1523; après le 19 janvier – avant le 16 juin 1524; septembre 1524 – avant le 19 avril 1525; après le 18 août 1525 – le 2 janvier 1529; il a été marié avec Voica de Mogoşeşti, morte en 1525; il épouse en seconde noce la belle Ruxandra, la fille de Neagoe Basarab; il eut plusieurs enfants de ces deux mariages (cf. Dan Pleşia, *op. cit.*, passim; Nicolae Stoicescu, *Radu de la Afumaţi*, Bucureşti, 1983, passim); il est enterré dans l'Église Episcopale de Curtea de Argeş; sa pierre tombale est un véritable journal de guerre, les 19 batailles livrées par le voïvode s'y trouvant gravées.

Vlad IV Vintilă de Slatina[8]
Radu Bădică[9]
Radu Paisie[10]
Ana ou Anca[11]
Mircea Ciobanul[12].

Son alliance avec l'aristocratie serbe et sa nombreuse progéniture lui ont fait penser que, dans sa qualité de descendant de Dracula[13], il pourrait assurer une continuité et une succession au trône de ses ancêtres. Ses souhaits ont été exaucés parce qu'ils allaient dans le sens des événements de la dernière partie du XV^e^ siècle, et ses ascendants directs sont montés sur le trône. Mieux encore, Radu le Grand continuait la stratégie entamée par son père dans le domaine de la réconciliation avec les grandes familles de boyards – les familles de Craiovescu et de Florescu[14].

Le voïvode s'est dirigé notamment vers la famille Craiovescu, plus puissants que leurs parents, la famille Florescu[15]. Il créa pour les Craiovescu la charge de grand sénéchal (en roumain, *mare ban*), dérivé de celle de

8 Vlad Vintilă de Slatina a été le fils naturel de Radu le Grand et d'une femme appartenant à la noblesse originaire de Fureşti; il régna de 1532 à 1535 (après le 18 septembre 1532 – après le 10 juin 1535) - cf. Dan Pleşia, *op. cit.*

9 Radu Bădică a été le fils naturel de Radu le Grand et de la dame de Hotărani, la sœur de la mère de Neagoe Basarab, qui était donc son cousin (cf. *Istoria Ţării Româneşti. 1290-1690. Letopiseţul Cantacuzinesc,* édition critique de C. Grecescu şi D. Simonescu, Bucureşti, 1960, p. 43, 206; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, édition critique de Const. Greceanu, Bucureşti 1963, p. 38); voïvode de Valachie du 8 novembre 1523 - après le 19 janvier 1524 (cf. Dan Pleşia, *op. cit.*).

10 Radu Paisie a été le fils de Radu le Grand et de sa femme (officielle), dame Catalina; voïvode de la Valachie: après le 10 juin 1535 – avant le 17 mars 1545; il a été marié à Stana, issue probablement de la famille des boyards Oroboieşti et Tăbărciani, ensuite à Ruxandra, la veuve de Radu de Afumaţi; de son premier mariage il eut un fils, Pătraşcu le Bon (mars 1554-28 décembre 1557), le père présumé de Michel le Brave (cf. Dan Pleşia, *op. cit.*).

11 La fille de Radu le Grand et de Catalina; il a été mentionné dans les documents de 1507-1508 à l'occasion de la donation du domaine de Geoagiu de Jos faite par le roi de Hongrie Vladislav II à Radu le Grad (cf. Al. Lapedatu, *Politica lui Radul cel Mare. 1495-1508*, în *Lui Ion Bianu amintire. Din partea foştilor şi actualilor funcţionari ai Academiei Române la împlinirea a şasezeci de ani (1916)*, Bucarest, 1921, p. 219 et les suivantes).

12 Mircea Ciobanul, le fils de Radu le Grand et de Catalina; voïvode de la Valachie de janvier 1545 au 16 novembre 1552; avant le 11 mai 1553 au 28 février 1554; de janvier 1558 au 21 septembre 1559; il épouse en seconde noce la fille de Petru Rareş et de Elena Brancovici (la nièce du métropolite Maxim Brancovici), Chiajna (Anca); il a eu une nombreuse progéniture; Petru, qui a accédé au trône de Valachie sous le nom de Petru le Jeune, est issu de ce second lit (26 septembre 1559 - 31 mai 1568), cf. Dan Pleşia, *op. cit.*

13 Cf. Radu Ştefan Vergatti, *Vlad Ţepeş – Dracula. Viaţa şi faptele domnului român şi ecoul lor în timp*, Bucarest, 1996, pp. 49-52.

14 Cf. Radu Ştefan Vergatti (Ciobanu), *Neagoe Basarab*, Bucarest, 1986, p. 26-44.

15 *Ibidem*.

sénéchal (*ban*[16]). Progressivement, mais assez rapidement, cette charge acquiert un caractère héréditaire pour la famille qui déplaça sa résidence de Strehaia à Craiova[17].

C'est de cette famille qu'est issu le fils officiel de Pârvu Craiovescu et de Neaga, que l'on suppose être le fils de Basarab le Jeune Ţepeluş[18], le futur voïvode et homme de culture Neagoe Basarab (1512-1521)[19], qui s'est formé justement sous le règne de Radu le Grand et dont il continuera le programme politique. On peut dire que le voïvode a atteint son but – avoir un héritier digne de lui.

Les documents de l'époque montrent que, après avoir établi la paix interne par une apparente alliance avec les grands boyards, le voïvode s'est tourné vers l'Église Orthodoxe. Pour attirer le haut clergé, il a fait bâtir de nouvelles églises, il a fait réparer de vieux monuments, il a fait des donations ou s'est porté garant d'anciennes donations. Ainsi, à la charnière des XV[e] et XVI[e] siècles, il a commencé la construction de l'Église Métropolite de Târgovişte, achevée et consacrée le 17 mai 1520 par le voïvode Neagoe Basarab[20]. Juste avant le début de la construction de cet important édifice de la capitale, au moment même où il accédait au trône, Radu le Grand s'impliquait dans l'achèvement et l'agrandissement du monastère de Glavacioc, dédiée à l'Annonciation. Le 20 juin 1507, par un acte princier, il confirma au profit de ce monastère la donation que lui avait faite son ancêtre, Mircea le Vieux (1386-1418), et qui avait pour objet les villages de Călugăreni, sur la rivière de Neajlov, et de Călugăreni, dans le département de Teleorman[21].

[16] Cf. Ștefan Ștefănescu, *Bănia în Ţara Românească*, Bucarest, 1965, p. 99 et les suivantes.

[17] *Ibidem*.

[18] Cf. R. Şt. Vergatti (Ciobanu), *Neagoe Basarab*, l'édition citée, p. 39-44; cela peut sembler étrange, mais Neagoe a repris le nom de sa mère, Neaga, et non celui d'un membre de sexe masculin de sa famille, ce qui peut indiquer justement sa descendance du voïvode Basarab IV Ţepeluş.

[19] Cf. Dan Zamfirescu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab. Problema autenticităţii*, I[ère] édition, în Romanoslavica, VIII, 1963, p. 341-398; idem, *Neagoe Basarab şi Învăţăturile către fiul său Theodosie. Probleme controversate*, Bucureşti, 1973, passim; R. Şt. Vergatti (Ciobanu), *Neagoe Basarab*, l'édition citée, p. 44 et les suivantes.

[20] Dans le cadre du synode œcuménique qui s'est tenu à Curtea de Argeş, le 17 août 1517, en présence du patriarche œcuménique Teolipt, du métropolite Macarie de la Valachie et du voïvode Neagoe Basarab, on a décidé de transférer le siège de la métropolie de Argeş à Târgovişte ; le nouveau siège de la Métropolie, commencé par Radu le Grand, terminé par Neagoe Basarab, a été consacré le 17 mai 1520 «du vivant de l'archevêque monseigneur Macarie», comme le disait l'inscription dédicatoire de ce monument ecclésiastique disparu depuis (cf. M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, vol. I, Bucarest, 1980, p. 422; Pavel Chihaia, *Din cetăţile de scaun ale Ţării Româneşti*, Bucaest, 1974, p. 377 et les illustrations 175a, 175b, 176).

[21] A. Sacerdoţeanu, *Pomelnicul mănăstirii Glavacioc*, in Glasul Bisericii, 1967, no 3-4, p. 366-372; de même, à la fin du règne de Vlad le Moine, le 4 septembre 1495, on a fait donation à ce monastère du pâturage princier de Slatina (cf. *Documenta Romaniae Historica, B, Ţara*

Entre 1498-1500, il a réparé et agrandi le monastère de Dealu, qui se trouvait aux environs de la capitale du pays, la ville de Târgovişte. Cet édifice, consacré le 4 décembre 1501, a joui de beaucoup d'attention, vu qu'il avait était destiné à servir de nécropole royale et de centre de culture[22]. La charge de réparer, agrandir et élever le monument fut confiée à un maître géorgien dont on connaît aujourd'hui le nom, Grigore. Celui-ci a apporté toute une série d'innovations en matière d'ornementation des parements, de disposition des voûtes et d'organisation de l'espace intérieur, destiné aux services à caractère aulique[23].

Évidemment, tous ces éléments ont influencé d'autres édifices dont l'église épiscopale de Curtea de Argeş, bâtie par Neagoe Basarab voïvode[24].

Un autre document, en date du 26 avril 1500, fait état de l'achèvement du monastère de Ostrov, qui se trouve près du grand monastère de Cozia. Par le même document on dotait les moniales de cet édifice récemment réparé[25].

Plus tard, le 23 mars 1501, sous l'ordre de Radu le Grand, on décide l'achèvement de l'ermitage de Iezer, dans le village de Cheia, près de la ville de Râmnicu-Vâlcea. L'établissement recevait déjà à cette date une donation annuelle en blé et en orges[26].

Le 1er avril 1506 le monastère de Valea a été doté de la dîme princière des domaines de Corbii de Piatră et de Mălureni. Le 19 juillet 1498 le voïvode a confirmé aussi une autre donation – le monastère de Râncaciov, dans le département de Muscel, était reconnu comme le propriétaire de la bergerie princière des Montagnes Judele Păduraţilor. Le monastère

*Românească*, vol. I, p. 416, document no 256); au moyen âge on entend par «branişte domnească» (traduit ici par *pâturage princier*) un herbage ou une pièce de foin; la donation de Vlad le Moine est justifiée compte tenu du fait qu'il est inhumé dans ce monastère (cf. Ioan Muşeţeanu, *Mănăstirea Glavacioc. Monografie istorică*, Bucarest, 1933, passim).

22 En ce qui concerne la destination du Monastère de Dealu, v. C. Niţescu, *Mănăstirea Dealu şi Liceul militar N. Filipescu*, Târgovişte, 1932, passim; A. Sacerdoţeanu, *Radu cel Mare ctitorul mănăstirii Dealul – Târgovişte, cu prilejul împlinirii a 450 de ani de la moartea lui*, in Glasul Bisericii, 1958, no 4, p. 254-263.

23 Le souvenir des maîtres géorgiens et arméniens qui ont travaillé au monastère de Dealu s'est conservé jusqu'à présent dans la toponymie locale, où on retrouve le toponyme *la Vallée des Arméniens* (cf. information orale du prof. dr. Mihai Oproiu, historien de la ville de Târgovişte).

24 Cf. Emil Lăzărescu, *Biserica mănăstirii Argeşului*, Bucureşti, 1967, passim.

25 Dans le document on fait mention de la valeur de cette donation annuelle en blé et orge, exonérée d'impôt, en provenance du département de Olt (cf. *DRH, B*, vol. I, p. 492, document no 300); Ştefan Bilciurescu, *Mănăstirile şi bisericile din România cu mici notiţe istorice şi gravuri*, Bucarest, 1890, p. 53.

26 Cf. *Documente privind Istoria României, B, Ţara Românească, Veac XVI*, vol. I, p. 4, document no 3; P.V. Năsturel, *Mănăstirea Iezeru-Vâlcea*, în Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie, XIV, 1913, p. 81-83; I. Donat, *Fundaţiile religioase ale Olteniei, partea I-a, Mănăstiri şi schituri*, Craiova, 1937, in Arhivele Olteniei, XVI, 1937, p. 54-55.

jouissait déjà de cette donation du vivant «*du père du voïvode Vlad Voïvode le Moine*»[27]. Cette donation se retrouve à la même ligne que la donation, en date du 4 juin 1497, faite au profit de l'Église Saint Nicolas de Târgşor[28].

Un peu plus tard, le 15 décembre 1501, le voïvode a confirmé aussi les possessions du monastère de Nucet – Dâmboviţa[29].

C'est également à Radu le Grand que l'on doit la réparation du monastère de Govora. Le bel édifice orthodoxe des environs de la ville de Râmnicu-Vâlcea s'était ruiné à l'époque où Radu le Grand accédait au trône. La destruction de cet édifice fondé par la famille des Dracula était due à l'inconscience des troupes des boyards qui étaient leurs ennemis, les boyards Dăneşti, sous la commande notamment de Albu le Grand[30].

La peinture murale de l'église conserve au narthex une image du voïvode et de sa femme, Catalina[31].

Près de la frontière de la Valachie et de la Serbie, le voïvode et son oncle, le grand boyard Gherghina de Poienari, fondèrent le monastère de Laposjna. Malheureusement on ne peut voir aujourd'hui que ses ruines[32]. Cet édifice ecclésiastique est le symbole des relations étroites entre l'aristocratie serbe, omniprésente à la cour de Radu le Grand, et les boyards valaques. C'est également un argument qui vient confirmer l'unité et la force de l'Église Orthodoxe sur tout le territoire des Balkans, qui montre une fois de plus que l'Église Orthodoxe était un symbole de la lutte de libération des Orthodoxes de sous la domination de la Sublime Porte.

Il ne faut pas oublier que le frère de Catalina, la femme du voïvode, Gheorghe Crnojević (Cernojevici), a tenté de ranimer la lutte contre les Ottomans après 1490, année de la mort de son père. Il n'a pu mener à bien son projet, en l'absence de l'aide promise par la Seigneurie de Venise. C'est pourquoi en 1495 ou en 1496 le prince Gheorghe a été obligé de s'enfuir à Venise, où il s'attendait à être bien accueilli, d'autant plus qu'il était marié avec une noble originaire de la cité des lagunes, Elisabeta, la fille du sénateur Antonio Erizzo.

27 *DRH, B, Ţara Românească*, vol. I, p. 465, document no 285.

28 Idem, indice, sub voce; C.C. Giurescu, *O biserică a lui Vlad Ţepeş la Tîrgşor*, în Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice, XVII, 1924, pp. 74-75.

29 *DIR, B, Ţara Românească*, veac XVI, t. I, p. 7-9; le monastère et ses propriétés existaient du temps de Mircea le Vieux; v. toute l'argumentation dans C.C. Giurescu, *Două monumente religioase din veacul al XIV-lea, Nucetul sau Cozia din Vâlcea şi Nucetul din Dâmboviţa,* in *Mitropolia Olteniei*, XIII, 1961, no 1-4, p. 38-49.

30 DANIC, Bucarest, Fonds Mănăstirea Govora, no VII/12; Radu Florescu, *Mănăstirea Govora*, Bucarest, 1965, passim; R. Şt. Vergatti, *Vlad Ţepeş...*, éd. cit., p. 124 et les suivantes.

31 Son visage, à côté de celui de Radu le Grand, est reproduit dans *Istoria Romîniei*, t. II, Bucarest, 1962, p. 618.

32 Cf. Gheorghe Balş, *O biserică a lui Radu cel Mare în Serbia la Lopuşnia*, in *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, IV, 1911, p. 194-199.

Notons aussi que jusqu'au moment où il quitta le Monténégro, le prince Gheorghe Crnojević (Cernojevici), qui s'était abreuvé aux sources de la Renaissance vénitienne, a soutenu l'importance du livre et son rôle capital dans la lutte politique appuyée par l'Église Orthodoxe. Il fut un des promoteurs du livre imprimé, conscient du fait que peu des gens ordinaires savaient lire et écrire[33]. C'est pourquoi il aida le moine typographe d'origine monténégrine Macarie, formé dans les imprimeries vénitiennes, à imprimer trois livres orthodoxes au monastère de Zeta, près de Cetinie: *Molitvenicul* (le rituel), *Octoihul* (recueil de chants religieux), (1494), un *Psautier* (1495). Il est indubitable que ces livres ont été des manifestes politiques que l'on a pris comme tels: il s'agissait là de la parole de Dieu opposée à celle de Mahomet.

Semer une telle idée dans la mentalité de ses contemporains fut le principal mérite du prince Gheorghe Crnojević (Cernojevici), qui, après s'être enfui du Monténégro, tomba dans l'infortune[34]. La logique de l'histoire et l'évolution de la situation me font soutenir l'hypothèse qu'il a pu exercer une influence, par l'intermédiaire de sa sœur, Cătălina, sur Radu le Grand. Un argument en faveur d'une telle hypothèse m'est fourni par l'existence d'une autre église orthodoxe au Sud du Danube, en Bulgarie, à Kremikovski. Cette église a été bâtie, selon les arguments des historiens et des architectes, à la fin du XV[e] siècle. On peut voir sur le mur Nord du narthex, à droite, les portraits votifs des fondateurs: un homme et une femme, portant des vêtements auliques d'influence byzantine et la couronne princière. À gauche du personnage masculin, il y a le nom *Radevoi* écrit en caractères slavons. La ressemblance des visages à ceux représentés à Govora, les vêtements auliques d'influence byzantine, les couronnes princières, ainsi que l'inscription lapidaire sont autant d'arguments pour conclure que celui qui a payé pour la construction et la peinture de l'église a été Radu le Grand. C'est une conclusion naturelle, vu ses relations avec l'Église Orthodoxe de l'Europe du Sud-Est.

Soutenant l'Église Orthodoxe en tant que fer de lance dans l'action d'émancipation des Orthodoxes de la Péninsule des Balkans et de l'Orient, Radu le Grand a fait des donations considérables aux monastères du mont Athos et Sinaï. Ainsi, de 1497 à 1502 il a confirmé la donation en faveur des monastères Saint Pantaléon et Rusicon du Mont Athos en valeur de

33 À la charnière des XV[e] et XVI[e] siècles, seuls 5% des Orthodoxes de l'Europe du Sud-Est savaient lire: des prêtres, des nobles, des commerçants, etc.; ceux-ci constituaient l'élite de la société et pouvaient influencer le reste de la population (cf. R. Șt. Vergatti, *Populaţie. Timp. Spaţiu. Privire asupra demografiei istorice universale*, Brăila, 2003, p. 117-150, etc.)

34 Après avoir gagné les terres vénitiennes, il a été emprisonné à Ravenne, suite à l'intervention des Ottomans; il réussit à s'évader, pour revenir au Monténégro où il capitula devant les Ottomans et se convertit à l'Islam (cf. Jasmina Grković Mejdzor, *op. cit.*, *loc.cit.*).

5.000 aspres par an et 500 aspres pour les frais de transport de cet argent[35]. En 1498, il fait une donation identique pour la communauté des moines serbes de Hilandar, également du Mont Athos[36].

Le 20 mars 1497 il confirme pour le Monastère Dochiarum la donation de Vladislav le Moine: 3 000 d'aspres par an et 400 d'aspres pour les frais de transport[37].

La même année, 1497, le 15 septembre, le voïvode Radu le Grand signe un document par lequel autres 5.000 aspres par an et 500 aspres pour les frais de transport de l'argent sont donnés au Monastère Sainte Catherine du Mont Sinaï, fondée par le basileus (527-565)[38].

On peut se rendre compte aujourd'hui encore de la générosité manifestée par le voïvode valaque et par sa femme envers l'Église Orthodoxe en admirant les chasubles du Monastère de Govora[39]. La beauté des ornements atteste l'existence d'ateliers royaux et monacaux à la fois, où il y avait des artistes au moins du même niveau que leurs collègues de l'Europe du Sud-Est.

Le soutien accordé par le voïvode Radu le Grand à l'Église Orthodoxe est une composante de son programme politique et non une forme de césaropapisme. Je fonde mon point de vue aussi sur la manière dans laquelle ont évolué les relations avec le hiérarque grec Niphon. Cet ancien patriarche de Constantinople trouva asile en Valachie de 1503 à 1505[40].

---

35 En 1495-1496 il donna 3 000 d'aspres par an au monastère Saint Pantaléon du mont Athos, exigeant qu'on inscrive «dans le registre obituaire de la sainte monastère nos grands-parents: Io Vlad voïvode et la moniale Eupraxia et les parents: la moine Pahomie et la moniale Samonida et Io Radul voïvode et ma femme, dame Catalina, et les frères Vladul et Mircea et qu'on chante pour nous tous la messe d'obit avec le gâteau consacré et la boisson un jour de la semaine que vous daignerez établir» (cf. *DRH, B*, I, p. 427, document no 263 de 1495-1496); en 1497 il confirmait cette donation qu'il porta à 5.000 aspres par an (cf. M. Păcurariu, *op. cit*., t. I, éd. cit, pp. 410-411).

36 *DRH, B*, I, pp. 462-463, document no 284 du 19 avril 1498; M. Păcurariu, *op. cit*., vol. I, éd. cit., pp. 411-412; le 29 janvier 1500 Radu le Grand confirme le droit des moines du monastère athonite de Cutlumuz de recevoir la dîme du village de Uibăreşti (cf. DRH, B, I, pp. 485-486, document no 297).

37 Cf. M. Păcurariu, *op. cit.*, vol. I, éd. cit., p. 411.

38 DRH, B, I, p. 455-456, document no 279 du 15 septembre 1497; sur les relations et les donations du voïvode Radu le Grands envers les monastères du Mont Athos et Sinaï, v. aussi la thèse de doctorat de P.Ş. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654*, Roma, Pont. Institutum Studiorum Orientalium, 1986, passim.

39 Cf. R. Florescu, *op. cit.,* passim.

40 Il semble que la période pendant laquelle il résida en Valachie l'érudit hiérarque grec a formé et éduqué le futur voïvode lettré Neagoe Basarab (cf. *Literatura română veche*, col. Lyceum, vol. I, édition de Gh. Mihăilă et Dan Zamfirescu, Bucureşti, 1969; l'information se retrouve dans le texte sur la vie de Nifon rédigée par G. Protul; même information dans *Istoria Ţării Româneşti 1290-1690. Letopiesţul Cantacuzinesc*, éd. cit., p. 9); Nifon n'avait pas été exclu de l'état ecclésiastique, il est donc venu en Valachie avec l'accord du synode œcuménique et du sultan avec lequel Radu le Grand entretenait de bons rapports; le deuxième patriarche de Constantinople à être venu en même

Un conflit survint entre Radu le Grand et le hiérarque grec: le voïvode lui ayant demandé de célébrer le mariage de sa sœur aînée Caplea avec le boyard moldave traître Bogdan, Niphon refusa et indiqua au voïvode que le marié avait déjà une femme en Moldavie. Comme à l'époque les mariages pouvaient être facilement dissous, surtout si la sollicitation venait de la part d'un noble[41], le voïvode prit le refus de Niphon pour une insolence. Le voïvode réagit quand même avec sagesse. Pour ne pas compromettre sa position, il fit en sorte que le hiérarque grec décide seul de partir. Je peux affirmer aujourd'hui, me fondant sur les documents athonites que j'ai déjà signalés, que Niphon a quitté la Valachie de son plein gré, généreusement gratifié[42]. Il se peut bien que les présents qu'on lui donna ne satisfissent pas la cupidité de Niphon et de ses proches, ce qui aurait pu engendrer la légende d'un conflit violent avec Radu le Grand, rapportée par Gavriil Protul[43].

Dès que Niphon eut quitté la Valachie, Radu le Grand nomma comme métropolite Maxim Brancovici. Celui-ci se trouvait probablement déjà à la cour de Târgovişte depuis 1503[44]. Le choix du voïvode s'est porté sur lui parce qu'il était un clerc érudit, descendent de la famille des Paléologue, les empereurs byzantins, et qu'il appartenait à l'aristocratie serbe, étant le cousin de sa femme, Cătălina, et du prince Gheorghe Crnojević (Cernojevici), le petit-fils du célèbre héros albanais Skenderbeg, l'oncle de Despina Miliţa, la future épouse de Neagoe Basarab, et de Elena (la demi-sœur de Despina Miliţa), la future épouse de Petru Rareş[45].

Ses bons rapports avec l'Église Orthodoxe ne pouvaient pas lui servir pour améliorer les relations avec la Sublime Porte. Esprit réaliste, le voïvode a apprécié à sa juste valeur la puissance du clergé orthodoxe. Il préfère donc d'emprunter les chemins battus: payer le prix et acheter

temps sur le territoire de la Valachie, de retour de Géorgie, et mort le 8 mai 1504 à Târgovişte, a été inhumé au Monastère de Dealu, sous le nom de Kir Ioanichie; ce fut ce dernier patriarche qui conseilla à Radu le Grand d'employer des maîtres arméniens pour la décoration des façades en pierre du monastère (cf. Petre Ş. Năsturel, *Radu vodă cel Mare şi patriarhul de Constantinopol Ioachim I-ul*, în SMIM, vol. XX, 2002, p. 23-31); c'est le seul moment où les deux patriarches se sont retrouvés simultanément sur le territoire de la Valachie.

41 Cf. Dan Horia Mazilu, *Lege şi fărădelege în lumea românească veche*, Bucureşti-Iaşi, 2006, p. 374 et les suivantes, 380 et les suivantes.

42 Cf. R. Şt. Vergatti (Ciobanu), *Neagoe Basarab*, éd. cit., p. 50; Leandros Vranoussis, *Gândul şi fapta marelui domn al Ţării Româneşti*, in *Magazin istoric*, no 2/1972, pp. 6-11.

43 Cf. Gavriil Protul,*Viaţa lui Nifon*, ed. V. Grecu, Bucarest, 1944, p. 89 et les suivantes.

44 Cf. *Liturghierul lui Macarie*, ediţie critică de P.P. Panaitescu, Bucureşti, 1959, étude introductive de P.P. Panaitescu, pp. XXXI-XXXIV; N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, II[e] édition, Bucarest, 1980, p. 93 et les suivantes.

45 Cf. I.C. Filitti, *Despina princesse de Valachie, fille presumée de Jean Brankovitch*, Bucarest, 1931, p. 250; M. Romanescu, *Neamurile doamnei lui Neagoe vodă,* Craiova, 1940, pp. 9-10; B. Ferjančic, *Die Despoten in Byzanz und den süd-slavischen Ländern*, Beograd, 1960, pp. 199-201; R. Şt. Vergatti (Ciobanu), *Neagoe Basarab*, éd. cit., pp. 52-54.

la turcocratie. Pendant son règne, il a porté l'impôt de 8.000 monnaies d'or par an à 12.000 monnaies d'or par an qu'il a envoyé régulièrement à Istanbul[46]. Mieux encore, pendant des années, de 1500 à 1507, il s'est rendu à Istanbul baiser la main du sultan, établir des relations personnelles avec la turcocratie et recueillir des informations[47].

Ce fut une action diplomatique sage, que le sultan Bayezid II apprécia[48]. En effet, Radu le Grand a mené une politique bien récompensée par les Turcs, qui eut pour résultat la paix, condition essentielle pour la prospérité et la richesse du pays. Ce n'est que de cette manière, par sa tempérance, que Radu le Grand a calmé les Turcs. Les relations amicales avec la turcocratie d'une part, avec la Moldavie de l'autre, ont permis au voïvode de Târgovişte de prêter de l'aide en 1497 à Ştefan le Grand (1457-1504). La Valachie a envoyé une troupe de soldats qui, aux côtés des 2.000 soldats sous l'étendard du sultan, ont contribué à défaire le roi de Pologne, Jan Olbracht (1492-1516), à la bataille de Codrii Cosminului (le 26 octobre 1497)[49].

Faisant semblant d'ignorer cet incident, la monarchie polonaise a adressé une lettre à Radu le Grand après la mort de Ştefan cel Mare (le 2 juillet 1504), lui reprochant de n'être pas intervenu pour accéder au trône de la Moldavie. Il est évident que le nouveau voïvode de Moldavie, Bogdan III l'Aveugle (1504-1517), n'était pas au goût de Varsovie. Les raisons de cette attitude ne sont pas claires[50].

Le voïvode de Târgovişte n'a pas donné cours aux encouragements venant de Varsovie. Il reçut toutefois dans son pays bon nombre de boyards traîtres de Moldavie, dont l'ancien grand logothète Bogdan et Roman de Coşereni. Le dernier avait émis des prétentions au trône de Moldavie et fut contraint à «mendier» l'aide de Radu le Grand[51] qu'il obtint. En 1507 il attaqua et dévasta la contrée de Putna. La contre-réaction de Bogdan III n'a pas tardé: il dévasta à son tour les villages des alentours de la ville de Râmnicu Sărat[52].

---

[46] Cf. Mihail Berza, *Haraciul Moldovei şi al Ţării Româneşti în sec. XV-XIX*, în *Studii şi Materiale de Istorie Medie*, 2/1957, p. 28; cette information se fonde sur *I diarii di Marino Sanudo*, éd. F. Stefani, E. Berchet, Venise, 1883-1892, col. 464.

[47] Cf. Al. Lapedatu, *op. cit., loc. cit.*, p. 199, 200; v. aussi la note 1, p. 200.

[48] Quand les janissaires ont reproché au vieux Bayezid II de ne pas mener des guerres de pillage, celui-ci leur répliqua qu'un pays doit être gouverné aussi par la raison et leur donna l'exemple de Radu le Grand, le voïvode malade, mais plein de mérite (cf. Leunclavius, Historiae musulmanae turcorum de monumentis ipsorum exscriptae. Frankfurt, 1591, col. 675).

[49] *Istoria Românilor, vol. IV. De la universalitatea creştină către Europa „patriilor"*, sous la coordination de l'académicien Ştefan Ştefănescu et de l'académicien Camil Mureşanu, Bucureşti, 2001, p. 412

[50] *Ibidem*.

[51] Radu Popescu, *Istoriile*, éd. cit., p. 26.

[52] *Ibidem*.

Le métropolite de Târgovişte, Maxim Brancovici, est intervenu courageusement pour mettre fin au conflit. Il y parvint en invoquant l'appartenance au christianisme, à l'orthodoxie, des deux voïvodes[53]. Ses paroles furent particulièrement convaincantes. Les deux voïvodes ont entendu se soumettre au pouvoir et aux exigences du christianisme, ce qui est dans l'ordre des choses: ils étaient profondément croyants et ne pouvaient ignorer les paroles d'un homme de l'église.

Radu le Grand a su faire preuve de la même mesure, du même équilibre et de la même sagesse dans ses relations avec ses voisins du Nord, le Royaume de Hongrie. Jeune, avant d'accéder au trône, il avait à plusieurs reprises visité la Transylvanie. À cette époque-là, accompagné et conseillé par le grand boyard Barbu Craiovescu, il avait visité les comptoirs commerciaux hanséatiques de Braşov et de Sibiu. Après son avènement au trône, Radu le Grand établit par leur intermédiaire de bonnes relations avec le roi de Hongrie, Vladislav II[54].

Le voïvode de Valachie entretint des relations complexes avec les grandes villes de Sibiu et Braşov, centres commerciaux et d'artisans. Il en fit venir des objets en métal – armes, outils, bijoux etc. – en cuir, des tissus, des artisans[55] et même des médecins pour lui et pour les personnes de son entourage[56]. Il invita les membres du patriciat urbain saxon à prendre part à des événements particuliers, aux fêtes de la famille etc.[57] Il leur permit de faire du commerce sur le territoire de la Valachie à condition de respecter les lois du pays et de payer les droits de douane (scala)[58]. Lorsque les commerçants allemands de Sibiu tentèrent d'enfreindre les lois du pays, le voïvode réagit sans tarder: il ferma les chemins et les voies d'accès vers le Danube et la péninsule des Balkans, où se trouvaient les grandes foires d'Edirne et d'Istanbul. Les commerçants allemands ont tout suite montré le respect qu'ils devaient à «*Tt*».

[53] *Ibidem*; *Viaţa fericitului arhiepiscop Maxim cel Nou*, în *Arhiva istorică a României*, t. II, publié par B.P. Hasdeu, Bucarest, 1865, p. 60 et les suivantes. V. aussi un point de vue, une traduction et un commentaire sur la vie de Maxim Brancovivi de G. Mihăilă, *Între Orient şi Occident. Studii de cultură şi literatură română în secolele al XV-lea-al XVIII-lea*, Bucureşti, 1999, p. 183 et les suivantes.

[54] Cf. Al. Lapedatu, *op. cit., loc. cit*., passim; *Istoria Românilor*, t. IV, éd. cit., p. 410 et les suivantes.

[55] Cf. I. Bogdan, *Relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească*, Bucureşti, 1905, p. 241, 212-213, 220-221, 2243-224, 243, 244 ; Al. Lapedatu, *op. cit., loc. cit*., p. 197.

[56] I. Bogdan, *Relaţiile*..., éd. cit., p. 355-356; il réfère au médecin Franciscus, conduit de Sibiu à Braşov au mois de février 1508; même information dans Hurmuzaki Iorga, *op. cit*., XV/1, éd. cit., p. 180.

[57] Le voïvode a invité les habitants de Sibiu à participer aux noces de son neveu, Pârvul, qui se mariait avec la fille de Dimitrie Iaksici (cf. *Rechungen*..., éd. cit., p. 417; I. Bogdan, *Relaţiile*..., éd. cit., p. 549; Hurmuzaki Iorga, *op. cit.,* XV/1, éd. cit., pp. 164-165).

[58] Al. Lapedatu, *op. cit., loc. cit*., p. 193, 194.

Le patriciat de Sibiu et de Braşov a tiré profit de la politique de Radu le Grand, mais aussi des informations qu'il lui offrait sur la situation de la Sublime Porte et de la turcocratie. Ses voyages à Istanbul, l'amitié qui le liait à des personnes proches du sérail permettaient au voïvode d'être bien informé et donc de pouvoir anticiper toute action violente des Ottomans contre lui, mais aussi contre la Transylvanie.

La monarchie hongroise s'est servie elle aussi de cette circonstance. Les renseignements fournis par Radu le Grand furent importants, surtout dans les mois précédant la signature de la paix de 1503 dans la ville de Szeged, entre la Sublime Porte et la Royauté magyare. L'habileté diplomatique de Radu le Grand lui valut d'être proposé par la Royauté magyare comme médiateur dans le cadre des pourparlers de paix de 1503, proposition acceptée par la Sublime Porte[59]. Dans la forme finale du traité de paix, on précisait que la Valachie et la Moldavie se trouvaient sous la suzeraineté de la couronne magyare et payaient tribut à la Sublime Porte[60].

La formule présente dans le traité concernant la suzeraineté n'implique pas une subordination politique particulière, comme on a voulu le démontrer. Il s'agit uniquement d'une expression polie des diplomates médiévaux qui inscrivaient cette situation dans le réseau des relations féodales de type planum, présentes dans toute l'Europe. Il y a là une différence nette par rapport aux relations avec la Sublime Porte qui exerçait une domination matérielle, effective, sur la Valachie et la Moldavie.

La royauté magyare a tiré profit de la position de ce voïvode valaque intelligent. Les informations exactes qu'il fournissait épargnèrent, pendant le règne de Radu le Grand, la Hongrie et ses possessions des attaquées des soldats enturbannés. En échange de cette paix, Radu le Grand a exigé en 1502 qu'on lui rendît le domaine de Făgăraş, ancienne possession des voïvodes valaques. On le lui refusa[61]. Ce n'est qu'en 1507 qu'il reçut le domaine de Geoagiu de Jos et 19 villages[62]. Le caractère de cette donation semble indiquer qu'il s'agissait d'une possession personnelle de Radu et non d'une possession du voïvode de Valachie[63]. Malheureusement le voïvode n'a pu jouir de cette nouvelle possession car il est mort après le 8 mars 1508, probablement après le 23 avril[64].

Avant sa mort, Radu le Grand a pu mener à bien une partie importante

[59] Cf. Marino Sanudo, *op. cit*., t. IV, p. 373, 415; idem, t. V, p. 450.

[60] Cf. Al. Lapedatu, *op. cit., loc. cit*., p. 200-201.

[61] Al. Lapedatu, *op. cit.,* éd. cit., p. 214 et les suivantes ; le domaine de Făgăraş a été offert à Ioan Corvin par le roi de Hongrie en signe de gratitude (ibidem).

[62] Idem, p. 216 et les suivantes.

[63] Le caractère de la possession résulte des documents publiés par E. Veress, *Acta et epistolae relationum Transylvaniae Hungariaeque cum Moldavia et Valachia*, vol. I, Budapest, 1914, p. 94.

[64] Voir la note 1.

de son programme politique: attirer tous les Roumains à s'investir dans leur affranchissement de sous l'autorité de la Sublime Porte. S'il a continué la lutte armée anti-ottomane de Vlad Ţepeş et de Ştefan le Grand par le biais de l'Église, il a entendu le faire à la fin de sa vie par le biais du livre. Radu le Grand a compris la supériorité du livre imprimé par rapport au manuscrit. Alors que le manuscrit est unique, grand, lourd, relié en cuir et métal, exigeant beaucoup de temps pour être calligraphié et illustré, ce qui le rendait cher, le livre était imprimé en plusieurs exemplaires, facile à multiplier, petit, pouvant tenir en une poche comme instrument de travail de l'intellectuel, sa reliure étant en parchemin et les illustrations devant soutenir strictement le contenu du texte. Ainsi, un objet de luxe, comme le manuscrit, devenait un instrument de travail, accessible, largement répandu, sous la forme d'un livre imprimé.

Radu le Grand a compris la situation et a mis à profit cette révolution culturelle. Il fit venir à sa cour Macarie, le moine imprimeur[65], originaire de Monténégro, qui avait travaillé au Monastère de Zeta, près de Cetjnie, où il avait fondé la seconde imprimerie en slavon après celle de Cracovie[66]. Macarie est venu à Târgovişte pour créer la troisième imprimerie en slavon, dans cette ville où régnait Catalina, descendante de la famille princière Crnojević (Cernojevici). Il arrive à la cour de cette dame, originaire de la même région que lui, en 1503, semble-t-il, en compagnie de Maxim Brancovici[67]. À la demande du voïvode, il mit sur pieds une imprimerie, très probablement dans la fondation princière du Monastère de Dealu. C'est là qu'il entreprit l'impression d'un Missel. On avait bien choisi, car ce livre pouvait être un manifeste politique efficace pour le monde orthodoxe balkanique. C'est à l'intention de ce monde qu'on choisit la langue: le médio-bulgare et non le médio-slavon utilisé pour les livres imprimés au monastère de Zeta.

Les décorations utilisées pour la page de garde et pour le cadre sont inspirées par la Renaissance vénitienne[68], une ornementation extrêmement

65 Cf. *Liturghierul lui Macarie*, éd. cit., p. XXXIII et les suivantes; N. Cartojan, op. cit., p. 93 et les suivantes.

66 George Ivașcu,*Istoria literaturii române*, 1, Bucarest, 1969, p. 97.

67 P.P. Panaitescu, *Octoihul lui Macarie (1510) şi originile tipografiei în Ţara Românească*, in *Biserica Ortodoxă Română*, Bucureşti, 1939, p. 525-552 (on y retrouve aussi toute la bibliographie serbe sur ce thème); N. Cartojan, op. cit., p. 93 et les suivantes.

68 Je reprends et accepte le point de vue des spécialiste de l'Institut d'Histoire de l'Art, dans leur histoire de l'art (*Istoria Artelor Plastice în România*, rédigée par un collectif sous la direction de l'académicien George Oprescu, Bucureşti, 1968, p. 277); un autre point de vue chez B. P. Hasdeu qui croyait que Macarie s'était laissé inspirer par l'ornementation du manuscrit d'un évangéliaire calligraphié au Monastère de Neamţ en 1475 (cf. B. P. Hasdeu, *Tezaur de tipoxilografie*, in *Traian*, tome I, Bucureşti, 1869, p. 92). Ce dernier point de vue a été repris par toute une série d'émules de Hasdeu dont récemment Agnes Erich dans *Istoria tiparului românesc de la începuturi până la*

soignée[69]; on y reconnaît l'influence de l'école vénitienne de Bojidar Vukovici, où il semble que Macarie s'était formé. En échange, les lettres présentent toute une série de défauts de «fabrication», ce qui me fait conclure qu'il s'agit d'un produit local[70], vu que les lettres de Cetinie avaient été détruites à l'arrivée des Turcs.

Le papier utilisé conserve trois signes différents, ce qui indique qu'il provient de trois centres distincts. On l'avait probablement acheté en petite quantité chez différents fournisseurs, en fonction du prix du marché[71]. Le livre ne porte pas de dédicace à l'intention du métropolite du pays, ce qui s'explique par le fait que le métropolite Maxim Brancovici avait été envoyé comme messager à la cour du roi de Hongrie. Apprenant la nouvelle de la mort du voïvode Radu le Grand, il n'en revient pas[72]. Par conséquent, la chaire métropolitaine est restée vacante jusqu'en 1512, quand Macarie a été nommé métropolite[73].

Radu le Grand n'a pu voir achevée cette œuvre qu'il avait commanditée, qui fut achevée au 10 novembre 1508, sous le règne de Mihnea le Terrible (1508-1509).

Après une longue agonie, Radu le Grand s'éteint, entre le 8 et le 31 mars 1508, à Târgovişte. Il a été, semble-t-il, très malade dans les dernières

*apariţia marilor edituri comerciale*, Târgovişte, 2006, p. 182-184. Nous ne considérons pas que le point de vue de Hasdeu soit judicieux, Macarie n'ayant pas vu le manuscrit unique du monastère de Neamţ, puisqu'il n'a pas visité la Moldavie. Par contre, les typographes de Cracovie, de Cetinje et de Târgovişte pouvaient s'inspirer des cahiers de modèles qui circulaient dans tout le monde médiéval européen, utilisés aussi à Venise et dans les imprimeries où travaillaient des artisans formés dans les écoles de la cité des lagunes.

69 Cf. George Ivaşcu, *op. cit*., p. 97; E. Turdeanu, dans *Manuscrisele lui Ştefan cel Mare*, in „Cercetări literare", no 5, Bucureşti, 1943, remarque le même caractère de la décoration, le même dans le cas de tous les manuscrits slaves; des cahiers contenant des modèles circulaient probablement à l'époque, que l'on employait pour les livres imprimés à contenu religieux orthodoxe en slavon.

70 Cf. Ştefan Ciobanu, *Istoria literaturii române vechi*, t. I, Bucureşti, 1948, p. 49, 114 (l'auteur suppose que les lettres utilisées par Macarie auraient eu pour modèle celles de Gavriil Uric); M. Păcurariu, *op. cit*., vol. I, éd. cit., p. 510; Ana Andreescu, *Arta cărţii: cartea românească veche (1508-1700)*, Bucarest, 2002, p. 19.

71 Cf. A. Erich, *op. cit*., p. 184; dans le livre imprimé par Macarie on retrouve au moins trois types différents de papier.

72 Se trouvant à la cour du roi de Hongrie, il reçut de la part du nouveau voïvode, Mihnea le Terrible, la mission d'annoncer la nouvelle de la mort de Radu le Grand; après avoir accompli cette mission, à l'automne de 1508, il n'est pas rentré en Valachie; une personne de sa famille, Dimitrie Iakşici, lui offrit un terrain à Cruşedol, où il fit bâtir un monastère pour les moines; il y resta jusqu'à sa mort, survenue le 18 janvier 1516; pour ses qualités, l'Église Orthodoxe l'a mis au rang des saints, lui consacrant le jour du 18 janvier; en 1761 on a imprimé à Râmnic *La Vie de Saint Maxim l'archevêque*, dans *Pravilă de rugăciuni pentru sfinţii sârbeşti* (cf. M. Păcurariu, *op. cit*., vol. I, éd. cit., p. 420-421).

73 Idem, p. 421.

sept années de sa vie. Selon les témoignages de ses contemporains, il avait le corps «engourdi», «ne pouvant plus se servir de ses jambes», se déplaçant uniquement en palanquin[74].

On a supposé qu'il était malade de goutte, de diabète[75] ou de quelque chose encore plus terrible, de la syphilis[76].

C'est cette dernière hypothèse que privilégient les historiens de la médecine[77], se fondant sur la description du cadavre du voïvode au moment de l'inhumation[78] et aussi de l'exhumation effectuée sous le règne de Neagoe Basarab[79]. On pense qu'il aurait pu contracter cette maladie récemment arrivée en Europe en provenance d'Amérique, en 1493, dans la ville de Sibiu, pendant une visite dans une maison close. La maladie y était parvenue par des mercenaires d'origine allemande, qui avaient combattu en Italie au service du duc de Toscane. Le boyard Staico de Bucov, ami, parent et compagnon de voyage et de plaisirs du voïvode, s'était contaminé lui aussi cette maladie[80].

Pour se faire soigner, le voïvode avait fait venir de Sibiu le médecin (phisicus) Franciscus, mais celui-ci arriva trop tard, en février 1508. Il semble qu'il avait déjà soigné le voïvode, mais cette fois rien n'y fit, comme il résulte de la lettre du 8 mars 1508, adressé aux habitants de Sibiu[81].

La mort de Radu le Grand a inquiété le roi Vladislav II. Le 3 mai 1508, il écrivait au comte de Timişoara, montrant qu'il faut faire attention à la personne que les Turcs installeraient sur le trône de Târgovişte[82].

En effet, sa disparition devait être un événement triste. Ce voïvode qui avait conçu un programme intelligent de lutte anti-ottomane, par le biais de l'Église et du livre, qui avait procuré de la prospérité au pays dont la population a augmenté – prospérité qui lui a permis de payer le tribut aux Turcs et d'assurer la paix – laissait un grand vide derrière lui. Enfin, grâce à son habileté diplomatique, il avait assuré une politique d'équilibre dans la région de l'Europe du Sud-Est. Voilà pourquoi je conclus que, en dépit de l'opinion de Al.D. Xenopol et de ses disciples, Radu le Grand mérite bien ce surnom qui lui a été donné probablement par ses contemporains qui l'appréciaient grandement. C'est sous ce nom – Radu *le Grand* – qu'il fut inscrit dans la Chronique des Cantacuzène en vertu d'une tradition qui

---

74 Cf. Leunclavius, *op. cit.,* col. 675.

75 Cf. N. Vătămanu, *Voievozi şi medici de curte*, Bucureşti, 1972, p. 51 et les suivantes.

76 *Ibidem.*

77 *Ibidem*.

78 Cf. *Istoria Ţării Româneşti. Letopiseţul Cantacuzinesc*, éd. cit., p. 27.

79 Cf. Gavriil Protul, *op. cit.,* p. 89 et les suivantes.

80 Cf. N. Vătămanu, *op. cit.,* p. 51 et les suivantes.

81 Iorga Hurmuzaki, *op. cit*., t. XV/1, p. 180-181.

82 *Ibidem*.

se poursuit jusqu'au temps de Matei Basarab quand cet ouvrage d'histoire a été élaboré. Dans ces circonstances on peut conclure avec juste raison que ce ne sont pas les moines et les hiérarques qui ont donné à Radu ce surnom, mais que la tradition a conservé le long des XVI$^{e}$ et XVII$^{e}$ siècles ce nom réservé à un voïvode qui a fait preuve de qualités remarquables pour l'évolution de la Valachie, qui traversait alors une période particulière de son histoire.

# LA „MISE” SYMBOLIQUE ET LES „TÉMOINS” DU LIVRE. ASPECTS DE SÉMANTIQUE CONTRACTUELLE SELON LES NOTES DES LIVRES ANCIENS DE TARA SILVANIEI (PENDANT LES XVII ET XIX SIÈCLES)

*DR. IOAN OROS*
*Traduit par Iulia Simoc*

Selon certaines orientations historiographiques actuelles, à part l'archéologie et le traitement des données statistiques sur ordinateur, la sémantique historique devient l'une des directions pratiques les plus importantes du point de vue de l'avenir de la médiévistique[1].

Dès le début de la septième décennie du siècle passé, dans les revues académiques roumaines, commencent à paraître les premières traductions sur l'expérience européenne dans la recherche du vocabulaire d'une langue[2], dans l'idée d'appliquer ces travaux de recherche également dans l'espace historiographique[3]; d'ailleurs ce sont les grands roumanistes étrangers qui ont présenté les premiers résultats de l'analyse du vocabulaire politique roumain, avec la méthodologie historique de l'arsenal sémantique[4]. Par

[1] Voir A. Guerreau, *Viitorul unui trecut incert. Ce fel de istorie a Evului Mediu în secolul al XXI[lea]?*, Chişinău-Bucureşti, 2001, p. 167-208. L'auteur, parmi d'autres ouvrages remarquables dans le domaine, mentionne R. Kosellek, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt an Main, 1979, et O. Ehrismann, *Volk: mediävistische Studien zur Semantik und Pragmatik von Kollektiven*, Göppingen, 1993.

[2] W. Bahner, *Observaţii asupra metodelor actuale de cercetare a vocabularului,* dans *Limba Română*, X, 1961, n° 3, p. 193-203; X, 1961, n° 4, p. 304-311; idem, *Problemele îmbogăţirii lexicale în cadrul Şcolii Ardelene raportate la mediul european din secolul al XVIII[lea]*, dans *Limba Română*, XXVI, 1977, n° 2, p. 194-203.

[3] L. Trenard, *Histoire et sémantique*, dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, X, 1972, 3, p. 423-448.

[4] W. Bahner, *Das Sprach - und Geschichtsbewusstsein in der rumänischen Literatur von 1780-1880*, Berlin, 1967; K. Bochmann, *Dezvoltarea vocabularului social-politic român între 1840*

rapport à cette époque-là du pionnerat, lorsque les études réalisées étaient, en général, l'œuvre singulière de certains linguistes, à présent, grâce au travail d'équipe et à la démarche scientifique interdisciplinaire, on dispose de recherches importantes sur la sémantique politique illuministe de Transylvanie, pour n'y mentionner que l'exemple le plus éloquent, sur le plan national[5].

La présente étude cherche à identifier certains „champs sémantiques" dans la structure des notes du livre ancien roumain de Ţara Silvaniei[6], non pas avant de mettre en évidence quelques aspects liés à leur investigation comme paratextes olographes tant sur le plan de l'expression (rhétorique) que dans leur dimension symbolique (rituelle).

*La rhétorique et le rituel de la donation (paratextolographie)*

**L'expression.** Comme tous les domaines de la connaissance scientifique, dans les conditions de l'ère digitale, l'historiographie du livre connaît, d'un jour à l'autre, de nouvelles dimensions et directions de recherche, étant en relation non seulement avec l'aspect matériel du livre, c'est-à-dire, du livre comme objet: „*produit fabriqué, article commercial, objet d'art*", mais aussi, envers le contenu; selon les précisions d'Albert Labarre, dans sa synthèse si appréciée: „*le livre signifie avant tout texte qui est sa raison d'être*"[7].

Pourtant, le troisième volet de la recherche au plan de l'histoire du livre a été profondément marqué par ce que Gérard Genette appelle „le paratexte du livre"[8]; dans notre cas, non pas le paratexte auctorial ou celui éditorial, qui sont normalement imprimés, mais, il s'agit ici des lignes marginales olographes, ajoutées ultérieurement et qui, donc, n'appartiennent pas au contenu proprement dit, imprimé du livre: notes marginales, notes à la main ou, autrement dit, *marginalia* manuscrites, placés, pour la plupart des cas, parallèlement avec le texte lui-même.

*şi 1850*, dans *Actele celui de al XII-lea Congres Internaţional de Lingvistică şi Filologie Romanică*, XII, I, Bucureşti, 1970, p. 869-873.

5 Voir P. Teodor, I. Mârza, Laura Stanciu, *Semantică politică iluministă în Transilvania (sec. XVII-XIX): glosar de termeni*, Alba Iulia, 2002; Laura Stanciu - *Orientări în studiul discursului istoric. Aspecte semantice. O propunere pentru istoria Transilvaniei*, Alba Iulia, 2005, p. 85-152.

6 C'est-à-dire, les contrées de l'archivieux Sălaj (*Szilágyság*, en hongrois), avec les comitats Crasna şi Solnocul de Mijloc jusqu'en 1876, ayant la capitale spirituelle, et non pas seulement cette fonction, à Şimleu Silvaniei. Une bibliografie à ce propos, voir I. Oros, *Circulaţia cărţii româneşti în Ţara Silvaniei (secolele XVII-XIX) şi efectul de colportaj*, dans *Transilvania*, nouvelle série, année XXXVII (CXIII), Sibiu, 2008, nº. 2, p. 21-34, note 1.

7 A. Labarre, *Istoria cărţii*, Iaşi, Institutul European 2001, p. 13.

8 G. Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 7-19 et passim. Une synthèse sur la notion de paratexte littéraire, on la trouve chez Rodica Roşian-Cornea, *Basmul - text şi relaţii textuale*, Université „1 Decembrie 1918", Alba Iulia, 2002, p 4-20.

Surtout, après avoir imposé les travaux de Donald F. McKenzie, consacrés à la bibliographie matérielle ou à la sociologie des textes[9], l'étude de ces marginalia est devenue un thème de séminaire universitaire et un sujet de conférences célèbres. Un éminent spécialiste dans ce «domaine littéraire» est le bien connu historien du livre et de la lecture, le français Roger Chartier, qui dirige un séminaire sur le thème: «*Marginalia: les écritures du lecteur à l'époque moderne*»[10]. Les séminaires de Roger Chartier sur ce sujet sont, naturellement, la plus évidente preuve de l'importance historiographique attachée, de plus en plus, à ces „marginalia".

Mais, bien que les notes du livre moderne européen, celles que le fameux historien de la culture, ci-dessus mentionné, avait étudiées („réactions de lecteur", „indications de metteur en scène", „notes de propriétaires successifs" etc.) et même si celles-ci (comme toutes les autres, d'ailleurs) représentent „une matrice de la pratique de la lecture" (Roger Chartier), elles ne sont pas semblables à celles qui existent dans nos vieux livres. Cependant, ainsi que celles-ci, elles constituent une inépuisable source pour l'investigation scientifique, qu'elle soit de nature historiographique, bibliologique ou culturelle-anthropologique.

Du point de vue typologique, globalement, on distingue, en premier lieu, la catégorie des notes de donation, celles qui consignent „le marchandage du livre"(„târgul" cărţii)[11]; les seules qui ne modifient pas la signification du livre, c'est-à-dire, elles ne font pas d'intrusion dans le texte plus ou moins consacré au livre[12] et elles ont toutes les qualités afin

[9] Donald F. McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, Londres, 1986; idem, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, 1991; idem, *Making Meaning. „Printers of the Mind" and Other Essays*. Edited by Peter McDonald and Michael F. Suarez, S.J, Amherst, University of Massachusetts Press, 2002. Sur cet auteur, voir : R. Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 255-268; idem, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France/Fayard, 2008, p. 16-19.

[10] Séminaire enregistré sur vidéo sur le site web des AAR (Les Archives Audiovisuelles de la Recherche), page coordonnée par la Fondation „Maison des Sciences de l'Homme" de Paris (www.semioweb.msh-paris.fr-Video).

[11] Et, non pas, selon notre opinion, „târgul de carte" („la foire du livre"), syntagme qui se réfère à un „marché du livre/livres", organisée en commun; alors que „târgul/târguirea cărţii" („la foire/la marchandisage au livre") se réfère à l'acte de l'entrée rituelle, par donation, d'un certain livre dans la possession d'une église, étant considéré un „chronotope de la fête". En ce sens, voir I. Oros, „«Târgul cărţii» - un cronotop al sărbătorescului", dans *Silvania*, Zalău, n° 2, 1997, p. 74-76.

[12] Toutes les autres catégories de notes présentes sur les feuilles des livres anciens, celles qui s'éloignent de ces structures, appartenant plutôt à l'„ego-graphie", se trouvent – de notre point de vue, en bonne partie, sous l'incidence de la modernité. Sous cet aspect, on trouve aussi les notes qui, par leur contenu, parlent de l'écriture et de la lecture dans la conception des copistes et des lecteurs du milieu rural d'élite des XVII$^{e}$-XIX$^{e}$ siècles, étudiées par l'auteur dans I. Oros, *Despre scris şi lectură după însemnări pe vechile tipărituri şi manuscrise din Sălaj*, dans *Valori bibliofile din patrimoniul naţional cultural român. Cercetare şi valorificare,* Ploieşti, 2008 (mis sous presse).

qu'on les considèrent comme des sources primaires, comme des documents indépendants. Le *Corpus* de ce type de „paratextes olographes" constitue, selon notre opinion, le domaine d'étude de ce que nous avons appelé la paratextolographie.

Depuis quelques temps, chez nous, les notes de ce type ont été étudiées, principalement, soit à travers le prisme morphologique (quand on affirme qu'elles ont la structure diplomatique des actes de chancellerie médiévale)[13], soit on les étudie du point de vue syntaxique (et alors on parle d'une rhétorique de la nuncupation, notamment, la note est analysée du point de vue de la structure et de la syntaxe de l'acte de donation)[14].

Un adepte de l'analyse de type morphologique („structurale") et, d'ailleurs, celui qui, probablement, pour la première fois, a intuit la nature diplomatique des notes de donation, parues seulement dans le livre ancien roumain, c'est Constantin Mălinaş, qui attire l'attention, plus d'une fois, sur cette problématique et qui l'illustre par des exemples détaillés, même sous ce titre: *Formulele diplomatice caracteristice ex librisului românesc vechi (Les formules diplomatiques caractéristiques de l'ex libris ancien roumain)*[15].

Ainsi le professeur C. Mălinaş dit-il: „*Pour analyser la structure de l'ex libris roumain, en tant que source d'information, source utilisable dans l'éventail des sciences historiques, on se prête à systématiser ses expressions selon les critères et la terminologie par laquelle la voie diplomatique définit la forme de rédaction et les éléments constitutifs de ces documents, provenant du même espace roumain que le livre*"[16]. Mais, on peut constater le mieux cette situation, en l'exemplifiant par une application concrète (en une forme simplifiée), dans une note rédigée sur les pages d'un *Évangile* de Bucarest (1723), l'exemplaire de l'église de Valcău de Sus (le département de Sălaj):

INVOCAŢIA/INVOCATION: *Cu mila lui D<umne>zeu şi cu puterea Fiului şi Duhului Sfânt/*

Par la miséricorde de Dieu et par la force divine du Fils et du Saint Esprit

NARAŢIA/NARRATION: *am cumpărat această sfântă carte, anume*

[13] Point de vue partagé et développé par C. Mălinaş, *Catalog de carte românească veche. 1643-1830*, Oradea, Éditions „Mihai Eminescu", 1993, p. 17-22.

[14] Direction promue – selon des modèles français – dans D. Radosav, *Carte şi societate în Nord-Vestul Transilvaniei (sec. XVII-XIX)*, Oradea, Fondation Culturelle „Cele Trei Crişuri", 1995, p. 164-198.

[15] C. Mălinaş, *Formulele diplomatice caracteristice ex librisului românesc vechi*, dans *Philobiblon*, BCU „Lucian Blaga" Cluj-Napoca, 1995, II, 1, p. 170-174; idem, *Biblioteconomie din însemnări pe cărţi şi manuscrise vechi*, dans *In honorem Gabriel Ştrempel*, Satu Mare, Éditions Muzeul Sătmărean, 2006, p. 425-447.

[16] *Idem*, dans *Philobiblon*, BCU „Lucian Blaga" Cluj-Napoca, 1995, II, 1, p. 170.

*Evanghelie cu 15 forinți și 2 măriași,*/ j'ai acheté ce livre saint, voire Évangile avec 15 florins et 2 marias,

INTITULAŢIA/TITRE/NOM: *eu, On din Drighiu*/moi, On de Drighiu,

DISPOZIŢIA/ORDRE: *pentru sufletele viilor și a morților, anume On și Ion, Sim<i>on și Floare și cu tot rodul lor să aibă a pomeni în mâna cui va cădea această sfântă carte*/ pour les âmes des vivants et des morts, notamment On et Ion, Simion et Floare et toute leur souche pour qu'ils se souviennent de ce livre saint, qui que ce soit son possesseur,

SANCŢIUNEA/SANCTION: *și de la besereca de Drighiu să nu o streinează și care ar străina și ar vinde pe bani sau o ar celui sau o ar zălogi să-<l> înghiță pământul de viu [...] și blăstămul celor 3 sute și 18 de s<f>inți de la Nicheia.*/pour qu'ils ne le détournent pas de l'église de Drighiu et qui le fera et le vendra pour de l'argent ou le mettra en gage, que la terre l'engloutisse […] et la malédiction des trois cent dix-huit saints de Nicée.

COROBORAŢIA/CORROBORATION: *Și o au scris când au fost sobor în Drighiu și protupop Ion de la Boian și notariuș<ul> sfântului Săbor Ion Ștefan de la Bădăcin.* / Et cela a été écrit lors du concile de Drighiu et l'archiprêtre Ion de Boian et le notaire du Saint concile Ion Stefan de Bădăcin.

DATA/DATE: *Mes<i>ța feurar 14: 1735.*[17]

Dans une étude récente, publiée dans le recueil qui rend hommage à l'académicien Gabriel Ştrempel[18], C. Mălinaş revient à ce type d'analyse des notes de donation, en développant le thème sur une casuistique beaucoup plus large et il met en évidence la tradition du phénomène chez nous, mentionné dans les lettres privées de l'époque de Mircea le Vieux, et on en a identifié jusqu'à présent non pas moins de dix-sept de ces modèles d'expressions diplomatiques comme dans l'exemple ci-dessus. Leur variété, par rapport à l'idée de remplir pleinement le formulaire dont le modèle idéal vient une fois de plus confirmer l'hypothèse de l'auteur qu'à l'origine de la rédaction des notes, il y avait un formulaire subsidiaire qui fonctionnait avec le rôle

[17] Lors de la rédaction du texte, on a respecté les normes d'édition pratiquées par l'Institut de Linguistique „Iorgu Iordan – Al. Rosetti" de Bucarest: a) les omissions (de lettres ou de mots) dues au scribe ont été marquées entre parenthèses angulaires (< >); b) la reconstitution des lettres ou des mots trouvés dans les parties détériorées du texte a été marquée entre parenthèses carrées ([ ]); c) l'absence d'un mot ou des mots impossible à reconstituer a été marquée par trois points encadrés entre parenthèses droites[...]; d) les interprétations incertaines d'un texte soint suivies du signe d'interrogation encadré entre parenthèses rondes (?) et e) l'interruption du texte effectuée en diverses situations a été notée dans la transcription par trois points de suspension entre parenthèses rondes (...). Les soulignements en bold nous appartiennent.

[18] C. Mălinaş*, op. cit.*, dans *In honorem Gabriel Ştrempel*, Satu Mare, Éditions Muzeul Sătmărean, 2006, p. 425-447.

de modèle dans la mentalité du scripte populaire”[19] et hormis le fait qu'ils surprennent la sémantique contractuelle, ils constituent, en même temps, une véritable”unité de classification bibliothéconomique de la même entité bibliographique”[20] qui est représentée par le livre en question.

Donc, dans notre conception, la paratextolographie a comme domaine de recherche le *corpus* des notes olographes, du type *ex libris* du livre ancien roumain que l'on étudie non seulement du point de vue formel (paléographique, diplomatique), mais aussi en rapport avec leur contenu, comme documents historiques primaires.

**Le cadre symbolique.** Si la question est claire , comme il ressort du point de vue rhétorique, notamment, de la manière d'exposer, il ne nous reste qu'à accéder en quelque sorte, en ce qui s'ensuit et au-delà de ce seuil – en dernière instance, formel – à la partie invisible des choses, celle qui concerne la récupération du cadre symbolique des faits; autrement dit, la récupération des résidus du rite qui peuvent encore être compris par intuition dans ce cas, bien sûr, grâce à une bonne herméneutique. Nous esquissons seulement ce problème[21], en mettant l'accent sur quatre aspects: a) la valeur symbolique/sacrée du livre (l'emblème de livre saint); b) la signification de la commémoration; c) l'obituaire ou sur les noms encadrés; d) la sémantique de la malédiction comme liage magique[22].

a) Pour la valeur symbolique du livre, du point de vue bibliographique, on peut faire référence à un chapitre superbe du livre de Paul P. Drogeanu, „*La Pratique du bonheur. Fragments sur le fait de célébrer*”[23], chapitre suggestivement intitulé „Les Destins du livre ou sur le jardin d'Adonis”; quoique l'on puisse facilement constater cette qualité également du sommaire de la plupart des notes de donation sur les livres anciens roumains, surtout dans la partie nommée”narration”, où, d'habitude, l'identification et la définition du livre sont réalisées par des distributions sacrées[24]: „ce

[19] *Ibidem*, p. 446.

[20] *Ibidem*, p. 447.

[21] Voir à ce propos I. Oros, *Retoric şi ritualic în transmiterea moştenirii spirituale (după însemnări pe vechi cărţi româneşti din Sălaj)*, dans *Raft Liber*, 7, Zalău, 2001, p. 55-57, p. 55-57.

[22] Sur ce dernier aspect, voir I. Oros, *Ipostaze ale insecurităţii cărţii după însemnările de pe cartea românească veche din Ţara Silvaniei (sec. XVII-XIX)*, dans *Sargetia*, XXXV, Deva, 2006, p. 583-586.

[23] Paul P. Drogeanu, *Practica fericirii. Fragmente despre sărbătoresc*, Bucarest, Éditions Eminescu 1985, p. p. 312-329.

[24] C. Mălinaş, *op. cit.*, dans *In honorem Gabriel Ştrempel*, Satu Mare, Éditions Muzeului Sătmărean, 2006, p. 435. Pour les parties et les sous-parties constitutives des documents de chancellerie, série transylvaine, voir Fr. Pall, *Diplomatica latină din Transilvania medievală*, Cluj-Napoca, Éditions Argonaut, 2005, p. 137-187. En suivant les idées, voir: Valeriu Leu, *Cartea şi lumea rurală în Banat 1700-1830*, Reşiţa, Éditions Banatica, 1996, p. 15-18; Alexandru Ofrim, *Cheia şi Psaltirea. Imaginarul cărţii şi al scrisului,* Piteşti, Éditions Paralela 45, 2001, p. 45-46 et passim.

livre saint", „ce livre saint et divin"; donc, une considération anticipée, sous-entendue par la sacralité du contenu sacré du texte et non pas obtenue par quelque sanctification ultérieure comme on fait avec les autres objets de culte[25].

b) Afin de faire ressortir la signification de la commémoration, il est nécessaire d'éclaircir quels sont les cadres temporels et spatiaux propres à la mentalité de l'homme médiéval, les „temps" où il vit et, spécialement, on devrait définir le temps liturgique et le temps – siècle[26]. Mais, pour cela, on doit d'abord, comprendre la notion de symbole et celle de pensée symbolique/magique en recourant à un long passage cité d'après Jacques Le Goff, dans le but de parvenir avec l'auteur, à la fin de la citation donnée, au sens des expressions de donation, en spécial, à celle des obituaires des notes dont il était question:

> „Il suffit de penser à l'étymologie du mot «symbole» pour comprendre la place tenue par la pensée symbolique non seulement dans la théologie, la littérature et l'art de l'Occident médiéval, mais dans son outillage mental. (…) Le symbole est signe de contrat. Il est la référence à une unité perdue, il rappelle et appelle une réalité supérieure et cachée. Or, dans la pensée médiévale, «chaque objet matériel était considéré comme la figuration de quelque chose qui lui correspondait sur un plan plus élevé et devenait ainsi son symbole». Le symbolisme était universel, et penser était une perpétuelle découverte de significations cachées, une constante «hiérophanie». Car le monde caché était un monde sacré, et la pensée symbolique n'était que la forme élaborée, décantée, au niveau des doctes, de la pensée magique dans laquelle baignait la mentalité commune. (…) Il s'agissait toujours de trouver les clefs qui forçaient le monde caché, le monde vrai et éternel, celui où l'on pouvait se sauver. Les actes de la dévotion étaient des actes symboliques par lesquels on cherchait à se faire reconnaître par Dieu et à 1'obliger à tenir le contrat passé avec lui. Les formules de donation par lesquelles les donateurs faisaient allusion à leur désir de sauver ainsi leur âme désignaient ce marché magique qui faisait de Dieu l'obligé du donateur et le contraignait à le sauver. De même la pensée consistait à trouver les clefs qui ouvraient les portes du monde des idées"[27].

Désormais, on comprendra mieux et plus profondément le sens des syntagmes présents dans presque toutes les notes des livres anciens (parfois, des syntagmes expressément oubliés dans l'espace de la recherche, surtout

[25] En suivant les idées, voir: Valeriu Leu, *Cartea şi lumea rurală în Banat 1700-1830*, Reşiţa, Éditions Banatica, 1996, p. 15-18; Alexandru Ofrim, *Cheia și Psaltirea. Imaginarul cărţii şi al scrisului,* Piteşti, Éditions Paralela 45, 2001, p. 45-46 et passim.

[26] Voir les explications à ce propos, J. Le Goff, *Pentru un alt Ev mediu*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1986, I, p. 91-134, et E. Bernea, *Cadre ale gândirii populare româneşti*, Bucarest, Éditions Cartea românească, 1985, p. 146-156.

[27] J. Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 196, p.404.

*in dürftige Zeit*, pendant les temps totalitaires), ainsi que: „avoir l'obligation de le mentionner dans les saintes prières, lui et son enfant" (*ca să fie dator a-l pomeni la sfintele rugăciuni, pre el şi tot rodul lui anume*) et „pour faire l'aumône jusqu'à la septième souche"(*ca să fie pomană până <la> a şepte viţă şi sămânţă*)[28], „c'est-à-dire, que l'on fasse l'aumône à leurs arrière-grands-parents et à leurs descendants" (*adecă la moşii lor să le fie pomană lor şi seminţii lor câţi se vor hălădui dintrânşii*)[29], „pour faire l'aumône éternelle à leurs familles jusqu'à la septième et huitième souches" (*ca să fie pomană vecinică lor şi neamului lor pân-a şeptea şi a opta sămânţă*)[30] et ainsi de suite, des expressions précédées ou suivies souvent de longues lignes de noms, les susdites obituaires.

c) Quiconque a feuilleté nos livres anciens a pu se rendre facilement compte du fait que, beaucoup de notes, surtout celles qui contiennent les obituaires, sont écrites sur les bords d'en bas du livre, sur leur cadre ou – comme on le dit, sur les feuilles préliminaires ou sur les couvertures intérieures; rarement à l'intérieur du texte ou dans celui de la surface de la page. Pour ainsi dire, nous avons affaire à des „noms encadrés" – s'il est question de mentionner ici une idée d'un extraordinaire livre de Victor Ieronim Stoichiţă, *L'Effet Don uichote. Repères pour une herméneutique de l'imaginaire européen* (Humanitas, 1995)[31]. À l'égard d'une certaine *image dans le miroir* (de la page, dans notre cas), voilà ce que le célèbre professeur d'histoire et de la théorie d'art de Freiburg (Suisse) affirme, en suivant l'histoire des „noms encadrés", respectivement, l'évolution de la signature des auteurs peintres, son déplacement, le long du temps, de la zone paratextuelle jusqu'à l'espace intratextuel:

> „L'espace de prédilection de la signature est un espace délimité: le cadre ou (et l'initiative en est évidente) le premier plan du tableau. (…) L'espace écrit se définit comme une frontière entre le monde de la fiction et celui de la réalité et, en même temps, comme une possible relation profonde entre les deux"[32].

---

28 *Molitvenic* Blaj, 1784, l'exemplaire de Bodia. Apud Ana Cânda, *Carte veche românească în judeţul Sălaj (II)*, dans *Acta Mvsei Porolissensis* (par la suite *ActaMP*), VI, 1982, p. 386-387.

29 *Noul Testament*, Bălgrad / Alba Iulia, 1648, l'exemplaire de Bozna. Apud Ana Cânda, *op. cit.*, p. 359.

30 *Evanghelie*, Blaj, 1765, l'exemplaire de Benesat. Apud Ana Cânda, *Carte veche românească în judeţul Sălaj (III)*, dans *ActaMP*, VII, 1983, p. 550.

31 La première partie du chapitre du livre mentionné, *Imagini în oglindă*, a même ce titre : *Nume înrămate* (p. 163-188). En original, „Nomi in cornice", dans M. Winner (éd.), *Der Künstler über sich in seinem Werk.* Internationalen Symposium der Bibliotheca Herziana, Rom 1989. VCH. Acta Humaniora, Weinhem, 1992, p. 293-316.

32 V.I. Stoichiță, *Efectul Don Quijote. Repere pentru o hermeneutică a imaginarului european*, Bucarest, Éditions Humanitas, 1995, p. 164-165.

L'inscription même/la succession des noms dans un „livre saint" symbolise, en fin de compte, l'insertion de ceux-ci/ des personnes, de leurs âmes dans le monde décrit dans ce livre-là, même si – jusqu'au Jugement Dernier – seulement en qualité de témoins (ou proches) de ce monde paradisiaque, éternel, promis – trouvés, donc dans/sur le bord du monde/ du texte en question. (Que ce soit une possible projection du Purgatoire?)[33]. Pour n'en donner qu'un seul exemple, sur un manuscrit de Ţara Silvaniei, réalisé à peu près vers l'année 1700, le nom du copiste le prêtre Lup se trouve écrit à l'intérieur d'une croix votive dessinée sur le bord latéral de la page[34]; le grand peintre et graveur Albrecht Dürer (1471-1528) écrivait son propre nom sur une pierre funéraire peinte à l'intérieur du tableau[35].

Lié à ce détail, on a l'impression de pouvoir y développer un aspect concernant la sauvegarde de la mémoire collective de toute la communauté et son entretien le long des années par répétition (peut-être même au sens deleuzien du terme)[36], c'est-à-dire, c'est justement par ces obituaires et commémorations de ceux qui sont devenus une sorte „d'histoire de l'âme", d'une part, mais, d'autre part, à partir des clauses énoncées dans les notes, on pourrait aborder un sujet envers l'immense travail acharné, la surveillance continue et le soin suprême en vue de garder, d'une génération à l'autre, le livre de culte, celui mis au service de la communauté et défenseur de sa dot spirituelle, mais surtout, le symbole de son identité nationale et confessionnelle. Pour continuer, nous ferons quelques considérations sur les possibles traces du cadre rituel de la donation des livres de culte. Il est évident qu'on ne puisse pas parler dans ce cas d'un rite avec cérémonie, voire festif, dans le genre et à la mesure du rite de la vassalité ou celui du couronnement etc., le premier magistralement décrit par J. Le Goff, dans son livre *Pour un autre Moyen-Âge*[37] et auquel nous nous faisons le plaisir de faire référence afin de comprendre ce problème; il en est de même pour l'ouvrage de E. Bernea, *Cadres de la pensée populaire roumaine*[38]. À partir de ces sources, en analogie avec le rituel symbolique de la vassalité, décrit, comme on le disait, par J. Le Goff et, évidemment, en gardant les distances par rapport à celui-ci, on essaiera de voir quels sont les résidus rituels concernant l'acte de donation des livres de culte („târgul cărţii" /„la foire au

[33] Voir J. Le Goff, *Naşterea Purgatoriului*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1995, II, p. 245-248.

[34] Ms 2482 BCU Cluj-Napoca, *Liturghii*, copiste prêtre Lup de Chechiş, au XVIII[e] siècle, f. 26.

[35] Albrecht Dürer, *L'Adoration de la Trinité,* apud V.I. Stoichiţă, *op. cit.*, p. 172-173. Voir aussi A. Montan-don, *Iconotexte,* dans *Dictionnaire International des Termes Littéraires*, <http://www.ditl.info/arttest/art2202.php> (Page consultée le 22 novembre 2007).

[36] G. Deleuze, *Diferenţă şi repetiţie*, Bucarest, Éditions Babel, 1995, p. 437 ş.u.

[37] J. Le Goff, *Pentru un alt Ev mediu*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1986, II, p. 173-251.

[38] E. Bernea, *op. cit.*, Bucarest, Éditions Cartea românească, 1985, p. 133-228.

livre", dans notre cas), exemplifié par les *ex libris*[39] sélectionnés par l'auteur (voir *infra*). Bref, et sans avoir la prétention d'avoir développé au moins le sujet, on considère que, ce qui assure réellement le cadre/l'ensemble rituel dont il s'agit, ce sont les idées suivantes:

1) La nature contractuelle de ces notes, leur expression solennelle, comme on l'a déjà remarqué dans les exemples/les passages cités;

2) L'endroit/la circonstance/l'espace où ont lieu la rédaction de l'acte de donation et la cérémonie du fait interprété comme tel. Voilà ce que l'illustre théologue russe Vladimir Lossky affirme sur la signification symbolique du cadre rituel:

> „Une icône, une croix, ne sont pas simplement des figures pour orienter notre imagination pendant la prière; ce sont des centres matériels où repose une énergie, une vertu divine qui s'unit à l'art humain. De même – l'eau bénite, le signe de croix, les paroles de l'Ecriture lues pendant l'office, le chant sacré, les objets du culte, les ornements ecclésiastiques, l'encens, la lumière des cierges, sont des symboles dans le sens réaliste de ce mot, des signes matériels de la présence du monde spirituel.
>
> Le symbolisme rituel est plus qu'une représentation s'adressant aux sens pour nous rappeler les réalités d'ordre spirituel. Le mot anamnèse ne veut pas dire simplement commémoration; il désigne plutôt une initiation au mystère, la révélation d'une réalité toujours présente dans l'Eglise. C'est dans ce sens que saint Maxime parle des symboles liturgiques."[40]

Et l'auteur ci-dessus mentionné J. Le Goff[41] est celui qui soutient les affirmations de Vl. Lossky, comme on a déjà eu l'occasion de le démontrer, alors que l'on avait présenté les cadres symboliques trouvés dans les notes des livres anciens roumains de Ţara Silvaniei[42].

3) Une autre condition exigée par le plan symbolique est celle de l'existence des témoins, d'un auditoire méritoire.

Dans ce dernier sens, comme partie „applicative" sur la casuistique des notes à la main des vieux livres roumains de Ţara Silvaniei, on parlera par la suite du „champ sémantique" de la „justice"du livre („*dreptatea" cărţii*).

---

39 Concernant la notion de *ex libris* attribuée au livre ancien roumain, voir C. Mălinaş, *op. cit.*, Oradea, 1993, p. 17-22.

40 Vl. Lossky, *Teologia mistică a Bisericii de Răsărit*, Bucarest, Éditions Anastasia, 1993, p. 218.

41 J. Le Goff, *op. cit.*, Bucarest, 1986, II, p. 228.

42 I. Oros, „«Târgul cărţii» - un cronotop al sărbătorescului", dans *Silvania*, Zalău, nr. 2/ 1997, p. 74-76; idem, *Mentalităţi colective şi identităţi sociale ilustrate de cartea românească veche din Ţara Silvaniei (secolele XVII-XIX)*, [exposé de doctorat], Université „1 Decembrie 1918" Alba Iulia, 2007, p. 43-49. Voir aussi B. Ştefănescu, *Sociabilitatea rurală, violenţă şi ritual. Cartea în practicile oblative de răscumpărare a păcii comunitare, Transilvania, sec. XVII-XIX*, Oradea, Éditions de l'Université de Oradea, 2004, p. 358-362.

*Un champ sémantique: „la justice/les témoins” du livre.*

Une fois acheté et offert comme aumône à l’église d’une communauté[43], afin de devenir fonctionnel au cadre du milieu sacré du rite religieux, le livre sera intégré parmi les autres objets de culte ou livres par sa „mise en place” (*aşezarea*)[44] symbolique şi définitive dans l’église, fait consigné souvent: „Ce *Rituel* saint et divin est celui du prêtre Constantin Cuşte et il vient de l’acheter de Blaj, en s’y trouvant pour ses études en théologie en 1802 et **on l’a mis d’abord à Gârcei**” („*Acest sfânt şi dumnezeiesc molitvenic este a lui popa Constantin Cuşte şi o amu cumpăratu din Blaj, fiind la teologhie în anul 1802 şi* ***l-au aşezat întâie în Gârcei***” – *Molitvelnic*, Blaj, 1784, l’exemplaire de Gârcei)[45]; „**et on l’a fait aumône pour l’église de Badon et on a décidé, que personne ne puisse le prendre ou s’en emparer, ni frères, ni sœurs, ni quelqu’un d’autre**” („*şi o au dat la beserecă din Badon pomană la băserecă* ***şi o au aşezat ca dela ace beserecă să nu o poată lua sau sminti nici fraţii nici soră sau altul***” – *Strastnic*, Blaj, 1753, l’exemplaire de Badon)[46]; dans le même livre, l’exemplaire de Corni, on peut lire: „[...] Toader Popii de Corni, l’archiprêtre Vaselie Andreica de Noţig, le curé de paroisse Onuţ Băiţanul et le diacre Popa Alexie Horotanul, ils ont mis ce livre dans l’église des habitants de Corni jusqu’à sa disparition (...) 1799” („*[...] Toader Popii din Corni şi a vândut protopop Vaselie A<n>dreica de la Noţig şi paroh popa Onuţ Băiţanul diac Popa Alexie Horotanul,* ***aşezără această c[art]e în beserecа cornenilor*** *<până> la perire ei (...) 1799*”)[47]. Des synonymes pour la mise du livre dans un lieu, il y en a pour la plupart: „la mise en église” (*pusul în biserică*), „la donation aux mains du prêtre” (*datul în mâna popii*), „dicter ses dernières volontés” (*lăsatul cu limbă de moarte*), „Que l’on sache que ces livres saints, notamment *Păucenie et Testament*, c’est moi qui les ai laissés, Pojar Iancu, que les saints de l’église aient pitié de ma famille, de ma souche et je les ai laissés par ma volonté et j’en ai fait le serment devant les gens” („*Să să ştie că aceste <sfinte> cărţi, anume Păucenie şi Testament, l<e>-am lăsat eu Poj<ar>(?) Iancu sf<i>nţii besereci ca să fie poman<ă> pe viţă, pe sămânţă, şi le-<a>m lăsat cu li<m>bă de moarte înainte<a> o<a>minilor”*)[48], pour toujours, dans cette église-là.

[43] Concernant „le don-livre” (*darul-carte*) et ses fonctions voir B. Ştefănescu, *op. cit.*, Oradea, 2004, p. 337-364; idem, *Lumea rurală din vestul României între medieval şi modern*, seconde édition, Oradea, 2006, p. 206-218.

[44] Concernant le polisémantisme du mot “aşeza” voir *Dicţionarul Limbii Române*, tome I, partie I (A-B), Bucarest, 1913, p. 304-310.

[45] Archive diocésaine CVR la Cathédrale “Sf. Vinere” Zalău, inv. nº. 510.

[46] Ana Cânda, *op. cit.*, dans *Acta MP*, VI, 1982, p. 372.

[47] A. Socolan, C*irculaţia cărţii româneşti până la 1850 în judeţul Maramureş*, Baia Mare, 2005., p. 204.

[48] Varlaam, *Carte românească de învăţătură*, Iaşi, 1643, ex. de Şimleu Silvaniei, Bibliothèque Départementale de Cluj, inv. 310751.

Dans l'économie de l'acte de donation, l'acte de la mise en place symbolique, celui de"la réconciliation du livre" (*împăcarea cărții*)[49], compris dans toutes ses solennités, il est accompagné des „témoins du livre" (*„dreptăţile" cărţii*), spécifiques au cadre cérémonial de cet acte d'„investissement" du livre liturgique. On avait vendu ainsi, en 1669, un exemplaire de *Cazania lui Varlaam / Sermon de Varlaam* (Iassy, 1643) au diacre de Chelința, en respectant la clause de ne pas priver la famille de ce livre en l'éloignant, idée renforcée de la sorte: „**Le témoin** est Mogoş Gavrilă de Lucăceşti, le deuxième Pavel Ion de Peterite, le troisième Jurca Petru de Lucăceşti" („***Dreptate*** *este Mogoş Gavrilă din Lucăceşti, a doilea Pavel Ion din Peterite, a trei[lea] Jurca Petrul din Lucăceşti*")[50]. Dans un *Évangile* (Bucarest, 1723, l'exemplaire de Chilia -Satu Mare), dans la proximité nord-est de Ţara Silvaniei, dans la région Codru, en 1774, on avait consigné le fait que: „**Il y avait trois témoins**: le premier Blagă Ion, le deuxième Pop Grigore, le troisième Lup Flore, qui ont appris que le prêtre Alexe avait donné ce livre Évangile et il **l'a fait aumône** à l'église de Tilie" („***Trei dreăptăţi s-au aflat:*** *întâi Blagă Ion, al doilea Pop Grigore, al triile Lup Flore, cum că popa Alexe a lăsat această carte Evanghelie,* ***o au lăsat*** *la biserica de la Tilie pomană"*)[51]; une première signification en étant ici, celle de „témoins" de la mise en place symbolique du livre dans l'église, et le nombre de trois était aussi mentionné dans les lois contemporaines[52].

Pourtant, une autre connotation donne le trait caractéristique du terme de „justice" (*dreptate*), celui-ci en étant plutôt lié au document écrit, aux „papiers justificatifs" (die *Gerechtsame Dokumente*)[53] du livre, ceux qui définissent son nouveau statut de propriété et son emploi. Dans l'exemplaire de Meseşenii de Jos, de *Chiriacodromion* de Bălgrad (1699), à la fin d'une note intéressante (1751), qui nous témoigne de la donation en gage, „aux bons soins de Rus Ion de Şeredii" („*în mâna lui Rus Ion din Şeredii*"), de deux livres personnels, pour 21 florins, par le prêtre Dimitrie qui, pendant ce temps-là, mourait à Aleșd; et vu qu'„on les a donnés en comptant les jours pendant deux semaines et le prêtre Dimitrie n'y venant pas les chercher et Rus Ion ayant besoin d'argent, on a invité bien des prêtres à les payer. En

---

49 Comme j'ai trouvé en écrit dans une note d'un *Antologhion* de Râmnic (1737), l'exemplaire de Valea Lungă (SJ).

50 Exemplaire de Ţicău, voir Fl. Dudaş, *Cazania lui Varlaam în Transilvania*, Cluj-Napoca, 1993, p. 397.

51 Elena Bărnuţiu, *Carte românească veche în colecţii sătmărene*, Satu Mare, 1998, p. 31; D. Radosav, *Carte și societate în Nord-Vestul Transilvaniei (sec. XVII-XIX)*, Oradea, 1995, p. 196.

52 Par exemple, dans *Pravilniceasca condică 1780*, Bucarest, Éditions de l'Académie RPR, 1957, p. 112.

53 *Şcoala Ardeleană*. Édition critique, notes, bibliographie et glossaire d'après Florea Fugariu, Bucarest, 1983, II, p. 824.

apprenant cette nouvelle, le prêtre Ion de Căţălul Rumânesc l'a payé avec 21 florins par jour pour deux semaines et Rus Ion a juré que personne ne pourrait les prendre du prêtre Ion, ni de ses fils pendant toute leur vie" („*le-au dat cu zi în 2 săptămâni, iar plinindu-se zua şi neviind popa Dimitrie la cărţi iar <lui> Rus Ion fiindu-i nevoie de bani au îmbiat pre mulţi preoţi să le plătească, şi aflându-s<e> popa Ion de la Căţălul Rumânesc l-au plătit cu 21 de florinţi cu zi 2 săptămâni şi i-au feleluit Rus Ion că nime nu le va putea lua de la popa Ion, nici dela feciorii lui ce vor fi la dânşii în viaţa lor*"), le scripteur lui-même se définit de la sorte et il finit sa „lettre" en y précisant que: „**Justice a été le prêtre Ursan de Şeredii**. L'année 1751, le mois decembre, le 5e jour" („***Dreptate au fost popa Ursan de la Şeredii.*** Vleat 1751, m<e>s<i>ţa dek<emvrie>. 5 dni")[54].

D'une manière plus explicite et plus complète, selon la perspective du styliste de la note, c'est le prêtre Grigorie de Borza, qui, pour celle-ci, une décennie plus tard, utilisait le syntagme „lettre de justice/vérité/témoignage": „**Moi, le prêtre Grigorie de Borza, j'ai écrit cette lettre de témoignage sur ce livre saint**, Évangile, que je l'avais moi-même acheté de mon argent et qu'il m'appartenait, que je l'avais acheté du diacre Petrea de Reci [=Recea], à la foire de Cluj. Mes témoins ont été le prêtre Nicolae de Gâlgău et le prêtre Paşcă de Jac et d'autres braves gens jusqu'à ce que j'eusse donné tout l'argent 15 florins, au milieu de la foire de Cluj (...) en 1762, le 7 octobre" („*Scris-am eu, popa Grigorie din Borza,* ***zapis de dreptate pre această sfântă carte****, Evanghelie, cum că o am cumpărat eu, popa Grigorie, pe banii mei și-i a mea, că o am cumpărat de la diiacul Petrea din Reci [=Recea], în târgul din Cluj. Martor îmi iaste popa Nicolae din Gâlgău şi popa Paşcă din Jac şi alţi oameni de cinste încă au fost, până am dat banii 15 fl., tocma în mijlocul piaţului în Cluj (...) 1762 luna lui octombrie 7 zile*" – Évangile, Bucarest, 1760, l'exemplaire de Moigrad).[55]

Simultanément avec l'expression „lettre de témoignage" (*zapis de dreptate*) ou, tout simplement, „lettre" (*zapis*) – *slavonismu inutile*/slavonisme inutile, selon la définition du *Glossaire* de A.T. Laurianu şi J.C. Massimu[56] – dans une série de notes, on emploie également l'appellation de „lettre" (*scrisoare*): „Le prêtre Nicolae. Gâlgău, l'année 1769 […] et qui volerait ou détruirait cette **lettre**, que ce soit atteint de malédiction et maudit par les trois cent dix-huit prêtres de Nicée" („*Popa Nicolae. Gâlgău anu 1769 […]* ***şi cine l-ar fura sau ar strica această scrisoare*** *să fie anatima*

[54] Ana Cânda, *op. cit.*, dans *ActaMP*, VI, 1982, p. 361.

[55] Apud Fl. Dudaş, *Memoria vechilor cărţi româneşti. Însemnări de demult*, Oradea, 1990, p. 223-224.

[56] Laurianu et Massimu 1871, *sub voce*. Dans les notes, il y a encore de différentes formes altérées du terme lettre: „zapistu" (1804), „ au zăposluit" (1855) pour „a rédigé", „zapisuş" ş. a.

*şi afurisit şi blăstămat de 3 sute <şi 18> de părinţi sfinţi din Nichie*" – Apostol/*Apôtre*, Bucarest, 1743 l'exemplaire de Gâlgău Almaşului)[57], ou, comme nous le fait savoir le prêtre Ştefan de Supuru de Sus, „à tous ceux qui les méritent" (*tuturor cui să cuvine*), après l'achat, en 1774, d'un *Octoih* de Râmnic (1750), „avec l'argent appartenant à la sainte église de Supuru de Sus, et, avec 18 florins par la même église **sous la condition** que personne ne puisse le prendre ou le faire disparaître sans aucune condition **pour plus de confiance, je rédige cette lettre en mon nom et en ayant comme témoins ces gens honnêtes et d'honneur**"(„*cu banii s. besearece a Supurului de Sus, iar cu 18 florinţi vonaşi anume şi pe sama aceieşi s. beseareci iaste dată supt această condiţie ca nime să nu o poată lua sau zminti de la aceeaşi biseareca, nici întru o formă, despre care,* ***pentru mai mare încredinţare fac această scrisoare cu numele mieu întărită înainte acestora oameni de omenie şi curatori***")[58].

En guise de conclusion, on peut affirmer que, la mise en évidence des valeurs rhétoriques et rituelles de l'acte de donation par l'étude de la casuistique des notes dans les livres anciens roumains datant des XVII$^{e}$-XIX$^{e}$ siècles, disséminés dans Ţara Silvaniei, cela permet de constater le fait que, la fréquence de certains termes utilisés pour rédiger ces notes, en spécial celles de l'acte de donation, qui consignent „le marchandage du livre" („*târgul" cărţii*), dévoile non seulement la présence de certaines coutumes juridiques, mais également, de certains éléments de droit roumain en écrit, en respectant les vieilles lois princières, tout en étant des indices d'une culture d'ordre juridique qui existaient d'après la règle du clergé roumain de cette époque-là, une culture par laquelle, à côté des valeurs religieuses, l'église accomplissait, par l'intermédiaire du livre, des solidarités sociales et identitaires significatives au niveau des communautés rurales; la mise du livre „sur l'autel" (pe prestol), avec une „lettre de malédiction" (*zapis sub afurisenie*), c'est-à-dire, „selon la loi des prêtres saints" (*sub legea sfinţilor părinţi dată*), en représentant finalement, „le bon ordre"(*orânduiala*), „ la réconciliation du livre" (împăcarea cărţii) ou „sa mise en valeur" (*buna ei aşezare* – C. Noica) dans la hiérarchie méritoire de la communauté.

---

[57] Ana Cânda, *op. cit.*, dans *ActaMP*, VII, 1983, p. 545.

[58] Apud Elena Bărnuţiu, *op. cit.*, Satu Mare, 1998, p. 91-92. Comme on peut bien l'observer, dans cette note datant de 1774, on a employé „condition", avec le sens de „clause".

Secțiunea a doua
– BIBLIOTECA TRADIȚIONALĂ
ȘI CYBER BIBLIOTECA –

*

La deuxième section
– LA BIBLIOTHÈQUE TRADITIONELLE
ET LA CYBER BIBLIOTHÈQUE –

*

The second section
– THE TRADITIONAL LIBRARY
AND CYBER LIBRARY –

# GALLICA 2: REFLET DE LA RICHESSE DES COLLECTIONS PATRIMONIALES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE. ANALYSE D'UN CORPUS EN SCIENCES MÉDICALES

*Dr. Alina Cantau*

*Préambule*

L'existence même de l'Europe comme espace de libre circulation des personnes et des valeurs, sans frontières, le droit et le besoin des citoyens de s'informer et d'accéder au savoir selon les traditions démocratiques, imposent une attention particulière à l'égard de la conservation et de la mise en valeur de son patrimoine. La France a brillamment assumé son rôle dans l'affirmation de l'identité culturelle européenne. La pierre qu'apporte la Bibliothèque nationale de France (BnF) à la future Bibliothèque numérique européenne[1] (Europeana) en est une illustration manifeste. Tout d'abord, par la réalisation du prototype Europeana, présenté publiquement lors du Salon du Livre, à Paris, en mars 2007. Ensuite, par la modernisation technique de sa propre bibliothèque numérique, Gallica, et enfin par l'accroissement massif de ses fonds en ligne[2]. La nouvelle Gallica 2, reflet de ces changements majeurs, remplacera prochainement l'ancienne Gallica. Ses lignes directrices, notamment en termes d'organisation du savoir, seront poursuivies: des corpus documentaires cohérents et représentatifs de tous les champs de la connaissance ainsi que l'utilisation de données structurées[3], déterminantes pour une indexation et une recherche pertinentes. En effet, le passage à la numérisation de masse doit s'accompagner en égale mesure

---

[1] Futur portail d'accès au contenu numérisé des institutions européennes, présenté officiellement le 20 novembre 2008 à Bruxelles par la Commission européenne

[2] D'ici fin 2010, plus de 400 000 documents imprimés seront disponibles dans Gallica 2, en mode image et en mode texte, ce qui représente plus de 60 millions de pages. Détails sur: (http://www.bnf.fr/pages/zNavigat/frame/bibliotheque_numerique.htm)

[3] Il s'agit des notices bibliographiques, également appelées métadonnées

d'une amélioration qualitative et fonctionnelle du site de la bibliothèque numérique de la BnF.

Mon étude traite de la représentation d'un corpus en sciences médicales, à partir des collections patrimoniales du Département Sciences et techniques de la BnF, en vue de son intégration dans Gallica 2. Une analyse et une évaluation des résultats obtenus m'aideront à saisir dans quelle mesure la cohérence intellectuelle du corpus initial, comme il se présente dans la «bibliothèque réelle», est maintenue dans la configuration du corpus virtuel, dans la bibliothèque numérique. En d'autres termes, quel est le rapport entre ce que l'on s'attend à trouver en ligne et ce que l'on va réellement trouver?

La numérisation exhaustive des fonds de la Bibliothèque nationale de France à elle toute seule est, nous le verrons, illusoire. On tend cependant à son accomplissement par une concertation étroite des divers acteurs du numérique et par une harmonisation des politiques de numérisation.

*Gallica et Gallica 2 – l'histoire d'une évolution*

Une histoire de plus de dix ans lie Gallica à son public. C'est la première bibliothèque virtuelle d'envergure qui propose gratuitement et librement une offre numérique variée: des ouvrages classiques français, des instruments intellectuels (encyclopédies, dictionnaires spécialisés[4]), des ouvrages scientifiques de référence, des images fixes issues des fonds patrimoniaux de la BnF, des archives sonores et des collections issues des départements spécialisés: manuscrits, partitions, cartes etc.

Une disparité dans la représentation des connaissances est sensiblement présente dans Gallica, à savoir une prépondérance des sciences humaines et sociales par rapport aux sciences dures[5]. Sur le plan temporel, le XIX$^{e}$ siècle, période de grand essor intellectuel, couvre plus de 40% du fonds en ligne. Mis à part des titres de l'édition courante, en phase expérimentale, faisant l'objet d'une réglementation stricte relative au droit des éditeurs et des auteurs, les ouvrages de Gallica sont entrés dans le domaine public et peuvent être consultés librement et gratuitement sur la Toile.

Gallica est un véritable outil de coopération institutionnelle au niveau national car il contient des documents de bibliothèques partenaires, numérisés en collaboration avec la BnF, dans le cadre de programmes de numérisation partagée[6]. Afin de permettre la complétude virtuelle des

4 Par exemple le célèbre *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Déchambre

5 On compte environ 30% des collections en Histoire et géographie, 29% en Littérature et 16% en Sciences. Voir Natalie Pigeard-Micault, *Les sciences en ligne*, *Bibliothèque(s),* n° 24/35, 2007, p.76-78.

6 Des partenariats sont menés avec la Bibliothèque interuniversitaire de médecine (BIUM), la Bibliothèque Henry Ey du Centre Hospitalier Universitaire (CHU), l'Académie des Sciences, le

collections sur des thématiques spécifiques et d'en faciliter l'accès, sans doublonner la numérisation et en renvoyant le lecteur directement vers l'ouvrage numérisé voulu, le protocole OAI-PMH[7] a été choisi par la BnF. Il permet ainsi une visibilité sur l'ensemble des corpus numérisés dans un domaine de connaissances.

La numérisation de masse pose inéluctablement le problème de conservation numérique et d'archivage des documents issus de la numérisation. Le projet SPAR[8] est destiné à assurer la conservation à très long terme des collections numériques de la BnF et propose, entre autres, un service de «tiers-archivage» du patrimoine numérique à d'autres partenaires et institutions.

L'accroissement massif des documents patrimoniaux pose la question de l'un des principaux outils de la bibliothèque numérique: le moteur de recherche. «Un défi qui n'est pas seulement technique»[9] mais aussi documentaire, impliquant des compétences du ressort du monde des bibliothèques. Quelques-uns des points forts d'une bibliothèque numérique consistent dans l'organisation intellectuelle des connaissances, en corpus thématiques, formulée a priori dans une politique documentaire ainsi que dans une homogénéité des métadonnées (les notices bibliographiques, utilisant des langages normalisés). Cette dimension ordonnée des données, complétée par une reconnaissance optique de caractères (OCR) et par les avancées du web sémantique sont les prémisses d'un service performant pour répondre aux exigences des chercheurs. Les nouvelles fonctionnalités de Gallica 2, déjà présentes ou en cours d'implémentation, intégrant les technologies et la dimension collaborative du web 2.0, permettront aux lecteurs non seulement la consultation des documents mais également la récupération des données et une meilleure exploitation, pour les besoins de chacun[10].

La Bibliothèque numérique européenne, Europeana, qui sera très prochainement ouverte au public, intégrera la diversité et la richesse des collections de Gallica 2 et de ses partenaires pour faire rayonner la culture française à travers le monde.

---

Centre d'études supérieures de la Renaissance, le Conservatoire national des arts et métiers, CNRS-Université Joseph Fournier etc.

7 Open Archives Initiative Protocol for Metadata Harvesting (http://openarchives.ong/)

8 Système de préservation et d'archivage réparti (pour plus de détails: http://bibnum.bnf.fr/spar/index.html.)

9 Emanuelle Bermès, *Les moteurs de recherche : petit précis de mécanique à l'usage des bibliothèques numériques*, „Bulletin des Bibliothèques de France", 2007, nº 06, p. 5-10

10 Yves Alix, *De Gallica à Gallica 2*, „Bulletin des Bibliothèques de France", 2008, nº 04, p. 65

*Les sciences médicales à la Bibliothèque nationale de France*

**Quelques repères historiques**

Au cours de son histoire, la Bibliothèque nationale de France a constitué un fonds d'une valeur inestimable de livres de médecine, qui s'élève à plus de 250 000 volumes dont 100.000 thèses[11]. Elle possédait un fonds médical ancien déjà riche à la fin du XVII$^{e}$ siècle lorsqu'il a été réalisé pour la première fois un catalogue des collections imprimées par Nicolas Clément, bibliothécaire de la Bibliothèque du Roi. Il a reçu en 1675 la mission d'organiser les collections royales suivant un cadre méthodique, inspiré dans ses grandes lignes de la classification en cinq catégories, définies en 1627 par Gabriel Naudé[12]. Ainsi les 35.589 volumes présents à cette époque ont été repartis en 23 divisions[13] et la lettre T a été affectée aux sciences médicales. Si cette lettre T a été, dès lors, bien conservée, la classification de Nicolas Clément, qui s'appuyait sur une répartition géographique et retraçait l'histoire de la médecine, a été remplacée par une nouvelle organisation scientifique au XIX$^{e}$ siècle. Ce nouveau classement, conçu par Frédéric Dubois d'Amiens, agrégé de médecine et secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine à partir de 1847, a bouleversé l'ancien, qui s'avérait incomplet et de plus en plus difficile à appliquer. Avec l'aide du Docteur Briau, bibliothécaire à l'Académie impériale de médecine, Dubois d'Amiens a rédigé la première partie de son catalogue, consacré à l'anatomie, à la physiologie et à l'hygiène. La plus grande part de la rédaction du catalogue a été confiée à A. Pauly, auteur en 1874 d'une *Bibliographie des Sciences médicales*.

Le *Catalogue méthodique des sciences médicales* paraît en trois volumes de 1857 à 1889 où plus de 43.000 articles étaient recensés, répartis en 8 chapitres et en 615 sous-chapitres ou sections[14]. Aujourd'hui, il constitue encore un précieux outil de travail pour les historiens de la médecine et pour les bibliothécaires. Le *Catalogue* commence avec un chapitre général [T] – Préliminaires et Généralités, dédié à l'histoire des sciences médicales (biographies, bibliographies, polygraphies, dictionnaires et répertoires,

[11] Alice, Lemaire, *Les collections scientifiques et techniques de la Bibliothèque nationale de France*, „Bulletin de la société des Amis de la Bibliothèque Polytechnique", 2002, n° 30, p.78-83.

[12] La Théologie, la Jurisprudence, l'Histoire, les Sciences et les Arts, les Belles Lettres.

[13] Religion (lettres A à D); Droit (lettres E et F); Histoire (lettres G à Q); Sciences et arts (lettres R à V); Littérature (lettres X à Z), chaque lettre couvrant un domaine propre.

[14] Anne Pasquinon, *Les sciences médicales dans le catalogues de livres imprimés de la BN*, „Revue de la Bibliothèque nationale", n° 39, 1990, p. 49.

études philosophiques, littéraires ou de méthodologie médicale, journaux ou annuaires spécialisés).

Chaque section est rigoureusement organisée suivant le même principe: d'abord l'étude du corps sain et ensuite le corps malade. En ce qui concerne la section TD-Pathologie, qui nous intéresse plus particulièrement, elle est abordée sous une perspective générale (histoires, nosologies, encyclopédies, mélanges), puis suivent des chapitres consacrés à l'anatomie pathologique et à la clinique médicale, et enfin une étude détaillée des maladies et de différentes affections des appareils et des organes humains[15]. Cette section se termine par la médecine militaire. Les traitements sont classés dans la section Thérapeutique [TE]. Si l'on s'intéressait par exemple aux affections des poumons et des plèvres, qu'on trouvait regroupées sous [TD97] – Affections des poumons et des plèvres, les remèdes proposés étaient classés en [TE77] – Thérapeutique des affections des poumons et des plèvres.

Les autres sections qui complètent le Catalogue de Dubois d'Amiens sont: [TA] – Anatomie, [TB] – Physiologie, [TC] – Hygiène, [TF] – Médecine légale, jurisprudence médicale, toxicologie et [TG] – Art vétérinaire. Ces deux dernières sections regroupaient principalement des collections jusque-là cotées sous une autre lettre [S].

A partir de 1925, la classification de Dubois d'Amiens fut abandonnée car l'évolution extraordinaire des sciences médicales demandait une refonte des systèmes de classement. Le système de cotation à la Bibliothèque nationale de France a une importance historique particulière car l'organisation des connaissances en dépend et il constitue un reflet fidèle de l'outillage mental de l'époque.

**Axes documentaires pour les collections scientifiques et techniques de Gallica 2**

Pour le département Sciences et techniques, le choix documentaire concernant les sciences médicales vise la contribution française à la médecine au XIX$^{e}$ siècle, à la maladie et à son traitement. Les deux autres thèmes qui ont été retenus, dans le cadre du projet de la numérisation de masse sont la contribution française au développement et à la diffusion des connaissances dans les sciences naturelles et les Expositions universelles au XIX$^{e}$ siècle. Ces trois corpus rappellent les trois grands axes de développement définis pour Europeana: le patrimoine national, les programmes à vocation internationale et le rayonnement européen. L'élargissement de ces corpus à d'autres domaines des sciences et avec l'aide des bibliothèques partenaires

[15] TD24 – Traités généraux d'anatomie pathologique ; TD32 – Traités et manuels de clinique médicale ; TD87 – Affections de la tête et de la colonne vertébrale ou TD102 – Affections des artères et des veines.

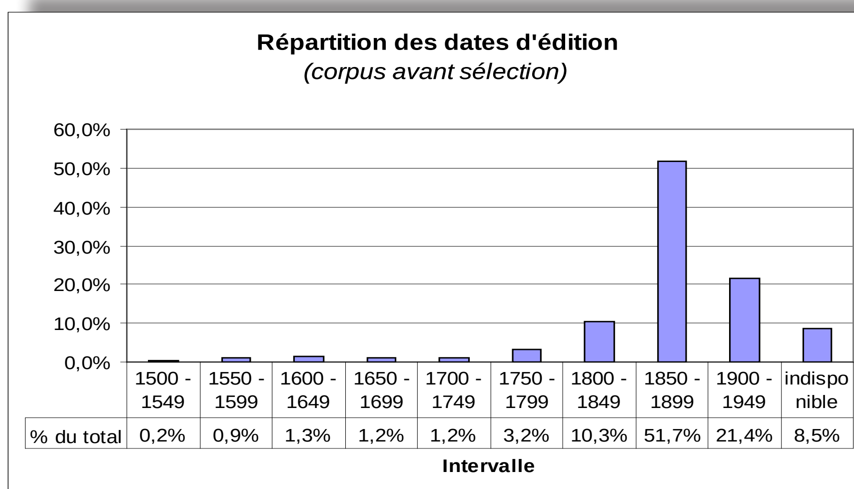
constitue un des objectifs de la politique documentaire de la Bibliothèque nationale de France afin de mieux faire connaître l'apport français au domaine de la connaissance scientifique.

*Présentation éditoriale et évolution du corpus*

**Corpus avant sélection**

L'analyse que nous allons développer concerne le corpus défini par la section TD-Pathologie du Catalogue méthodique des sciences médicales. Ce corpus comprend 27.061UC[16], avant tout travail de sélection des ouvrages en vue de leur intégration dans Gallica 2. La numérisation de ce fonds, reflet de l'effervescence scientifique dans les sciences médicales, en particulier au XIXe siècle, enrichira les corpus médicaux déjà présents en ligne.

Le graphique ci-dessous nous fournit une répartition des ouvrages, selon leur date d'édition, en neuf intervalles de même durée:




| | 1500 - 1549 | 1550 - 1599 | 1600 - 1649 | 1650 - 1699 | 1700 - 1749 | 1750 - 1799 | 1800 - 1849 | 1850 - 1899 | 1900 - 1949 | indisponible |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| % du total | 0,2% | 0,9% | 1,3% | 1,2% | 1,2% | 3,2% | 10,3% | 51,7% | 21,4% | 8,5% |

En abscisse, nous trouvons des intervalles de 50 ans et en ordonnée, apparaît le pourcentage du total des ouvrages. Cette représentation permettra une analyse détaillée de la répartition des dates d'édition au cours des différentes étapes du processus de sélection. Il y a 8,5% des livres dont la date d'édition n'était pas présente dans la notice bibliographique, ensemble que l'on a dénommé «indisponible».

16 Unité de conservation, c'est l'unité physique, sur laquelle on appose un code-barres

Dans une perspective historique, les collections de la Bibliothèque nationale de France reflètent les spécificités de la médecine du XV<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Au XVe et au XVIe siècle, la médecine reste associée à la philosophie. Elle n’a pas encore conquis son individualité et les médecins doivent plus leur diplôme à la philosophie, la théologie, les mathématiques, l’astronomie ou l’optique qu’à la médecine elle-même. La Renaissance reste le siècle de l’Anatomie et parmi les figures médicales françaises de la Renaissance, également présentes dans le corpus TD-Pathologie, on retient Jean Fernel[17] (1497-1558), grand clinicien, premier médecin du roi Henri II, ou Jacques Guillemeau[18] (1550-1612), l’un des plus grands chirurgiens-accoucheurs de la Renaissance.

Si le XVII<sup>e</sup> siècle reste encore sous l’empreinte idéologique de l’Eglise et si les médecins voient leurs analyses encore limitées par l’absence d’une instrumentation adéquate, il marque cependant la création de deux établissements scientifiques considérables: le Jardin des plantes en 1626 et l’Académie des sciences en 1666, qui vont préparer l’éclosion scientifique des siècles suivants. Parmi les médecins de cette époque présents dans notre corpus, nous retenons le chirurgien Pierre Dionis[19] (1658-1718), qui enseigne la circulation du sang, la grande découverte du siècle, au Jardin des Plantes. On note également, au XVII<sup>e</sup>, le début du journalisme avec Théophraste Renaudot qui crée en 1631 le premier journal français, sa célèbre Gazette, et la parution du premier journal médical, *Journal des nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine*, due à Nicolas de Blégny, presque cinquante ans plus tard, en 1679.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle divise le domaine médical entre les mécanistes et les vitalistes et c’est à Montpellier que l’école de vitalisme se développe. Pour Théophile de Bordeu[20] (1722-1776) et Paul-Joseph Barthez[21] (1734-1806), adeptes du vitalisme, la vie a un caractère irréductible et elle ne peut être expliquée ni par animisme, à cause des échanges physiques et chimiques existants, ni par mécanisme, jugé trop simpliste. Ces systèmes de pensée alimentent une riche réflexion philosophique, avec des répercussions sur les époques futures, mais elles restent sans effet sur le traitement des malades. On remarque néanmoins un effort de classification des maladies, inspiré

17 Jean Fernel, *La Chirurgie de Fernel,* Paris, G. Chaudière, 1579. [8-TD73-61]

18 Jacques Guillemeau, *Traité des maladies de l’œil, qui sont au nombre de cent treize ausquelles il est suject,* Paris, C.Massé, 1585. [8-TD88-3]

19 Pierre Dionis, *Dissertation sur la mort subite, avec l’histoire d’une fille cataleptique*, Paris, L. d’Houry, 1709. [8-TD85-38]

20 Théophile de Bordeu, *Recherches sur l’histoire de la médecine,* Paris, A. Ghio, 1882. [8-TD64-131]

21 Paul-Joseph Barthez, *Traité des maladies goutteuses,* Paris, Deterville, 1802. [8-TD128-77]

du travail de Linné pour les plantes et les animaux, travail qui influence profondément les savants de l'époque. On note par ailleurs la fondation de la Société royale de médecine, en 1776, par François de Lassonne[22] (1717-1788), le premier médecin du roi. Les ouvrages de notre corpus suivent cette évolution historique et on y retrouve des médecins français réputés comme Nicolas Andry[23], le premier parasitologue français ou Pierre-Joseph esault[24] (1738-1795), l'initiateur de la chirurgie moderne.

Le corpus TD-Pathologie se termine avec cinq sous-divisions sur la médecine militaire de [TD136] à [TD140] et nous rappelons la présence dans cette période de passage du XVIII^e^ au XIX^e^ siècle, des œuvres de René-Nicolas Desgenettes[25] (1762-1837), chirurgien de la Grande Armée et de Dominique Larrey[26] (1766-1842), chirurgien militaire qui accompagna Napoléon dans toutes ses campagnes.

Malgré ces efforts, le bilan de la médecine à la fin du XVIII^e^ siècle marque un mauvais état sanitaire de la population. Diverses décisions prises pendant la Révolution s'avèrent être désastreuses: nationalisation des hôpitaux, fermeture des universités, interdiction des corporations et des sociétés savantes.

Le XIX^e^ siècle médical, qui commence en effet en 1815, après l'Empire et s'arrête en 1892, date du jubilé de Pasteur, apporte un changement radical dans le statut de cette discipline. La santé publique et la gestion des hôpitaux deviennent une affaire de l'Etat, les Sociétés savantes sont reconstituées, la pédagogie médicale subit une vraie réforme. Trois écoles de médecine sont créées à Paris, Strasbourg et Montpellier. L'Académie de médecine débute ses enseignements en 1820 et la Chaire d'histoire de la médecine, de la Faculté de médecine de Paris, se réjouit d'être la première au monde, bien qu'elle subisse des vicissitudes tout au long du XIX^e^ siècle.

Les médecins prennent conscience d'une rupture au sein de la médecine, qui devient une discipline véritablement scientifique, grâce au développement de la méthode anatomo-clinique par Laënnec, à la découverte de l'anesthésie chirurgicale en 1846 et à l'essor de la bactériologie, brillamment représentée par les travaux de Pasteur.

[22] François de Lassone, *Rapport des inoculations faites dans la famille royale, au château de Marli, lu à l'Académie royale des sciences le 20 juillet 1744,* Paris, Impr. Royale, 1774. [4-TD64-181]

[23] Nicolas Andry publie un ouvrage renommé *De la génération des vers dans le corps de l'homme*, Paris, L. d'Houry, 1700. [8-TD112-12]

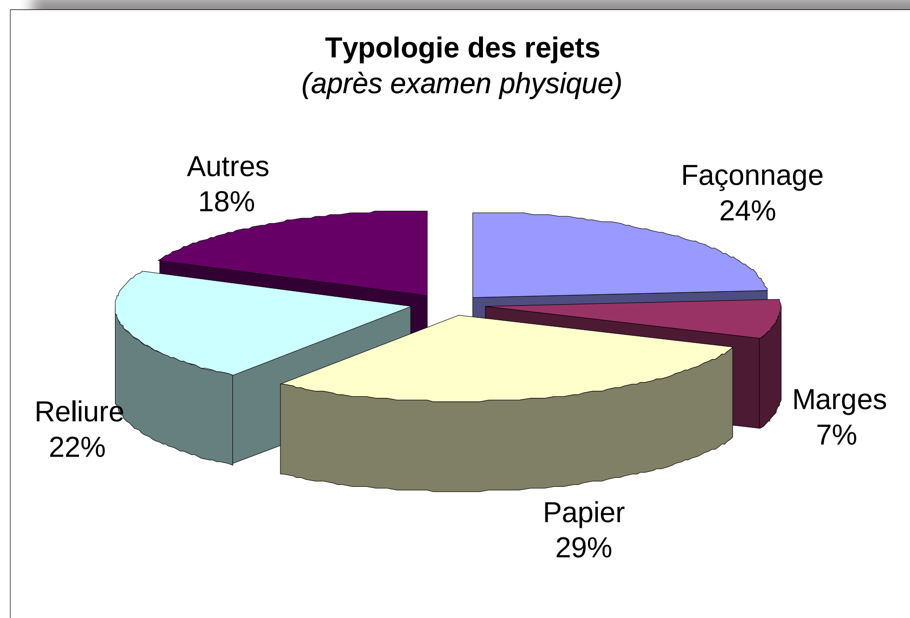
[24] Pierre-Joseph Desault; Xavier Bichat, *Traité des maladies des voies urinaires,* Paris, Vve Desault, 1798. [8-TD116-2]

[25] René-Nicolas Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient,* Paris, Croullebois, 1802. [8-TD139-9]

[26] Dominique-Jean Larrey, *Chirurgie,* Paris, M. Dupuy, 1825. [8-TD70-16] et *Clinique chirurgicale, exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires, depuis 1792 jusqu'en 1829*, Paris, Gabon, 1829-1836. [8-TD138-23]

L'évolution et l'essor de la médecine au XIX[e] siècle dépendent également du développement économique, social et politique de l'époque.

Le corpus TD-Pathologie constitue une image de cette évolution historique par la présence, entre autres, de grands noms comme François Magendie[27] (1783-1855), le père de la physiologie expérimentale, Amédée Bonnet[28] (1809-1858), créateur de la chirurgie osseuse et articulaire, Alfred Velpeau[29] (1795-1867), chirurgien en chef de la Clinique de la charité, Théophile Laënnec[30] (1781-1826), le plus grand clinicien français de l'époque, Alexis Boyer (1757-1833), dont l'œuvre maîtresse *Traité des maladies chirurgicales*[31], constitue un remarquable exposé de la chirurgie, Jean-Baptiste Bouillaud[32] (1796-1881), qui complète les travaux de Laënnec sur l'auscultation du cœur ou le médecin parisien Casimir Davaine[33] (1812-1882), qui a découvert la première bactérie pathogène.




[27] François Magendie, *Recherches physiologiques et médicales sur les causes, les symptômes et le traitement de la gravelle,* Paris, Méquignon-Marvis, 1818. [8-TD119-32]

[28] Amédée Bonnet, *Traité des maladies des articulations*, Paris, J.-B. Baillière, 1845. [8-TD126-7]

[29] Alfred-Armand-Louis-Marie, *Clinique chirurgicale de la Charité. Leçons sur le diagnostic et le traitement des maladies chirurgicales,* Paris, A. Delahaye, 1866. [8-TD75-64]

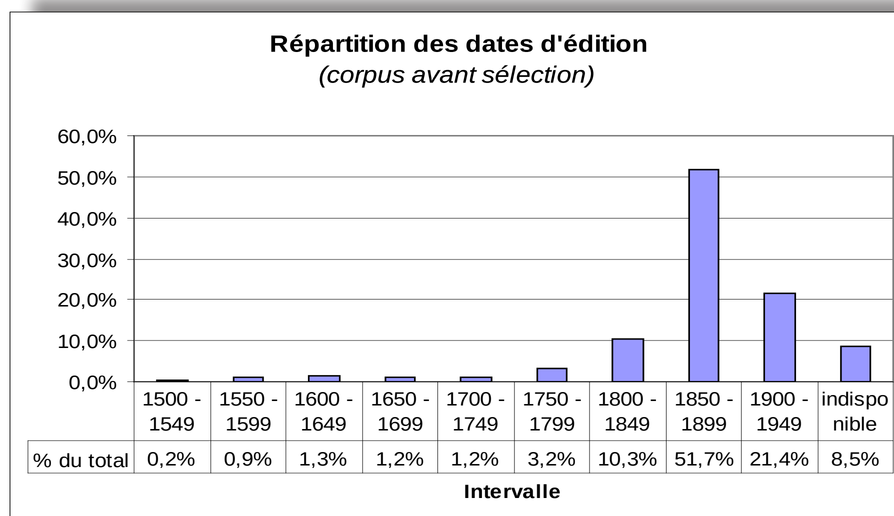
[30] René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, *Traité de l'auscultation médiate,* Paris, 1826. [8-TD18-4]

[31] [8-TD73-156]

[32] Jean-Baptiste Bouillaud, *Traité clinique des maladies du cœur, précédé de recherches nouvelles sur l'anatomie et la physiologie de cet organe,* Paris, J.-B. Baillière, 1835. [8-TD101-18]

[33] Casimir-Joseph Davaine, *Traité des entozoaires et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux domestiques,* Paris, J.-B. Baillière, 1860. [8-TD112-45]

**Corpus avant sélection (détail du XIX^e et du début du XX^e siècle)**




| | 1500 - 1549 | 1550 - 1599 | 1600 - 1649 | 1650 - 1699 | 1700 - 1749 | 1750 - 1799 | 1800 - 1849 | 1850 - 1899 | 1900 - 1949 | indisponible |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| % du total | 0,2% | 0,9% | 1,3% | 1,2% | 1,2% | 3,2% | 10,3% | 51,7% | 21,4% | 8,5% |

Plus de 60% des publications sont concentrées au XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle. Dans le graphique ci-dessus, nous présentons un détail de la répartition des dates d'édition pour cette période. Elle commence en 1815, date considérée comme le début du XIX^e siècle médical et se termine en 1938, pour respecter d'une manière stricte les droits de la propriété intellectuelle des auteurs et des éditeurs[34]. Cette concentration de publications au XIX^e siècle conforte le choix de numérisation définie dans la *Charte documentaire de Gallica*, qui accorde une priorité aux ouvrages de cette époque, pour plusieurs raisons:

– un essor des sciences se produit dans plusieurs disciplines. Il s'agit donc d'une période particulièrement recherchée par les historiens et prolifique en ouvrages scientifiques, notamment en ce qui concerne la production française;

– les ouvrages sont dans leur très grande majorité libres de droits;

– les ouvrages de date d'édition antérieure sont édités dans une typographie ancienne, moins adaptée au processus de reconnaissance optique de caractères.

Comme Henri-Jean Martin[35] le souligne, quelle que soit la série

[34] Conformément à l'application des lois sur le droit de l'auteur : loi du 11 mars 1957, modifiée en 1985, loi du 1^er juillet 1992 portant sur le code de la propriété intellectuelle et le loi DADVSI du 1^er août 2006

[35] Henri-Jean Martin, Roger Chartier, *Histoire de l'édition française,* Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, 1989, vol. 3, p.107.

statistique à laquelle on fait appel, la *Bibliographie de la France* ou le *Catalogue de la librairie française*, la production imprimée française dans son ensemble s'envole entre 1840 et la Première Guerre mondiale. C'est notamment grâce aux développements de la presse mécanique à vapeur, de la machine à papier continu et de la reliure industrielle qu'on assiste à une industrialisation de la fabrication du livre. Le nombre des titres enregistrés par le Dépôt légal est de 33.000 en 1913, ce qui représente une multiplication par 5,5 du chiffre de 1840. Toutefois, le début du XX$^{e}$ siècle enregistre une baisse de la production éditoriale française, malgré les années isolées de reprise en 1909 et surtout en 1913. Henri-Jean Martin parle même d'une «crise du livre» et d'un déclin de la production éditoriale entre les deux guerres mondiales.

Le graphique précédent reflète ainsi, à l'échelle réduite de notre corpus, cette trajectoire éditoriale, avec des spécificités propres liées aux transformations qui ont marqué la médecine à cette époque :

– l'unification du doctorat en médecine proposant les mêmes ouvrages aux étudiants dans toutes les facultés, ce qui a conduit à un accroissement massif des tirages;

– la francisation des livres médicaux, définitivement débarrassés de leurs références latines et grecques;

– la laïcisation des hôpitaux et du personnel soignant, entraînant l'utilisation d'un langage uniquement scientifique.

Ces facteurs et les progrès rapides des connaissances médicales font donc de la médecine un secteur éditorial en pleine expansion. Deux éditeurs principaux se partagent le marché au XIX$^{e}$ siècle: Jean-Baptiste Baillière (1797-1885), qui crée sa maison d'édition en 1818 et Victor Masson[36], entré en 1838 dans la Librairie médicale et scientifique, fondée par Nicolas Crochard, qui en devient le propriétaire en 1846. A son fils Georges Masson, on doit une impressionnante série de manuels et de traités de médecine, de chirurgie et de pathologie générale[37] ainsi que l'achèvement du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales de Dechambre* (en ligne sur „Gallica"), en 100 volumes.

Un nombre croissant de revues (40 revues publiées en 1900 seulement par la maison Masson[38]) est la preuve d'une spécialisation médicale de plus en plus prononcée à partir de la fin du XVIII$^{e}$ siècle. Nous pouvons

[36] Elisabeth Parinet, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine,* Paris, Seuil, 2004, p. 233.

[37] Entre autres, Louis Bard, *Précis d'anatomie pathologique,* Paris, G. Masson, 1890. [8-TD24-51] et Georges Dieulafoy, *Manuel de pathologie interne,* Paris, G. Masson, 3 vol., 1880-1884 (70 000 exemplaires vendus entre 1884-1911) [8-TD30-372].

[38] Elisabeth Parinet, *op. cit*. p. 233.

citer les „Annales médico-psychologiques”, 1843-1935 qui, continuant les idées de Pinel, constituent la première revue française de psychiatrie, et l’apparition de la „Revue d’ophtalmologie” (1882) ou de la „Revue d’orthopédie” (1890). D’ailleurs, une partie des auteurs, en particulier des médecins, ne publient leurs travaux que sous forme d’articles dans des revues spécialisées.

*Sélection des ouvrages*

Après avoir analysé la composition du corpus initial TD-Pathologie, nous nous intéressons aux résultats après examen documentaire et examen physique, étapes indispensables dans la sélection des ouvrages avant leur départ en numérisation.

Le corpus TD-Pathologie de départ comprend 27 061UC[39].

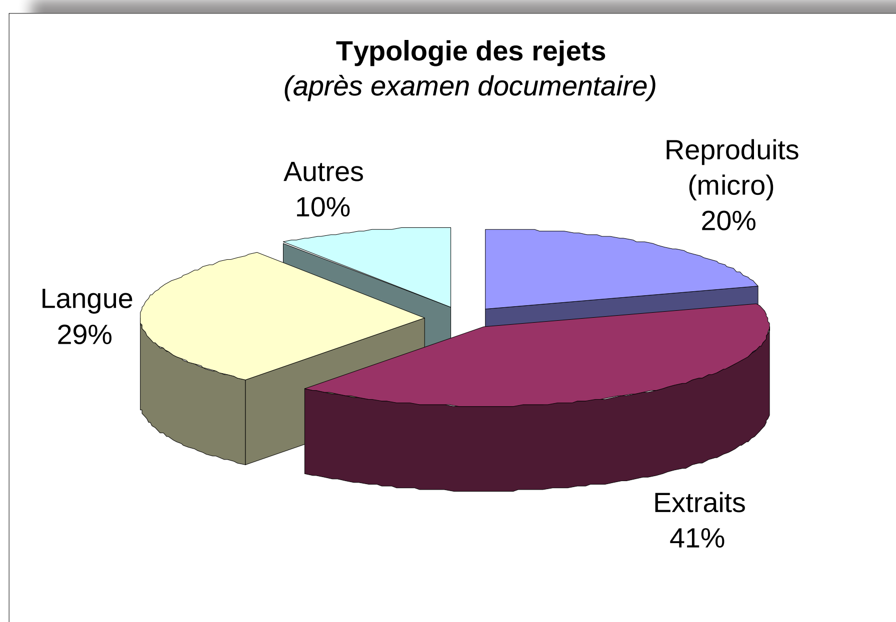
**L’examen documentaire** consiste en une revue des caractéristiques non physiques des livres afin de vérifier s’ils satisfont les critères documentaires et de droits définis pour Gallica 2. Les outils dont on se sert pour le travail d’analyse sont le catalogue BN-Opale Plus, A-DCAT-15, un outil spécialement conçu au sein de la BnF, dédié à la sélection des ouvrages, les catalogues d’autres bibliothèques partenaires et diverses bases de données bibliographiques.

On exclut systématiquement de la numérisation les publications étrangères, les ouvrages anciens, les documents déjà numérisés ou qui sont pris en charge par d’autres programmes de numérisation, les ouvrages encore couverts par le droit d’auteur, les tirés à part de revues (car la politique de la BnF privilégie la numérisation d’une revue dans son intégralité et pas d’un article) et les documents qui sont déjà reproduits dans le département[40].

On exclut également de la numérisation les rééditions multiples à l’identique, mais nous gardons les éditions successives d’un ouvrage qui peuvent s’avérer d’un réel intérêt intellectuel car elles sont souvent revues et augmentées. Le résultat de l’application de ces critères réduit notre corpus à 9.130 UC acceptées, soit un taux de sélection documentaire de 33,7%. La typologie des rejets documentaires est détaillée dans le graphique ci-dessous:

39 Ce nombre ne concerne que les ouvrages potentiellement numérisables de la filière « documents imprimés », et non les matrices des reproductions microfiches/microfilms (objet de la « filière micro »), ni les documents en rupture d’épine dorsale (pas de notice bibliographique associée à une unité de conservation) ni les ouvrages de la «filière massicot».

40 Ces documents font l’objet de la «filière microformes», que nous n’abordons pas dans notre étude.



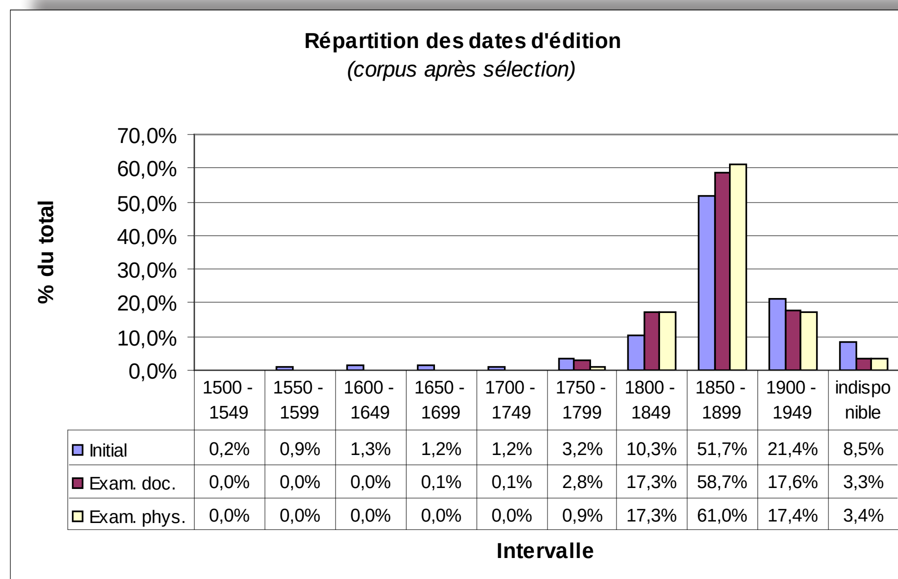

**L'examen physique** est une étape indispensable avant toute validation définitive du processus de sélection, car il permet d'éliminer les ouvrages retenus lors de l'examen documentaire dont l'état ou les caractéristiques physiques les rendent inaptes à la numérisation.

Parmi les facteurs de rejet, on compte: le papier acide, le façonnage, la reliure serrée ou une marge insuffisante, qui constituent des critères bloquants à la numérisation. Une fois l'examen physique accompli, le corpus TD-Pathologie, qui sera envoyé en numérisation, comprend 6.821UC soit un taux final de sélection de 25,2%.

La répartition en pourcentage des causes de refus physiques est représentée dans le graphique ci-dessous:

**Evolution du corpus TD-Pathologie après sélection**

Après l'application des critères de sélection, une diminution du nombre des ouvrages est évidente sur tous les intervalles délimités. La configuration du nouveau corpus change et la proportion d'ouvrages de la seconde moitié du XIX$^{e}$ siècle se trouve renforcée à l'issue du processus de sélection (elle passe de 51,7% à 61%). Comment peut-on expliquer cela?




| | 1500 - 1549 | 1550 - 1599 | 1600 - 1649 | 1650 - 1699 | 1700 - 1749 | 1750 - 1799 | 1800 - 1849 | 1850 - 1899 | 1900 - 1949 | indisponible |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Initial | 0,2% | 0,9% | 1,3% | 1,2% | 1,2% | 3,2% | 10,3% | 51,7% | 21,4% | 8,5% |
| Exam. doc. | 0,0% | 0,0% | 0,0% | 0,1% | 0,1% | 2,8% | 17,3% | 58,7% | 17,6% | 3,3% |
| Exam. phys. | 0,0% | 0,0% | 0,0% | 0,0% | 0,0% | 0,9% | 17,3% | 61,0% | 17,4% | 3,4% |

- En couleur bleu: la répartition des dates d'édition du corpus avant sélection
- En couleur rouge: la répartition des dates d'édition du corpus après l'examen documentaire
- En couleur jaune: la répartition des dates d'édition du corpus après l'examen physique

En grande partie, cela s'explique, par des éléments de nature physique: au XVIII$^{e}$ siècle, il y a, d'une part, une prédominance des reliures serrées et des reliures plein cuir qui ne peuvent pas être numérisées dans un marché de numérisation de masse et, d'autre part, des typographies anciennes, qui ne se prêtent pas très bien à un traitement de reconnaissance optique de caractères. Il n'en est pas de même pour le XIX$^{e}$ siècle, pour lequel on trouve moins de reliures plein cuir et le papier est de très bonne qualité.

On constate en revanche que le taux baisse à partir de la fin du XIX$^{e}$ siècle et le mauvais état du papier en est une des causes. Jusqu'à la moitié du XIX$^{e}$, le papier était fabriqué exclusivement à partir de vieux chiffons de lin, de chanvre ou de coton, qui contenait de la cellulose pure[41]. Ces papiers-chiffons présentent une très bonne résistance au vieillissement.

[41] Michel Vernus, *La fabuleuse histoire du papier,* Yens-sur-Morges, Editions Cabédita, 2004, p. 80.

Mais à partir du milieu du XIX[e] siècle, les besoins en papier deviennent de plus en plus pressants et urgents, notamment avec les progrès des journaux et les tirages qui ne cessent d'augmenter. Il fallait trouver une solution à la pénurie de chiffons et aux prix de plus en plus élevés. Ainsi, le bois devient la matière première la plus employée pour fabriquer la pâte à papier. Le bois est séparé en fibres isolées par des moyens mécaniques ou chimiques.

On distingue la pâte mécanique qui contient à la fois la cellulose, la hémi-cellulose et la lignine et la pâte chimique, produite par la dissolution de la lignine par des réactifs chimiques afin de récupérer la cellulose[42]. Le rendement de la pâte mécanique est très élevé et le coût très faible.

A partir des années 1870, elle gagne du terrain pour une utilisation massive, surtout dans la fabrication du papier journal[43]. Le rendement de la pâte chimique est plus faible (45-50%) et le coût plus élevé que celui de la pâte mécanique. Elle est surtout utilisée pour le papier d'édition.

L'ère du papier industriel a entraîné d'une part une production éditoriale de masse qui a facilité l'information et la transmission des connaissances, mais d'autre part a vu une diminution de la qualité du papier, qui acide, jaunit, s'effrite et s'autodétruit avec le temps.

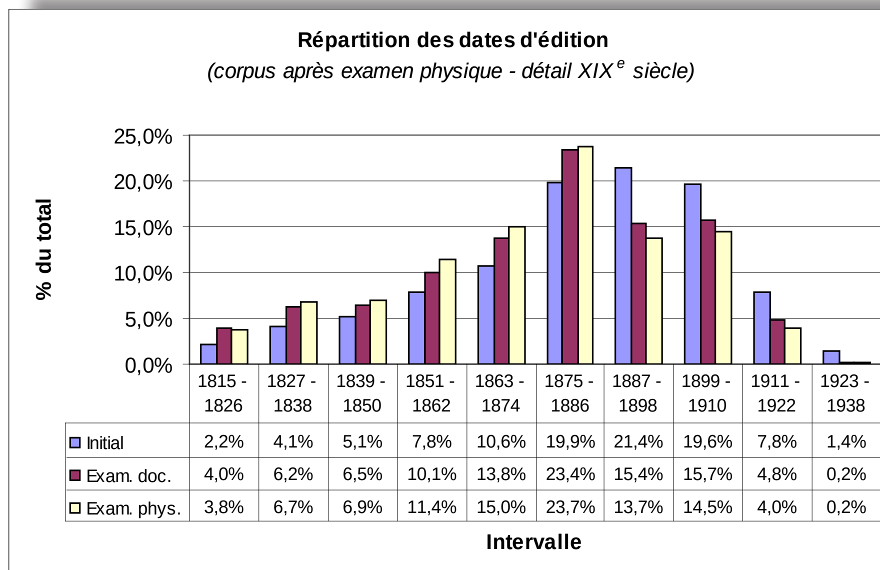
Dans notre corpus TD-Pathologie, cela est visible et explique la diminution du nombre des ouvrages finalement acceptés pour la numérisation par rapport à la répartition initiale (pour l'intervalle 1900-1949, la proportion des ouvrages passe de 21,4% à 17,4%). La mauvaise qualité du papier et les droits d'auteur sont les causes principales de cet écart.

En revanche, au début du XIX[e] siècle, nous constatons un meilleur taux de sélection dans la configuration du futur corpus en ligne (on passe de 10,3% à 22,9%); cela s'explique par les raisons déjà évoquées (bonne résistance du papier, nombre réduit de reliures serrées ou de plein cuir).

Les livres anciens ont disparu de la nouvelle configuration du corpus virtuel car la numérisation de masse n'est pas encore prête à intégrer ces ouvrages. Des marchés complémentaires, ou d'autres filières de numérisation au sein ou à l'extérieur de la BnF, accompliront cette tâche afin de permettre aux lecteurs l'accès à ces œuvres rares.

Nous présentons également le détail des résultats du processus de sélection pour le XIX[e] et le début du XX[e] siècle.

42 *Ibid.*, p. 86: procédé acide au bisulfite ou procédé alcalin au sulfate.
43 Michel Vernus, *op. cit.,* p. 86.




| | 1815 - 1826 | 1827 - 1838 | 1839 - 1850 | 1851 - 1862 | 1863 - 1874 | 1875 - 1886 | 1887 - 1898 | 1899 - 1910 | 1911 - 1922 | 1923 - 1938 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Initial | 2,2% | 4,1% | 5,1% | 7,8% | 10,6% | 19,9% | 21,4% | 19,6% | 7,8% | 1,4% |
| Exam. doc. | 4,0% | 6,2% | 6,5% | 10,1% | 13,8% | 23,4% | 15,4% | 15,7% | 4,8% | 0,2% |
| Exam. phys. | 3,8% | 6,7% | 6,9% | 11,4% | 15,0% | 23,7% | 13,7% | 14,5% | 4,0% | 0,2% |

En essayant d'esquisser l'évolution du corpus après sélection, on constate que l'on retrouve la tendance observée au début, c'est-à-dire une concentration importante d'ouvrages dans le XIXe siècle, d'une manière accentuée dans la seconde moitié du XIXe siècle. Afin de mieux montrer que le futur corpus en ligne est représentatif du corpus initial, nous allons mettre en œuvre le test statistique de Mann-Whitney[44], dont l'hypothèse «nulle» est que les deux corpus ont la même distribution. A l'aide d'une table statistique, nous déterminons que l'hypothèse «nulle» est acceptée avec une probabilité d'erreur de 5%. Nous pouvons donc conclure que les deux corpus analysés sont «homogènes». Ainsi le corpus après sélection est représentatif du corpus initial.

Ce résultat est renforcé par la présence dans le corpus sélectionné de médecins français renommés, qui rejoindront bientôt les corpus déjà existants en ligne. Nous citons quelques exemples concluants, parmi bien d'autres.

Pour le XVIIIe siècle: Dominique Larrey[45], le réputé chirurgien militaire

[44] Premièrement, nous allons calculer la statistique. Soit (x1, x2, …, x9) et respectivement (y1, y2, …, y9) la proportion d'ouvrages dans chaque intervalle temporel pour le corpus avant et respectivement après sélection. Nous ordonnons les (xi, yi) et nous obtenons comme sommes des rangs respectivement Tx = 102 et Ty = 69. Nous en déduisons ainsi respectivement les Uxy et Uyx, les nombres de pairs pour lesquels x < y (respectivement y < x) : Uxy = 24 et Uyx = 57. Puis une lecture de la table, pour nous permet de déterminer que la statistique n'appartient pas à la région critique.

[45] Dominique-Jean Larrey, *Recueil de mémoires de chirurgie*, Paris, Compère jeune, 1821. [8-TD74-82]..

des campagnes napoléoniennes, Jean-Louis Alibert[46] (1768-1837), pionnier de la dermatologie, médecin de Louis XVIII puis de Charles X, qui institue la première clinique des maladies de la peau à l'Hôpital St Louis ou Jean Nicolas Corvisart[47] (1755-1821), le premier médecin de Napoléon etc.

Pour le XIX[e] siècle: François Magendie[48], Jean-Martin Charcot[49] (1825-1893), célèbre neurologue réputé pour ses leçons à la Salpêtrière, le discours d'Amédée Bonnet lors de son installation en qualité de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon[50], Paul Broca[51] (1824-1880), chirurgien renommé, Alfred Velpeau[52], connu aussi pour les leçons dispensées à la Clinique chirurgicale de la Charité, Jean-Baptiste Bouillaud[53], professeur de clinique médicale au même endroit, Armand Trousseau (1801-1867), médecin de l'Hôtel-Dieu[54], P.N Gerdy[55] (1797-1856), chirurgien de la Pitié et de St Louis, qui a laissé de nombreux ouvrages sur l'anatomie et la chirurgie, Auguste Nélaton[56] (1807-1873), professeur de clinique chirurgicale, inventeur de la sonde qui porte son nom, P.A. Piorry[57] (1794-1879), professeur de pathologie interne, inventeur du plessimètre, P.C.A.

---

[46] Jean-Louis Alibert, *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1804. [8-TD65-26] et *Précis théorique et pratique sur les maladies de la peau*, Paris, C. Barrois, 1810-1818. [8-TD129-13].

[47] J.N. Corvisart, *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1818. [8-TD101-13].

[48] François Magendie, *Recherches physiologiques et médicales sur les causes, les symptômes et le traitement de la gravelle*, Paris, Méquignon-Marvis, 1818. [8-TD119-32].

[49] J.M. Charcot, *Histologie de la sclérose en plaques, leçon faite à l'hospice de la Salpêtrière*, Paris, L. Poupart-Davyl, 1869. [8-TD125-39] ou *Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins, faites à la Faculté de médecine de Paris*, Paris, bureaux du Progrès Médical, 1882. [8-TD115-168 (A)].

[50] Amédée Bonnet, *De la Méthode à suivre pour arriver à la connaissance et au perfectionnement de la chirurgie*, Paris, G. Baillière, 1838. [8-TD70-17].

[51] Paul Broca, *Des différences qui existent entre les deux principales espèces de mal vertébral*, Paris, H. Plon, 1858. [8-TD87-153] et *Recherches sur un nouveau groupe de tumeurs désignées sous le nom d'odontomes*, Paris, P. Asselin, 1867. [8-TD107-111].

[52] Alfred-Armand-Louis-Marie Velpeau, *Clinique chirurgicale de la Charité. Leçons sur le diagnostic et le traitement des maladies chirurgicales*, Paris, 1866. [S158361], envoyé en filière microforme et *Maladies de l'utérus*, Paris, 1854. [8-TD122-94].

[53] Jean-Baptiste Bouillaud, *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles*, Paris, J.-B. Baillière, 1826. [8-TD60-155], *Recherches cliniques sur les maladies du cœur*, Paris, J. Viat, 1856. [8-TD101-48] et *Ouverture du cours de clinique*, Paris, L. J.D. Fleury, 1859. [8-TD31-12].

[54] Armand Trousseau, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris,* Paris, J.-B. Baillière, 1861-1862. [8-TD34-401].

[55] Pierre-Nicolas, Gerdy, *Des polypes et de leur traitement*, Paris, Béchet jeune, 1833. [8-TD79-31]

[56] Auguste Nélaton, *Recherches sur l'affection tuberculeuse des os,* Paris, Méquignon-Marvis père et fils, 1837. [8-TD127-21].

[57] Pierre-Adolphe, Piorry, *Traité de médecine pratique. Atlas de plessimétrisme,* Paris, J.-B. Baillière, 1851. [8-TD30-311].

Louis[58] (1787-1872), le premier à parler de fièvre typhoïde et connu pour sa méthode numérique, basée sur la statistique, Alfred Fournier[59] (1932-1914), qui s'est consacré à la lutte contre la syphilis dont il a étudié les formes et les traitements, Casimir-Joseph Davaine[60] ou Victor Babes (1854-1926), le célèbre anatomo-pathologiste et bactériologiste roumain qui a publié, à Paris, en français, en 1912 son *Traité de la rage* [8-TD85-1522] etc.

Nous nous sommes arrêtés sur ces quelques exemples célèbres mais il ne faut pas oublier le grand nombre de médecins peu connus, que l'on aura la chance de découvrir grâce à Gallica.

**Bilan et perspectives**

Nous avons suivi le processus de sélection des ouvrages à la Bibliothèque nationale de France pour le corpus TD-Pathologie, qui comprenait avant sélection 27.061UC. Nous nous sommes proposés de savoir dans quelle mesure la cohérence intellectuelle et documentaire du corpus au départ, tel quel sur les rayonnages de bibliothèque, est maintenue une fois le processus de sélection achevé. Au final, on compte 6.821UC, soit un taux de sélection de 25,2%. La deuxième moitié du XIX^e^ siècle reste la mieux représentée dans toutes les étapes de la sélection. Nous avons montré, en nous appuyant sur des exemples et sur un test statistique que le corpus sélectionné, celui qui sera présent dans la bibliothèque numérique Gallica 2, reste fidèle au corpus initial[61]. L'élargissement et la complétude de ce corpus seront sans doute possibles par l'apport d'autres filières et marchés de numérisation de la Bibliothèque nationale de France, ainsi que par l'étroite coopération des partenaires du paysage numérique national.

Nous avons vu également que l'un des atouts importants de Gallica 2 réside dans le caractère organisé des connaissances, en corpus représentatifs, suivant une logique raisonnée, celle d'une politique documentaire.

Il en sera de même pour Europeana, la Bibliothèque numérique européenne, pour laquelle la France apportera son patrimoine riche et fondateur pour la culture européenne. Le rêve d'une bibliothèque numérique européenne sera accompli, pour tous, dans notre quête inachevée des

[58] Pierre Charles Alexandre Louis, *Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la maladie connue sous les noms de fièvre typhoïde, putride, adynamique, ataxique, billieuse, muqueuse*, Paris, J.-B. Baillière, 1841. [8-TD62-63].

[59] Alfred Fournier, *de la pseudo-paralysie générale d'origine syphilitique,* Paris, V.-A. Delahaye 1878 [8-TD85-490] et *Dégénérescence syphilitique de la glande sublinguale,* Paris, G. Masson 1875. [8-TD106-66].

[60] Casimir-Joseph Davaine, *Traité des entozoaires et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux domestiques,* Paris, J.-B. Baillière ,1860. [8-TD112-45].

[61] La numérisation du corpus TD-Pathologie est en cours de traitement à la date de parution de l'article.

sources de la civilisation européenne, afin de poursuivre le chemin hérité et insufflé par Henri-Jean Martin.

**Bibliographie sélective**

Berlan, Hélène, Thévenin, Etienne, *Médecins et société en France: du XVI*e *siècle à nos jours*. Toulouse: Privat, 2005.

Bibliothèque Impériale. Département des Imprimés. Catalogue des sciences médicales. Paris: Firmin-Didot, 1857-1880.

Boyer, Anne, *Des sources pour l'histoire de la médecine: guide*. Paris: Bibliothèque nationale de France, 2008.

Courtial, Claude, *Auteurs et livres de médecine en français au XIX*e *siècle*. Paris, C. Courtial, 2004.

Chartier, Roger, Martin, Henri-Jean, *Histoire de l'édition française: le temps des éditeurs, du Romantisme à la Belle Epoque*. Paris: Fayard – Cercle de la Librairie, 1985.

Dumaître, Paul, *Histoire de la médecine et du livre médical.* Paris: Pygmalion, 1979.

Jeanneney, Jean-Noël, *Quand Google défie l'Europe: plaidoyer pour un sursaut.* Paris: Mille et une nuits, 2006.

Martin, Henri-Jean, *Aux sources de la civilisation européenne.* Paris: A. Michel, 2007.

Parinet, Elisabeth, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine: XIX*e*-XX*e *siècle*. Paris: Ed. du Seuil, 2004.

Rey, Roselyne, *Histoire de la douleur.* Paris: La Découverte, 2000.

Sournia, Jean-Charles, *Histoire de la médecine.* Paris: La Découverte, 1997.

Tesnière, Valérie, *Le Quadrige: un siècle d'édition universitaire 1860-1968.* Paris: Presses Universitaire de France, 2001.

Vernus, Michel, *La fabuleuse histoire du papier.* Yens sur Morges: Ed. Cabédita, 2004.

**Documents en ligne**

Bibliothèque nationale de France. Charte documentaire de Gallica [en ligne]. [réf du 20 octobre 2008]. Disponible sur: < http://www.bnf.fr/pages/zNavigat/frame/infopro.htm?ancre=numerisation/num_pro.htm>

Bibliothèque nationale de France. Numérisation: charte technique [en ligne]. [réf du 20 octobre 2008]. Disponible sur: <http://bibnum.bnf.fr/numerisation/charte_technique_standard_num_mars2005.pdf>

Bibliothèque Interuniversitaire de Médecine. Medic@ [en ligne]. [réf du 21 octobre 2008]. Disponible sur: <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica.htm>

# LIBRARIES IN THE CONTEMPORARY WORLD

*Liv Sæteren*

Thank you for inviting me to this symposium and to take part in the celebration of the 500th anniversary of printing in Romania. I am the current chair of the Metropolitan libraries section in IFLA, where of course the metropolitan library of Bucharest is an active member. In our annual meetings of this very international organization, metropolitan libraries from all over the world share their experiences. The discussions about challenges for public libraries in metropolitan areas are usually related to the theme of this symposium: libraries as bearers of tradition combined with the ambition to be important modern institutions in the information society, both physical and virtual.

There are several important discussions going on in almost every society about the future role of the printed book and of the language, both the national language and language as such. Will language be distorted under the threat of sound/picture/electronic communication in a global society.

Discussions about libraries often go something like this – will libraries survive if electronic sources and electronic distribution replace physical entities, such as books and other physical records? Or is our complex and diverse society of information and knowledge in fact heralding an age of the expansion of libraries?

I have a recent example from my own city. Some months ago there was a discussion in the country's largest newspaper about the impending death of the public library. At almost the same time, a political decision was made to build the new main library at the most central and attractive site in the city.

There are parallel stories in many cities, where the future of the written text culture and libraries are questioned – while the construction of more and bigger libraries is underway, and the volume of text in society is expanding every day, both in print and in all the other mediums and channels.

So I am very confident about the future significant role of libraries.

To those who doubt the need for libraries in the future, to those who say that libraries are no longer important in a society with a variety of information channels and an overall higher level of education, I say this:

Knowledge does not come automatically to individuals. The ability to read and understand, and the ability to use information technology does not come automatically simply because these devices exist. This has always been true, whether the new devices through the ages have been manuscripts, books, iPods, iPhones…

There is still a need for systems for education, still a need for libraries to promote, activate, facilitate, motivate, and inspire – and to assist people in an incredibly complex and overwhelming mass of information.

The library's core values and goals throughout past and present are in short: To provide society with the thoughts of mankind, the know-how, stories, dreams, imagination, scientific achievements, humour – from the past, present, and future. To stimulate personal growth and to give the populace the ability to be active members of society and democracy.

I can hardly see less need for this focus and these goals in the information and knowledge society.

I will elaborate on my vision of the role of libraries a bit more:

*Content*

The library has been and will be the institution that provides and guarantees access to materials, to the creative and intellectual works that give people information, experiences/excitement, and inspiration. This access must be for everyone, at every age and in every socioeconomic group, from every cultural and ethnic background.

The library will continue to be an institution that offers published intellectual and creative work, created for us by authors, scientists, artists, thinkers, experts or wannabe experts, agitators – the builders of society.

The library will continue to offer material based in text, in words – but also in images, music, and combined forms of expression. Materials stored in books, on optical discs, newspapers, and in objects, as well as material derived from the net, the screens, the iphones or whatever they are or will be in the future.

The library will continue to be the institution where all topics are served (a la carte or in fixed menus) as information and inspiration resources for the citizens, and for their education, personal growth, joy and experience.

*Staff*

The library will continue to be where society is offered access to a competent and dedicated staff, who collect, sort, compile, and disseminate important sources – for you.

It will continue to be a place where the staff work actively with literature – promoting with known and till now unknown methods, sharing the joy of reading, enhancing language understanding and facilitating the acquisition of skills and a system of concepts.

The library is a place where the staff can be found in the middle of the information jungle, information that is visible and tactile, but even more the invisible information concealed or veiled by screen information… the staff is a path-finder in this jungle, and is a guarantee for the quality of the material.

• and of course the staff provide the tools and expertise necessary to use both the sources and the technology.

The library has a staff that is active, presenting books and media – but that also listens to needs and helps people on their own chosen paths.

The staff are passionate advocates of freedom of expression, and of the individual's right to information, for democracy's need for active, interested, and wise participants.

The library has a staff that have internalized the library's goals of literacy, the joy of reading, and information literacy for all.

*Place*

The library is a public place and space, with a content, with a roof and walls, where citizens can meet, work, and enjoy.

Isn't this what every society needs?

And it has no exclusive, specific connection with books in print alone.

The written text has been a wonderful and predominant tool in this mission. Now new technology add new tools that allow us to reach even further.

New tools and new methods are also very useful in our work with target groups with special difficulties.

Working with cultures with limited literacy is sometimes combined with a situation where the groups' own cultures can only provide limited records and documents, when the stories, knowledge, and bearers of the culture are oral.

The promoting of reading and literacy might profit quite a bit from the development of new tools – audio, video, computers, handheld devices of many kinds. Never before have we had such an abundance of communication tools.

We're not abandoning text and the printed word, we're simply expanding the concept of text and documents.

Speaking of special needs, I would like to express how impressed I was when I learned about this library's work with the Roma community.

Working with groups with special needs will always be of special concern for libraries.

There are however challenges to address if libraries are to succeed in being relevant institutions in a modern society, capable of presenting both tradition and the future.

As I see it, the greatest challenge is that of property rights – the management of property rights in all sorts of situations. On the one hand, we want to have a publically-funded service that can reach out to society at large, to provide the population with a democratic access to information. On the other hand, this must be combined with the natural commercial market where intellectual and creative works have an important market value. We need new mechanisms in every country to solve this issue, now that technological development supplies so many ways of publishing and distributing text, sound, and images.

Our greatest asset is our enormous collections – which are substantially expanded with the addition of digital resources. The library's combination of physical AND electronic resources, and our navigational expertise is of enormous value.

KEEP THE BOOKS – THEY MIGHT EVEN BE RARE AND PRECIOUS. But do not fill your library's public space with all of them.

Be on the net with your services

Be active on the net – not only in presenting the services and the library itself – but go out into online societies and communicate and invite.

Make space and room for user-generated materials on your library premises and on your virtual net library.

Develop a varied expertise among the staff – librarians – storytellers/ actors, information technologists, multimedia artists, teachers…. A monoculture is not likely to be relevant for a diverse society.

Establish and work with partners – institutions and organizations – both to reach out to user groups, and to gain alternative expertise in developing services.

Change the physical conditions and the visual communication in the library, from a storehouse for books to a space for excitement, discovery, workshops, and meeting-place.

*To conclude:*

I believe that the relevance of libraries in the future can only grow, due to the fact that the library is a comprehensive and complex institution that meets people with a greater variety and openness than most other institutions can or do.

# FRANCOPHONIES ET BIBLIOTHÉCONOMIE INTERNATIONALE

*Dr. Réjean Savard*

École de bibliothéconomie et des sciences
de l'information Université de Montréal

La Francophonie c'est d'abord une organisation soutenue par 55 états et gouvernements répartis sur tous les continents. L'Organisation internationale de la Francophonie a pignon sur rue à Paris (www. francophonie.org). Dirigée par l'ancien président du Sénégal Abdou Diouf, l'organisation œuvre au service de la paix, de la coopération de la solidarité et du développement durable. Elle regroupe les pays qui partagent l'usage de la langue française:



– soit le français en est la langue officielle, comme la France

– soit le français est une des langues officielles, comme le Canada

– soit le français est une langue administraive et on y fait usage d'une ou de plusieurs autres langues, comme certains pays d'Afrique

– soit le français est palé par une partie appréciable de la population et/ou y a des racines historiques, comme la Roumanie.

On estime qu'il y a environ 175 millions de personnes qui parlent le français dans le monde (dont 110 millions couramment). Il est évident que la langue française n'a pas la même valeur chez tous ceux qui la pratiquent. Au Québec, la langue française est un outil lié à notre survie en tant que nation et comme groupe culturel. En effet, les Québécois francophones, au nombre d'environ sept millions, continuent de vivre en français depuis le XVIIième siècle malgré l'environnement totalement anglophone de l'Amérique du Nord. La culture québécoise francophone est particulièrement vivante et dynamique et s'illustre fréquemment sur le pan international, avec par exemple:

– Le Cirque du Soleil qui rayonne sur toute la planète;

– Robert Lepage, un metteur en scène et cinéaste reconnu internationalement;

– Des écrivains traduits en plusieurs langues comme Michel Tremblay, homme de théâtre et romancier;

– Des poètes, compositeurs et interprètes comme Gilles Vigneault;

– Un cinéma vivant et original (les «Invasions barbares», gagnat de l'Oscar du meilleur film étranger);

– Des artistes de tous les domaines qui brillent sur toutes les scènes en danse (La La La Human Steps), en musique classique (Orchestre symphonique de Montréal) ou populaire (Céline Dion).

Si la Francophonie ait la promotin de la langue de Molière ce n'est pas uniquement pour défendre son propre avenir mais également pour une planète davantage multilingue. Langue et culture sont étroitement liées: certains pensent que si on laisse une seule langue s'imposer, la planète ne pensera que d'une seule et même manière. C'est pourquoi le multilinguisme est présenté comme un rempart contre la pensée unique. La défense du français s'inscrit dans cette mouvance internationale qui veut contrer la prédominance d'une seule langue en favorisant le multilinguisme.

Outre la culture francophone qu'il fait bon de découvir et qui constitue un excellent moyen de s'épanouir autrement, la coopération professionnelle avec des collègues issus de la Francophonie est aussi un excellente façon de favoriser le multilinguisme.

**Place de la Francophonie en bibliothéconomie**

La langue française occupe une place importante en bibliothéconomie et ce depuis fort longtemps. De grands francophones ont en effet animé le développement de la francophonie au cours des temps.

Pensons tout d'abord à Gabriel Naudé (1600-1653), qui fut chargé par Mazarin de constituer la bibliothèque qui portera son nom. On dit qu'il fut très avant-gardiste pour son époque, annonçant en fait la bibliothèque publique moderne. Il publia en 1627 le premier manuel de bibliothéconomie en français: *Advis pour dresser une bibliothèque*.



**Gabriel Naudé**

Et que dire de Paul Otlet (1868-1944), ce belge francophone illustre qui concocta la Classification Décimale Universelle et fut le fondateur du mouvement de la documentation? Son action pour l'universalité des accès à la documentation et à l'information a marqué l'histoire.



**Paul Otlet**

Notons également la contribution importante de Suzanne Briet (1894-1989), que les américains appellent affectueusement «Madame Documentation». À la fois théoricienne et praticienne de la documentation, ainsi que formatrice, elle innove avec son ouvrage publié en 1951 «Qu'est-ce que la documentatio ?».



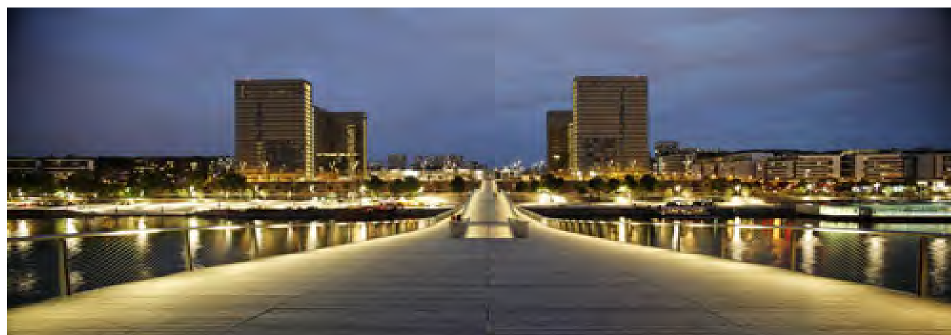
**Suzanne Briet**

Plus récemment, comment ne pas mentionner également le nom de Madame Christine Deschamps, présidente de la Fédération internationale des associations de bibliothèques (IFLA) de 1997 à 2003. Cette dynamique collègue française a présidé l'IFLA avec brio. Les collègues du monde entier ont reconnu son leadership et salué son efficacité dans la conduite des affaires de l'IFLA.



Outre ces personnalités importantes, toutes francophones, la bibliothéconomie de langue française peut se targuer d'abriter en son sein certaines des plus grandes bibliothèques du monde. Parmi les plus prestigieuses, mentionnons évidemment la Bibliothèque nationale de France. Les origines de la BNF remontent à 1368. Chargé d'histoire, le développement de ses collections s'est donc échelonné sur plusieurs siècles et on y compte:

- plus de 13 millions d'imprimés;
- plus de 350,000 titres de périodiques;
- plus de 1 million de documents sonores et visuels;
- plus de 800,000 cartes et plans;
- plus de 250,000 manuscrits;
- plus de 2 millions de documents musicaux;
- plus de 3 millions de documents en arts du spectacle;
- plus de 350,000 médailles et monnaies.



Ces collections sont réparties dans plusieurs immeubles, le plus célèbre et le plus imposant étant cette Grande Bibliothèque François Mitterand. Cette institution vénérable et reconnue internationalement n'est pas pour autant figée dans le passé et on y trouve une fabuleuse bibliothèque numérique.

Même chose pour la Grande Bibliothèque du Québec, institution beaucoup plus jeune que la précédente mais qui outre la conservation du parimoine documentaire de la nation québécoise, offre une multitude de ressources en ligne. Côté québécois on a aussi beaucoup innové puisque la Grande Bibliothèque fut amalgamée à la Bibliothèqe nationale du Québec ainsi qu'aux Archives nationales du Québec, et s'appelle désormais Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BanQ).

Notons également la Nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie qui a profité d'une aide internationale importante et particulièrement de la Francophoie. D'ailleurs, l'Égypte fait partie de l'OIF.

Ces trois bibliothèques ont d'ailleurs joué un rôle de premier plan dans la constitution du Réseau Francophone des Bibliothèques Nationales Numériques (http://www.rfbnn.org). Ce portail constitue un outil très important pour tous les Francophones de la planète intéressés à leur patrimoine documentaire.



**La Grande Bibliothèque de BanQ à Montréal**



**La nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie**

La Francophonie dispose également d'un réseau fort important de

bibliothèques universitaires. Pensons notamment à celle de l'Université Cheikh Anta Diop à Dakar, également le fruit d'un partenariat important entre pays du nord et du sud.



**Bibliothèque de l'Université Cheikh Anta Diop à Dakar**

Enfin il importe de mentionner également la qualité des écoles de formation en bibliothéconomie et sciences de l'information du côté francophone. Il en existe plusieurs mais les deux plus importantes sont situées l'une en France (l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques) et l'autre au Québec (l'École de biblithéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal). On y trouve dans chacune un corps professoral important effectuant à la fois un enseignement de haut niveau et de la recherche en sciences de l'information. Pour la diffusion des résultats de ces recherches, il existe également quelques périodiques incontournables en bibliothéconomie et sciences de l'information:

- Le Bulletin des bibliothèques de France
- Documentalistes-sciences de l'information (Paris)
- Argus (Montréal)
- Documentation et bibliothèques (Montréal).

**Enjeux pour l'avenir**

Comme nous avons pu le constater, la Francophonie n'a pas à rougir des diverses ressources disponibles en bibliothéconomie et sciences de l'information. Cet éventail que nous avons décrit sommairement, confirme le développement d'une bibliothéconomie forte et énergique. Mais quels

seraient les enjeux de l'avenir pour cette bibliothéconomie francophone? Sur quoi devraient porter les efforts des bibliothécaires francophones pour aller plus loin et se distinguer davantage? Comment ceux-ci peuvent-ils tirer leur épingle du jeu? Que manque-t-il au réseau francophone des bibliothécaires et documentalistes pour être à la fine pointe?

Nous évoquerons deux enjeux importants pour les bibliothécaires et documentalistes des pays membres de la Francophonie:

– être plus présent sur le plan international
– être encore plus innovateur sur le plan technologique.

Malgré le tableau évoqué plus tôt, il faut constater que les bibliothécaires et documentalistes francophones n'occupent pas souvent le devant de la scène en ce qui a trait à la bibliothéconomie internationale. Dans les congrès internationaux par exemple, les francophones ne sont pas toujours présent, malgré comme nous l'avons vu, des ressources et des réalisations qui mériteraient qu'on parle davantage d'eux. Comment faire plus de place aux bibliothèques et centres de documentation francophones? Comment permettre également aux bibliothécaires et documentalistes francophones de mieux échanger avec les meilleurs au monde ?

Premièrement il faudrait que les francophones soient plus présents sur les instances internationales qui gouvernent la profession et qu'ils participent davantage aux congrès internationaux. D'une part ils permettraient ainsi un meilleur rayonnement de la profession et des institutions francophones, et d'autre part ils profiteraient du contexte très enrichissant de ces éhanges internationaux pour ramener en francophnie des idées en phase avec les développements les plus récents de la profession. Nul doute que cela leur permettrait d'accroître encore davantage l'expertise francophone en bibliothéconomie et sciences de l'information.

Ainsi, les francophones auraient avantage à s'investir à la Fédération internationale des associations de bibliothécaires et d'institutions (IFLA). Jusqu'à tout récemment, peu de francophnes y participaient. Depuis quelques années on s'organise et quelques vaillants fancophones s'y engagent soit comme administrateur au Bureau des Gouverneurs ou sur les sections, ou encore acceptent de prononcer une conférence au congrès annuel. Mais il devrait y en avoir davantage.

Il est vrai qu'il est dispendieux de participer à l'IFLA: les congrès à l'étranger, avec le coût prohibitif des billets d'avion et des hôtels, coûtent très cher. Mais il est possible d'obtenir de l'aide. Dans certains pays des institutions acceptent de défrayer au moins une partie des coûts. Et sur le plan international, la Francophonie prend en charge chaque année certains participants. De plus, le Comité français IFLA (CFI) accorde des bourses pour participer à l'IFLA.

En ce qui me concerne il est clair que les bibliothécaires et documentalistes francophones sont sous-représentés au niveau international et qu'ils doivent mieux s'y positionner. Pour ce faire, diverses actions ont déjà été entreprises. Soulignons d'abord la création récente de l'Association Internationale Francophone des Bibliothécaires et Documentalistes (www.aifbd.org). Les objectifs de cette nouvelle aassociation sont les suivants:

▪ regrouper des professionnels individuels et des membres collectifs reliés au monde des bibliothèques et de la documentation résidant dans les États qui ont en commun l'usage de la langue française ou pratiquant le français;

▪ développer la coopération entre ses membres dans le domaine de la bibliothéconomie, de la documentation et des sciences de l'information, notamment en favorisant :

– une meilleure coopération entre les bibliothécaires et documentalistes francophones de tous les continents,

– le développement et la mise en valeur de l'expertise francophone en bibliothéconomie, documentation et sciences de l'information, notamment au sein de la Fédération internationale des associations de bibliothécaires et des bibliothèques (IFLA),

– un transfert efficace des connaissances professionnelles et un accès plus facile à l'information internationale francophone en matière de bibliothéconomie et de documentation,

– un meilleur accès à la littérature professionnelle en français,

– le soutien des associations professionnelles francophones en bibliothéconomie, documentation et sciences de l'information, particulièrement celles du Sud pour lesquelles elle encourage le jumelage avec des associations du Nord;

▪ coopérer avec tout organisme international poursuivant des objectifs semblables ou proches des siens, de même qu'avec toute association de même nature en activité au sein des différents pays francophones.

Ces objectifs sont ambitieux mais ils ont établis afin de permettre à la communauté francophone des bibliothécaires et documentalistes de mieux faire leur place sur le pan international par le réseautage.

Déjà l'Association a réussi son premier congrès à Montréal en août 2008 en satellite de l'IFLA. Quelques centaines de professionnels de tous les horizons ont participé à cet événement où ont été présentées plus de 70 communications de haut niveau. Ce fut une occasion pour les collègues francophones de plus d'une trentaine de pays de prendre contact les uns avec les autres, de consolider certains réseaux et d'en préparer de nouveaux. Le prochain congrès AIFBD est prévu en 2011 dans une île des Antilles francophones.

Outre ce premier congrès, et grâce à l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), un important portail francophone a été créé il y a quelques années par les mêmes personnes qui ont fondé l'AIFBD. Ce portail appelé Bibliodoc (www.bibliodoc.francophie.org) comporte différents éléments:

– d'abord une partie actualités, qui dès la page d'accueil permet à tous de savoir ce qui se passe du côté des bibliothèques et centres de documentation francophones

– un répertoire assez complet de diverses ressources francophones: bibliothèques et centres de documentation, associations francophones, écoles de formation, revues et ressources électroniques, dossiers thématiques spéciaux.

– une liste de discussion

Point de repère essentiel pour les bibliothèques et centres de documentation francophones, Bibliodoc a prouvé depuis quelques années qu'il était un outil susceptibe d'aider les bibliothécaires et documentalistes à se regrouper et à se positionner, en même temps qu'il sert de vitrine francophone à toute la communauté professionnelle internationale.

L'AIFDB entrevoit maintenant la réalisation de divers projets, par exemple en matière de formation continue, notamment pour les pays du Sud. De plus, un audacieux projet d'échanges professionnels a été mis sur pieds et on espère qu'ils sera opérationnel sous peu. Ce projet vise à permettre à des membres de l'AIFBD de différents pays d'échanger leur poste pendant une période plus ou moins longue variant de quelques semaines à quelques mois.

Ces activités permettront aux francophones de multiplier les échanges et d'être plus visibles sur la scène internationale.

Autre enjeu important pour les bibliothécaires et documentalistes des pays membres de la Francophnie: ceux-ci doivent être plus innovateurs sur le plan technologique. De ce côté en effet, les bibliothécaires et documentalistes francophones devront faire plus en ce qui concerne la bibliothèque virtuelle. Même si l'offre francophone de documents numériques s'est sensiblement améliorée ces dernières années, il reste beaucoup à faire en ce qui a trait à la virtualisation des services de bibliothèque. En effet, la prochaine étape de la bibliothèque virtuelle sera d'offrir non seulement des livres numérisés, mais de rendre disponible en ligne, à distance, tous les autres services de la bibliothèque.

Le prêt à distance de d'autres documents que les livres par exemple est déjà en marche dans de nombreuses bibliothèques nord-américaines anglophones: ainsi y retrouve le prêt de musique en format MP3

téléchargeable par les abonnés de leur domicile! Plus besoin de se déplacer à la Bibliothèque pour emprunter un CD: vous n'avez qu'à vous brancher sur le site de la bibliothèque et à télécharger le disque. Celui-ci vous sera prêté pour deux ou trois semaines et par une aplication informatique spécifique, le document numérique vous sera retiré après la période de prêt.

Le service de référence à distance est aussi une fonction courante de la bibliothèque nord-américaine qui se virtualise de plus en plus. Vous avez une question et vous pouvez maintent contacter à distance votre bibliothécaire, soit par courriel ou même par clavardage («chat»), en direct quoi. Certaines bibliothèques disposent même d'un logiciel permettant de voir sur votre écran d'ordinateur, grâce à une caméra, le bibliothécaire qui répond à votre question.

Autre exemple intéressant de la virtualisation des services de bibliothèque: l'animation. Certaines bibliothèques comme la Bibliothèque publique de New York enregistrent sur vidéo les conférences qui y sont données et les rendent par la suite accessible à partir de leur site web. Le résultat est fort intérssant. Vous pouvez par exemple assister en différé à une conférence de Bill Clinton (http://www.nypl.org/research/chss/pep/pepdesc.cfm?id=1472)!

Plein de services sont donc dès à présent disponiles en ligne dans les bibliothèques les plus avancées, notamment la possibilité d'obtenir une carte d'abonné de la bibliothèque en remplissant un formulaire sur le web! Les bibliothèques et centres de documentation francophones doivent rapidement développer ces techniques et les rendre disponibles pour leurs usagers. Il s'agit d'un enjeu important pour l'avenir.

**Conclusion**

Le monde d'aujourd'hui en est un de mondialisation: on assiste à une multiplication des échanges internationaux à la fois sur le plan politique et sur le plan économique. Les bibliothécaires et documentalistes de la Francophonie ne doivent pas être exclus de ce phénomène: l'ouverture au reste du monde est essentielle pour poursuivre son développement. On peut apprendre énormément de l'autre: peu importe son niveau, si le plus avancé peut nous guider sur le plan technique et scientifique, le plus humble peut aussi nous faire progresser sur le plan humain. Si «les voyages forment la jeunesse» pour rappeler un dicton connu, l'ouverture à de nouveaux horizons et à des manières différentes de fonctionner peut devenir une grande source d'enrichissement.

Je propose donc à tous les collègues de la Francophonie et/ou qui pratiquent la langue française de le faire ensemble: améliorons nos réseaux, réalisons des projets communs, développons nos expertises, puis

échangeons avec le reste du monde! Nos bibliothèques ne s'en porteront que mieux, et surtout, nos clientèles seront mieux servies. Ainsi nous arriverons à obtenir une meilleure société, une société plus juste où l'accès à l'information est plus démocratique.

# ATTRACTING USERS TO LIBRARY SERVICES IN THE DIGITAL AGE

*Octavia-Luciana Porumbeanu, Ph.D.*

*Introduction*

Libraries have proved along the time, despite their image of socio-cultural organizations that change more difficult, that they have a great availability for change, during their history entering new paradigms several times.

Looking back at the changes libraries have passed through, one can notice these have always been determined to a certain extent by the need to better meet users' needs and expectations, to respond to their information requests, no matter there were changes at the level of the services provided or the creation of new departments or the introduction of new technologies in the library activity.

If in the past the key element was the collection, now users are the central concern of libraries. Noteworthy is that when libraries have ceased to be the only source of information and changes have occurred in the process of information search and retrieval, whether users have preferred to seek information themselves, whether they have asked for assistance from other organizations specialized in the information retrieval, users have begun to become increasingly important for these institutions so that, during this period, the strategies to attract and maintain users is a key point on the agenda of many libraries. And this happens because, with few exceptions like the national libraries, which preserve the written cultural and scientific heritage, libraries can only justify their existence by satisfying users' information needs.

*Libraries in the digital age*

The new information and communication technologies have had a major impact on library activities and services, leading to the creation of a global library context and contributing to the transition from a traditional library to an electronic one. Libraries offer at present a much larger range of services and products, they make available for their users new tools for information and learning and go more and more towards the electronic information and communication[1]. There are currently a lot of methods for providing information for users, these are faster and more efficient, and there are information services 24/7. Libraries must adapt permanently to the conditions on the market of information transfer and become more and more competitive. As their primary objective is to satisfy the information needs of users regardless of the sources used and their type, traditional or electronic, libraries should exploit as much and good as possible the new technologies in order to come up with new services for their users.

Nowadays library services differ greatly from those in the past and more and more libraries pass into the new phase of their development, the virtual phase. The position they have acquired along the time as providers of reliable and quality information must be maintained in the digital environment too. These organizations must implement and maintain permanently services and applications based on the new technologies that support collaboration, debate and dialogue, knowledge generation. Librarians must act as mediators between users and technology, must be in a continuous dialogue with their users, and assume new tasks related to electronic resources, the new type of assistance and guidance for users etc.

At present more and more information services are available through the Internet. Libraries have ceased to represent the main source of information. A number of new suppliers of digital information services and a series of new places where users can have access to information have appeared, their services have developed rapidly and have begun to attract more and more customers.

*Strategies to attract users*

Faced with a series of threats and with the fact of being only one of the many online information resources, libraries must develop in the digital age strategies to attract users to the services they provide not only in their traditional physical space, but also in their virtual space. It is essential that library services be as more attractive and convenient for users.

[1] Sacchanand, Chutima, *Workplace learning for information professionals in a changing information environment.* In: *66th IFLA Council and General Conference*. Jerusalem, 2000.

Given that more and more users prefer online information services and use the library services from home and work, and don't go anymore to its physical building, libraries should not, however, focus only on the online users and neglect their physical space which will continue to attract a series of users who either can't afford to access the electronic information services and resources from home or simply want a personal contact with the librarian. Therefore, librarians should not limit their activity only to the acquisition, organization and provision of digital information resources for users. For those who will continue to prefer the traditional services, libraries should concentrate on providing a space as comfortable and attractive as possible and extended working hours in their physical space[2]. Also the way they will meet their users at the library building, the way they will solve the information requests of their specific users, but also of the others will contribute to attracting users to library services.

The number of those attracted to online information services increases, but their level of knowledge in the area of the new technologies, their experience with the digital resources, and the online information are very different. There are many people who use the computer and who are active in the virtual environment from a very young age, but in addition there is a large number of users that are beginners in this field. In their case, librarians can use their skills and knowledge and can train them for an effective use of the new technologies and of the digital information services.

The skills and experience librarians have in the area of information literacy, in providing tools and assistance for the use of digital information resources, in the information search and retrieval by using the new technologies may also constitute an attractive point in their service offer for the users. Libraries will need to know how to take advantage of the rapid and continuous development of technologies and of the diversification of tools available for accessing information, they will need to be always one step ahead of users, to meet their needs, regardless of their degree of familiarity with the new technologies, to help them understand and use these tools and exploit the new technologies, to inform and train them for an efficient use of digital resources. Librarians can help users acquire advanced skills for searching, retrieving, filtering, evaluating and using the information they need.

And if we could say till now that the user can participate in most activities in the documentary chain, acting as a key agent in the operation of an information system, along with the appearance of the Web 2.0 technologies

[2] Limb, Peter, *Digital Dilemmas and Solutions*. Oxford, New Hampshire: Chandos Publishing, 2004, p. 93-111.

users can be considered among the most important collaborators of libraries, they can be more involved in the activities of the library, and participate in the adaptation of library services to their information needs. The Web 2.0 environment facilitates collaboration and information sharing, and these attract users. G. F. Miranda, F. Gualtieri and P. Coccia consider that one of the most important advantages Web 2.0 offers is the opening toward new customized services which can meet specific needs of users and allow libraries to reach new audiences. Blogs, wikis, social bookmarking systems, folksonomies, social networking are just a few examples of such personalized participatory services. They allow to disseminate information and news on specific topics (RSS, instant messaging), to set up a customized search engine (Rollyo), to set up and share a customized library (H2O playlists, LibraryThing), multimedia sharing (Slideshare, Flickr, You Tube, Odeo), social networking, Podcasting and Videopodcasting (Facebook)[3].

The same specialists, however, draw attention to both the advantages and disadvantages that Web 2.0 presents for librarians and users. Among the advantages there can be mentioned: collaboration, communication, sharing, updating, reduction of costs, flexibility, time saving etc. Some disadvantages are: doubts over the reliability of tools, low level of security, dependence, second-hand information and others.

It is essential that librarians take advantage of all the positive aspects that Web 2.0 presents and, most importantly, they must know users' expectations, be flexible, use and adapt their skills and professional expertise to the environment in which they have to provide services and assistance for users.

Thus, what strategy should be adopted to attract users to library services? We consider that the best approach in the digital age is that librarians be present and ready for meeting users' needs in the environments where these ones are and librarians should provide there information services and assistance.

*Information services in virtual environments*

People's need to communicate makes them quickly turn to those advanced tools that provide a better interaction. The opportunities for users to connect with virtually everyone, to share and generate information and knowledge have grown thanks to the Web 2.0 technologies. Virtual environments based on these technologies are frequented by more and

[3] Miranda, Giovanna F.; Gualtieri, Francesca; Coccia, Paolo, *The Revolution of the Web 2.0 in the Library and Information Services.* In: *Scientific Programme of 11th European Conference of Medical and Health Libraries, 23rd-28th of June 2008, Helsinki, Finland,* http://www.eahil.net/conferences/helsinki_2008/wiki.helsinki.fi/display/EAHILScientificProgramme/Home.html

more users and therefore, libraries should make their services visible and accessible also in these environments.

There are many examples of virtual environments: Active Worlds, Kaneva, the Sims Online, There, Second Life, etc. According to Wikipedia[4], a virtual world is a computer simulated environment where its users inhabit and interact through avatars. Often the world is like the real one with rules such as topography and gravity, locomotion, real-time actions and communication.

Virtual environments like Second Life offer libraries a chance to experience and provide ways to access information that users prefer, based more on visual and audio elements than on textual elements, innovative methods of service delivery, new opportunities to interact with users, the opportunity to experiment and explore new models of services impossible or difficult to offer in the real world.

Second Life is a 3D online virtual world based on the Internet, created by its users. It was launched in 2003 by Linden Research Inc. and currently has over 13 million registered users. A downloadable program, Second Life Viewer, provides access to this world and users called „Residents" can interact and navigate in this virtual world using an avatar which they customize as they wish in terms of appearance and behavior. They communicate through chat, but now voice communication is also possible. Residents can socialize, participate in individual or group activities, create and market various goods and services from each other and they have intellectual property rights over their creations, so there is a functioning economy in Second Life.[5,6]

Second Life is a virtual environment where there are possible games, information services, and educational activities, and at present a lot of librarians from different countries establish library and information services in this virtual world and provide specialized assistance for Second Life residents. These are attracted by the opportunity to do things that are impossible in real life, they prefer to visit Second Life libraries than to search for information on Google.

Many libraries have taken the step towards the virtual world and now they offer information services in this environment. An example is given by the Alliance Library System in Illinois who created Info Islands Archipelago, a group of islands centered on library activities in Second Life. In 2006 the Alliance Library System launched a reference service

[4] *Wikipedia*, http://en.wikipedia.org/wiki/Virtual_world
[5] *Wikipedia*, http://en.wikipedia.org/wiki/Second_life
[6] *Second Life*, http://secondlife.com7whatis/economy_stats.php

and according to the 2007 Report[7] the service had nearly 6500 visitors and received over 2200 Second Life reference questions, and 200 real reference questions.

Another example is McMaster University Library in Canada which acquired a virtual space in Second Life on Cybrary City Island in December 2006 in order to provide reference services. The objectives were to explore the potential of providing a virtual reference service in this environment and to discover what resources and what training are necessary to provide such a service[8].

In Second Life, there are also provided medical information services. The types of information requests to which librarians have to answer are very diverse and quickly the objective of the medical library in this virtual world, Consumer Health Library, has become to provide reference services 24/7[9].

Librarians can use their expertise in these new environments like Second Life, as they have the skills necessary to retrieve information, to provide access to information and people will always need their assistance, regardless the environment in which they are. But librarians will need to find new ways to support users in their various activities, which also change, adapt to the conditions offered by the new technologies.

**Conclusions**

Libraries must constantly analyze their services to make sure they can better meet the information needs of their traditional users and that they can continue to attract them to their services, and also reach new users.

Even if the trend is towards an increase of electronic collections and of their use over the traditional ones, users will still need the support of the librarian, regardless of whether they will ask for his assistance online or they will prefer direct contact with the specialist at the library building.

Availability will be an important feature in the future. If they are ready and respond promptly to the users' requests for information and assistance,

---

[7] Peters, T.; Bell, L.; Gallaway, B., *A Report on the First Year of Operation of the Alliance Second Life Library 2.0 Project also known as the Alliance Information Archipelago*, April 11, 2006 through April 18, 2007, http://www.alliancelibrarysystem.com/pdf/07sllreport.pdf

[8] Buckland, Amy; Godfrey, Krista, *Gimmick or groundbreaking? Canadian academic libraries using chat reference in multi-user virtual environments*. In: *World Library and Information Congress: 74th IFLA General Conference and Council, 10-14 August 2008, Quebec, Canada,* http://www.ifla.org/iv/ifla74/index.htm

[9] Van den Brekel, A. J.P., *Get Your Consumer Health Information from an Avatar!: Health and Medical Related Activities in a Virtual Environment.* In: *Proceedings of EAHIL Workshop Krakow, Poland 12th-15th of September 2007*, http://www.eahil.net/conferences/krakow_2007/www.bm.cm-uj.krakow.pl/eahil/proceedingsOral.html

librarians can be sure they will not lose them as customers; they will always come back with new requests if they are satisfied with the services provided.

Librarians should take advantage of any possibility to put into practice their skills and knowledge to help users, they must be open to any new opportunity and new technology, work with users and consider them partners, be permanently in contact with them and know their needs and expectations.

**References**


Buckland, Amy; Godfrey, Krista, *Gimmick or groundbreaking? Canadian academic libraries using chat reference in multi-user virtual environments.* In: World Library and Information Congress: 74th IFLA General Conference and Council, 10-14 August 2008, Quebec, Canada, http://www.ifla.org/iv/ifla74/index.htm

Limb, Peter, *Digital Dilemmas and Solutions*. Oxford, New Hampshire: Chandos Publishing, 2004, p. 93-111.

Miranda, Giovanna F.; Gualtieri, Francesca; Coccia, Paolo, *The Revolution of the Web 2.0 in the Library and Information Services.* In: Scientific Programme of 11th European Conference of Medical and Health Libraries, 23rd-28th of June 2008, Helsinki, Finland, http://www.eahil.net/conferences/helsinki_
2008/wiki.helsinki.fi/display/EAHILScientificProgramme/Home.html

Peters, T.; Bell, L.; Gallaway, B., *A Report on the First Year of Operation of the Alliance Second Life Library 2.0 Project also known as the Alliance Information Archipelago*, April 11, 2006 through April 18, 2007, http://www.alliancelibrarysystem.com/pdf/07sllreport.pdf

Sacchanand, Chutima, *Workplace learning for information professionals in a changing information environment.* In: 66th IFLA Council and General Conference. Jerusalem, 2000.

Second Life, http://secondlife.com

Van den Brekel, A. J.P., *Get Your Consumer Health Information from an Avatar!: Health and Medical Related Activities in a Virtual Environment.* In: Proceedings of EAHIL Workshop Krakow, Poland 12th-15th of September 2007, http://www.eahil.net/conferences/krakow_2007/www.bm.cmuj.krakow.pl/eahil/proceedingsOral. html

Wikipedia, http://en.wikipedia.org

# PREVENTIVE PRESERVATION, A PRIORITY IN LIBRARIES AND ARCHIVES

*Aurelian-Cătălin Popescu, Ph.D. candidate*

We sometimes scrutiny the immediate reality and realize, to our surprise, the indifference or inability of some people to understand the overwhelming role that information carries in time and the implicit necessity of investing into preservation of a-temporal values.

It is an obvious fact that information should be made available to everyone and access to it should be a given. Information preservation represents one of the exigencies in document communication, irrespective of support, and a guarantee of freer access to it.

Should we look at the library sciences in their entirety, we see their natural interference. The performances of a library are based on a certain number of possibilities, such as: policy of acquisitions, catalog organizing, library business hours, methods of loan or multiplication, and also the preservation. Sometimes, the preservation prospects may be optimum versus the desired purpose; other times, they make the human and budget efforts worthless.

The first difficulty lies in the out-of-ordinary statute of the written patrimony. Libraries showcase considerable differences in comparison with museums and archives, which operate in a field of exceptional and uniqueness. Unlike these, libraries use a large part of their work to make available a current documentation, which value is anticipated upon selection, meant for direct contact but threatened by a likely indifference. At the same time, they need to preserve and convey the written patrimony, seen in an archeological and museographic light and to find the appropriate means to fulfill the two above missions.

The concept of a documentary patrimony is quite a novelty, when the cultural patrimony has been referring – for a long time – to only the architectural area and the museum collections.

Starting in the 90's, the specialists in libraries and archives have expressed their wish to insert the written documents in the national, regional and local patrimony policies. And this move has stirred a lot of interest and enabled the affirmation of the necessity for the measures of preservation, restoration and capitalization of the documents as to represent the fixed patrimony.

The written patrimony has multiple forms, as it is built from manuscripts, books, mail correspondence, and periodicals and is a perennial witness of issues of human existence, conveying the memory alive of the past centuries and allowing the discovery of the beginnings in the political, economic, social and cultural evolution – defining items for the Romanian space.

This patrimony finds itself in a permanent formation; the writings of the present should enrich the memory of the future and hence, and it is mandatory to draft integrated and rigorous preservation plans.

The issues of the cultural patrimony need to be approached at a large sale, both concentrically and independently. There is no way we see the patrimony as a frozen heritage, or a land of all herbs, or even to limit our considerations to only its priceless core. Patrimony gets built, i.e. selected, preserved, processed, capitalized on and protected in a complex and dynamic conception, where the institutional framework and individual action come close and together, the quantity-related elements are always reported to the value-related one, and the educational factors make an integrant part of the overall politics[1].

It has been and still is of an essential nature the fact of overcoming the funds fragility in libraries, archives and museums, which means an important part of the humanity memory nowadays, mostly materialized in texts and images. Thus, we should seriously consider benefitting from them, by exhibitions and publications, which will extend their physical existence and their presence in the collective conscience and representations. Going out of the relatively small circle of the direct used of such collections, we still worry to preserve the written patrimony that fortunately comes out in the light after so many decades.

The attitude towards some curative methods has changed. The research studies also promote alternative products, such as essential oils, and they avoid the deceiving logics of disinfection by mass techniques using products whose high toxicity degree is well known. Simple methods are hoped to be implemented, as they will not require specific equipment and personnel. Therefore, nothing will stop us from dreaming or having critical

[1] See Ion STOICA, *Bibliotecile şi patrimoniul cultural*; *Informaţie şi cultură*: sinteze, reflexii, atitudini, Bucureşti, Editura Tehnică, 1997, p. 163.

opinions, since researches sometimes generate good ideas but impossible to implement.

But we should not adopt a naive optimism and, instead, have to conform that the common paper, of an average quality, used by the publishing houses, has improved since the 50-60's, which thing contributes to the image of the paper producers and editors. As a non-permanent paper, it still has some features that slow down the deterioration process.

In all the European countries, the people and institutions that are in charge with issues of preservation of the written patrimony and paper manufacturing share a common norm that allows the coordination of the efforts and measures that need to be considered to promote the "permanent" paper.

The hopes placed in the mass conservation – to economically treat an important number of volumes – prove to be groundless and remain, still, in the stage of pilot research. The preventive preservation is, for now, the only method of mass conservation.

The unique treatment has been dropped in favor of a great variety of complementary treatments. Mechanized treatments have been developed, which have brought innovative solutions, and the mass treatments have been left without any response.

The above ones sketch the main preservation directions for the onset of the third millennium, taking into account the informal aspirations and the pragmatic needs.

Realities and perspectives of documents preservation in libraries must be corroborated – for the integration's sake – with the current perception of such issues in the European Union.

The focus goes on the fairness of the balance between the preventive treatment and the curative one. The preventive measures of the environment control, maintenance of neatness (dusting of, minor repairs) and adopting and refining a program of reproduction for the most consulted documents, this is the cornerstone of a preservation policy in a library.

Preservation and conservation are not confined anymore to implementing curative techniques, which are not open to alternatives.

As we already know, the central mission of documents preservation in a library is to make all the information available, and therefore, the originals will be less asked for.

The digitalization of the patrimony documents, and not only this, cannot be thought as a sole solution to the preservation issues raised by the old, rare and precious documents. Despite of this, it allows the indirect enhancement of preserving such documents, limiting the communication

of the original supports to the clients. Also, it makes possible a better transmission of the documents to the users.

Des-acidification will not make the mechanic paper regain its qualities lost in the ageing process, and that is why more processes of mass consolidation and techniques of mechanized restoration have been put in place. The objective of these procedures is to consolidate the document and allow its handling.

But, certainly, it is not recommended to a partly draft some prevention policies in a constantly moving reality. More than ever, the purpose to be reached is the communication of information to the users, even dissociated from their original support, in an effort to globally administer the collections. We are talking about the improvement of the information communication conditions and the attempt to protect the original documents.

To select, foresee and apply might be the key words in an effective policy of preservation. All these methods and techniques have, after all, one and the same purpose, which is to gather in a compact, homogeneous mass, some sets and sub-sets and to apply the adopted solutions.

For works of great amplitude in regards to the digitalization of collections, financial and organizational efforts are needed from more libraries, in order to acquire a professional electronic system, as well as to administer the electronic documents such obtained. In our country, we have initiatives, but unfortunately isolated when it comes to the transfer of some collections of periodicals or old documents.

Upon analyzing the efforts to achieve optimum conditions of preservation in some Romanian libraries, we may conclude as follows:

– The libraries have started to become aware of the size of degradation that may occur within the collections if they are neglected, due to indolence or ignorance, and therefore they are paying more attention to preserving the documents and accessing them;

– The issues of the collections preservation (handling, storage, micro-climate, consultation, exposition, and transfer to other supports by photocopying or digitalization) have now come from the second place of the librarians' concerns to be a constant and top priority;

– The 90's blockages have been overcome as far the libraries' designing and building – the libraries newly built are seriously taking into account the international standards for documents preservation by using materials and equipment that is specially made;

– It is still manifested a slowing down in adopting some measures regarding the limitation of documents access to photocopying, a fact that is motivated by a great request for information;

– It is present the need for employing specialized conservators in the libraries, who will be able to monitor the micro-climate, to signal the likely risk factors and to act appropriately. The conservators would also contribute to the increase of the professional training level of the librarian who comes in direct contact with the document;

– Taking into account the amplitude of the existent degradation that occurs in the documents of a patrimonial or a bibliophil value found in the libraries in all the networks, it is necessary for us to make a joint effort to open centers for restoring such degradation or capitalizing on the documents;

– We strongly feel the lack of an environment of debates and information on documents preservation issues, due to discontinuation of the specialty magazines "*Probleme de patologie a cărţii//Issues of Book Pathology*" and "*Sănătatea cărţilor//Health of Books*".

We need to underline that the digitalization projects cannot solve the problems of originals preservation, but only facilitate their capitalization.

Both the university and public libraries should conclude partnerships in regards to the transfer, in an electronic format, of the documents that they hold and that define the Romanian culture.

The requirements of the preservation and necessities of the coherent policies that apply in this field are still present, more than ever, in the National Library – and they are never talked about in the university and specialized central libraries

The successful solutions and a constant usage of the well-established preservation methods belong to the developed countries. But it is necessary, though, to utilize general norms as international standards for preservation methods that impose the immediate implementation of an absolute minimum in the meeker countries. The associations, international federations that operate in the information preservation and distribution (irrespective of the support) area should assume this moral responsibility.

But, to measure the utility and the limits, it is necessary to place preservation in the context of an institution's functioning, like a library that holds significant patrimony collections – as it is easy to understand that the current funds should not be a priori excluded from a global preservation policy.

From now on, the issue is not only to preserve the potential documents of patrimony, i.e. those documents that are likely to enter the „conservable items" sphere at any time, but to build the patrimony of tomorrow.

# A TRIP FROM TRADITIONAL SUPPORT TO ELECTRONIC PAPER

*Cristina Popescu, Lecturer Ph.D.*
Department of Library and Information Science,
Faculty of Philology, University of Bucharest

In a nutshell, here are the facts: the book has de-materialized. Two thousand years of codex, papyrus has turned into hyper-text. The electronic paper has won, but the traditional one has survived.

The big error in the constant promoting of the electronic book was to have this one rivalry with a millennium-long support. The fact is that we cannot give up the paper support. The paper's suppleness, flexibility, scents are the big absentees in the electronic books. Very often, people express their regret of not being able to browse through the book, to turn page after page, the nostalgia for the comfort that reading a traditional book truly involves. Thus, the screen, as well as the TV, has been designed for people to watch movies, and only the paper was meant to facilitate a serious enterprise such reading.

Gradually, the electronic paper – light, flexible, enabling a comfortable reading from all the points of view will prove to be satisfying for both readers – who will have access to an informational support very close to the paper – and editors – who will reduce the publishing expenses and, definitely, for the environment – since the excessive waste of cellulose will be avoided.

In other words, the electronic paper is seen as a real, viable option for the traditional support of information, i.e. paper.

The idea of the „electronic paper" comes from further back in time. The research studies started in the 70's in two of the most prestigious labs in the United States of America: at Xerox PARC (Palo Alto Research Center, coordinated by Nick Sheridon[1]) and M.I.T. Media Labs (Massachusetts Institute of Technology). Both attempts have emerged from the idea of incorporating into a flexible and transparent material – a network of minuscule particles that will change color under the influence of an electrical field. Even though the methods were not similar, the target was the same: „the paper" should have been thin and flexible, image should have enjoyed a comparable contrast with the print, people should have had the possibility to erase and rewrite on it many times, and, on top of that, the 'inscription' should stick to it without any electric power[2].

The concept is revolutionary and the product itself has bred as a result of the fusion among three sciences – Chemistry, Physics and Mathematics. As a matter of fact, we are talking about a paper that we can write on many times, made from a special plastic, electricity conductor; it is made of small cells that react upon electrical power (interaction), changing color similarly with the way the monitor pixels „form" digital images. But, unlike the monitor pixels, which change color exclusively by electronic means (mixtures of the basic colors – red, green, blue), the cells in the electronic paper are based on organic components – oils, and sometimes, ink[3]. In some cases, plastic is even flexible – to be folded like any ordinary paper – and allows the text to be „conveyed" in a graphical form close to a printed page.

In fact, specialists say that the above is a technology that shares a lot of features with the printing: it may use ink, the letters „are brought to life" automatically, following some pre-determined matrices, by means of the electric impulses. Plus, it has a great advantage: it enables the user to read the message in such a way that his eyes don't get tired, since the reading is not lit from behind (as it happens in the common monitors). The disadvantage is that this paper is not visible in the dark, since the light source disappears.

The Xerox PARC prototype has been called Gyrion and „born" in cooperation with the 3M company, the „paper" manufacturer.

In the 90's, the well-known MIT developed its solution. Their outcome,

[1] *Papier electronique*, In: Wikipedia [online] [quote 04.04.2008]. Available on the Internet: http://fr/wikipedia/org/wiki/Papier_&C3%A9lectronique.

[2] SARBU, Mircea, *Hartia electronică* [online] [quote 08.14.2008. Available on the internet: http://www.intraweb.ro/txt/Articole/Weboscop/e/Paper/show.

[3] GOHO, Alexandra, *Flexible e-paper*. In: Science-News, [online], 2004. Vol 165. [quote 08.04.2008]. Available on the internet: http://www.sciencenews.org.

E-ink, is a one-tenth-millimeter thick film („digital ink”) that may be applied onto any support.

Surely, each variant has its means to „inscribe” the material. To capitalize on their technologies, both research centers have founded companies that are called after the respective technologies.

People say that the first commercial applications have not been spectacular at all. In 1999, E-ink sold a sheet of digital paper to a store, which used it to display messages that could be changed. So did Gyricon – sold a similar product to be used in various conditions.

But what is most important is the wake-up call: electronic paper is here! It is flexible and may also show white-black only, with a few hues of gray. It may be written on thousand times and the visual quality is comparable with the printed paper; natural lighting (by reflection), a high degree of contrast and good visibility from any angle[4].

In 2001, E-ink signed an agreement of cooperation with Philips, and the first „serious” prototypes came in 2004. IBM, Siemens and Fujitsu have also joined the competition. They have been working with similar technologies, of liquid crystals and electronic ink, but they have not launched any products yet at a large scale.

One of the „stimuli” that the above companies has received comes from the Sony company. They invented a digital surface that was allowing text reading, but it had other multi-media functions[5].

The final result was, therefore, a portable device that could store thousands of files in its memory and provide the same comfort as an ordinary book. Sony Reader has the size of a CD – 17x12 cm, a 15 cm in diameter and a 13 cm thickness. It reads pictures, plays music, but mostly important, it „sees” the electronic paper (white-black only). Another advantage is that this device is a low energy consumer, as it has „a battery on an almost indefinite lifetime”, according to Sony[6]. On a single battery loading, the user can read 7.500 pages on average. It weighs 250 grams. The text is clear and easy to read, and the fact that is white-black almost tricks the eye, making it feel it is an ordinary paper[7]

This technology gives the possibility to access good books, and companies like Sony, Tianjin Jinke Electronics have recently made such products[8].

---

4 SARBU, Mircea. See above.

5 http://www.eink.com [quote 06.03.2008]

6 TARKO, Vlad, *Hârtia electronică e aici: inlocuitorul ecranului LCD*. In: Sci-Tech News [online], March 31st, 2006. [quote 08.14.2008]. Available on the Internet. http://news.softpedia.com/news/Hartia-electronica-e-aici-ro-20689.shtml.

7 http://www.eink.com.

8 TARKO, Vlad. See above.

Analysts say that the technology of the electronic paper, created to please the large public, will also give a push to the industry of the books in a digital format. Instead of publishing the volumes and sell them in the libraries, the publishing houses will make them in an electronic format and sell them on the Internet, CD or DVD. Even if we currently have an industry of those who sell books in a digital format, they are almost inexistent in the world industry of books, due to the difficulties that the users have to confront with spending too much time in front of the computer monitors.

The electronic paper, though, not only has a better resolution but it is based on the same principle as the printed paper: while a screen is visible because it emits light, this electronic paper is visible just because it reflects the light that comes from an exterior source – like for the common paper.

The Japanese people at Fujitsu have developed a technology to produce an electronic paper that can save the images even if it gets folded or crumpled.

Actually, this is not a paper in itself, but it is a three-layered color screen with liquid crystals and a total thickness of 0,8 mm. The layers have two overlapping films of liquid crystals, each of 0,125 mm thickness and the crystals are in such a way located that they permit the reflection of red, green and blue only[9].

This screen is very economical, since power is used only when the displays change (no further power required). Therefore, it is the perfect solution for the promotion boards on buses and buildings [10].

During 2005, iRex Technologies, a Philips subsidiary, had announced that it would launch an ePaper device in 2006 (electronic paper). Then, the company made public the specifications of their portable electronic device of that kind, especially developed for reading applications, called ER 0100, under the code name of Iliad. This reader of electronic paper has a 8.1 inch display, monochrome, with a resolution of 1024x768 pixels and can take 16 levels of gray. The display provides a high luminosity, with an increased visibility both in artificial and natural light. The processor in Iliad is an Intel X-Scale of 400 MHz and includes 64MB of RAM memory. The size: 155x216x16 mm.

Data may be transferred into Iliad in various ways. They can be copied from an USB stick or from Compact Flash or SD cards. ER 0100 has compatible slots with the above on the superior side. The Internet

[9] Fujitsu launches a new type of electronic paper: It is actually an ultra-thin screen with liquid crystals [online], July 15, 2005 [quote 07.09.2008]. Available on the internet: http://news.softpedia.com/news/Fujitsu-lanseaza-un-nou-tip-de-hartie-electronca-ro-4819.shtml.

[10] *Ibidem.*

connection is possible by means of Wi-Fi or the Ethernet cable. Also, the connection to a laptop or a PC is done by Wi-Fi or USB[11].

The ER 0100 electronic paper reader uses a small quantity of power. The time of the rechargeable battery operation is a week, if three reading hours are completed per day.

The display is a touch-screen type, where a stylus can be used (a special pencil) to take notes or add text, as on the normal paper. The data content is stored on 224 MB of incorporated memory or on the additional cards, already installed. The books, newspapers and other publications have separate files, which can be accessed by special keys.

Iliad can recognize the PDF, XHTML, TXT and MP3 files – for the last ones, we have a audio jack of 3,5 mm to attach a set of audio headphones[12].

But, the difference between the electronic paper and the normal one lies in the fact that the text and the images that are electronically displayed can change exactly like the ones on a computer screen or a PDA[13].

It has been proven that, the electronic paper is a extremely strong competitor. It is cheap, relatively portable, has a long history and is compatible with any text format. […] The attempt to open a market for the book readers is a true challenge. Things like magazines or course books are the ones that people want to take with them, but it is not necessary to carry their weight, too[14].

Thus, the electronic paper is ready to escape from the stage of a futuristic invention and threatens one of the industries with the longest history: printing. This is because the latest technological discoveries have succeeded to eliminate the main barriers that have blocked the development of the digital publications. The user has never been willing to carry a laptop just to read the news or books in the park. The screens of the pocket mobile equipment are too small for this and all the monitors tire the eyes out. The digital paper, as exception, is easy to use and never utilizes internal light for the screen, but it is made so that it can be read as good as outside in the sun or in the office[15].

During 2008, a new model of electronic paper emerged, which allowed the users to take notes on the pages of the electronic paper and erase parts of the pages, as easily as it would be with real pen and paper.

---

[11] IONESCU, Bogdan, *Iliada viitorului: dispozitivul ePaper: un fel de hârtie electronică* [online], December 21, 2005. [quote 06.12.2008]. Available on the internet: http://news.softpedia.com/news/Iliada-viitorului-dispozitivul-ePaper-ro-15273.shtml

[12] *Ibidem.*

[13] TARKO, Vlad. See above.

[14] Apud: TARKO, Vlad. See above.

[15] http://www.eink.com [quote 06.03.2008].

At Display 2008 exhibition, for the Fair of electronic products in Tokyo[16], the Japanese specialists presented, for the first time, this new type of electronic paper. The screen, designed by the E-Ink, Prime View International and Seiko Epson companies combine an electronic paper, considered conventional, with a touch panel and a control chip, recently developed.

The chip, created by Seiko Epson, may control a screen with a resolution that is four times better than the current e-paper devices, as iLiad of iRex Technologies. This chip also provides a display refresh that is faster than the iLiad device.

The new chip reduces the required update time so that the screen can benefit from 50 refresh signals per second. This means that the lines show on the screen while they are designed by the user and interpreted by the touch-panel interface – a statement made by Akihiro Furuya in the Department of semi-conductors at Seiko Epson.

The chip is comparable with a screen that has up to 2048x1536 pixels and is available for sale starting with August 2008.

As for the first publication on digital paper, this was in Japan. The surface for printing was manufactured by Dutch people at Philips, together with the E-Ink company[17].

The advantages for newspapers are countless. Specialists are already working on the first prototypes that allow the user to read the newspaper every day on the same paper, by connecting the support to which the electronic paper is attached to the computer and downloading the newspaper content from the Internet. As a result, we will stop taking trips to the newsstand on the street corner and we will not care anymore if the postman does not make it on time. For editors, advantages are even more obvious: the printing cost will disappear, the mistakes can be corrected in real time and the company should not worry at all about the transport and distribution services.

The utmost difference between the paper and electronic newspapers will be the price, for a long time onwards. Of course the digital paper will not be as cheap as people can afford to buy a new screen every day – so, once they are read, the newspapers will not be so easily disposable.

Until the electronic paper becomes a common computer accessory, we still use the PC for much more things that we have ever imagined. In some cases, we can actually say that the era of transition to digital is close to its end, if not already finished. The hobbies of listening to music are about to change and many of the digital era citizens have perfectly adapted to it. At

[16] *Hartia electronica*. In Scienceline.ro, April 2008. [quote 06.12.2008]. Available on the internet: http://tehnicasitehnologie.scienceline.ro/HARTIA _ELECTRONICA_6482_545_1.HTML

[17] http://www.eink.com [quote 06.03.2008].

home, the PC has replaced the stereo equipment – it plays the digital music as good as any state-of-art device.

In other words, the electronic paper might become the support accepted by the readers of newspapers, magazines in the very near future: information can be easily downloaded from any electronic device, is flexible, operates on low power consumption and does not hurt the sight.

This paper is a real innovation that can reshape the publishing market in the future. Today, it brings earnings of USD 3 to 5 million at the global level, but DisplaySearch states that the amount will be skyrocketing to USD 766 million[18].

[18] *Publishing pe hârtie electronică?* In: „Media Management Institute" excelenţa în business-ul media [online], September 19, 2007 [quote 06.12.2008]. Available on the internet: http://media-institute.blogspot.com/2007/09/publishing-pe-hartie-electronica.html.

## Secțiunea a treia
## – ROMANITATEA ORIENTALĂ. CULTURĂ ȘI CIVILIZAȚIE –

*

## La troisième section
## – LA ROMANITÉ ORIENTALE. CULTURE ET CIVILISATION –

*

## The third section
## – THE ORIENTAL ROMANITY. CULTURE AND CIVILIZATION –

# ROMANIANS IN MOUNT ATHOS BETWEEN RELIGION AND DICTATE

*Professor Adina Berciu, Ph.D.*

According to tradition, the origin of the monastic life at Athos dates back to the times of emperors Constantin the Great (313-337 AD) and Theodosie (408-434 AD) when the first monks are thought to have settled in the sacred mountains. A few monks in Palestine and Egypt also sought refuge at Athos after Arabs occupied their countries ( Palestine in 638 AD and Egypt in 640 AD) and Athos was the place where monks in the Byzantine empire found shelter during the iconoclast disputes in the 8th and 9th centuries.

The oldest monastery is the Great Lavra that Athanasie of Athos founded in 963 AD. Iviru Monastery followed in 972 AD and then Vatoped and Filoteu, also before 1000 AD. Then Esfigmenu, Dohiar, Xenofon, Xiropotam, Caracalu, Costamonitu and Zografu were built in the 11th century, Rusicon and Hilandar in the 12th century and monasteries Cutlumuş, Pantocrator, Saint Paul, Grigoriu, Simonpetra in the 14th century.

Along time, the number of monasteries varied with the evolution of historical events. Some of them disappeared, others were assimilated and changed their hierarchies. Twenty big monasteries rule the territory of Athos at present. Besides them, there are also 8 small convents, approximately 200 hermitages, a lot of huts and a few small reclusories. Convents, hermitages, huts and other monastic shelters built on the territory of a monastery are under control and administration. of that. They do not dispose freely of their goods and do not take part in the ruling of the Sacred Mountain.

While a Protos ruled the community at Athos until the 16th century, a board made of the 20 Fathers Superior of the great monasteries has graduately taken the lead. These Fathers Superior who were first named *proisthos* and then *epistates* are organized in 4 men groups (the *Episthasis*) that rule in turns, each group one year, beginning with the first of June and ending with the end of May the following year. The four *epistates* in each

group elect on of them as a president who holds the crozier of the Primate and is appointed *Protepistat* or *Protos of the Sacred Mountain*.

The permanent administrative body superior to the *Epistasis* is the Extraordinary Assembly or the Saint *Sinaxis* including representatives of the 20 monasteries. The legislative and judicial body is the Biannual Double Assembly or the Extraordinary Double *Sinaxis* whose members meet twice a year in the small town Careia, the capital of Athos.

The community at Athos was granted territorial and administrative autonomy within the Byzantine Empire, since the 9th century until 1453, when the Empire was conquered by the Ottomans. The Ottoman sultans confirmed and reinforced the privileges of the monks and the 8 contracts (*typicons*) I (972), II (1046), III (1394), IV (1406), V (1574), VI (1783), VII (1810), VIII (1911) ensured the religious, political and administrative autonomy of the Sacred Mountain.

After Byzantium surrendered in 1453 Mount Athos was supported by the Romanian principalities until the middle of the 19th century. With all the autonomy Turks granted, the religious settlements in the Sacred Mountain couldn't have lasted without the substantial Romanian material and moral aid.

Political events in the second half of the 19th century and the first half of the 20th century raised the Sacred Mountain problem as an issue at European peace conferences. For example, by Berlin 1878 Peace Treaty the privileges of the Sacred Mountain were reinforced. The situation stayed the same until the Balkan wars (1912-1913). The Greek army occupied Athos in november 1912 and European powers claim the right to decide the fate of the Mountain in the London Peace Conference.

Mount Athos was declared autonomous, independent and neutral in november 1913. The First World War blocked the enforcement of the decisions taken at the London Conference. The Greek government appointed police officers to keep the order at Careia. The Careia Church Assembly in collaboration with a Greek public servant drew up a statute in 1918 that specified the autonomy, neutrality and independence of the community under 1913 London Treaty conditions. Greece recognized the autonomy of Mount Athos by the 1920 Sèvres Treaty and after the Russian-Turk war, the Lausanne Conference (july 1923) decided that Mount Athos would have the status of mandated territory under Greek administration. A commission of five Greek clergymen drew up Mount Athos Statute at the beginning of 1924 and the Statute was signed by the representatives of 19 monasteries in Athos on May the 10th, 1924. St. Pantelimon Russian Monastery refused to sign it. In 1925 the Constantinople Patriarchate accepted the Statute

and the Greek government issued a law entitled „On the ratification of the regulations of Athos Sacred Mountain" on the 26th of september, 1926. The law declares that the convents, huts and hermitages are annexes of the 20 great monasteries, settles to 20 the number of monasteries and denies ownership rights to any settlements but the 20 monasteries. At the same time, all monks in Athos should have Greek citizenship irrespective of nationality, convents, huts and hermitages are declared inalienable property of the tutor monasteries. The law forbids transformation of convents into monasteries, of hermitages into convents and of huts into hermitages and also forbids the sale of hermitages and huts without prior approval of tutor monasteries that are declared first buyers. The number of monks that have the right to inherit a reclusory is reduced to three.

Although Greek Constitution has been amended several times after 1926, Mount Athos status has remained unchanged. According to provisions in the 1975 Greek Constitution, Mount Athos represents a self-governing region but it is a part of the Greek state. As religious institution, Mount Athos is under the direct jurisdiction of the Ecumenical Patriarchate. Monks in service at Athos obtain Greek citizenship. Greeks assure maintainance of public order and security in the Sacred Mountain. Therefore, the Greek state acts in fact as a leading organ of the Mount, as it has aquired all civil, political and ecclesiastical powers in the region.

Greek, Slavic and Romanian documents dating from the 14th to the 19th century prove that all the monasteries in the Sacred Mountain benefited of maintenance, restoration and endowment by contribution of Romanian rulers, boyars and believers. All Romanian kings from Vladislav I to the last princes in the 19th century dedicated estates, villages, monasteries, woods, vineyards, lakes, customs and mill fords benefits etc. to Athos monasteries. All these dedicated properties brought an annual income of about 7 million piastres in the 1850s keeping into account that the budget of the Romanian countries was then of 50 million piastres which meant that 1/7 of it went to Athos. Such substantial donations made Romanians (people, kings and church) the next most important supporters of the Sacred Mountain settlements after the Byzantine emperors.

Athos documents certify the presence of the Romanian element in Mount Athos as early as the 9th century when the South-of-Danube Wlachs resided there. The donations of Romanian rulers and the presence of Romanian monks in Athos are certified by documents dating back to the second half of the 14th century. In time, the number of Romanian monks in Athos increased and monachal life especially flourished at the turn of the 19th century. Romanian monks would live together with Greek, Russian,

Bulgarian and Serbian monks or they would live in their own convents and huts. They built the Romanian Lacu hermitage on the estate of St. Paul's monastery in the 1750s and set foundation of the Romanian Prodromu hermitage on the estate of Lavra monastery in the 1850s. Moldavian monks Justin and Patapie bought Ianucopole convent from Lavra monastery in 1820 but the 1821 events prompted them to go back to their country and the convent property reverted back to the monastery. Moldavian monks Nifon and Nectarie supported by voievode Grigore Ghica and metropolitan bishop Sofronie bought back Ianucopole convent paying 7,000 gold lei and they signed a new contract with Lavra monastery by which the settlement was recognized as Moldavian hermitage. Grigorie Ghica granted an annual fund of 3,000 gold lei to the hermitage in june 1853 and the Ecumenic Patriarch of Constantinople reinforced the contract between Lavra and fathers Nifon and Nectarie in june 1856. Nifon, superior of Prodromu hermitage, asked the Metropolitan Nifon of Ungro-Wlachia in march 1857 to give his blessing for the construction of the new church of the hermitage and to agree with a charity raise register. Permission was granted[1].

King Charles I certified the right of Romanian Prodromu hermitage to be protected by Romanian laws on the 19th of june 1871 and the seal of the hermitage had the inscription reading „Seal of Romanian congregation" instead of „Moldavian" as acknowledgement of the contribution of all Romanians and of the unification of Wallachia and Moldavia after 1859.

National conflicts started in Athos beginning with the third decade of the 19th century. In turns, Russians then Serbs and Bulgarians obtained representatives in the Careia Assembly (Russians – Rusicon monastery, Serbs – Hilandar monastery, Bulgarians – Zografu monastery). The Greek majority did not acknowledge the right of Romanian monks to distinct organization. They were totally subordinated, both ecclesiastically, canonically and economically to Greek monasteries. Greeks' attitude towards Romanians was sharpened by the 1863 secularization of the monastic estates in Romania under the rule of Alexandru Ioan Cuza. Thus Greeks lost their most important resources in Romanian principalities.

Under such circumstances, Romanian monks coming from Romania, Transylvania or Bessarabia started to set up small convents and huts buying land or even buildings from Greek monasteries. By comparing three documents – one signed by plenipotentiary Minister of Romania in Constantinople Ghika Brigadier in march 1901, one signed by Prodromu hermitage superior Antipa Dinescu in september 1905 and the historical-statistical memorial on the situation of Athos monks in 1908 – we find

[1] D.A.N.I.C., fund Ministry of Religious Affairs and Public Instruction, file 268/1975, f.123-124.

out that there were 32 Romanian centers in Athos at the beginning of the 19th century, 628 monks living in the two Romanian hermitages (Lacu and Prodromu) and in the 24 small convents and 26 huts. I shall not present the situation of Romanian convents and huts in this paper.

After the 1863 secularization of Romanian monastic estates that had provided for Athos monasteries, the situation of Romanian monks living in the Sacred Mountain visibly deteriorated. Monk Ghedeon from Prodromu drew out a report[2] on the situation of Lacu hermitage on the 8$^{th}$ of June 1881. After describing the barren land on the estate of St. Paul's monastery where the hermitage had been built, Ghedeon remarked that the Greeks had allowed Romanian monks to settle there because „the place is difficult to reside in especially for the Greeks". Romanian monks had to pay an annual tax to St Paul's monastery and Ghedeon wrote that „they sell this place every year to Romanians but the place is still Greek"[3]. The clergyman of Prodromu described in his report the situation of „serfs for Greeks" that marked the Romanian monks at Lacu hermitage living in 50 houses built by themselves. Some monks were living alone and others were sharing their cells with one, two or three others. Each of the 50 houses was considered „property" and was subordinated to St Paul's monastery which „is the only one entitled to decide for them as it pleases". The were three clergymen of the hermitage acknowledged at the monastery level, one „representative" (*dichiu*) and two members appointed for one year. The hermitage representatives had to observe the agreement with the superior monastery „and not favour the nationality of the residing monks". The Prodromu clergyman pointed out the servitude of the monks at Lacu hermitage as „in brief, there is no Romanian ruling there but a Greek one". He demonstrates further that „this place is always on sale and never sold"[4].

The functioning of the network formed by the 20 independent monasteries in Mount Athos and the subordinated hermitages and convents is then explained. The monks residing at Lacu hermitage would buy their cells from St Paul's monastery by paying an annual tax. If they had to sell their houses, a third of the price had to be paid to the monastery. If the inhabitant of a cell died and had no heirs (*diadoh*), the cell became property of the monastery and if there was a heir, he had to pay a third of the room's price to the monastery. Furthermore, the fact was pointed out that „no one is allowed to have more than two apprentices" which contributed to the frequent sale and resale of cells and provided income for the superior monastery.

2 AMAE, fund Constantinople, vol.276, unpaged.
3 *Ibidem*
4 *Ibidem*

Moreover, it was specified that the monks at the hermitage „cannot develop relationships to any church or political authority in their own name or in the name of their country of origin but only in the name of the Greek monastery." Such lack of autonomy implied that „the monastery could transform Lacu hermitage into a Greek hermitage any time because its name is Lacu hermitage of St Paul's monastery and not of Romanians although we name it Romanian Lacu hermitage but that is just a name and it is not acknowledged by the superior monastery St Paul or by any other authority[5].

As for the maintenance of the monks at the hermitage, the report said that some of them would come with money from Romania and lived by it while others would craft spoons and crosses „but all of them have to dig in the vineyards of the Greek monastery and to pick their hazels and olives."

Working on the monastery estate made life difficult for the Romanian monks at the hermitage. Monk Ghedeon acknowledged that clergymen should be humble but he said that „humble be before God and avoid temptation" and they shouldn't be humiliated by banishing assertion of their nationality and „the righteous spiritual progress of their nation that should be considered equal to other nations and not humiliated". In fact, the monk at the other Romanian hermitage Prodromu, who was involved in a long time fight against Lavra monastery to obtain acknowledgement of equitable relations between hermitages and monasteries, showed in his report the consequences of lack of equal rights for foreign monks at Athos and of the domination of Greek clergymen in the Sacred Mountain.

Ghedeon wrote that most monks at Lacu hermitage were poor and could not pay the annual tax. That is why the Romanian state helped them with the annual 1,200 lei subvention. The report explained how the money was spent to pay the tax to St Paul's monastery for all the monks, to repair „what they all needed, i.e. churches and mills", to cover expenses for the celebration of the patron Saint Dimitrie's day „and not to wander from one Greek church to another begging" and to give to the poorer ones if they could spare a small sum.

The abbot and sponsors would present a report at the end of each year, before the assembly of the hermitage, telling everybody how the subvention had been spent. Some monks were in favour of dividing the subvention between them after receiving it, which would have lead to hardships for poorer monks because „those who had would take more and those who didn't have would take little or nothing and they would be forced to find money to pay the tax and if they needed to repair a building or need money

5 *Ibidem*

for common expenses they would have to beg from the Greeks". Therefore, the report considered that the subvention was spent correctly.

One can infer from the same document that monk Ghedeon was not aware of the behaviour of the new superior of the hermitage but there were rumours about monks arguing on the spending of money. The superior had deposited the 1880 subvention at Prodromu hermitage with an annual interest rate of 5% because „there was disagreement between them or they didn't need the money then".

In the end of his report, the Prodromu monk suggested that the Romanian government „should command them to spend the money in the manner detailed above... Or if the government considers proper to share the money between them, then let them beg from foreigners when they have common needs if they consider such a behaviour honourable"[6].

Superior Iustin and the 67 monks at Lacu hermitage sent a memorial to the Romanian Consulate in Thessaloniki on the 24th of march 1883 complaining that they „had great financial difficulties being exploited by the Saint Monastery" so that they had to cut their garden trees to use the wood for heating. Their annual tax had been raised from 12 to 25 Ottoman liras and „most of [them] are not able to earn their daily bread" so they had to ask for a few pieces of crumbled bread from the Russian monks residing in St Pantelimon's monastery. Such poverty came as a reaction of Greek monks to the december 1863 secularization of Romanian monasteries previously devoted to the Sacred Mountain. Angry at that, Greek clergymen said to Romanian monks at Athos to go to their government who had taken their lands. More than that, the church at Lacu was in an advanced state of decay: „It leans against wooden beams, it is about to fall down and we are not allowed to restore it"[7]. The monks asked the Consul: „Do not forget us, think as God will enlighten you and send reports wherever is appropriate to ease our needs"[8].

The subvention was granted for Lacu in the following years, sometimes delayed but the hermitage had a precarious situation compared to that of Prodromu hermitage. On the 12th of may 1905 Archimandrit Antipa Dinescu, superior of Prodromu hermitage, wrote a memorial for the Ministry of Religious Affairs and Public Instruction specifying that the Romanian monks at Lacu hermitage had asked the superior St Paul's monastery officials to be allowed to rebuild their church dedicated to patron Saint Dimitrie on the same foundation as the old one that had gone to ruin. „They have obtained permission to rebuild on condition they give to the

6 *Ibidem.*
7 *Ibidem*, fund *Problem 15*, vol.21, f.31.
8 *Ibidem.*

monastery the necessary sum and let the Greeks hire masons and carpenters who are to be paid by charity money collected by Romanian monks and who are then to work for the superior monastery too. They have charmed them by praise and promises and took much money from them, making them pay for a marble iconostasis and a lot of repairs inside the cathedral of the monastery and also to pay for particular gifts". Antipa Dinescu explained that the new church of Lacu hermitage had been paid for twice only because „they would give the money to the Greeks who exploited it as they liked". When the Romanians wanted to dedicate the new church, the Greeks asked them to pay an extra 500 Turkish liras „for the benefit of the monastery, in order to buy back their church once more. As they didn't have the money, they were allowed to officiate only partially the religious service. We shall see what comes next"[9].

Lacu hermitage had no help from the country during the First World War. An address to prime Minister I.I.C. Brătianu sent on the 21st of july 1919 specified that there were 70 monks living in the hermitage „only the One God knows how". The monks had pawned their rooms out of poverty. They were asking for help „from our mother Patriarchate and from its counsellors to provide support as they will." The address was signed by the superior, by clergyman (*ieromonah*) Nicolai and sponsors Sava Rădulescu and clergyman (*ieromonah*) Iosif[10].

Superior Ioanichie and the hermitage sponsors auhorized clergyman (*ieroschimonah*) Damaschin (aka M. Beju, a Transylvanian Romanian, owner of Annunciation convent within Lacu hermitage) on the 10th of august 1920 to cash the 1915-1920 subvention granted by the Romanian government. Ioanichie asked the government to give the monks „wheat instead of money" and other useful goods for the hermitage dwellers „because life is expensive in the Greek country and Romanian currency is not accepted"[11]. The report added to the authorization wrote that no subvention had been cashed for period 1915-1920; 1,400 lei had been provisioned for 1920 and the fund had been carried forward for years 1917-1919.

Monk Eftimie who was the superior of St. Nicholas convent within Lacu hermitage wrote to the bishop of Romanian Argeş district Visarion Puiu on the 15th of march 1922 that he had paid all his debts but the superior St. Paul's monastery „does not allow me to live here anymore on various unsubstantial reasons. They have ordered me to sell my house which I haven't done yet. Now they have warned me that they are going to throw

9 *Ibidem.*
10 *Ibidem*, fund Ministry of Religious Affairs, Accountancy Department, file 956/1919, f.1.
11 *Ibidem*, file 100/1920, f.4.

me and my apprentices out.” Contemplating „trouble, insecurity and lack of any support in that foreign land”, the monk at Athos and his apprentices had decided to seek reclusion in a Bessarabian hermitage „where we won't stand in anyone's way and we won't be slaves to foreigners anymore”. They asked Visarion Puiu to show his good will to them as in previous times „and we will be grateful all our lives to the man who will free as from foreign slavery in a country where judges are executioners alike and we cannot complain to anyone”[12].

Monk Eftimie Movilă, superior of another St. Nicholas convent within Lacu hermitage, wrote to the same bishop Visarion Puiu recommending him clergyman (*schimonah*) Inochentie in Ascension convent lead by clergyman (*ieromonah*) Ioachim as „a monk leading a good life [who] with God's help was seeking blessing and help to be able to visit the Argeş Diocese and other monasteries”. Monk Eftimie had the intention to visit Romania himself „if events get calmer... Everything is expensive and at shortage in Mount Athos and I don't know how long this will last”[13].

Monachism in Athos Mountain went through a crisis after 1924 and Lacu hermitage knew both spiritual and material decay. The old monks were dying one after another. Greek authorities were seriously discouraging young monks to come to the mountain. Convents were deserted and went to ruin. The process became more radical after 1945 when the Romanian communist regime ceased any relation to Mount Athos and the believers' aids could no longer reach the sacred place. There were only 4 old monks at Lacu hermitage in 1975 lead by clergyman Neofit Negară. Three young monks went there from Romania in 1976: Iulian Lazăr, Meletie Ifrim from Sihăstria monastery and Melchisedec Ghiţun from Putna monastery[14].

There are only 10 convents and a few ruined ones left within Lacu hermitage at present and 40 Romanian monks are living there:

The most important convent is Annunciation convent with 9 monks lead by superior Ştefan Niţescu.

St. Artemie convent – 8 monks, superior father Pimen;

St. Prophet Elijah's convent – 2 monks, superior father Sofronie;

Meeting Lord convent – 4 monks, superior father Paisie;

St. Nicholas convent – 5 monks, superior father Rafael;

Mother of Lord Veil convent – 3 monks, superior father Isidor;

---

12 *Ibidem*, fund Visarion Puiu, file 9, f.17.

13 *Ibidem*, f.22.

14 Gh. Vasilescu, Monk Ignatie, *Romanians and Mount Athos*, vol.2, Bucharest, Lucman Printing Press, 2007, p.241

St. Anthony the Great convent – 4 monks, superior father Nichifor;

Assumption of the Virgin convent – superior monk Pimen Vlad.

The Romanian government should resume granting subventions to help maintaning Lacu hermitage following the procedure started in 2007 for Prodromu, the other Romanian hermitage in Athos. The isichast monks living in the convents within Lacu hermitage are leading a sanctified life of humbleness, restraint and prayer.

Prodromu hermitage has also gone through many troublesome periods partially because of the conflicts among monks and partially because the attitude of the Constantinople Patriarchate towards them.

At a certain moment, Romanian monks in Prodromu were not united as some of them took sides with Lavra monastery and others stayed loyal to the Romanian cause, trying to obtain the promotion of Prodromu hermitage to the statute of monastery.

Prodromu monks sent several addresses to the Ministry of Religious Affairs[15] and Public Instruction which were sent further to the Ministry of Foreign Affairs[16].

The aspiration of Romanian monks toward the acknowledgement of their national community rights was grounded. They worked for a long time to obtain the promotion of the Romanian Prodromu hermitage to the status of monastery with all the resulting rights. Thus Prodromu would have joined the other 20 monasteries in Athos among which 17 Greek, one Russian, one Bulgarian and one Serbian. The monks also considered any other solution that would have assured a national status to their ecclesiastic settlement. They just envisaged administrative and economic aspects and never debated theological matters or the issue of religious authority. Their Romanian aspiration was rightful also because of the constraints imposed by Greek clergymen. Romanian monks were subject to abuse when it came to contracts, taxes and tributes, land working, building new churches or houses, investing monks and accepting new-comers in the hermitage community. They had great difficulties with ordaining or promotions and with gaining access to wood and water sources[17].

A group of Romanian monks from Prodromu wrote to the Minister of Religious Affairs on the 13th of june 1881: „limiting the number of monks empowers Lavra monastery to rule inside the hermitage. It would be highly humiliating for Romanians to be counted like cattle by Greek monks as only the Romanian hermitage is subject to such a restriction compared to

15 *Ibidem*, f.13, fund Ministry of Religious Affairs and Public Instruction, file 6/1881, f.11.

16 *Ibidem*, f.15.

17 Gh. Zbuchea*, A History of the Romanians in the Balkan Peninsula. 8th to 20th century*, Biblioteca Bucureştilor Publishing House, Bucharest, 1999, p.169.

all other local Greek, Russian, Bulgarian and Serbian hermitages of all categories and such a pretension doesn't observe the spirit of the foundation act of the hermitage. And we are not allowed to take the timber that we have paid for and we have still to pay 1,000 lei in old currency in the future in order to have the right to use it for our household needs"[18].

Another address of Prodromu monks on september 29, 1881 pointed out the biased position of the Constantinople Patriarchate that promised support to the Romanian representatives on one side and on the other side they denied and restrained the rights of the Romanian settlements. Romania's Consul in Constantinople Alexander Fara asked an audience to the Patriarchate to discuss the situation of Prodromu hermitage as a messenger of Romania's Metropolitan. The Patriarch answered to the diplomat: „the 1876 decision against the rights of our hermitage was not ill-intended and the Patriarch promised that if the hermitage engaged into peace negotiations with Lavra according the His Holiness decision on the 13th of august instant year and they didn't reach an agreement then His Holiness would enforce a better contract than the 1876 one. Such were the promises that the Constantinople Patriarch made to honourable Mr. Dimitrie Brătianu, honour. Mr. N. Bordeanu and Honour. Mr. Olănescu, first secretary of the Romanian Legation in Constantinople saying that by the 1876 contract he would not attempt upon the rights of our Romanian hermitage before enforcing the 13th of august instant decision. But these promises have proved false, as it results out of the above-mentioned decision. He is not going to fulfil either his new promises to Mr. Fara but he just wants to take advantage of an opportunity. That is why they enterprise anything so as the issue of our hermitage wouldn't be treated as a political one and the hermitage status wouldn't be formally acknowledged by the Ottoman government. Their aim is to deprive the hermitage of all its rights the Great Church acknowledged by the 1876 contract and to block the right of the Romanian government to defend this sacred shrine, pushing it into the sphere of influence of His Holiness and the Lavra Greeks"[19].

Romanian monks begged Romanian authorities not to believe „the false promises coming from Phanar as the Greeks will have not fulfilled any of them and they never will but they just want to take advantage of the situation (and it is a shame that Greeks should play upon the Romanian nation as if it were a string puppet) ... If we miss the chance of progress offered by article 62 of Berlin Treaty we waste any hope of moral and material prosperity and a very good opportunity of development[20].

[18] D.A.N.I.C., fund Ministry of Religious Affairs and Public Instruction, file 6/1881, f.24.

[19] *Ibidem*, f.46.

[20] *Ibidem*, f.47.

Article 62 of the Berlin Treaty that Romanian monks had referred to in their address provided international guarantees for the Sacred Mountain: „ecclesiastical people, pilgrims and monks of any nationality... will have the same rights, advantages and privileges... Whatever their native country may be, monks in Mount Athos will keep their previous possessions and advantages and they will enjoy equal rights and treatment without any exception”[21].

Following the 1880-1890 conflict with Prodromu hermitage, Lavra monastery officials pursued their own interest. Teodosie Soroceanu, leader of the Romanian Brothers Community in Mount Athos and superior Antipa Dinescu of Prodromu wrote a series of letters to the government and to the Romanian Orthodox Church asking that the hermitage should be promoted to the status of monastery like the other twenty Athos settlements. „17 monasteries for the Greeks, one for the Russians, one for the Serbs and one for the Bulgarians are enough for the moment and we consider it as a homage to the Romanian countries to fight for a monastery of our own as it is humiliating for us as a nation not to have one”[22].

The Romanian state increased support for Romanian monks in Athos. During the Balkan wars the political situation of the region changed as in november 1912 the Greek state conquered the Chalkidic Peninsula and declared it in a state of siege. The Ottoman authority was annulled but the autonomy of the Sacred Mountain was still guaranteed. The situation of Athos monks was discussed at the London Conference and a few solutions were proposed:

1) Athos will remain a part of the Ottoman state, preserving its former status;

2) Athos will become an autonomous part of the Greek state;

3) Athos will become an independent organization under international guarantee.

The Romanian ambassador to London N. Mişu suggested that Romanian authorities should reach an agreement with Greece in order to obtain „at least a vote in Careia (Chinotita) Assembly by buying the autonomous rights of a deserted monastery or by giving our convents the statute of independence, which is going to be more difficult”[23].

Careia Assembly decided on the 3rd of october 1913 to preserve the former system, transferring the rights of the Ottoman empire to the Greek kingdom and rejecting the idea of making Mount Athos international and

[21] Gh. Zbuchea, *A History of Romanians*, p.165.

[22] *Schools and Churches in the Balkan Peninsula*. Documents. 1864-1948, vol.1, p.257.

[23] *Ibidem*, p.39

neutral. Romanian monks in Athos missed a favourable opportunity to get a positive response to their demands in the summer of 1913.

Another conflict burst out at Prodromu in 1914 opposing a part of the monks to superior Antipa Dinescu who was accused of having violated the 1891 regulation. The superior was expelled by force out of function and hermitage. G.C. Ionescu who was then General Consul of Romania in Salonic was sent to settle the conflict. He concluded in a february 1915 address that the rebellion had been set up in Lavra monastery and that „disorder and lack of honesty are going to reign in Prodromu as they do in Greek monasteries”[24]. The Prodromu conflict went on between 1914 and 1917 and burst out again in march 1919 because the expelled instigators were re-installed in the hermitage by help of Greek authorities.

Documents in the funds of the Ministry of Religious Affairs and Arts and DANIC mention that Prodromu monks elected clergyman (*protosinghel*) Simeon Ciomandra as superior in april 1920 but he was not confirmed by Lavra as he was born in Macedonia and according to article 4 in the Synod’s 1883 decision a superior could only be a Romania – born Romanian. As a consequence, new elections were organized in 1921 and Hrisostom Apostolache became superior of the hermitage.

Romania’s Metropolitan Miron Cristea submitted to the Ministry of Religious Affairs an address in july 1922 requiring intervention to Greek authorities in order to obtain the hermitage independence and the appointment of a representative in Careia Assembly (*Chinotita*)[25].

Nevertheless, the frequent replacement of one superior by another and the conflicts among Prodromu monks went on bringing grave prejudice to the image of the hermitage and discrediting the actions of Romanian authorities.

The 1924 agrarian reform in Greece lead to the expropriation of Athos monasteries estates. Only the estates of the Serbian Hilandar monastery and the church of Prodromu hermitage on Thassos island had not been expropriated yet. The Greek government decided in the autumn of 1927 to have the Thassos church expropriated and to confiscate its harvest, olive trees, tools and wine press without paying any damages and threatening thus the very existence of Prodromu hermitage.

The period that followed was extremely difficult for Romanian monks at Athos and especially at Prodromu. They were dependent on Lavra monastery, they didn’t have a representative in the Careia Church Assembly to defend their rights, their estate on Thassos island had been expropriated, they were obliged to become Greek citizens to which added internal conflicts

[24] *Ibidem*, p.293.

[25] DANIC, fund Ministry of Religious Affairs and Arts, file 11/1992, f.44.

among monks which were fuelled by Lavra, debates on the adoption of the new calendar, bad administration of the hermitage estate in Romania and then the break of connections to Romania after the establishing of the communist regime. Under such grave circumstances, the most important Romanian hermitage in Mount Athos decayed economically and the monks decreased in number without being replaced by Romanian apprentices.

Romanian Patriarch Justinian took part in the celebrations dedicated to the millenium of church life in Mount Athos in june 1963 and he visited Prodromu hermitage. The hermitage had well-kept gardens and 18 monks were still living there lead by archimandrit Veniamin Popa who had replaced clergyman Arsenie Mandrea in 1946. The superior remarked the fact that Justinian was the first Romanian Patriarch visiting the hermitage and he appealed for help to repair the buildings and church and to send monks to Romania in order „to refresh the monachal staff”[26]. But that was to happen only ten years afterwards. Archimandrit Veniamin Popa ruled the hermitage during 1946-1975 and was replaced by clergyman (*protosinghel*) Ilarion Lupaşcu during 1975-1984. Four young monks from Sihăstria Monastery came to the hermitage in 1975 and 8 more monks settled there during 1978-1985. Petroniu Tănase, a remarkable Athos theologian and confessor, has been superior of the hermitage since 1984.

16 monks were living at the hermitage in 1986, six of them in their fifties and the rest young monks 27 to 35 years of age. The Romanian state donated a tractor with a trailer and a small lorry to the hermitage in the 1980s. As compared to the past when it had estates in Romania and on Thassos island, at present Prodromu hermitage is one of the poorest monastic settlements in Mount Athos.

By help of the Romanian state and other sponsors, part of the hermitage workshops have been restored after 1990, the main church, library, bakery, synodicon, the southern, northern and western wings of rooms, the guest house, the kitchen and canteen have also been restored and the water supply system has been improved by installing metal waterpipes and building two water tanks. A driveway has been built to link Great Lavra to the hermitage.

27 Romanian monks are living now at Prodromu under the lead of venerable archimandrit Petroniu Tănase.

Law 497 enforced on april 23rd 2007 set up the legal frame for the financial support that the Romanian state provides for Prodromu hermitage. The Ministry of Culture and Religious Affairs allots from the Ministry budget an annual sum equivalent to 250.000 euro to „cover restoration, repair and

[26] Monk Ignatie, Gheorghe Vasilescu, *Romanians and Mount Athos*, vol.II, Lucman Publishing House, 2007, p.210.

maintaining expenses of the buildings and four churches on the hermitage premises and also to cover expenses for editing promotional materials and supporting the activities of the hermitage monks"[27]. The Romanian Parliament modified article 4 of the above mentioned law on april the 7th 2008, specifying that the alloted sum is destined to cover expenses for „restoration, repairment, maintainance and administration of the buildings and the four churches on the hermitage premises; to cover expenses for purchasing fixed goods on the basis of the legally approved investment list; maintanace and production activities inside the hermitage; payment for hand made work and services; support of the practical and spiritual needs of the monks; accomodation of pilgrims; editing of promotional materials for the hermitage"[28]. Thus the tradition of supporting a center of high spirituality has been resumed after a half of century interruption.

As a conclusion, I would assert that:

Romanian monastic settlements in Mount Athos still represent Romanian orthodoxy and Romanian society shouldn't look indifferently at the decrease of the number of monks in Athos and the decay of their settlements. The fact that the Romanian government supported constantly Athos communities in the second half of the 19th century up to the First World War sets an example for the governments in our days who should take measures for maintaining at least the two hermitages and the few convents that are still surviving grace to the admirable effort of the monks who continue the Romanian tradition in the Sacred Mountain.

The 250.000 euro subvention granted to Prodromu hermitage by the Romanian government in 2007 is the first sign that Romanians haven't abandoned their conationals who have chosen to lead an isolated life in Mount Athos and pray for their people. Nevertheless, the same financial and material support should also be granted to Lacu hermitage and to the 140 year old convents who are maintaining Romanian monastic tradition.

Therefore the Government, the Patriarchate and the Romanian society should join hands to provide a decent life for the Athos monks as they should be able to represent the values of Romanian orthodoxy in Mount Athos. To put it in the words of superior Petroniu Tănase of Prodromu hermitage: „The documents we have kept are living proof of what these monks have thought and did far away from their country but acting at the call of their Romanian national conscience"[29].

27 „*Official Gazette*", part I, nr.298/4 may 2007, p.6.
28 *Ibidem*, nr.283/11 april 2008, p.2
29 Gh. Vasilescu, Monk Ignatie, *op.cit.*, vol.1, p.402

***Translator's note:***

Translation of the standard Romanian abbreviations used in the footnotes:

**idem:** consecutive quotation of the same reference
**ibidem:** second consecutive quotation of the same reference
**op.cit.:** quoted reference
**f.:** leaf (sheet)
**ff.:** sheets

# CONTRIBUTION OF NICOLAE IORGA TO FUNDATION AND DEVELOPMENT OF SOUTHEASTERN EUROPEAN RESEARCH IN ROMANIA

*Ion Constantin, Ph.D.*

From the beginning should be noted that, in his resarches in the Romanian history field, Nicolae Iorga did not limited to the Romanian territory, but he enframed it in our neighbours' history, and even in the universal one. This is why the south-eastern European area was at the core of his world history researches. In his work, the Romanian historian repeatedly stressed the role played by the peoples of South-East Europe in the past of the old continent.

He mentioned that, while the medieval West was inflamed by inner useless battles, the nations in this region – including the Romanians – have won a great merit as rescuers of the continent against the Ottoman invasion. Being a supporter of the thesis about the mixture of the eastern and the western world, Iorga believed that the Danube Valley is just the place where „East meets West", in a mutual and fruitful effect.

He stated that, fully aware of the role played by the nations around the Danube area, we can retrieve out of the Western material or spiritual creation, no need to despise ourselves in any way, because „*we don't have to be ashamed of and we don't owe thanks in a slavery humiliation; we get back from reaping what we protected against storms and flood*"[1].

Analysing the results of his work, we can also notice his bent for political alliance among Balkan nations, as a true solution in achieving common goals; from this perspective, it is significant that Iorga first highlights those facts that sustain cooperation in the area, never the

[1] N. Iorga, *Trei lecţii de istorie despre însemnătatea Românilor în istoria universală,* Vălenii de Munte, 1912, p. 27; Gh. Buzatu, *N. Iorga – istoricul militant,* în vol. *Nicolae Iorga 1871-1940. Studii şi documente*, V, Coordinators: Constantin Buşe and Constantin Găucan, University Publishing house from Bucharest, 2008, p. 166.

discord moments or facts that could artificially strain the Balkan relations[2].

Based on this view, Iorga agreed with the idea of starting a Balkan Institute, even since 1909[3]. In the Balkan conflict in the years preceding World War I, which resulted in a broad debate on the issue, regarding the rights of each Balkan nation, the great historian and politician has published several studies and works devoted to this topic: „*A historian's notes regarding the Balkan events*" (paper presented at the Romanian Academy), „*Two historical traditions in the Balkans: Italians, and Romanians*", „*Guests to Romania from the Balkans, in the XIX[th] century*", „V*enice in the Black Sea*", „*Balkan states history in the modern age*" and „*History of the Balkan War*". The last mentioned paper is being presented at the University in order „to explain the great facts that make up the history of the Balkan war by means of everything that happened before"[4].

Events in the Balkans, completed by the peace of Bucharest (1913) have guided Iorga to start the „Institute for South-East European Studies" and the magazine „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'south-eastern Europe", in 1914. The founders of the Institute stated the need to create this this institution, as follows: „It seems to us a clear need to know how seriously and fully the cultural, geographical and ethnographic context which we live in, as a people. It first includes the nations living over the Danube, which we are linked to, by the ancient thracian blood, by the same political life under Roman, Byzantine and Turkish governances, by the same zeal to fight for independence"[5]. The Institute is dedicated to work for promoting and guiding scientific research „and taking account also into Romanian old traditions and present-day interests. These had „to establish the old and true role of Romanians in the Balkans and throughout entire Southeastern Europe area"[6].

The Institute has a deeply practical character, aiming to present to the Romanians the Balkan languages and geography, ethnography, history,

2 For details, see Stoica Lascu, *Nicolae Iorga şi evenimentele din Balcani,* in vol. *Nicolae Iorga 1871-1940. Studii şi documente*, III, Coordinators : Constantin Buşe and Constantin Găucan, University Publishing House from Bucharest, 2007, p. 295-296.

3 Cf. Andrei Pippidi, *Pour l'histoire du premier Institut des études sud-est européennes,* in "Revue des études sud-est européennes", XVI, 1, 1978, p. 139-156; idem, *Reformă sau declin. A doua perioadă a studiilor sud-est europene în România*, in „Revista istorică", s.n., II, 11-12, 1991, p. 641-650.

4 Barbu Theodorescu, *Nicolae Iorga*, Collection *Oameni de seamă*, Bucharest, Tineretului Publishing House,1968, p. 261.

5 N.A. Constantinescu, *Dare de seamă asupra întemeierii şi activităţii Institutului pentru Studiul Europei sud-estice*, Bucharest, 1926, p. 5.

6 N. Iorga, *O viaţă de om aşa cum a fost*, vol. III, Bucureşti, 1934, p. 189.

literature and folklore of all nations living in this part of Europe. During his opening speech, Iorga spoke about common tracian and ilyric basis of these nations, whose ancestors lived by subsequent heritage of the Greeks, Bulgarians, Serbians, Romanians, Turkish, and about their common nature due to Western, Eastern and Nothern influence[7].

At the basis of the Institute there was Iorga's belief that, because of the fact that Balkans have evolved under Macedonian, Roman, Byzantine and Otoman domination, the nations in the area created similar administrative, political, social and religious institutions. In the end of his speech, Iorga said: „Placed next to West, bounded with the other Latin nations by closest relationship, the Romanians have had the occasion to preserve this European spirit, made up of understanding, justice and humanitarianism; they never ceased to proclaim this spirit to East…

Romania is a very rich country, having a secular polity that kept continuity in the last 500 years, served by a dominant ruling class built by long experience and cultural tradition – always preserved, beyond minor mistakes. It is a country that is able to dedicate itself to scientific work, asking for just one thing – the initiative"[8].

The speech delivered by Iorga expresses his vision regarding South-Eastern Europe that led him to his theory about „permanence", a theory revealed only in 1938. According to this, studying the complex topics on the Institute schedule needed a widely apply of the comparative method, aiming to facilitate understanding of the life context of the Balkan nations. Its author stressed on the need of comparative history studies, „especially comparative history of the civilisations…", on searching out „the existing boundaries among different nations…", because this kind of studies „facilitate completely different basis, opening new perspectives"[9].

This institutions was meant to be „a free research institute". There was asked no condition to attend its courses. According to its working regulation „audience, students or any other person eager about education, will be able to attend the lectures". Even the library, created with so much difficulty, was opened to everyone. The Institute schedule stated: 1. Lectures and conferences about Balkan geography, ethnography, history, archeology, literature, folklore and arts; 2. Theoretical and practical classes for teaching

---

[7] Nicolae Iorga, *Histoire des Romains et de la Romanité Orientale*, vol. 1, partea 1, Librairie Ernest Laroux, Paris, 1937, p.12

[8] N. Iorga, *Generalităţi cu privire la studiile istorice*, Ediţia a IV-a, Introducere, note şi comentarii de Andrei Pippidi, Iaşi, Editura Polirom, 1999, p. 137.

[9] N. Iorga, *O viață de om așa cum a fost*, vol. III, p.189; Valeria Costăchel, *N. Iorga așa cum l-am cunoscut*, în *Nicolae Iorga. Omul și opera*, Vol. II ( Coord. Gh. Buzatu şi C.Gh. Marinescu), Bacău, Editura "Plumb", 1994, p. 237.

the languages in the area and in the Northern abd Eastern neighbourhood; 3. Special studies, closely watched by seminars or in the field[10].

Unlike the similar Institute in Wien which (according to Iorga) was traning imperialistic governors for the Balkans, Iorga intended his Institute to be ruled by mutual understanding and tolerance among the nations in the area. The old king Carol the I[st] disagreed Iorga's pro-Serbian (and thus anti-Austrian) actions[11]. The Institute itself was born in a very bad moment, with a difficult approval from the disinterested Romanian political authorities – as Iorga later confessed[12].

Both the Institute and the magazine started their activity on the 1[st] of January 1914, under the leadership of Iorga, seconded by Vasile Parvan and Gheorghe Murgoci. After one year only, there appears the „Historical Magazine", containing reports, documents and notes. It is in fact a historical-analytical bibliography that shows everything that was published inside and outside of the country regarding the Romanian people. Both the two magazines were printed by public funding, available for Iorga's collection „Studies and Documents", which stopped its issuing, making way for a new activity of the everworking scientist.

Within the Institute of South-Eastern European studies, there is a great importance to the study of foreign languages, many lecturers teaching Albanian, Armenian, Bulgarian, Czech, Greek, Hungarian, Polish, Russian, Serbian, Slovak, Turkish. These courses have had very good results, being continuously held for 40 years (1914-1955), with just short gaps. In 1937, speaking about the achievements of the Institute, Iorga said that „it has long made a series of lessons on each of the languages of the Balkans and even of languages of nations closely related to us, situated at the northern border line"[13].

As the Institute magazine, attention was first focused on critical analysis regarding works of South-Eastern European history (1914-1924). In the following period (1924-1940), there have been published studies that have made a valuable contribution to knowledge of Balkan history and of the old and complex relationship among Romanians and „the nations beyond Danube". Within the conferences held at the Institute, N. Iorga approached

10 *Actul de întemeiere a Institutului*, vezi N.A. Constantinescu, *op. cit.*, p. 4-7; Valeria Costăchel, *op. cit., loc. cit.*, p. 237-238.

11 N. Iorga, *Generalităţi cu privire la studiile istorice*, p. 122-125; Nicholas M. Nagy-Talavera, *N. Iorga. O biografie*, Institutul European, Iaşi, 1999, p.138.

12 N. Iorga, *Trois conférence sur le Sud-Est de l'Europe*, Bucureşti, p. 3-27; a se vedea şi tonul sastisit cu care I.G. Duca povesteşte inaugurarea, la care era prezent ca ministru al Instrucţiunii, în *Amintiri politice*, Vol. 1, München, Editura Ion Dumitru,1981, p. 171-173. Despre Institut, vezi N.A. Constantinescu, *op. cit.*; idem, *Institutul Sud-Est European*, în "Boabe de grâu", II, 1931, p. 507-514.

13 N. Iorga, *Basele populare ale oricărei mişcări în Balcani*, Bucharest, 1939, p. 1.

various aspects from life in the Balkans: *Popoarele din sud-estul european şi Occidentul* (1925), *Conflictele balcanice* (1926), *Instituţiile din sud-estul Europei* (1927), *Basele populare ale oricării mişcări din Balcani* (1939), *Ce este sud-estul european* (1940). *Among other issues, some important works were published by Iorga: Istoria statelor balcanice* (1913), *Ce înseamnă popoarele balcanice* (1916), *Istoria Albaniei* (1919).

He had a special empathy for Albany, which he considered to be a kind of „balcony to the Venetian Sea (the Adriatic Sea). Regardless his sympathy for Italy, Iorga always admitted that the Eastern shore of the Adriatic is inhabited by Slavs and Albanians, who were particularly dissatisfied with the claims of the Italians. In his book, he offered some relevant examples of his naivety and his dreams. He advised the Albanians, because of „the lack of population", to „draw on the vitality of their Aromaninan neighbours" and „to choose the Italian protectorate", which would not be so abusive as the former one (the Austrian protectorate). Moreover, it will not lead to enslavement or denationalization"[14]. Iorga liked the Albans because of their thracian origin (the great scientist had himself some Albanian descendance). In the early '30s, based on archaeological Getic-Thracian discoveries, he has initiated steps to establish a Romanian archaeological institute in Albania, an unexplored territory, from which you could expect surprising facts. In addition to this, Iorga believed that there happened a very complex mixture of Slav and Latin elements. In 1932, king Zogu the Ist of Albania himself donated to Iorga a piece of land for the Romanian Archaeological Institute at Sahti Quaranta – Tirana[15]. The plans for the building has been prepared by the architect P. Antonescu. N. Iorga was very interested in watching the building work, that was completed in 1937. Organizing the scientific activity of the new Institute has been entrusted to Professor Dumitru Berciu. As the War started, the activity of the Institute could not continue any longer, but Iorga's sympathy for Albania grew even more profound, as this country was fighting for national defence. Therefore, when Italy conquered Albania, Iorga felt very unhappy[16].

During the first decade of the interwar period, Iorga organized several international conferences and participated in several others. Among them, we mention the First International Congress of Byzantine Studies, held in Bucharest, in April 1924, as a follow of Iorga's initiative. It represents one of his great wins in the scientific world, remaining one of the most important experts in the Byzantine studies.

[14] N. Iorga, *O viaţă de om aşa cum a fost*, vol. III, p. 9.

[15] *Un nou centru de cercetări româneşti peste hotare : Institutul de Arheologie din Albania*, în "Neamul Românesc" din 7.12.1937.

[16] Nicholas M. Nagy-Talavera, *op. cit.*, p. 258.

Since April the 10th, historians arrived in Bucharest from all over the world; for the first time, Romania was the host of an impressive number of scientists. There were held a lot of important meetings and communications, there were visited various monuments in the whole country. The congressmen were presented Romanian choirs, dances and folk costumes. On this occasion, there was settled up „Byzantion" magazine, which has become an important source of information on the Byzantine history. Many famous researchers has become coworkers in this magazine. The issue in 1932 was dedicated to the Romanian historian, having printed on the cover page: "Tome VII of „Byzantion" magazine, founded in Bucharest in April 1924, at the first congress of the specialists in Byzantine history, summoned and chaired by Nicolae Iorga, is dedicated as a sign of gratitude and admiration of the great historian of the Byzant, Cruciades, Romania and the Ottoman Empire"[17].

The second Congress was in Belgrad, in April 1927, where Iorga spoke about Byzantine Medieval Age. There happened impressive evidence of friendship from some Serbian Professors, who had visited Iorga at Valeni, some years before. In his turn, after the Congress, Iorga invited many of the foreign participants to visit Romania and, of course, Valeni[18].

During the next period, Nicolae Iorga published three studies, which remained fundamental for understanding life in Oriental Rome, and which are now a useful device for all historians in dthe world: *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation. D'après les sources* (3 vol., 1934); *Byzance après Byzance* (1935) şi *Études byzantines* (2 vol. 1939-1940).

Out of studying Balkan realities, Iorga understood that Balkan nations are not a result of Byzantine influences, applied to a former social and cultural background. This influence, patterned on the former context, can last in time, can produce the showing off the cultural and political actions of the posterity, coming from the depth of ancient history, creating thus „one Byzant after another"[19]. But before they became the Eastern centre of the Roman Empire, the Balkans have had their own culture and tradition. And so, Iorga gets to his concept of South-Europe, seen as a particular, important reality of European life. A series of studies – especially social ones – made at different moments and toward different directions, led to building up this historicity that means „survival" – first of all. Without mentioning B.P. Hasdeu and his basic concept on this topic, N. Iorga develops – from

[17] Barbu Theodorescu, *op. cit*., p.309.

[18] Institute of bizantinology, promised by the Romanian Government to the congressmen, has been created by a law from 1927, but it was accomplished only in 1935, being led by N. Iorga untill his death and, after 1940, by N. Bănescu, untill its abolition stated in 1948.

[19] N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucharest, 1935.

historical perspective – the theory about „layer and under-layer”, launched by the former in 1892[20].

According to Maria Todorova, the idea that Iorga stated in his paper „*Byzance après Byzance*” is still in use not only because it was an appropriate enunciation, but especially because it reflects even more than its author intended to. It is a right descriptive term, especially because it expresses characteristics that are common for all orthodox people in the Ottoman Empire – characteristics regarding religion, civil regulation, music and visual arts, and also highlights continuity of the two imperial traditions, where the cultural break due to nationalism could have been even deeper and more radical from the intellectual point of view than the break due to Ottoman conquer. At the same time – after eliminating the estimative or affective aspects – both approaches could be convincingly applied. Choosing one of them is thus ordered by methodological reasons, not only by philosophical or political ones[21].

Broad knowledge of South-Eastern European history led Iorga towards feeling and then interpreting commune characteristics of institutions from this area, in his work *Caracterul comun al instituţiilor din Sud-Estul Europei* (Sorbonne, 1929), where the great scientist outlined a true research programme for studying comparative history of the mentioned institutions. State authority, administrative, law, fiscal or military system, all forms of social life were the main topics that Iorga used to demonstrate similarities that were – by no means – a result of history hazard. An ancient background, renewed as Greek-Roman and later as Roman-Byzantine ones, meant a certain historical permanence that Iorga used to build longlasting concepts. This is why we should recall his memorable statement: „Before considering the institutions, we can simply focus on life in this part of the Europe to understand the close relationship among these nations, bound by origins, development and common action, both at present and during Middle Ages”[22]. Starting from this idea, all future studies would fully demonstrate the conditions that made it possible to create and to preserve similar institutions in the area[23].

According to Iorga, during different periods of time there were different Western influences over the Eastern Europe.

---

[20] B.P. Haşdeu, *Strat și substrat, genealogia popoarelor balcanice*, in „Revista nouă“, nr. 1-2 in 1892, p. 5-27.

[21] Maria Todorova, *Balcanii și balcanismul*, Bucharest, Humanitas Publishing House, 2000, p. 258.

[22] N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe,* Paris, 1929, p. 3.

[23] See also Gheorghe Zbuchea, *O instituție sud-est europeană: strațioții, voinici, viteji. Încercare de istorie comparată*, in Analele Universității „Spiru Haret“, Series Istorie Nr. 2, 1999, Bucharest, Publishing House of Fundation „România de Mâine“, 2000, p. 117.

This ideea was later continued by Victor Papacostea, one of the few who preferred the term „Balkan". Under his wise leading, the Institute worked in Bucharest, between 1937 and 1948, issuing a highly academic magazine, Balcania.[24]

To conclude, we can state that aspects regarding South-Eastern Europe can not be fully understood without considering the major contribution of Nicolae Iorga – as he had in studying many topics related to national or world history.

[24] For details see also Victor Papacostea, *Civilizaţie românească şi civilizaţie balcanică : Studii Istorice,* Bucharest, Eminescu Publishing House, 1983; Maria Todorova, *op. cit.*, p. 80.

# LES LIVRES ROUMAINS ANCIENS DANS LES BIBLIOTHÈQUES DES MONASTÈRES DU MONT ATHOS. LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE ROUMAIN DE PRODROMOU

*Dr. Laurenţiu Avram*

L'étude de la culture roumaine ancienne est actuellement une mission de la plus haute importance pour les spécialistes du domaine, puisque préserver les valeurs du passé, c'est conserver une identité nationale et culturelle. Il y en a qui pensent que la littérature de spécialité, abondante à première vue, parviendrait à recouvrir tous les compartiments littéraires ou socio-culturels; il faut néanmoins avoir toujours en vue la possibilité de découvrir de nouvelles informations, qui donne à ce domaine un caractère vivant, dynamique, très éloigné de cette image de musée ou de nécropole qu'on s'en fait souvent.

Il convient de préciser, d'entrée de jeu, que ce dont nous disposons à présent (établissements culturels, monuments, documents, livres, etc.) n'est qu'une partie de ce qui fut jadis. Beaucoup, trop de choses se sont perdues, et seul leur souvenir se perpétua à travers les écrits des historiens et des contemporains, autrement dit à travers ce que l'on appelle la mémoire culturelle.

Il existe également des distorsions, volontaires ou non, mais toujours difficiles à corriger, de la vérité historique. Une information fausse ou la mauvaise lecture d'un texte (qu'il s'agisse d'inscriptions ou de documents) risquent de passer inaperçues pendant des décennies dans les histoires culturelles ou littéraires avant que quelqu'un n'en démontre le contraire par des arguments irréfutables.

Autre fait regrettable: l'intérêt (pourquoi pas la passion?) pour la culture et la recherche est très réduit, étant donné que de pareilles entreprises supposent des coûts élevés, exigent un grand investissement humain et prennent beaucoup de temps. Le chercheur s'en trouve condamné à une

solitude qui lui est, certes, profitable sur le plan scientifique, mais faute d'un appui matériel il ne peut pas communiquer à temps les fruits de son travail, si bien que les informations peuvent rester lacunaires pendant très longtemps.

Quand j'ai décidé de présenter dans le cadre de ce colloque l'image du livre roumain ancien telle qu'illustrée par la situation actuelle de la bibliothèque de l'ermitage roumain de Prodromou du Mont Athos, j'ai pris un gros risque.

En dehors d'ouvrages soit datés, signés d'ailleurs par des noms prestigieux – Teodor Bodogae, Marcu Beza, Damian P. Bogdan, Emil Turdeanu –, soit plus récents, dus à Virgil Cândea, Ioanichie Bălan, Ionuţ Moldoveanu, les informations liées à cet aspect de la présence roumaine sur le territoire de la République monastique du Mont Athos sont de simples récits de voyage, parfois dépourvus du sens de la réalité et qui traduisent plutôt une sorte d'exaltation pour cet espace religieux extraordinaire.

Il est exaltant de participer dans ce grand foyer de la vie orthodoxe, aux moments spécifiques de cet endroit, de constater que tous les ouvrages portant sur l'histoire athonite parlent de la contribution roumaine au fil des siècles, que même les ouvrages grecs le font. Il n'y a pas de monastère ni d'ermitage où l'on ne puisse identifier un don roumain, une présence roumaine, et on est fier d'entendre souvent prononcer des noms de princes roumains ou de grandes familles roumaines.

Mais cette petite Byzance (altérée par les signes indéniables du présent) conserve de façon exceptionnelle des présences orthodoxes séculières. Parmi celles-ci, la présence roumaine est une des plus importantes. Il ne s'agit pas de simples musées en plein air, où les moines seraient de simples guides ou gardiens du trésor qui leur a été confié, mais d'un organisme vivant. Bénéficiant de gros investissements internationaux, les moines athonites mettent de l'ordre dans leurs archives et dans leurs bibliothèques ou réparent les grands établissements monastiques sans pour autant tomber dans le péché de la modernisation.

En même temps, les moines athonites se montrent très suspicieux envers ceux qui veulent pénétrer dans ces véritables sanctuaires, et empêchent par toutes sortes de moyens l'accès aux documents, aux livres, aux artefacts, parfois en invoquant leur désir de les garder intacts, parfois en en niant l'existence, au mépris de la vérité et de l'honnêteté.

Malgré ces obstacles, j'ai réussi à visiter un certain nombre de bibliothèques du Mont Athos, parce qu'il existe des exception remarquables (Simonopetra, Vatopedi, Iveron, etc.); en quelques années et avec bien des difficultés, j'ai parcouru tous les monastères et les ermitages les plus importants.

L'ermitage roumain de Prodromou, dépendant du monastère grec de la Grande Lavra (le plus ancien) est une présence exceptionnelle. Totalement remis à neuf pendant les deux dernières décennies, il a l'air d'un grand monastère (ce qu'il est, d'ailleurs), bien articulé, avec une vie monacale particulièrement active, fréquenté par des pèlerins roumains et étrangers; sa position géographique (à l'extrémité de la péninsule et à proximité de la zone désertique) et l'accès très difficile expliquent pourquoi il est moins connu que d'autres établissement monastiques grecs ou slaves.

En 2006, la direction de l'ermitage a décidé de mettre de l'ordre dans sa bibliothèque; dans ce but, elle a fait appel à des spécialistes de la Faculté de théologie orthodoxe de Bucarest, à moi-même, de la part de la Faculté de lettres de Bucarest, et à M. Aurelian Popescu de la part de la Bibliothèque centrale universitaire de Bucarest, spécialiste de la conservation du livre ancien. Trois étudiants de la Faculté de théologie ont mis au service de cette action leur maîtrise de l'ordinateur: Eliodor Eftimiu, Dumitru Irimia et Daniel Robu.

Le mois d'août 2006 fut une période de travail intense de saisie d'une immense quantité de données. C'est que la bibliothèque de l'ermitage est très peu fréquentée, en dépit du nombre de livres religieux et profanes qui, chaque année, viennent l'enrichir à la suite de dons ou par des acquisitions.

Dans ce qui suit, je me bornerai à ne prendre en discussion que le livre roumain ancien à partir de 1830, année-borne consacrée par la Bibliographie roumaine ancienne et qui inaugure l'époque moderne. Je précise que cet indispensable instrument de travail n'enregistre pas toutes les données, recensant parfois des ouvrages que ses auteurs n'avaient pas vus ou aux sujet desquels ils ne pouvaient avancer que de vagues suppositions. C'est qu'ils ne disposaient que des collections de l'Académie d'avant 1900 et de ce qu'ils avaient pu obtenir par correspondance. Il existe, de surcroît, de nombreuses omissions et erreurs auxquelles des volumes publiés au fil des années ont essayé de remédier; malheureusement, ces volumes n'ont pas encore mené à la publication d'un ouvrage qui les englobe tous.

Au Mont Athos, la situation est encore plus compliquée. La présence roumaine a, là-bas, une longue histoire. Partout où il y eut des cellules, des ermitages, des maisons, il y eut également des livres qui se sont perdus ou qui ont été pris par les monastères grecs à la mort des moines roumains, ou qui ont été repris par d'autres établissements roumains; seules les annotations, parfois illisibles, ou les marques de propriété (tampons, signatures) peuvent donner une image du trajet tortueux que suivirent ces livres.

Si l'ermitage de Prodromou a eu, dès la fin du XIX[e] siècle, l'intention (réalisée en partie!) d'inventorier ses livres, une pareille intention manqua

totalement dans d'autres établissements; aussi les pertes sont-elles difficiles à estimer, et les approximations sont dépourvues de tout fondement.

Sur le territoire du Mont Athos vinrent des moines roumains de la Moldavie, de la Transylvanie, de la Valachie et de la Bessarabie (notamment après 1830-1840). Naturellement, ils apportaient différents livres appartenant aux monastères où ils avaient vécu avant de partir pour Athos. Parfois, ils furent plusieurs à partir d'un seul endroit, auquel cas les livres étaient plus nombreux; parfois, ils revinrent à plusieurs reprises au pays, mais moururent à Athos. Beaucoup de ces livres racontent ses voyages ininterrompus: avant l'apposition du tampon athonite, les volumes en questions portaient d'autres tampons. Il existe même un cas très spécial: un livre fut emporté dans un pèlerinage à Jérusalem et passé par-dessus le Saint-Sépulcre!

Il y a des situations où le nouveau tampon de l'ermitage a été appliqué après que le tampon d'un certain endroit (cellule, maison) a été gratté. Je suppose que l'absence fréquente de pages de titre peut s'expliquer par un grattage trop fort dont on aura voulu éliminer toute trace en détruisant les pages endommagées.

Nous savons que, à une date inconnue, il exista au sein de l'ermitage un atelier de reliure où travaillaient plusieurs moines. Ceux-ci remplacèrent les reliures originelles pour deux raison: d'abord, parce que l'ancienne reliure portait différents marques de propriété que l'on a ainsi éliminées, ensuite parce que l'ancienne reliure était dégradée, ce qui obligeait à la remplacer par une autre, moins appropriée, mais plus résistante.

Bien que l'ermitage existe juridiquement à partir de 1866, j'ai découvert une trace de tampon remontant à 1856! Certains titres sont mieux représentés, d'autres existent en deux ou trois exemplaires, d'autres enfin en un seul exemplaire.

La bibliothèque de l'ermitage compte actuellement quelque cinq à six mille volumes, dont beaucoup sont récents. Pour ce qui est des livres roumains anciens, leur total ne dépasserait sans doute pas un millier de volumes.

Le fait de déposer des livres dans des conditions impropres a mené à leur lente dégradation (et ce processus est, hélas, irréversible), et le moment août 2006 s'est avéré salutaire. Nous avons cependant dû travailler au catalogage et au « nettoyage » des livres anciens en très peu de jours, par un temps caniculaire et en respectant les rigueurs de la vie monastique. Ce fut avec l'aide de plusieurs moines de l'ermitage que nous pûmes mener à bonne fin notre travail.

Chose curieuse, le plus ancien livre de la bibliothèque n'est pas roumain, mais grec. Il s'agit d'un *Evangile* imprimé à Venise en 1560, à

savoir peu après la fin de l'époque incunable. Je fais cette précision parce que bien des chercheurs grecs affirment que l'époque incunable pourrait se prolonger jusqu'en 1530, alors que certains auteurs occidentaux ne la font durer que jusqu'en 1500.

Je souligne, pour ce qui est du livre roumain ancien, que nous n'avons enregistré aucun imprimé remontant au XVI[e] siècle – je pense aux livres imprimés par Macarie ou Coresi – bien qu'il en existe plusieurs exemplaires à Chilandariou et à Karyès (centre administratif du Mont Athos), où se trouve l'ancien monastère du Protaton.

La situation est tout autre pour les imprimés datant du XVII[e] siècle. Malgré le nombre réduit d'exemplaires, les titres en sont particulièrement représentatifs du monde roumain. Il s'agit du *Livre roumain d'enseignements* ou de l'*Homiliaire* de Varlaam, imprimé à Iaşi en 1643 et dont les pages gardent des traces de cire, ce qui montre qu'il a été utilisé très souvent.

Un livre assez rare (en Roumanie aussi, d'ailleurs) c'est l'édition des *Sept Sacrements de l'Église* publiée par le logothète Eustratie à Iaşi en 1644. Si l'*Homiliaire* était un recueil de sermons, ce livre expliquait dans une très belle langue des éléments de dogmatique orthodoxe.

La bibliothèque de l'ermitage possède également un exemplaire du *Nouveau Testament de Balgrad* (Bălgrad = Alba Iulia), imprimé en 1648 à l'initiative du métropolite Simion Ştefan, sur les pages duquel j'ai découvert plusieurs annotations.

*Le Guide des lois*, œuvre juridique de la plus grande importance pour l'époque médiévale roumaine, parue en 1652 à Târgovişte, existe en trois exemplaires; malheureusement dégradés, ils ont fait l'objet d'une opération de restauration.

Il existe également plusieurs «produits» de l'imprimerie de Bucarest: *La Clé du sens* (1678) de Ioanichie Galetovski est un in-folio, une traduction du russe; l'influence russe est visible dans les ornements du livre et dans ses gravures.

*La Bible de 1688* ou *Bible de Şerban* existe en trois exemplaires, en bon, voire très bon état; ils sont placés sur un pupitre à l'entrée de la bibliothèque, pour pouvoir être montrés aux visiteurs de marque de l'ermitage. Les livres ne portent aucun indice de leur provenance, mais apporter au Mont Athos des objets aussi volumineux a dû être une entreprise très difficile. Le livre existe dans nos musées, notamment dans les musées des monastères, et, plus rarement, dans nos bibliothèques.

La bibliothèque possède également un autre in-folio, orné de belles gravures dues au hiéromoine Damaschin Gherbest – L'*Apôtre* (1683) – en fait, une traduction du grec remontant à l'époque de Şerban Cantacuzino.

Nous avons enregistré six exemplaires de la traduction (Bucarest, 1691) des frères Radu et Şerban Greceanu *des Perles (Margaritae)* de Jean Chrysostome, reprise au siècle suivant par Neofit le Crétois (Bucarest, 1746) et se trouvant également dans la bibliothèque de l'ermitage, ainsi qu'un exemplaire de L'*Apôtre* de 1743. *Les Perles…* contiennent deux remarquables préfaces adressées au prince et aux lecteurs.

Rappelons aussi le *Kiriakodromion* de 1699, paru à Alba Iulia, également connu sous le titre de *Évangile pour servir d'enseignement,* un in-quarto qui a été réimprimé à plusieurs reprises, sous différentes formes et dans différents endroits.

Nous avons eu la surprise de découvrir plusieurs livres d'Antim d'Ibérie, particulièrement élégants, avec leur reliure originelle et en bon état de conservation. Ils reflètent le trajet suivi par ce métropolite érudit, par cet artiste exceptionnel. Notons trois livres imprimés au monastère de Snagov – un *Evangile* de 1697, *Le Livre ou la Lumière* de 1699 et *La Fleur des vertus* (1700) –, un livre imprimé à Râmnic – *Anthologion ou la Fleur des paroles* – et un *Octoèque* imprimé à Târgovişte en 1712.

Pour le XVII<sup>e</sup> siècle, notons enfin une *Explication de la liturgie* (1697), traduite du grec par Ieremia Cacavelas et imprimée à Iaşi, portant les armoiries de la Moldavie et les fameux «vers aux armoiries du pays».

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est très bien représenté par de nombreux livres, dont certains d'une grande valeur, marquant l'apparition de nouvelles imprimeries ou montrant tout simplement l'essor d'imprimeries plus anciennes, qui en arrivent à imprimer plusieurs titres par an. Un certain nombre de titres proviennent de différents ateliers; il serait intéressant d'élaborer une étude portant sur les similitudes et les dissemblances entre les différentes éditions d'un même titre.

Le siècles commence, naturellement, par la publication d'un livre religieux, l'*Abrégé de l'enseignement des prêtres* (Buzău, 1702), sous le patronage du métropolite Teodosie; l'ouvrage est également connu sous le titre *L'Enseignement des Sept sacrements*.

On est surpris de retrouver un livre curieux comme *Pervoye outchenie otrokom* («*Premiers enseignements des enfants*»), imprimé à Râmnic en 1726 – une sorte d'abécédaire dû au théologien russe Feofane Prokopovitch, donc une traduction qui porte atteinte aux dogmes orthodoxes et qui reste de ce fait une apparition plutôt singulière sur le «marché scolaire» de l'époque.

Naturellement, l'Église porta son attention sur les besoins du culte, sur les livres religieux nécessaires, contribuant à former des théologiens, mais aussi à éduquer le public qui assistait au service divin. La lecture de ces

titres peut sembler monotone, mais les imprimeurs de l'époque, conscients de l'importance de leur activité, jettent les bases de ce que l'on appellerait aujourd'hui un «marché du livre», réglé par l'offre et la demande et marqué par des réalisations notables du point de vue typographique; leur victoire la plus importante était cependant d'éduquer le peuple tout en conservant la «pureté» de la foi orthodoxe, malgré les pressions exercées par d'autres confessions.

Ainsi, les volumes imprimés en Valachie ou en Moldavie circulaient beaucoup dans l'espace transylvain, résistant au prosélytisme catholique; d'autre part, le livre, on le sait, avait un prix considérable et, transmise d'une génération à l'autre, une grande valeur identitaire.

Voici la liste des livres retrouvés dans la bibliothèque de Prodromou: *Typicon* (Bucarest, 1728), *Triode* (Râmnic, 1731), *Livre d'acathistes* (Râmnic, 1736, repris en 1761), *Pentecostaire* (Bucarest, 1743, repris en 1768), *Psautier* (Iaşi, 1743), *Octoèque* (Bucarest, 1746), *Catavasies* (Râmnic, 1753, repris plusieurs fois jusqu'en 1830, sous le titre d'*Hermologion*), *Horologion* (Iaşi, 1768, et Bucarest, 1786).

Nous avons également découvert: un livre rare de Iacov de Putna, l'un des plus importants hiérarques moldaves, l'*Anthologion* (Jassy, 1755); un *Lausaikon* (Bucarest, 1760, deux exemplaires); un *Homiliaire* (Râmnic, 1768); le livre fort répandu d'Agapie Landos, *Le Salut des pécheurs* (Iaşi, 1768); un *Euchologe* (Râmnic, 1768), réimprimé au siècle suivant; l'*Apôtre* (Râmnic, 1774); l'*Evangile* (Bucarest, 1750 et 1775).

L'on retrouve aussi des traductions d'ouvrages appartenant à des théologiens prestigieux comme Siméon de Thessalonique – *Recueil de questions et réponses* (Bucarest, 1765) – ou des traductions du serbe, par exemple *Brève présentation pour Dieu* (imprimé à Vienne! dans l'imprimerie de Joseph Kurzbsk, en 1781).

La série des *Ménées* imprimés à Râmnic à l'initiative de l'évêque Chesarie est représentée par les ménée pour *novembre* (1778) et *mars* (1779). Notons également les *Homélies* de Macaire l'Egyptien (Bucarest, 1775), les *Paroles* de Théodore Studite (Râmnic, 1784) ou de petites anthologies au contenu moral et religieux – *Synopsis* (Râmnic, 1783), *Paraboles philosophiques* (traduites du grec, Râmnic, 1783). Comme je l'ai déjà mentionné, un exemplaire des *Homélies* porte une note dont il résulte qu'il fut même transporté jusqu'à Jérusalem.

On découvre à nouveau: un *Livre d'acathistes* (Râmnic, 1784), un *Psautier* (Iaşi, 1794), un *Typicon* (Jassy , 1794), *L'enseignement orthodoxe* (Bucarest, 1794). Précisons, à propos de ce dernier titre, qu'il s'agit en fait de la *Confession orthodoxe*, volume publié à l'initiative de Petru Movilă

et réimprimé à plusieurs reprises au XIX[e] siècle sous différents titres contenant le mot «*enseignement*».

La bibliothèque de l'ermitage contient aussi d'autres livres, plus rares, comme ceux imprimés à Sibiu, Braşov, Buda, Chişinău. Parmi les livres imprimés à Sibiu, par exemple, les *Evangiles expliqués et développés* (1790) et la *Grammaire roumaine* (1797) de Radu Tempea, dont l'un des mérites est d'avoir contribué à fixer la terminologie scientifique roumaine. L'imprimerie appartenait à Petru Bart, qui la transmit à son fils, Ioan Bart.

A Buda, les livres roumains sont imprimés surtout après 1790. Notons que, outre le livre religieux, le livre laïc, de vulgarisation scientifique ou de littérature profane, commence à percer. Nous en parlerons plus loin. Parmi les livres imprimés à Buda, nous avons enregistré: *La Rhétorique* (1798), les *Ménées* pour *octobre, novembre, décembre* (1805), *Le Grand Octoèque* (1811), un *Evangile* (1812), un *Triode* (1816), et un *Livre des offices de la Semaine Sainte* («Strastnic») (1816), ainsi que d'autres titres de moindre importance.

L'imprimerie de Chişinău, rarement mentionnée dans les études de chez nous, est une présence plutôt modeste : *Typicon* (1812), *Le Ménée* (1819), *Le Rituel de la commémoration des militaire*, texte bilingue russe-roumain, avec une reliure faite à Tiraspol, l'*Historique du saint monastère de Noul Neamţ* (1826) non enregistré dans la *Bibliographie roumaine ancienne*, et *Les obligations des prêtres séculiers* (1823).

Pour ce qui est des livres laïcs, je crois qu'ils méritent notre attention, parce qu'ils démontrent de façon convaincante un élargissement sensible de l'horizon du public, un intérêt pour les nouveautés passées par un filtre éducatif. Certains de ces livres contiennent des cartes ou des illustrations; ils attestent tous un désir de moderniser la société, de la raccorder à l'évolution de l'Europe en provoquant un changement d'attitude, de mentalité, bénéfique pour la nation; il y en a même dont les auteurs appartiennent à l'Église: *Géographie populaire* (Jassy , 1797) d'Amfilohie Hotiniul; il y a aussi des livres de littérature: *Les Caractères* (Bucarest, 1825) de Barbu Paris Mumuleanu, *La Destruction de Jérusalem* (1821) de Ioan Barac, *Critile et Andronius* (Iaşi, 1794), l'*Histoire d'Alexandre* (Sibiu, 1810), *La Mort d'Abel* (Buda, 1820), traduit du français.

Il y a aussi un manuel de *Logique* (Bucarest, 1823 et 1827) et un livre de vulgarisation scientifique, *La Découverte de l'Amérique* (deux tomes) de H. Kampe (Buda, 1816), faisant suite à une *Géographie ou description de la Terre* (t. I[er], Buda, 1814). Notons encore *Le Miroir de la santé et de la beauté humaines* (Bucarest, 1829) et l'un des premiers guides de conversation publiés sur le territoire roumain, *Paroles de chez nous* (Jassy

1789), rédigé par Mihail Strilbiţki, avec texte russe-roumain, de même que le *Dictionnaire allemand-roumain* (1823) de Ioan Molnar. De toute évidence, c'était l'aube d'une ère nouvelle…

Pour le XIX[e] siècle, la situation présentait une multitude d'aspects susceptibles de recevoir toutes sortes d'interprétations; les imprimeries sont très actives, offrant des tirages de plus en plus importants et de nombreuses éditions, ce qui indique que la société absorbait leurs productions.

Les livres religieux continuent d'être dominants, et l'on enregistre presque les mêmes titres qu'au siècle précédent, avec plus de traductions, notamment du russe et du grec, et de magnifiques éditions. L'imprimerie du monastère de Neamţ se distingue tant par la durée de son activité que par plusieurs modèles d'art typographique – l'*Évangile* (1821), *Les Vies des saints*, l'*Échelle* de Jean Climaque, ou les écrits ascétiques de Nicodème l'*Hagiorite* – dont il existe plusieurs exemplaires – *Pour la défense des cinq sens* (1826) et *La Guerre invisible* (1826).

Je pense avoir offert assez de données pour une image du livre roumain ancien de la bibliothèque de l'ermitage roumain de Prodromou. On peut, certes, formuler bien d'autres considérations, mais nous espérons pouvoir bientôt réunir nos résultats dans un volume consacré à la présence roumaine au Mont Athos.

# MACEDO-ROMANIANS BETWEEN YOUNG TURKS AND BALKANS WARS 1908-1913.
## A BRIEF HISTORICAL, SOCIOLOGICAL AND POLITICAL RETROSPECTIVE

*Emil Tîrcomnicu, Ph.D.*

A century ago, in the Balkan Peninsula, near to us, Ottoman Empire, after five centuries of domination, lived its last days. It was a difficult situation, an imperial crisis, all young turks officiers were dissatisfeyed of the obsolete political organization of the empire. Above these administrative and political crisis, all the nationalities from the entire empire, look forward the empire dissolution, dreaming at the revival of theirs medieval states. In opposition with these nations, Balkan Romanians, especially the Aromanians and the Megleno-Romanians, sustained the empire survival, of good faith and full of hope about theirs cultural, religious and ethnic salvagardation. In fact, these imperial recognition had brought too many problems, not from the ottoman authorities but from the aggressive and noisy greek nationalism which believe that Aromanian recognition will undermine its ancient heritage. At the beginning of the XX century there are more than one hundred Romanians schools in the Balkan Peninsula because Romanian state had understood the importance of education from the Macedo-Romanian population .

Sultan reigned with full authority his empire, he decided abolish the old constitution. That type of political situation from the summer of 1908, had produced a political revolution knowed as The Young Turks Revolution and its ideology claims the State salvation through new brand and radical solutions, intending the democratization process of the entire state and ottoman society and through the reintroduction of the old constitution from 1878. Between these revolutionaries were many Aromanian intellectuals who becoming politically consciousness had a full adhesion at the Young Turks ideology, hoping that if the Ottoman Empire survives, this fact will

bring them the national and religious recognition, in opposition with other Slavic nationalities from Ottoman Empire, the imperial dissolution and the annexation of these imperial territory which they consider them heritage. The name Young Turks, come from the name of the revolutionary newspaper edited in Paris, La Jeune Turquie. The ottoman diaspora from Paris has a heteroclitic composition were turks, kurds, albanians, armenians, jeweish and even greeks., and all these dissidents having in view the removing of the Sultan Abdul Hamid but in the same time their wish were to keep further the dynasty and the empire consolidation. Having full support of the dissatisfied young ottoman officers from the regulate army, especially from Macedonia, The Progres and Union Comity had as motto: Liberty, Justice, Equality and Fraternity began the political propaganda.

Taking the political power through a palace revolution in 1908, Young Turks, impose the Sultan returning to the old constitution, after that, they replace the Sultan Abdul Hamid with his brother Murad the IV$^{th}$, considered more receptive at the new reforms. In the Progress and Union Comity had a very active place Nicolae Batzaria, an Aromanian intellectual, who was for 8 years Senator in the Ottoman Parliament and during the Balkans Wars was the Public Affairs Secretary and Special Delegate of the Turkis Goverment who signed the dissolution of the Ottoman Empire on the Peace Conference at London in 1912. Another Aromanian representative in the Ottoman Parliament was the deputy Filip Mişea. In the last phase of the revolution, the incapacity of the Young Turks Government in solving and maintaining the state unity against the centrifugal tendencies of the balcanic nationalities, the Constantinopol Administrations had introduced an ottomisation program which failed. During the Balkans Wars, Young Turks Government had renounced at the New Constitution and had imposed an authoritative regime, because its political reform failed but its intentions had a very important contribution at the crystallization of the modern turkish nationality. The Young Turks Government had released the Armenian Genocide in April 1915 which lead at the death of more than one and a half million persons till 1919.

This short violent period of five years was benefic for the future Aromanian community's development, which had the opportunity to consolidate their scholar and religious structure even to organize three National Congresses between 1909-1910 at Bitolia and Salonic, in which they had elected and sends directly proportional representatives into Regional Public Administration. In 1911 in one of these Congress they had decided the foundation of the Aromanian Orthodox Episcopate, but their plan failed because the violent protests of the Greek Patriarchal Church from Constantinople.

After the breakdown of the Ottoman Empire, caused by the two Balkans Wars the geopolitical map of the Balkan Peninsula had been reconfigured. It appears Albanian state, and all regions in which live the most Aromanian communities were divided between the new balkanic states: Serbia, Bulgaria, Greece and Albania. In that time were several political projects which intended to offer a national guarantee for the Aromanian population, like an independent Macedonian state or an Albanian-Aromanian state, but these political attempts failed for lack of europeean political support. During the tratatives of the Bucharest Peace Congress from August 1913 the Romanian Foreign Secretary-Titu Maiorescu didn't succeeded to convince his discussions partners from Greece-Eleutherios Venizelos, from Bulgaria- Samuil Toncev and from Serbia- Nikola Pasici to offer special right and protection for the Aromanian population who live in these states, but he succed to obtain solid political and cultural rights concerning the Aromanian school and religious autonomy. Only Greece had respected these cultural treaty, till 1947, other three states had suppressed brutally Aromanian school and churches into Romanian language.

***Apostol Mărgărit*** (1836-1903) was Scholar Inspector he was first Aromanian intellectual who understand that the survival of the Macedo-Romanian minority is it possible only inside the Ottoman Empire and its dissolution will bring a cultural and ethnical catastrophe for the Aromanians. So we can understand from the cultural and political evolution of that period of time reading what Tache Papahagi had wrote in the *Foreword* of the Nuşi Tulliu's Poetry volume published in 1926: „The Aromanian dialectical literature cultural flourish was possible only into the border of the Ottoman Empire. Is it true that in the second part of the XIX century after our national awakening, together with army struggle for ethnic survival, had begun under a strong influence of the cultural institutions a really invigorating literary current. But after the breakdown of the Ottoman Empire, our cultural and flourishing enthusiasm come into decline and had transformed rapid into a cultural agonisation: the dominant and overwhelming heterogeny of the ethno-political homogenities in which live Aromanian communities will swallow through couple high tides and ebb tides of its assimilation waters all Latin enclaves from Pind and Balkan Peninsula. Among these politics and ethnics transformations the Aromanian literature became insignifiant at the end of the 1912. Couple Aroumanian dialectical literary compositions had appeared after 1913, but these represent last glitters of a votive light which is condemned to extinguish, if some of these books have remarkable qualities".

Concerning the Aromanian cultural florishment, we can say that for the

first part of the XX century till Balkans Wars, among Macedo-Romanians intellectuals had activate a real cultural elite formed at the Romanians schools from Balkan Peninsula, between 1870-1900, who brought its scientific contribution at the Aromanian origins, history and popular culture. Aromanian intellectual Pleiades, formed from: Theodor Capidan, Tache Papahagi, George Murnu, Constantin Noe, Pericle Papahagi and many others had began the scientific and political struggle for the Aromanian cause.

***Pericle Papahagi*** (1872-1943) was professor at the Romanian Trade School from Thessalonik, and he published several studies and books about Aromanian folklor as: *From the Aromanian popular culture* 1900; *Romanians from Meglen. Dialectical Texts and Glossar* 1900; *Megleno-Romanians. Ethnographic and Historical Study* 1902; *Aromanian Subdialects* 1905; *Aromanian Fairy-Tales and Glossar* 1905; *Aromanian Writers from the XVIII century* (***Cavallioti, Ucuta, Daniil***), 1909; *From the Aromanian Cultural History* 1912; *Aromanian Lonliness Poetry* 1912. Pericle Papahagi had revalorized the scientific contribution of Constantin Ucuta Moscopoleanul, an Ortodox priest from Posen-Poland who in 1790 had published *New Pedagogia*, which was the first Aromanian Abecedary.

***Nicolae Batzaria*** (1874-1952) was for a short period of time the Romanian Scholar Inspector for all schools into Ottoman Empire. He was Senator and writer under pseudonym Moş Nae and he created the popular hero Haplea, and had a great role into the board of „Lumina" (The Light) Review published in Bitolia between 1903-1908, after that he was Chief editor of the „Deşteptarea" (Awakening) newspaper published in Thessalonik in 1908. He published also two books: *From Islamic World* and *Paravulii*.

***Theodor Capidan*** (1879-1953) a very well-known linguist, he came back in 1909 in Macedonia, where he was professor and manager of the Romanian Highschool from Thessalonik, and in that time he published the book *Reponse critique au dictionnaire d'etymologie koutzovalaque de Constantin Nicolaidi*, Salonic, 1909 (Critic Answer about the Ethimologic Kutzovlach Dictionary) by Constantin Nicolaidi and several studies as: *Petru Maior and Aromanians*, in „Junimea Literară" Review, no. 12/ 1913; *Aromanian Question and the Constitution*, in „Convorbiri Literare", Review, year XLV, nr. 8/ 1 August 1911.

***Tache Papahagi*** (1891-1964) was student at the Romanian Highschool from Bitolia-Macedonia(1909-1912) and between (1912-1916) was student at the Letters Faculty from Bucharest. He wrotw and publish *Flower from*

*the popular lirics. Songs and Callings* 1906; *Aromanian from the Historic, Cultural and Politic Point of View*, 1915.

***Constantin Noe*** 1883-1939, was Megleno-Romanian and he publish two books about Aromanian history: *The Importance of the Aromanian from Romanian State* 1910; *The Kutzo-Vlachs. The Macedonians Population and the Balkanic Crise* 1913.

***George Murnu*** (1868-1957) was historian and translator, so that he had translated from the Greek language into Romanian language *Iliade and Odyssey* between 1906-1912, after that he published *The Romanian Pind's History. Greater Valahia.*

**Bibliografie:**

Gheorghe Zbuchea; Stelian Brezeanu, *Românii de la sud de Dunăre*, Documente, Arhivele Naţionale ale României, Bucureşti, 1997.
Adina Berciu Drăghicescu; Maria Petre, *Şcoli şi biserici româneşti din peninsula Balcanică*, Documente (1864-1948), Editura Universităţii din Bucureşti, Bucureşti, 2004.
Tache Papahagi, *Introducere* la Nuşi Tulliu, *Poezii*, Editura Societăţii cultural-naţionale Apostol Margarit, Biblioteca Naţională a Aromânilor, Bucureşti, 1926.
Emil Ţîrcomnicu, *Minorităţi româneşti sud-dunărene*, Studiul etnologic al aromânilor, Editura Etnologică, Bucureşti, 2007.
Charles şi Barbara Jelavich, *Formarea statelor naţionale balcanice* (1804-1920), Editura Dacia, Cluj-Napoca, 2001.
Stevan K. Pavlowitch, *Istoria Balcanilor* (1804-1945), Editura Polirom, Bucureşti, 2002.

# THE READINGS OF CROWN-PRINCE SCARLATOS MAVROCORDAT

*Raisa Radu, Ph.D.*

In 1871, Barbu Constantinescu published, in „Columna lui Traian" (Trajan's Column) magazine, an article with the title „The Culture of the XVIII$^{th}$ Century Greek Princes". The article was a comment on a letter sent by Scarlatos Mavrocordat to doctor Testabuza, the latter's reply and some information about the two of them. After reading this article, we can meditate on four characters: Nicolae Mavrocordat, Scarlatos Mavrocordat, Toma Testabuza and Barbu Constantinescu.

The first Greek (Phanariot, after their place of origin: a neighborhood in Constatinople named Phanar) Prince of Walachia, Nicolae Mavrocordat, developed the cultural environment of Moldavia and Walachia, by founding several schools endowed with libraries, and by founding printing workshops near some monasteries. He also printed religious books such as The Romanian Mass or Orthodox Theology by John of Damascus or his own works, such as „On Duties" or "Filoteou Parerga".

The Prince had his own library, founded by his famous father, Alexandru Mavrocordat the Exaporite. The library of the Mavrocordates was sheltered, in Constantinople, in a special building, and, in Bucharest, in the Prince's houses erected near the Vacaresti Monastery. In 1723, with money from Nicolae Mavrocordat, the library of Vacaresti Monastery was founded, separate from the prince's own library. The prince's sons, Scarlatos and Constantin, made their own libraries.

Due to the fact that the Romanian countries did not have book trade in the XVIII$^{th}$ century, the Mavrocordates used to buy their books from book-shops, antiquaries and auctions in Western Europe, through their book agents. Notes by Nicolae Mavrocordat on auction, publishing house, book shop, library, newspaper and magazine catalogues have been found. According to these notes, some of the books were owned by the prince

or his sons, others were to be bought. Their books, discovered in several libraries in Romania or abroad, have the "ex-libris" of the owner: Nicolae, Scarlatos (Carol) or Constantin.

The books were bought immediately after printing. Nicolae Mavrocordat bought, in 1726, the issuing year, three volumes, printed in The Hague, „Opere di Nic. Machiavelli, Citadino è Secretario Fiorentino". Volumes I and III had the "ex-libris" of the prince and notes by his hand. The notes on volume II are probably written by a secretary[1]. Nicolae Mavrocordat read Machiavelli even before buying the three volumes. A proof of this are the references to Machiavelli' works and ideas in the prince's own novel, „Filoteou parerga". Confronting his opinions and personal experience with those of Machiavelli and of other political thinkers or philosophers, Nicolae Mavrocordat shows himself not a passive superficial reader, but a real insightful student of such personalities.

By chance, or through systematic study, some catalogues of the Mavrocordate Libraries have been discovered. These tell us that the libraries had a specific structure. Nicolae Iorga published „The Catalogue of all Greek, Greek-Latin, Italian, French books of Constantin Mavrocordat for his use, except those form the illustrious Prince's library"[2]. Corneliu Dima-Dragan notes the existence, in Romanian manuscript no. 603 from the Academy Library, of two catalogues of the Mavrocordates Libraries. "The Catalogue of the Books in the Library of Vacaresti Monastery" is topographical. The books are enumerated alphabetically, according their sizes. The code of every book is mentioned, id est its position on the shelves. The other catalogue (Greek manuscripts and printings from Nicolae Mavrocordat library) is bibliographical. The author, title, year and place of issue are specified for every book[3]. Other catalogues have been made, some published, others, although mentioned in different documents, have not been discovered.

The Library of the Mavrocordates also had a librarian. Impressed by the translation in Latin of his work, "On Duties", by Stefan Bergler, German from Transylvania, Nicolae Mavrocordat invited him at his Court. His erudition and his experience with German and Dutch publishing houses helped Bergler to organize the library, to develop it and to elaborate the Greek books Catalogue. This is not a mere list, but a real bibliography, showing his skill in making such syntheses[4].

---

1 Grigoraş, Em., *Machiavel şi Mavrocordat*, Adevărul literar şi artistic, 25 martie 1925.

2 Iorga, N., *Pilda bunilor domni din trecut faţă de şcoala românească*, Librăriile Socec et comp. şi C. Sfetea, Bucureşti, 1914, p.107-120

3 Dima-Drăgan, C., *Biblioteci umaniste româneşti*, Editura Litera, Bucureşti, 1974, p.6.

4 Dima-Drăgan, C., *Biblioteci umaniste româneşti*, Editura Litera, Bucureşti, 1974, p.148.

The library of the Mavrocordates provoked admiration as well as envy. Vasile Mihordea published a study, "The Princely Library of the Mavrocordates", with some French documents attached. Some of the documents have been published by Henry Omont in his collection „Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII et XVIII$^{e}$ siècles", others have been discovered by Mihordea in French libraries. During the XVIII$^{th}$ century, the French Embassy in Constantinople had a Scientific Mission made up of scientists, members of the Academy of Inscriptions. Their mission was to research the libraries of the East in order to buy some manuscripts and rare books for the king of France. The French Ambassador in Constantinople, the Marquis of Villeneuve, sent many information about the Mavrocordate Library, and his follower, the earl of Desalleurs, exchanged letters with Constantin Mavrocordat. The French letters mention the way the Mavrocordates bought their books and manuscripts, the places of deposit, the values in their library. Thus, Villeneuve says that the Mavrocordate Library, let aside a big number of rare and expensive manuscripts, was made up of the best books printed in the XVII$^{th}$ century Europe, especially in Latin, French and Italian[5].

The Mavrocordates, according to the letters, didn't allow strangers to visit their libraries and didn't give away the library catalogues. Nonetheless, the Mavrocordates were generous. They made gifts of the doubles, they organized the copy of rare manuscripts for the French, changed books, for reading, with different personalities.

The fame of their library, as being the richest in the East, attracted many cultural personalities to the Court of Nicolae Mavrocordat. Among them, in both capitals (Bucharest and Iassy), were Antonie Epis, Nicolas Wolff, Ştefan Bergler, Demetrios Procopiu Pamperis, Constantin Xypolitos, Ioan Scarlatos, Gheorghios Chrysogonos. They were secretaries, translators, copying persons, publishers, physicians, teachers of the prince's children. Many travelers stopped at the Court, exchanging ideas with the prince and with the members of this „provincial academy"[6].

The prince's son from Cassandra Cantacuzino, Scarlatos, the older son, inherited his inclination for languages and for reading. He was able to speak Turkish, Greek, Latin, Italian and French. The books he mentioned in the letter are in French, while „Filoteou parerga" is in Greek.

Scarlatos announces the doctor that he shall enumerate the books and

---

[5] Omont,H., *Missions archéologiques français en Orient aux XVII et XVIII-e siècles*, în Mihordea, V., *Biblioteca domnească a Mavrocordaților. Contribuții la istoricul ei*, Monitorul oficial şi Imprimeriile statului, Imprimeria Națională, Bucureşti, 1940, p.38-39.

[6] Bouchard, J., *Nicolas Mavrocordatos, Sa vie et son oeuvre* în Les Loisir de Philothée, Les Press de l' Université de Montreal, Athenès, Montreal, 1989, p.27-28.

express his opinion on each of them. Modest and endowed with common sense, he says that, „although I am not qualified to critic, with a little help from „*Journal de savants et république des letters"*, which reviews each book, I can take some light and try to do it, according to my skill"[7]. In fact, Nicolae Mavrocordat had, in his library, „Journal des savants et république des letters", having as goal: „The wish of this magazine is to make notorious all that is new in the republic of letters; it shall have inside it a precise catalogue of the most important books that will be published in Europe; and it shall not only mention the titles, as many bibliographies have done to the day, but the useful books shall be comprehensively reviewed as well"[8].

Scarlatos begins with history books. Stories, quotations, wisdom in these books all educate young people, all form „a man of the world", says Scarlatos. He mentions Gemelli-Careri who, after visiting Persia, India and Europe, writes, „in a beautiful Tuscan language", interesting books, showing the history and aspect of the visited places.

Among ancient writings, he mentions „The Metamorphoses" of Ovidius and the „Meditations" of Marcus Aurelius, without any comment. He states he cannot judge Horace. It is a full recognition of his limits as a young person. He doesn't mak any value judgments, when he is not ready for it.

Among the prince's books, there was one on Pythagoras' life, without author. On the other hand, the translator, Madame Dacier, is praised for her translation, „made with tremendous talent and ability". Scarlatos says nothing about Pythagoras.

About Montaigne and La Rochefoucauld he says „they are the most distinguished in morality and politics". It is remarkable the young man appreciates the „Essays", these gems of Montaigne's thought. He was impressed by the statement that the most glorious masterpiece of man is life lived in a proper manner. „The Moral Maxims and Reflections" of La Rochefoucauld marked the soul of this sensitive young man.

Boileau is in high esteem. The comments of Scarlatos are profound, both on the wealth of ideas and the stile of Boileau. He enjoys „the high poetical stile" and „the natural rhetoric" in his works. He sees a spiritual difference between the Satires and the Epigrames of the French writer. He holds in high esteem the satire in which Boileau says that man is an imperfect being, the most unfit of all animals.

He thinks La Fontaine is excellent in Fables. His narrations are close to the natural, „bringing things in sight". Thus, we have a comment on both content and artistic skill.

---

[7] Constantinescu, B., *Cultura domnilor fanarioţi în secolul al XVIII-lea*, Columna lui Traianu, 38-39/1871.

[8] Dima-Drăgan, C., *Biblioteci umaniste româneşti*, Editura Litera, Bucureşti, 1974, p. 134.

He also reads plays. He thinks Corneille is an excellent poet, who looses in the reader „a great compassion". The deep Corneille can be found in „Le Cide". Molière is excellent in his comedies. The young prince seeks help with authority. Corneille is appreciated by „the learned people of Europe" and Molière is praised up by Boileau. He also mentions J.B. Rousseau, but he doesn't like his tragedies and comedies. On the other hand, he enjoys his Odes and Epigrams, full of ingenuity and talent. It is clear Scaraltos was able to discern between authentic and false, in writer's work.

Fénelon is praised for „the beautiful thinking", for his „high and pleasant stile", for his political ideas that can be read in „The Adventures of Telemachus".

He shows more attention to Furetières, comparing his work, „Cents de Boccace" with the work of his father, „Filoteou parerga". Scarlatos states the superiority of his father's novel, saying that anybody would agree, after reading the two writings.

The librarian of the King of France, abbot Bignon, contemporary with Nicolae Mavrocordat, says that „Filoteou parerga" is a kind of very instructive and funny novel. The author is a man of spirit and very good at reading books in different languages. His stile is elegant, his descriptions are live, and the portraits of several nations are similar to reality[9].

In 1989, the Canadian J. Bouchard translated „Filoteou parerga" into French. He affirms that this novel can be placed among the philosophic novels of those times, together with the novels of Montesquieu and Voltaire. Mavrocordat proclaims the superiority of reason as fundament of human knowledge. He makes statements about ancient philosophy (Plato, Aristotle, the Stoics and the Epicureans), about the ancient and modern political theories (he praises the absolutism, he denigrates the Machiavellism), about the manifestations of religiosity (praises the Christianity, denigrates the fanaticism and the superstitions), about modern sciences, both theoretical and practical, about the literary problems then debated in the West (the antique-modern question, the morality of theatre)[10]. J. Bouchard is delighted by both the building and the modernity of this work. The novel is written first person, with Filoteou as narrator. The other characters can be identified with different ethnic types, such as the English, the French, the Greek. Through a row of discussions, descriptions, dissertations, thoughts and maxims, biographical sketches, letters, Filoteou's narrative gets a

[9] *Novelle straniere appartenenti all'Italia*, Bucarest, in Valachia, Giornale de Letterati d'Italia, vol 33, I, Venezia, 1721, p.511-518, după Dima-Drăgan, C., *Biblioteci umaniste româneşti*, Editura Litera, Bucureşti, 1974, p.193.

[10] Bouchard, J., *Nicolas Mavrocordatos, Sa vie et son oeuvre* în Les Loisir de Philothée, Les Press de l' Université de Montreal, Athènes, Montreal, 1989, p.27-28.

rhythmical variety[11], says J. Bouchard. We think that such a novel, with such a value as stile and ideas, should be translated into Romanian.

Traiani Boccalini, admired by Nicolae Mavrocordat, is also praised by the son. „Very high spirit both politically and in the knowledge of books", Boccalini is a Tacitus commenter. In his satirical work, „Raguagli di parnasso", he attacks and mocks a series of writers, princes and generals of his time (the second half of the XVI$^{th}$ century – the beginning of the XVII$^{th}$ century).

Some less known writers are also talked about, in the letter, such as Flechier, Bellegarde, Rabutin, Saint-Evremond, Rotrou, Patin, Madame de Scuderi and Madame de Sevigne. The opinion of the prince is either laudatory or deprecating.

Whereas about Fléchier, one of the most famous Church preachers from the century of Louis the XIV$^{th}$, he states „He has writings full of piety, in a sweet language and beautiful ideas", about Bellegarde, Jesuit famous for translating from the Fathers of the Church, he says that „wanting to gather many alien ideas and pass them as his very own, he made a stew of pomace galore and too little juice, but his stile is light"[12]. Through this metaphor, the prince comes down from the world of books and gets into wine making. He was not remote from practical activities. He wanted to notice a plagiarism of Bellegarde.

Rabutin is noticed by his letters to Madame de Scudéri and Madame de Sévigné. The prince has also read the replies of the ladies. He thinks that Madame de Sévigné's letters are better than those of Rabutin, as more natural.

About Saint-Evremond, in high esteem of Nicolae Mavrocordat, Scarlatos says that „he has high and beautiful ideas, we can say he was a man of the world".

Rotrou is, for Scarlatos, „a great poet with very beautiful reflections", praised for his poems and letters by many European intellectuals.

Patin, with his „Letters of the Queen of Navarra", has, according to Scarlatos, „a sweet stile, high ideas and erudition".

An anonymous writing is about many „curious events", especially the love stories at the Court of Louis the XIV$^{th}$. Barbu Constantinescu was wondering if this book was not „Memoires de Mademoiselle". It might be the case, as the prince notes the author is a lady.

Scarlatos is happy the „Spectator" was translated from English. It was

---

11 Bouchard, J., *Nicolas Mavrocordatos, Sa vie et son oeuvre* în Les Loisir de Philothée, Les Press de l' Université de Montreal, Athènes, Montreal, 1989, p.51,55.

12 Constantinescu, B., *Cultura domnilor fanarioţi în secolul al XVIII-lea*, Columna lui Traianu, 38/1871.

a periodical published by Addison and Steele, between 1711 and 1714, as a show of English morals and manners.[13] Scarlatos states that "the author of this work had an extended learning and a great erudition", as he cast his reflections upon all the narrated events.

Scarlatos didn't understand Cervantes. For him, „Don Quijote" is a „grotesque narrative, in which a madman thinks he is a wise man and figures great deeds." He believes Cervantes was a student of crazy people and insanity, as he perfectly described the extravagant actions and fantasies of Don Quijote. Even today, some movies based on the novel of Cervantes shows that the writers and directors only superficially get the point – only the funny works of Don Quijote, and not his deep wisdom and vast culture. His father, Nicolae Mavrocordat, only borrows from Saint-Evremond, „who lauds the book and recommend to the sad people to read it, as it produces a lot of good mood and enriches the mind with the knowledge of human morals, wonderfully painting different characters"[14].

After all those comments, Scarlatos says that he still had many books, but he should stop in order not to bore his friend. The letter is a proof that Nicolae Mavrocordat, swiftly and on a regular base, got all the important books that were printed in Europe, as well as the most important journals of the day. From these books, Scarlatos selected those that seemed to be more interesting, in order to make his own library. The enumeration of authors and books can be a fragment of Scarlatos' library catalogue.

We should remember that this document is not a work of literary critic, but a letter from a prince to a friend. A literary critic might find his assessments naïve. The usual expressions of the prince were: „high and beautiful ideas", „very beautiful reflections", „high and erudite ideas", „high spirit". He notices that the erudition is often accompanied by ingenuity and literary talent. He doesn't neglect the problem of stile: „light stile", „high and pleasant stile", „sweet stile", „high poetical stile". He also comments the authors themselves: „people of the world" or „people of society".

The letter casts a good light on the personality of the prince: a young man of 21, with good and diverse readings, who has the need to communicate his reading joy to other people. We can feel his wit, his inclination towards study, his talent and writing exercise, his capacity to decipher the core of the works he read.

His personality was appreciated by the contemporaries. Thus, Demetrios Procopiu Pamperis, in a catalogue of 99 Greek erudite people of the time, included Scarlatos, „a laudable imitator of ancient virtues and at a

[13] *Le Petit Larousse*, Dictionnaire Encyclopedique, Paris, 1995, p.1689.

[14] Popescu-Teiuşeanu, I., *Biblioteca Colegiului Popular „N. Bălcescu" din Craiova*, Studii şi cercetări de documentare şi bibliologie, nr.2/1964.

young age adorned with a lot of knowledge. Day and night reading the most exquisite books, he gathered a treasury of erudition, and the coming days shall witness great wisdom"[15]. Unfortunately, this didn't happen, because Scarlatos died very young, in 1721.

In his reply letter, Testabuza the physician express his honour as correspondent of the prince. The general feeling is that they had a long correspondence and they also changed gifts. Testabuza appreciates the comments made by Scarlatos on the books he read. He is convinced that the prince can get the message of the texts without the help of „Journal des savants et république des lettres", because he likes to use his own brain. His natural born attributes are supplemented by „study and exercise", so these three components of wisdom are to be found in his personality. The study of so diverse a book is a sign, says Testabuza, that the prince has as goal to excel „in every science". The reflections of Scarlatos on the books he read are relevant, because the prince has „in all of them, the basic knowledge".

The doctor is closer to deciphering Don Quijote, assessing that the noble hidalgo, „reading too much of fantastic books, imagined himself as one of the old knights, of the sort of Orlando"[16]. Testabuza notices that other books as well „narrate the foolishness of those who ignore themselves and imagine futile things"[17].

The letter ends with polite thanks for the prince, as Testabuza feels this one tried to make him read all the books he mentioned in the letter.

Barbu Constantinescu also provides a rich bibliographical apparatus. He dedicates some details (years of life and title of main works) for every writer that was not well-known by his readers (the normal exceptions being Boileau, La Fontaine, Fenelon, Ovid, Marcus Aurelius, Cervantes.

After discovering the copies of these two letters in manuscript nr. 2265 in 4 of the Library of the Central Seminary of Bucharest, Barbu Constantinescu read the annals about the times of Scarlatos Mavrocordat. In the Annals of Radu Popescu, he learned that Scarlatos died at 21, bringing about a lot of grief on the prince and the nobility. The historian also notes the erudition of the young man, his vast readings, his talent with languages, and, quoting Hebrews I, 3, sayd Scarlatos was „the refulgence of his glory, the very imprint of his father's being"[18]. As a true historian, he studied „The Catalogue" of Demetrios Procopiu Pamperis, published by

[15] Constantinescu, B., *Cultura domnilor fanarioți în secolul al XVIII-lea*, Columna lui Traianu, 38/1871.

[16] Idem..

[17] *Ibidem.*

[18] *Ibidem*..

Fabricius in Bibliotheca Graeca, from which he took the laudatory passage on Scarlatos.

Testabuza might have been the physician of Scarlatos. Learned and skilled, he became the friend of the prince. He was at home in the Romanian Principalities, having connections with several other noble families. The annals of Neculce and of Ianache Kogalniceanu describe his execution. Suspected by the Turks of high treason, Testabuza fled to Venice, where he stayed for three years. Double-crossed by false forgiveness promises, he came back to the principalities. On behalf of the Turks, the servants of the prince arrested and then beheaded Testabuza. A tragic end for a learned person whose guilt is not at all sure.

The sceptics could deny the reality of the letters, as we only have their copies. The information we have, about the literary personality of Nicolae Mavrocordat, about the intellectual attributes of Scarlatos make us believe that the copies are made according to original letters. And who knows, maybe someday the authentic ones will be discovered.

Barbu Constantinescu studied Philosophy, Theology and Pedagogy at Leipzig. In 1866, he returned in the country as Ph.D. He initially hold the chairs of History of the Church and Philosophy at the Central Seminary of Bucharest. He was one of the founders of The Faculty of Theology of Bucharest. In 1882, when this Faculty was founded, he became dean and professor of the History of the Church, working without being paid. When, in 1884, the Faculty was sponsored by the state, Barbu Constantinescu no longer was a professor. He nonetheless got back the appointment, in 1888, which he held until his death (November 30$^{th}$, 1891). He also was a journalist. He published scientific and didactic books, as well as columns in journals and magazines[19].

From the article we can see Barbu Constantinescu was a real intellectual. Although the most part was the translation from Greek of the letter, the quotations from the Annals, the bibliographical notes the brief comment on the Phanariot age show us that the author knows his job in valorizing the historical documents.

He urges the historians to heed all aspects of life, when analysing a historical age. „The history of the Phanariot Reigns in Walachia and Moldavia has to be thoroughly studied by our writers, because its action on our life didn't unfortunately come to an end. Beyond the political events, some historians have to consider the cultural moments of the people whose history they study"[20].

[19] Predescu, L., Enciclopedia Cugetarea, Editura Cugetarea Delafras, Bucureşti, 1940, p.216.

[20] Constantinescu, B., *Cultura domnilor fanarioţi în secolul al XVIII-lea*, Columna lui Traianu, 38/1871

„The letter of Scarlatos", says Constantinescu, „cast a new light on the culture of the Phanariot Princes who ruled our countries for more than a century"[21].

More than half of a century after the end of the Phanariot reigns, Barbu Constantinescu states an idea which is still present: the evil influence of these reigns on the political and administrative behaviour of the Romanians. We should nonetheless stop finding excuses for our shortcomings in the Phanariot legacy. Reducing these reigns only to the negative aspects: heavy taxation, corruption, theft of the wealth of the country – is a unilateral manner of making history. We should also analyse their contribution (and especially the contribution of the Mavrocordates), to the development of culture in our country, although this phenomenon was confined to the part of the nobility preoccupied by the ideology of the Enlightenment. The contribution of the Mavrocordates, by their library and personal works, to the placement of the Romanian culture in the European concert, is worthy to be mentioned.

**Bibliography:**

Bouchard, J., *Nicolas Mavrocordatos. Sa vie et son oeuvre*, in „Les loisirs de Philothée", Les Press de l'Université de Montreal, Athènes, Montreal, 1989.

Constantinescu, B., *Cultura domnilor fanarioţi din secolul al XVIII-lea*, Columna lui Traianu, 38-39/ 1871.

*Cronicarii greci care au scris despre români* (translation by Erbiceanu), Tipografia cărţilor bisericeşti, Bucureşti, 1888.

Dima-Drăgan, C., *Biblioteci umaniste româneşti*, Editura Litera, Bucureşti, 1974.

Grigoraş, Em., *Machiavel şi Mavrocordat*, „Adevărul literar şi artistic", 25 martie 1925.

Iorga, N., *Pilda bunilor domni din trecut faţă de şcoala românească*, Librăriile Socec et comp. şi C. Sfetea, Bucureşti, 1914.

Iorga, N., *Ştiri nouă despre Biblioteca Mavrocordaţilor*, Bucureşti, 1926.

Karadja, C., *Despre vechile biblioteci din sud-estul Europei* ( Lecture in the Bibliology Seminar of the University of Bucharest, May 28, 1946), Analele Universităţii, Bucureşti, 1-2/ 1971.

Mavrocordatos, N., *Les loisirs de Philothée*, Les Press de l'Université de Montreal, Athènes, Montreal, 1989.

[21] Constantinescu, B., *Cultura domnilor fanarioţi în secolul al XVIII-lea*, Columna lui Traianu, 38/1871

Mihordea, V., *Biblioteca domnescă a Mavrocordaţilor. Contribuţii la istoricul ei*, Monitorul Oficial şi Imprimeriile Statului, Imprimeria Naţională, Bucureşti, 1940.

*Opere di Nic. Machiavelli*, Citadino e Secretario Fiorentino, Nell' Haya, MDCCXXVI.

Popescu-Teiuşanu, I., *Biblioteca Colegiului Popular „Nicolae Bălcescu" din Craiova*, Studii şi cercetări de documentare şi bibliologie, 2 /1964.

Predescu, L., *Enciclopedia Cugetarea*, Editura Cugetarea Delafras, Bucureşti, 1940.

Radu, C., *Apostilele lui Nicolae Mavrocordat*, Roma 2/ 1928.

# LA PRÉSENCE DES MACÉDONIENS DE LA ROUMANIE DANS LA PRESSE DU QUADRILATÈRE (DOBROUDJA DU SUD) (1914-1940)

*Lect. Univ. Dr. Maria Pariza*

*1. Considérations générales concernant la présence des Macédoniens de la Roumanie dans la presse roumaine*

Dans la presse roumaine, on peut parler de la présence des Macédo-roumains[1] tant l'aspect de l'image de la communauté reflétée dans la presse que sur l'aspect des participations individuelles dans la presse, comme journalistes ou fondateurs et directeurs de publication. Même si, jusqu'aujourd'hui, nous n'avons pas une synthèse critique de ce point de vue, le phénomène peut être constaté dès les premières apparitions de la presse roumaine dans les deux hypostases.

Après l'Union des Principautés Roumaines, l'intense mouvement patriotique pour l'intégration de l'élément valaque de Macédoine créé par les révolutionnaires de 1848 **va se manifester** activement dans les gazettes créées par les écrivains de ce mouvement[2]. Cette activité culturelle-

[1] Nous avons choisi le terme de *macédo-roumains* parce qu'il est le plus utilisé dans la presse du temps présentée, suivi par la forme avec tiret, *macédo-roumains*, puis par les *macédoniens, roumains macédoniens* ou *roumains de Macédoine***.** Le nom est devenu populaire dans la Roumanie de l'époque moderne en même temps que le mouvement roumain d'indépendance nationale produit dans la deuxième partie du XIX[ème] siècle, après l'Union des Principautés Roumaines. Le nom qu'eux mêmes adoptent le plus souvent est *armân***,** provenant du mot latin *romanus.* Dans les notes des chroniqueurs byzantins, cette population romanisée au sud de la Danube a été signalé par le terme de *valaque***.** Le terme utilisé aujourd'hui, **«***aroumains»*, est une forme créée par le professeur allemand Gustav WEIGAND, auteur des premières études de cette population de la Péninsule Balkanique, entrepris même dans cette région **(***Die Aromunen: Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen uber das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oden Zinzaren.* 2 vol. Leipzig, 1894, 1895); Consultez aussi : Matilda CARAGIU MARIOȚEANU**,** *Dictionnaire macédo-roumain (macédo-valaque)* **sv.,** Bucarest, Édition encyclopédique, 1997.

[2] Maria PARIZA, *La présence des macédo-roumains dans les publications culturelles roumaines* (1821-1880)**,** dans le *Bulletin de Collège Universitaire d'Administration, du Secrétariat,*

nationale de la Turquie Européenne soutenue par l'État Roumain **prendra** un grand essor après la Guerre russe-roumaine-turque (1877-1878) et l'obtention de l'Indépendance par la fondation, à Bucarest de la *Société Culturelle Macédo-Roumaine* (1880)[3], une société puissante, formée par les plus importants Roumains et Macédo-roumains de la vie politique et culturelle. Les activités destinées à la conservation de l'identité culturelle-religieuse, nommé à partir de ce moment-là «macédo-roumaine», seront fortement soutenues par la presse roumaine nationale, jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale. Comme problème diplomatique et politique cette stratégie se sera consacrée dans la presse du temps par le syntagme «la question Macédo-roumaine», une étape unique dans l'histoire de la Roumanie en ce qui concerne son implication politique dans les problèmes des autres territoires, comme celle de la Turquie Européenne[4].

La présence des Macédo-roumains dans la presse roumaine entre dans une nouvelle étape par l'apparition des premières publications écrites des / pour les Macédo-roumains dans la langue maternelle, aussi bien que dans la langue roumaine. Dès 1880 sont éditées presque 40 titres de publications macédo-roumaines (revues, journaux, calendriers, almanachs) qui suivent, le plus souvent, une plus forte union ethnique pour obtenir des droits culturels similaires aux ceux des autres chrétiens de l'Empire Turc[5].

En ce qui concerne la Dobroudja (les départements de Constanța et Tulcea), au moment de la réintégration dans l'État Roumain en 1878, le problème macédo-roumain était déjà connu à plusieurs intellectuels venus du côté gauche du Danube pour attirer l'élément roumain dans cet espace. Une série de documents d'archives, publiés ultérieurement, aussi bien que des reconstitutions des historiens mentionnent, en fait, des communautés isolées des Macédo-roumains en Dobroudja, même avant 1878[6].

En été, 1879, quelques mois après l'installation de l'administration

*des Archives et du Bibliothéconomie*, vol. 2, 2002, p. 90-106; Max Demeter PEYFUSS, *La question macédo-roumaine: Son évolution dès l'origine jusqu'à la Paix de Bucarest (1913) et la position de l'Autriche-Hongrie*, Bucarest, Édition encyclopédique, 1994, p. 11-12.

3 *La Société de Culture Macédo-Roumaine, présentation chronologique*, dans la «*Tribune Albane-Roumaine*», I, numéro 6, p. 18; consultez le *Règlement*, dans les numéros 8, 9, p.22; Gheorghe ZBUGHEA, *Les commencements de la Société de Culture Macédo-Roumaine*, dans *Dimândarea*, III, numéro 3, juillet-septembre, 1996, p. 8-9.

4 Max Demeter PEYFUSS, op. cit..

5 Adina BERCIU DRĂGHICESCU; Maria PARIZA, *Les macédo roumains dans les publications culturelles (revues, almanachs, calendriers): bibliographie analytique*: 1880-1944, Bucarest, *Sigma*, 2003, 222 p..

6 Tudor MATEESCU, *La permanence et la continuité des Roumains en Dobroudja*, Bucarest, 1970; idem, *Les macédo roumains en Dobroudja avant 1878*, dans la «*Revue des Archives*», numéros 3-4, 1993, p. 18-23.

roumaine, à Tulcea on éditait la première publication dobroudjienne, *„L'étoile de Dobroudja"*[7], et en mai 1880, *„Le Phare de Constanţa"*[8].

En écrivant sur l'histoire de la presse en Dobroudja[9], en 1928, le philologue, poète et prosateur Emanuil Bucuţa remarque avec surprise les préoccupations des journalistes dobroudjiens pour la question Macédo-roumaine des que la première revue locale a été publiée, en précisant:

«*Une des préoccupations de Dobroudja, peut-être comme terre située du côté droit du Danube, liée à la Péninsule Balkanique, de façon bizarre devient déjà visible. Il s'agit du problème des Roumains Macédoniens. Dès 1879 „L'étoile de Dobroudja" publie Les Statuts de la Société Culturelle Macedo-Roumaine, et en 1883, parmi les dons offerts au directeur de la publication, on a été trouvé dix lei pour les écoles de Macédoine. C'étaient seulement quelques signaux prédictifs…*»[10].

«*Les signaux prédictifs*», mentionnés par l'auteur dans cette époque, sont liés, bien sûr, aux mouvements de colonisation avec des Macédo-roumains dans la Dobroudja du Sud produite pendant les années 1925-1940. Concrètement, *cela est la plus ancienne information dans la presse locale concernant les Macédo-roumains*.

Feuilletant les journaux publiés ultérieurement, nous constatons que cette préoccupation n'était pas un accident, le sujet étant repris fréquemment, spécialement après 1898. Les gazettes de Constanţa connaîtront une effervescence spéciale après la première décennie de l'annexion, atteignant jusqu'à la deuxième guerre mondiale, un nombre record de plus de 490 titres de publications périodiques[11]. Pendant presque deux décennies, elles

[7] *L'Étoile du Dobroudja*: la feuille des intérêts locales / propriétaire Basilie Brănişteanu.- 22 juin 1879-1891. – Tulcea: Typographie «l'Aurore du Dobroudja», 1878-1883. – 37 cm. Périodicité hebdomadaire. *C'est le premier journal publié en Dobroudja*

[8] *Le Phare du Constanţa*: journal officiel du département Constanţa. Année 1, numéro 1 (mai 1880) – Année 34, numéro 47 (novembre 1938). – Constanţa: Typographie P.M. Pastelmagioglu, 1880- 1938. - 2200 numéros; 34 cm. Périodicité hebdomadaire. Pendant les années de publication ont survenu plusieurs changements de responsabilité, format et typographie.

[9] *Dobroudja: 1878-1928: Cinquante années de vie roumaine*, Bucarest, 1928, p. 737-740; Il n'y existait aucune publication intitulé *L'Étoile du Danube* en Dobroudja, dénomination impropre utilisée dans le texte du Emanoil Bucuţa, étant probablement populaire dans l'époque dans l'usage orale par association avec la publication de la revue *L'Étoile du Dobroudja* à Tulcea, où nous avons retrouvées les articles signalées.

[10] *Les Statuts de la Société Culturelle Macédo Roumaine*. Dans: *L'Étoile du Dobroudja*, [I], numéro 14 (27 novembre 1879), p. 1.

[11] Dumitru Constantin Zamfir; Octavian Georgescu, *La presse dobroudgjienne: (1878-1980): bibliographie annotée et commentée*, Constanţa, *Bibliothèque du Département de Constanţa*, 1985; Stoica LASCU, *Témoignages d'époque concernant l'histoire de la Dobroudja (1878-1916)*, Constanţa, 1999; idem, *L'apparition de la presse dans le département de Constanţa et son développement jusqu'à la première Guerre Mondiale*, dans la *Revue des musées et monuments. Musées*. XXIII, numéro 3, 1986, p. 63-71.

militeront pour attirer l'élément roumain en Dobroudja, dans ce processus étant inclus aussi les Macédo-roumains.

En fait, dès la première décennie de l'annexion, une importante colonie de commerçants Macédo-roumains se sont déjà établis ici, ses représentants venant du pays ou du sud du Danube[12]. On peut parler d'une préoccupation des gazettes de Constanţa pour les Macédo-roumains du moment où cette communauté commence à se manifester par des structures organisées pour promouvoir ses intérêts nationaux et culturels[13]. Jusqu'à ce moment-là, leur présence peut être seulement déduite parmi les autres rubriques des gazettes, en représentant: s*ituations commerciales, rapports officiels,listes de suscription, comptes rendus, procès-verbaux ou matériels publicitaires,* où nous rencontrons des noms de Macédo-roumains.

Parmi les publications de Constanţa où la présence des Macédo-roumains est plus fréquente, nous pouvons mentionner: „Constanţa" (1891-1904), „Jeune Dobroudja" (1904-1944), l'„Avenir de la Dobroudja" (1908-1913), le „Conservatoire de Constanţa" (1909-1916), „Dacia" (1915-1944), les „Annales des Dobroudja": la revue de la Société Culturelle „Dobroudja" (1920-1938), la „Roumanie de la Mer" (1933-1940), „Ovidiu": la première revue littéraire de Dobroudja (1898-1910)[14], „L'almanach macédo roumain: pour la science et la culture du peuple macédo roumain" (1900).

La présence des Macédo-roumains dans la presse de Dobroudja de Nord peut constituer l'objet d'une autre recherche sous des aspects multiples, plusieurs de ces informations en étant déjà valorisées dans le contexte des restitutions locales historiques et culturelles[15].

En nous rapportant, alors, au thème annoncé, un phénomène qui doit être mentionné est celui que la présence des Macédo-roumains dans ces publications obtient une ampleur remarquable après la fin de la deuxième Guerre Balkanique, après l'achèvement du *Traité de Paix de Bucarest* (28 juillet-10 août 1913, par lequel la Roumanie va inclure comme compensation dans ses frontières la partie de sud du Dobroudja (les départements de

[12] Pour des informations concernant l'émigration des commerçants Macédo-roumains établis en Dobroudja Dobroudja, à la fin du XIX$^{ème}$ siècle, consultez aussi Anastase HÂCIU, *Les Macédo-roumains. Commerce. Industrie. Art. Expansion. Civilisation*, Focşani, Typographie Cartea Putnei, 1936;

[13] *L'Établissement de la Société Culturelle et Charitable des Roumains-macédoniens et Albanais «L'Aide»*. Dans: *Constanţa*, V, numéro 230, 23 novembre 1897, p. 3-4; L'activité de cette société était largement médiatisée dans la presse locale, y étant représentées les réunions publiques, les discours des participants, dignes d'intérêt en ce qui concerne les préoccupations de cette communauté et l'implication ferme dans le processus de roumanisation de Dobroudja.

[14] Maria PARIZA, *Petru Vulcan et la revue "Ovidiu"*, dans *Biblion*, V, numéro 1-2, 1997, p. 3.

[15] Idem, *Les Macédo-roumains dans le journalisme dobroudjien,* dans *Les Annales de Dobroudja*, IV, numéro 1, 1998, p. 72-90.

Durostor et de Caliacra). La population macédo-roumaine allait être divisée dans des États différents (Grèce, Bulgarie, Serbie, Albanie) par les frontières tracées sur le territoire de Macédoine, habitée en majorité par cette population[16].

L'événement apportera encore une fois dans la presse du temps, plus intensément, l'idée de l'intégration de la population macédo-roumaine au sud danubienne dans la vie nationale de la Roumanie, par la colonisation dans le Quadrilatère.

L'idée a été véhiculée par une série des politiciens et intellectuels roumains et Macédo-roumains dans différents discours ou articles publiés dans les diverses publications nationales.

Le problème devient pourtant une préoccupation officielle après 1923, à la fin de la guerre gréco-turque pendant les années 1920-1922, dont les litiges ont été solutionnés par le *Traité de Lausanne*, en Suisse (1923). En conséquence, la population grecque de la Turquie a été transférée en Grèce, spécialement vers la Macédoine et la Thrace, des zones habitées en proportion prépondérante par des Macédo-roumains. Une série de mesures administratives (la limitation des surfaces de pâturages et leur distribution aux nouveaux-venus) auront des graves implications sur l'existence de cette population. Dans ce contexte de l'aggravation de la situation économique et nationale, dans les communautés macédo-roumaines de Macédoine apparait une nouvelle dimension de l'existence orientée vers la Roumanie. La presse de Constanţa va mettre en évidence aussi les effets négatifs de cet acte pour la population Macédo-roumaine du territoire grec. Après plusieurs appels d'une délégation macédo roumaine, formée par des représentants de toutes les régions envahies par des refugiés, adressés à l'intellectualité macédo-roumaine et aux autorités de la Roumanie, on émet une *Décision du Conseil des ministres*, numéro 1698 du 13 juin, 1925, signée par tous les membres du gouvernement libéral ayant **en tête** I.C. Brătianu[17].

La presse nationale devient l'écho de plusieurs attitudes pour et contre sur le déclenchement de l'émigration en masse des Macédo-roumains, attitudes que nous rencontrons aussi dans la presse de Constanţa.

*Concrètement, jusqu'à la coagulation d'un climat journalistique en Dobroudja de Sud, où l'élément macédo-roumain émigré s'était colonisé,*

[16] *Documents diplomatiques: les événements de la Péninsule Balkanique: L'Action de la Roumanie: 20 septembre 1912-1 août 1913,* Bucarest, L'imprimerie de l'État, 1913; Titu MAIORESCU*, La Roumanie, les guerres Balkaniques et le Quadrilatère*/éd. De Stelian Neagoe, Bucarest, *Machiavelli,* 1995; Gheorghe ZBUCHEA, *Roumanie et les guerres Balkaniques: 1912-1913: Pages d'histoire de l'Europe de sud-est*, Bucarest, *Albatros*, 1999.

[17] Pour l'étape de la précolonisation et la correspondance officielle, consultez: Vasile Th. MUŞI, *Un siècle de colonisation en Nouvelle Dobroudja***.** Bucarest 1935.

*ce sera la presse de Constanţa qui formera la conscience publique locale sur cet acte politique*[18].

Après la première guerre mondiale, la présence des Macédo-roumains dans la presse de Dobroudja gagne de nouvelles résonances aussi par la constellation des publications publiées en Dobroudja du Sud, qui, pendant 27 années, seront le porte-drapeau des aspirations existentielles et spirituelles de cet espace.

*Les publications du Quadrilatère prennent en tout cas des connotations spéciales par rapport aux Macédo-roumains du moment duquel cette population* ***liera son destin****, en masses compactes, à ce territoire, a partir* ***de l'automne de l'an 1925****.*

*2. Le paysage journalistique du Quadrilatère*

Dans les deux départements du Quadrilatère (Durostor et Caliacra), pendant l'administration de l'État Roumain (1913-1940), ont apparu plus de 90 titres de publications périodiques exclusivement dans la langue roumaine[19] en représentant diverses formes et genres journalistiques (journaux, revues, annuaires, bulletins).

En abordant chronologiquement les faits, les premières publications publiées après l'instauration de l'administration roumaine ont été celles au caractère officiel, ayant le rôle de réglementer les rapports de l'État avec ses citoyens. Alors, en 1914 sont à Silistra apparaît *„Le Moniteur du Département de Durostor"*[20] (la publication avec la plus grande longévité de Dobroudja du sud) et plus tard *„Le Moniteur du Département de Caliacra"* (1919-1938).

De l'existence de la vraie presse en Dobroudja du sud, on peut parler seulement après la Première Guerre Mondiale. Dès 1920 quand la vie roumaine commence à gagner des forces matérielles et spirituelles, de

[18] *Le problème des colonisations en Nouvelle Dobroudja*, dans la «*Jeune Dobroudja»*, XIX, numéro 95, 26 avril 1925; *Qui sont les non-patriotes?* Concernant les colonisations dans le Quadrilatère…, dans «*Dacie*», XII, numéro 112, 23 mars 1925, p. 1; *Les macédo roumains de la Nouvelle Dobroudja*, dns «*La Mer Noire*», I, numéro 190, 26 avril 1924, p. 2; Al. GHERGHEL, *Prélude pour les colonisations du Quadrilatère*, dans «*La voix des paysans*», V, numéro 12, 17 octobre 1926.

[19] Pendant l'administration roumaine, dans les deux départements de Dobroudja du Sud, ont été publiées aussi des publications dans la langue bulgare (plus de 30 titres) et dans la langue turque, qui noues ne pouvons pas inclure dans notre analyse. Quelques publications publient en parallèle, des articles en roumain et bulgare (ex. *La Nouvelle Dobroudja, La Parole des Paysans*) et turc (ex. *L'Action, Le Réveil*).

[20] **„***Le Moniteur du département de Durostor"*: organe officiel. – Année 1, numéro 1 (15 sep 1914) – an 24, numéro 46 (27 novembre 1938). – Silistra, 1915-1938. – (Călăraşi: Typographie «Minerve»). – 544 numéros ; 33 cm. Périodicité – deux fois par mois. Pendant les années d'apparition ont survenu plusieurs changements de périodicité.

nouveaux journaux paraissent presque chaque année. Beaucoup d'entre eux ont eu une vie très brève. C'est pourquoi peu d'entre eux ont gardé l'importance documentaire de leur contenu. Les causes, comme on l'a souvent **exprimé** dans les pages de ces gazettes, auraient été l'ignorance du public lecteur pour ce genre de préoccupations, ainsi que l'insuffisance des fonds matériaux et de l'expérience nécessaire pour les directeurs dans le domaine de la presse. La plupart sont éditées deux fois par semaine ou par mois. En fait, comme les noms des fondateurs des gazettes et des journalistes le montrent, la vie journalistique de Dobroudja du Sud est née grâce à l'effort des pionniers du journalisme préoccupés d'entretenir la vie nationale et culturelle de ce territoire[21]. Nous ne pouvons nommer des personnalités remarquables que tenant compte des collaborations. La plupart des gazettes s'affirment seulement comme «organe indépendant», ayant comme principale fonction l'information locale – concrétisée en nouvelles, reportages, manifestations politiques („Durostor" 1919; „Le Courant de Silistra" 1929; „La Défense de Dobroudja" 1931; „L'Écho de Silistra" 1932). D'autres gazettes affirment directement leur but comme: «organe de défense nationale» („l'Action Roumaine à Durostor" 1926-1931; „Notre Volonté" 1928-1945) ou «organe de défense des intérêts roumains dans le Quadrilatère („Notre Parole", 1928-1930; „Le Cor du Berger", 1931-1933).

Une série de publications sont «composites», abordant à côté des problèmes sociaux, nationaux ou politiques, des problèmes civiques et culturels („La Fraternisation de la Dobroudja" 1922, „Le Courier de Caliacra" 1923-1926; „L'Écho de Silistra" 1932; „La Voix du Peuple" 1939; „La Semelle du Pays" 1933-1940 ; „Le Pays de Mircea" 1935-1940).

N'importe **quels ont été les** sous-titres de ces gazettes, parcourant les articles-programmes avec lesquels ils ont annoncé leur apparition, ils sont subordonnés à la même idée qui les a fait grandir – la consolidation de la vie roumaine dans la Nouvelle Dobroudja en évoquant les mêmes aspirations que les militants de Dobroudja du Nord avaient exprimées après 1878.

Représentants fidèles de l'intérêt national, les unes des publications ont glissé vers le chauvinisme, spécialement après 1935 quand se manifeste la politique d'extrême droit („Le Cor du Berger", 1931-1933; „Les Légionnaires", 1932-1936; „La Sentinelle Roumaine"; „Notre Volonté")

En ce qui concerne *la presse politique* de Dobroudja du Sud (presque 22 titres) en représentant les organisations locales, on constate plusieurs éphémérides qui paraissent et disparaissent en fonction des changements

[21] La réalité de la conservation est différente. Les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine manquent de beaucoup de titres utiles à notre recherche et plusieurs collections existantes sont incomplètes.

politiques. Parmi les plus représentatives sur l'aspect documentaire (ayant une apparition prolongée), nous pouvons mentionner: „La Nouvelle Dobroudja", (1920-1940), organe du Parti du Peuple qui devient au cours des années organe indépendant; „L'Avenir de Silistra", (1920-1935), organe du Parti Libéral, „La Voix des Paysans", (1922-1933), journal du Parti Paysan de Durostor; „La Démocratie", (1923-1934), organe du Parti National Roumain de Durostor et „La Liberté", (1923-1935), organe du Parti National Roumain de Caliacra, devenu ensuite organe du Parti National Paysan. Quelques journaux publient aussi, en parallèle, aussi des pages dans la langue bulgare, spécialement dans les périodes de campagne électorale. À côté des articles politiques ou à caractère général, on assiste souvent à des attaques politiques réciproques concernant l'administration locale ou les leaders des partis.

Dans les efforts pour la nationalisation de la Dobroudja du Sud, les problèmes essentiels ont été ceux de la colonisation agricole avec les éléments roumains. Dans ce contexte, nous remarquons aussi l'apparition d'une catégorie spéciale de journaux qui s'adressent directement aux problèmes des colons („Le Colon", 1931; „Le Semeur: journal de propagande agricole et économique", 1932-1940; „La Garde du Quadrilatère": le journal des colons, 1936-1938).

*3. La présence des Macédo-roumains dans les journaux locaux*

La notion de «présence» dans ce contexte journalistique est exprimée par les catégories suivantes de textes:

- *Sur* les Macédo-roumains (collectivités ou personnes physiques, **n'importe** l'espace, le temps ou le domaine abordé);
- *Pour* les Macédo-roumains (créations artistiques et n'importe quel texte dans la langue maternelle);
- *Sur* les Macédo-roumains (**n'importe quel** contenu, seulement les articles écrits par des auteurs reconnus ou les contributions pour la communauté). Parmi les publications consultées, peu sont celles où on ne retrouve pas de telles informations[22], fait qui nous confirme que *la population Macédo-roumaine représentait un capital essentiel dans la vie nationale de Dobroudja du Sud*.

En nous rapportant au volume de ces informations, dans divers titres de publications, celui-ci diffère en fonction de leur but, de la période d'apparition ou de leur longévité. Par exemple, dans les journaux qui paraissent pendant

[22] Parmi les 90 titres de publications, parcourus page à page, seulement 17 titres ne contiennent pas d'informations qui représentent l'objet de cette analyse, la plupart d'eux étant des publications culturelles-scientifiques ou revues professionnelles.

la pré-colonisation, la majorité – éphémérides (les seuls titres avec une apparition prolongée étant les journaux politiques „La Nouvelle Dobroudja" et „La Démocratie"), les informations sur/pour les Macédo-roumains, donc celles concernant la communauté, sont plutôt isolées[23], par rapport avec celles concernant les personnes physiques d'origine macédo-roumaine. Ça s'explique par le fait que, immédiatement après l'installation de l'administration roumaine dans la Dobroudja du Sud en 1913, les Macédo-roumains soit de la Péninsule Balkanique, soit du Royaume, ont habité des établissements isolés. Des noms de Macédo-roumains se trouvent dans une série d'articles concernant l'activité des représentants marquants de la vie économique et administrative locale. Le quotidien de Constanţa La Dacie note cette situation en 1924 comme ça: «*En 1924, dans le Quadrilatère, il n'existait que 200 âmes de Macédo-roumains, par rapport à 400 000 – le nombre de la population du Quadrilatère, et, d'autre part, seulement 7 Macédo-roumains sont fonctionnaires.*»[24]

La communauté macédo-roumaine commence à être mise en évidence en même temps que l'apparition des premiers journaux de propagande nationale („L'Action Roumaine de Durostor", „La Sentinelle Roumaine"). On distingue ultérieurement, comme fréquence d'abonnement des Macédo-roumains, „Notre Volonté" (devenu Le Roumain, après quelques éditions après l'apparition), „Notre Parole", „La Démocratie", „Le Pays de Mircea", „La Nouvelle Dobroudja", „Le Semeur" (Silistra), „Le Semeur Roumain", „Le Cor du Berger".

Mais, une vraie tribune d'information, orientation et débat des problèmes des colons Macédo-roumains est resté le journal Le Roumain (de Silistra) qui, pendant ces 12 années d'apparition, a publié plus de 100 articles et d'autres genres journalistiques par / sur / pour les Macédo-roumains. Le directeur du journal a été «l'ardant nationaliste» Dumitru Ciotti, colon macédo roumain[25]. Son programme annonçait qu' «*…il ouvre largement ses portes pour ceux qui sentent comme les roumains et sont intéressée par le destin des colons de Dobroudja du Sud et aussi par le destin des nos frères de Macédoine et qui manipulent le porte-plume et viennent contribuer à notre œuvre nationale.*»

Vraiment, des personnalités marquantes du temps, hommes d'État, de culture, Roumains et Macédo-roumains ont manipulé le porte-plume dans

[23] *Les Colonisations en Quadrilatère* [Sur la Décision du Conseil des ministres numéro1698 de 13 juin 1925, concernant la colonisation de la frontière Caliacra avec des Macédo-roumains], dans „*La Nouvelle Dobroudja*", VI, numéro 165, 3 novembre 1925, p. 1.

[24] CIR [Constantin, IRIMESCU], *Les Macédoniens en Quadrilatère*, dans la «*Dacie*», XI, numéro 17, 24 janvier 1924, p. 1.

[25] George MURNU, *Les Organes du Réveil*, dans *Le Roumain* (Silistra), VIII, numéro 134, 17 juillet 1936.

les feuilles de cette gazette ou ils ont été à l'attention de la gazette. Parmi les nombreux collaborateurs que la gazette a eus se remarquent: Constantin Bacalbaşa, C. Alexandrescu, N. Batzaria, B. Cercropide, N. Babu, Ath. Caranaum, G. Ciumetti, I. Drăgănescu, I Dragotescu, I. Foti, I. D. Frunză, Gh. Florescu, N. Iorga , S.C. Mândrescu, George Murnu, I .Naum, T. Papatraian, C. Petrescu, N. Papahagi, Al.N. Papagheorghe, T. Metaxa, I Slătineanu, Nuşi Tulliu, A. Teodorescu, A. Udrea, G.Z. Zuca ş.a.

Après 1935, le journal s'oriente graduellement vers le **légionnarisme** et soutient des mouvements d'extrême droite. Pour un journal qui paraissait seulement dans la province, quand les seules ressources étaient les abonnements («*… il n'est soutenu par personne et il est publié par nos propres efforts et moyens.*», mentionne un appel vers les lecteurs), sa résistance ne peut être expliquée que par le fait que le chemin suivi et la conduite du journal s'étaient imposés et ont été appréciés par l'opinion publique locale et même par celle des autre zones du pays.

Beaucoup d'éditoriaux du journal ne sont pas signés, la responsabilité étant assumée, probablement, par la rédaction entière, fait que nous constatons dans plusieurs publications du temps.

Ce sera une des publications avec les plus fermes réactions pour la défense des problèmes nationaux. Elle luttera avec véhémence contre l'irrédentisme bulgare et reflètera, de manière prépondérante, le phénomène de la colonisation et de la participation des Macédo-roumains à l'édification de la vie roumaine sur ce territoire. Sur le frontispice du journal, en 1934, figurait le motto: «*Colons! Aimez votre port national et ne le changez pas parce qu'il vous est donné par vos ancêtres!*»

Dans le contexte des efforts de roumanisation de ce territoire, les problèmes prioritaires étaient ceux de mettre les émigrées en possession des terres (les historiens considèrent inexacte le terme de colonisation véhiculé dans la presse du temps) et d'installer les colons. Les mesures législatives[26], leur application par les bureaux de colonisation de la Maison Centrale pour mettre les colons en possession des terres, les attitudes d'ordre politique et administratif et les doléances des colons représenteront la plupart des articles publiés dans les journaux locaux[27].

---

[26] Pour la législation concernant la distribution des terres dans la Dobroudja du Sud, consultez: Valentin CIORBEA, Aspects de l'évolution de la Dobroudja du Sud dans le cadre de l'État Roumain, dans *Valeurs de la civilisation roumaine en Dobroudja*: Le Collège Pédagogique „Constantin Brătescu" Constanţa, 1993, p. 363-375; Stoica LASCU, *La distribution des terres aux roumains balkaniques dans le Quadrilatère,* dans les *Dossiers de l'histoire*, VII, numéro 1, 2002, p. 20.

[27] Pour la problématique entière de l'émigration et de la colonisation des Macédo-roumains dans la Dobroudja du sud, consultez Vasile Th MUŞI, *Un siècle de colonisation dans la Nouvelle Dobroudja*, Bucarest 1935; Steriu HAGI-GOGU, *L'émigration des Macédo-roumains,* Bucarest, 1927; NOE, Constantin, *La colonisation du Quadrilatère,* 1938; CUŞA, Nicolae, *Les Macédo-*

L'assurance des conditions matériels pour accueillir les colons Macédo-roumains connait aussi des moments de crise, évidentes, spécialement, après la première année de colonisation. La situation s'explique par le fait que le nombre des colons Macédo-roumains arrivées pendant l'intervalle 26 octobre 1925-avril 1926 dépassait le chiffre de 1500 familles prévue pour le premier an de colonisation. L'impasse économique et administrative déclenchera une série de protestes et plaintes soutenues, spécialement, des journaux avec le but déclaré de défendre les intérêts nationales dans Dobroudja de Sud[28]. Dans ce contexte, dans les journaux politiques, on assiste à une série des confrontations et accusations réciproques entre les représentants des organisations politiques locales.

En appropriant avec ferveur la composante nationale avec le rôle de contribuer à la consolidation du sentiment roumain, les Macédo-roumains seront intégrés totalement dans la vie de ce territoire à côté de leurs frères roumains et au milieu d'une population halogène et d'autres ethnies et confessions. Les pages des gazettes locales nous offrent un documentaire enthousiaste sur l'arrivée, la formation des premières communautés qui seront nommées d'après les noms des villages d'origine et l'inauguration des constructions d'églises, écoles et monuments[29], mais aussi sur les confrontations avec les éléments bulgares hostiles à la colonisation roumaine. Ce problème représentera aussi un sujet essentiel pour les publications de la Dobroudja du Sud. La population bulgare regardait les nouveaux propriétaires de terre comme des usurpateurs de leurs intérêts, et les bandes de «comitagés» commencent à terroriser la population. Dans les démarches des autorités pour défendre les frontières et stopper les attaques seront impliqués aussi des colons macédo-roumains, leurs actions ayant le plus souvent du temps succès[30].

*roumains dans la Roumanie***,** Constanţa, 1996; idem, *Les macédo roumains de Dobroudja, Ex-Ponto*, Constanţa, 2004.

[28] Aurel NEGOESCU, *La question des colons macédoniens*, dans *La voix des paysans,* V, numéro 1, 1 août 1926, p. 1.; Dumitru CIOTTI, Une réponse – La Situation économique des villages du département de Durostor, colonisés avec des Macédo- roumains, dans *Le Roumain (Silistra)* I, numéro 2, 16 mai 1928, p. 1; idem*, Un spectacle douloureux* [L'émigration des Macédo-roumains] ibid., II, numéro 26, 1 iun 1929, p.2; *La Colonisation du Quadrilatère. – Mesures législatives concernant la distribution de terre pour les jeunes colons macédo-roumains,* dans *L'Avenir de Silistra,* IX, numéro 80,17 juin 1929, p. 1; C.HENŢESCU, *Les coupables* [Sur les demandes des uns des colons Macédo-roumains de retourner en Grèce] dans: *L'Action roumaine en Durostor,* I, numéro 5, 1 novembre 1926, p. 1 etc.

[29] *L'Inauguration du village* de *Fraşari* [département de Durostor, 31 octobre 1926], dans: *L'Action roumaine à Durostor*, I, numéro 5, 1 novembre 1926, p. 1; etc.

[30] Sur l'organisation des bandes de « comitagés » et les mesures législatives spéciales de l'État Roumain, consultez Valentin Ciorbea, *Terrorisme dans le Quadrilatère (1919-1940),* dans les *Dossiers de l'histoire*, VII, numéro 1, 2002, p. 41-43.

Malgré l'esprit constructif, apparaissent également le calvaire, les scandales, les crimes, les vols et les âmes en deuil dans la confrontation avec l'irrédentisme bulgare[31]. *Les publications de propagande nationale spécialement auront une attitude véhémente de condamnation des attaques et des crimes commis par les bandes des «comitagés» et par les organisations irrédentistes*.

Après dix ans de la colonisation, le journal „Le Roumain" notait avec enthousiasme:

«*Comme dans un rêve ont apparu des ménages et des villages là où, il y a dix ans, les bandes de «comitagés» bulgares menées par un incompréhensible chauvinisme et par les hommes tout puissants de Sophie voulaient intimider, détruire et chasser l'élément roumain. Ici se sont installés des Roumains avec une âme d'acier et prêt à se confronter à n'importe quels obstacles, venus des lieux où ils ont appris à se battre des siècles et siècles*». (***Dix ans de colonisation***, dans „Le Roumain", V, numéro 40, 10 mai, 1930, p. 1.).

Les effets nationaux-économiques de la distribution des terres en Dobroudja du Sud se retrouvent d'habitude dans les rapports des officiels et dans leurs discours médiatisés par les publications locales[32]. Bien sûr, sont prédominants ceux officiels libéraux et paysans qui se succédaient au temps-là.

Dans la relation politiciens-colons macédo-roumains, au-delà des rapports et mesures officiels, c'est très intéressante la modalité dans laquelle les deux components se perçoivent réciproquement. Dans ce sens, nous pouvons mentionner la personnalité du Premier-Ministre libéral Ionel I.C. Brătianu. Ses opinions et actions, nous les retrouvons communiquées et débattues dans diverses gazettes[33]. Parmi les colons macédo-roumains, celui

[31] Dumitru CIOTTI, *L'attaque de Cara-Pecit* [Stejarul]: le colon macédo-roumain Tănase Goţa, assassiné par les agents des «comitagés» bulgares de la Société irrédentiste „Dobroudja*",* dans *Notre Volonté,* I, numéro 1, 3 novembre 1928, p. 1; *Venu de son pays, il est assassiné par les «comitagés»* [le colon macédo-roumain Hristu Vanghele du village de Chiose-Aldin, dép. de Durostor], dans *Notre Parole*, I, numéro 77, 19 déc. 1928, p.1; G. ILFOVEANU, *Une autre colon macédo roumain assassiné par les bandits bulgares* [dans le village d'Abdula], dans *„Le Roumain"* (Silistra), VI, numéro 59, 30 avril 1933, p. 1; *Le Deuil des Colons* [six personnes assassinées par les bandes ultranationalistes dans les villages Sarâ–Nebi et Carageat], dans *„Le Roumain"* (Silistra), VI, numéro 7, 13 octobre 1933, p. 1 etc.

[32] Ion Mihalache, *Le problème des logements pour les colons du Quadrilatère: l'exposée de monsieur Ion Mihalache [Ministre de l'Agriculture concernant la fondation d'un Commissariat du Gouvernement pour la colonisation,* dans «*La Démocratie*», VI, numéro 21, 28 août 1929, p. 1; *Le Ministre de l'Agriculture et les colons macédo roumains*, dans «*Notre Parole*», II, numéro 116, 25 décembre 1929, p. 1.

[33] *Ion I. C. Brătianu et la colonisation des Macédo-roumains en Dobroudja du sud* [Sur un Rapport officiel concernant la situation économique], dans *«Notre Parole»,* II, numéro 94, 23 avril 1929, p. 1; *Ion I. C. Brătianu et la colonisation des macédo roumains en Dobroudja de sud*, dans

qui sera vu comme un *pion de la colonisation* à côté d'Al. Constantinescu, le Ministre de l'Agriculture et des Domaines pendant son gouvernement. La confirmation de ce fait est constituée aussi par les deux bustes montés à Silistra par les colons comme un signe de reconnaissance. (***Fête roumaine à Silistr***a, dans „La Pays de Mircea", III, numéro 63, 20 novembre 1937, p. 2, avec photographies)

Il vaut la peine de retenir aussi, pour la manière dont est reflétée l'image des colons Macédo-roumains sous aspect national en 1928, aussi un discours que le Premier-Ministre libéral Vintilă Brătianu a tenu devant le Conseil des Ministres après un voyage en Dobroudja:

«(…) *Si le fait d'apporter au sein de la Mère-Patrie des éléments aussi dévoués et infaillibles – restés ailleurs – a été un devoir fraternel et humanitaire de la part des chefs de la Roumanie, la consolidation de leur situation dans le pays est une nécessité de la plus grande importance parmi nos préoccupations nationales. La Patrie-mère n'a qu'à gagner par l'augmentation de sa population avec un contingent appréciable d'âmes déterminées et fortifiées par les luttes données pour conserver leur essence*». (Vintilă Brătianu, ***Le Soin pour l'élément macédo-roumain***, dans „Notre Parole", I, numéro 39, 12 juillet 1928, p. 2.).

Le professeur et l'homme politique George Brătianu écrit dans le même esprit après une visite officielle en 1929 dans les villages colonisés avec de Macédo-roumains en exprimant, spécialement, l'admiration envers la «*capacité rapide d'adaptation des Macédo-roumains aux travaux agricoles*», un problème qui levait plusieurs signes d'interrogation en ce qui concerne la colonisation de cette population, qui a vécu pendant des siècles dans les montagnes»[34].

En effet, une série d'insertions dans les pages des publications mettent en évidence le besoin d'une instruction permanente dans l'agriculture pendant les premières années de la colonisation. **Dans le besoin d'orientation**, en ce sens, nous retrouvons même des insertions dans la langue maternelle pour dire: «*Colons, pour dormir sans soins et pour votre intérêt, organisez vous et assurez vos propriétés agricoles, contre la grêle, à la société «L'Agronome», Société Internationale. Pour les colons et fonctionnaires faites les payements à la mi-septembre.*» «Colonişti, ca sî puteţi durmi fărdi gailea şi din tru interesul vostru, îngunisiţi-vă si vă asiguraţi agrili voastri di grindină, la Societatea "Agronomul", Socitatea aiă internaţională. La

«*Le Roumain» (Silistra*), II, numéro 27, 5 juillet 1929, p. 1; *Ion I. C. Brătianu et la colonisation des Macédo-roumains en Dobroudja de sud*, dans *«Les Légionnaires»,* I, numéro 15, 27 avril 1929, p. 1.

[34] *Les colonisations chez nous: Les déclarations très importantes du prof. dr. George Brătianu, député,* dans «*La Nouvelle Dobroudja*», VIII, numéro 194, 14 août 1927, p. 1.

colonişti şi funcţionari faţi cuilă loc de plată la meslu septembrie» („Le Roumain", 1, numéro 5, 28 avril 1928, p. 3).

Ceux-ci sont justement quelques exemples parmi d'autres plusieurs, en ce qui concerne l'adaptation aux nouvelles conditions géographiques et sociales. Un monde saturé de traditions et coutumes est éloigné de ses origines, et la dialectique de la cohabitation, la rencontre des mentalités et des expériences formées dans des conditions historiques et géographiques différentes ne pouvaient pas échapper **à la vue vigilante** des journalistes. Il s'agit, dans la plupart des notes, des préceptes de la psychologie sociale ou parfois de l'inspiration artistique.

À côté d'une série d'autorités, dans les pages des gazettes, une série de personnalités représentatives de la vie publique locale et nationale vont exprimer leur attitude sur la condition de la communauté macédo-roumaine.

Une présence remarquable est aussi celle de l'historien et homme politique N. Iorga qui a exprimé ses opinions et qui a été impliqué dans les problèmes des Macédo-roumains chaque fois qu'il a eu l'occasion, dans toutes les directions: nationale, politique, économique et culturelle. Après une visite en Dobroudja du Sud, le journal Le Roumain (VI, numéro 63, 24 juin 1933, p. 1), va publier ses impressions sous le titre «Un trésor du peuple», offrant une image représentative de l'intégration et de la participation de cet élément au sud du Danube dans la vie du nouveau territoire roumain. Même des hommes de culture et d'action Macédo-roumains, promoteurs de la colonisation, ont exprimé fortement leurs opinions sur les problèmes nationaux, politiques, économiques ou sociales, en intervenant chaque fois dans des moments critiques et dans les pages de ces publications. Ainsi, on remarque: George Murnu, N. Batzaria, Constantin Noe, Nuşi Tulliu [35].

Une préoccupation des journaux locaux a été aussi celle de la préparation des consciences locales sur les valences nationales, économiques ou morales des frères du sud du Danube. Cet aspect sera en permanence entretenu par une série d'articles écrits par des intellectuels roumains et Macédo-roumains d'autres zones du pays[36].

Il faut remarquer aussi l'intérêt manifesté pour les frères du sud du Danube et la préoccupation d'informer en permanence la communauté

---

[35] *L'assemblée des colons* [à Silistra. On mentionne aussi la participation des intellectuelles macédo-roumains George Murnu, N. Batzaria, N. Tacit, pour débattre les conditions matérielles du processus de la colonisation], dans «*La Démocratie»,* VI, numéro 6, 20 avril 1929, p. 4; N. BATZARIA, *Résurrection* [Le souvenir des douleurs du peuple roumain dans la Péninsule Balkanique et l'appel pour la solidarité, adressé aux colons], dans «*Le Roumain»* (Silistra), VII, 27 février 1935, p. 1; idem, «*La Sentinelle des frontières»*, ibid, VIII, numéro 138, 10 septembre 1936 etc.

[36] Constantin BACALBAŞA, *Les Macédo roumains* [Article reproduit de journal „L'Univers", de Bucarest], dans «*Le Roumain»* (Silistra), II, numéro 26, 1 juin 1929, p. 2; Cola G. CIUMETTI, *Ce n'est pas une colonisation, c'est une roumanisation,* dans «*Le Cor du Berger»,* I, numéro14, 10 mai 1930, p.1 etc.

locale sur les différents événements liés à la vie communautaire des Macédo-roumains de partout[37].

En nous rapportant aux journaux politiques, à côté d'articles qui présentent les confrontations politiques sur les problèmes de la distribution des terres et de l'intégration de la communauté macédo-roumaine, nous devons distinguer la fréquence des références aux personnalités politiques provenues d'entre eux, favorables ou calomnieuses en fonction d'intérêts de parti.

La personnalité politique qui est spécialement restée, dans l'attention des journaux de Dobroudja, a été Taşcu Pucerea, le leader local des nationaux-libéraux, militant pour la cause nationale-culturelle roumaine dans la Péninsule Balkanique. Le fait s'explique aussi par l'activité prolongée du député, préfet et maire de Durostor. Presque deux décennies qu'il est resté au pouvoir, dans ces hypostases, Taşcu Pucerea va bénéficier de nombreux articles élogieux, mais aussi de critiques interminables[38].

Dans le département de Caliacra, on observe la présence de l'avocat et homme politique Vasile Covată, un autre **souteneur** important de la colonisation des Macédo-roumains en Dobroudja, au nom duquel seront liées beaucoup de réalisations économiques et sociales dans ce territoire. L'expérimenté nationaliste et politicien assistera au douloureux acte de cession du Quadrilatère en 1940 et s'impliquant comme aucun autre dans la recolonisation de ses frères Macédo-roumains dans les lieux destinés dans la Dobroudja du Nord (dép. de Constanţa et de Tulcea)[39]. À l'occasion de sa nomination dans la fonction de président du Front de l'Éveil National, la publication officieuse „La Nouvelle Dobroudja" (XXI, numéro 178, 27 février 1940, p. 1 – numéro 179, 7 mars 1940, p. 1) présentera son activité féconde dans le département de Caliacra, en trois numéros, sous le titre «*Une distinction bien méritée*», en offrant des données sur ses contributions dans la vie de cette province.

Parmi les figures politiques, on remarque en tant que sujet de presse aussi bien que journalistes ou fondateurs de publications politiques) une série d'intellectuels, entre les consacrés dans la vie culturelle et nationale

[37] Dumitru CIOTTI, *Le calvaire des Roumains de Meglenia-Grèce,* dans «*Le Roumain»* (Silitra), VI, numéro 88, 30 juin 1934, p. 2; Gheorghe FLORESCU, *Le peuple roumain de Macédoine*, ibid, VI, numéro 89, 15 juillet 1934, p. 1,2 ; *La persécution des Macédo-roumains de Grèce*, ibid., I, numéro 2, 16 mai 1928, p. 1 etc.

[38] Consultez aussi: Sandu CARP, *Le promotion de la culture roumaine,* dans *«La Nouvelle Dobroudja»*, Silistra, 1926, p. 93; P. DIMITRIU, Aurel Al. NEGOESCU, *Durostor: Paroles, faits, icônes,* f.a. , p. 98-103; Lucian. PREDESCU, *L'Encyclopédie „La Pensée*", Bucarest, 1940, p. 699.

[39] Consultez aussi: Lucian PREDESCU, œuvre. cité. p.229.

aussi comme: Gh. Zuca[40], Pericle Papahagi[41], Achile Pinetta[42], Petre Papacostea[43], Victor Papacostea[44], N. Papahagi[45], Vasile Zeana[46], Mihail Gioga[47].

*4. La présence des Macédo-roumains dans le publications culturelles et didactiques du Quadrilatère*

**4.1. Revues culturelles**

Au-delà du cadre social, politique et économique, dans la vie tumultueuse de ce coin de pays, on découvre une effervescente vie culturelle. En feuilletant les publications de ces 27 années de vie roumaine en Quadrilatère, on découvre aussi des préoccupations pour la consolidation des noyaux culturels alentour de plusieurs revues. Il y a eu ainsi plus de 15 titres de publications dans la langue roumaine seulement avec des fins culturels, littéraires, artistiques et scientifiques. Quelques essais ont été ratés justement après leur premier numéro de publication. La plupart ont résisté entre un et deux ans. Ces publications passagères ont été fondées par l'intellectualité locale avec des responsabilités et préoccupations vers l'écriture, poussée par l'ambition de consolider un climat culturel-artistique roumain par la mobilisation des énergies et talents autochtones. À côté de ce dévouement manifesté par ces animateurs culturels, on remarque l'esprit de coopération avec des personnalités marquantes du pays qui ont contribué

[40] Dans les autres publications de Dobroudja du Sud, Hristu CÂNDROVEANU a collaboré à l'*Action roumaine à Durostor* et *au Danube. Anthologie de prose macédo-roumaine*, Univers, Bucarest, 1977, p. 298-307; Theodor CAPIDAN, *Les Macédo-roumains*, Bucarest, 1942, p. 91.

[41] *Un coup de théâtre… Les saute-ruisseaux Magiari et P. Papahagi*, dans *«La Volonté de Durostor»*, II, numéro 7-8, 15 avril 1932, p. 2 (signe, «Un anerescan»).

[42] Député [libéral] Achile Pinetta: Le livre noir, dans «*Caliacra»*, I, numéro 47, 22 août 1924, p, 1; consultez aussi «*Libertatea»,* I, numéro 22, 20 juillet 1924, p. 1.

[43] *Une parole sur le chef du Parti du Peuple à Durostor* [Petre Papacostea, directeur général de la Poste, avec photo portrait], dans «*La Nouvelle Dobroudja»*, VII, numéro 173, 23 avril 1926, p. 1.

[44] *La dernière heure* [L'activité politique des intellectuels macédo-roumains Victor Papacostea et Vasile Zeană], dans «*Le Colon»*, I, numéro 4, 12 avril 1931, p. 4;

[45] Le nom du professeur Nicolae Papahagi nous le retrouvons dans la presse du Quadrilatère, comme journaliste, mais aussi comme sujet des journaux pour son activité administrative-politique. Consultez aussi PAPAHAGI, Marian, *La face et le revers. Essais d'hier et d'aujourd'hui.* Iaşi: L'Institut Européen, Iaşi, 1993, p.211.

[46] *Le congrès du Parti National-Libéral sous la présidence de monsieur George Brătianu: à Bazargic* [28 novembre. C'est mentionné aussi la participation en masses des colons macédo roumains et la fondation de l'Organisation Caliacra sous le directorat du professeur Victor Papacostea et du bureau permanent constitué par les homme de l'élite locale, Gheorghe Celea, Vasile Zeană et M. Magiari], dans «*La Patrie»*, I, numéro 3,1930, p. 2.

[47] *Le Changement de la Préfecture* [Sur la démission du dr. Taşcu Pucerea, président P.N.L., organisation de Durostor et la nomination en fonction du colon macédo roumain Mihail Gioga. Avec données biographiques et photo portrait], dans „*Le Pays de Mircea",* III, numéro 57, juin 1937, p. 1.

en diverses quantités à maintenir un climat de progrès dans cet avant-poste des Roumains.

La première et la plus importante revue a été „***Le Danube***”, sous-titré *scientifique et littéraire*, organe non-officiel du *Cercle Culturel «Le Danube»*. Sur l'aspect chronologique, c'était la troisième revue culturelle parue dans la province de Dobroudja après les revues de Constanta „Les Annales de Dobroudja” (qui faisait quatre années d'apparition) et „Le Rivage”, qui a été publié aussi en 1923. Dans les trois années d'existence (1923-1925), ont paru 13 numéros, c'est-à-dire 321 pages. Le comité de rédaction, en tête avec Pericle Papahagi, était formé pour la plupart d'intellectuels Macédo-roumains: Emanoil Papazissu, Gh.Z. Zuca, Mihai Pinetta.

Des noms prestigieux du pays y ont collaboré: V. Pârvan, G. Murgoci, I. Gibănescu, Gh. Jianu, G. Profiru, A. Veru.

La revue a publié de nombreux articles de critique littéraire, d'histoire générale et dobroudjienne, des études de folklore, d'ethnographie dobroudjienne et d'archéologie de Dobroudja, des problèmes sociaux, économiques et philosophiques. En dehors de l'importance des gestes culturels du comité des Macédo- roumains, on remarque les collaborations des poètes Nuşi Tulliu şi Emanoil Papazissu avec des créations poétiques dans la langue roumaine en évoquant les terres d'origines du Pind.

Parmi les appréciations critiques apparues dans les publications du temps, on remarque les appréciations de la revue „*Les Annales de Dobroudja*” (4, numéro 2, avril-juin 1923, p. 264). Le professeur, linguiste et folkloriste Pericle Papahagi a été la personnalité qui donnait de la valeur à cette revue et en même temps il est le premier intellectuel qui va créer un climat d'aspiration culturelle dans cet espace. Membre de l'Académie Roumaine (1916), Pericle Papahagi a choisi de vivre dans ce coin de la Nouvelle Dobroudja, en quittant l'Université de Iasi, où il pouvait être agrégé, au 19 novembre 1914, dans la spécialité „*Le folklore et l'ethnographie balkaniques”*[48]. Il a été le premier directeur du Collège *Durostor* de Silistra, fondé en 1914, immédiatement après l'intégration du Quadrilatère dans l'administration de l'État roumain.

Les articles de Pericle Papahagi ne se sont pas limités seulement aux études linguistiques. Sa présence se manifeste aussi par une série de collaborations avec des études sur l'histoire des roumains du sud du Danube, sur leurs traditions et avec des articles d'attitude sur le problème macédo-roumain[49].

48 Pour dates biographiques, consultez: Iordan DATCU, *Le dictionnaire des ethnologistes roumains*, Bucarest, *Saeculum* I.O., 2006, sv..

49 Pericle PAPAHAGI*, Erreurs politiques impardonnables*, dans «*Le Conservatoire de Constanţa*», IV, numéro 33, 1912, p. 2-3; Pericle PAPAHAGI***,*** *La ligue antirévisionniste roumaine:*

En dehors des articles, il était très actif dans la vie de la Dobroudja du Sud, en complétant son profil avec des préoccupations moins connues: homme politique, orateur et collectionneur d'antiquités de Silistra qu'il a exposé dans une salle du collège.

Des études sur les monuments de Durostor ou sur la Dobroudja ont été presque oubliées dans des publications comme: „L'Archive", „Le Conservatoire du Constanta", „Pontica", „Le Semeur", „Le Quadrilatère", „La Dobroudja culturelle", „Le Pays de Mircea", etc.

En même temps, pendant les 25 années où il a habité ce territoire, sa présence se fait remarquée aussi par une série de notes importantes dans la presse locale sur ses activités et sa personnalité.

Entre ces publications, il faut souligner la contribution méritoire de la revue des études et de littérature la ***Dobroudja du sud***[50] pour avoir promu les préoccupations culturelles locales des Macédo-roumains.

Dans les colonnes de la revue, on retrouve une série de poésies originales, des notes de voyage, du folklore macédo-roumain, des comptes-rendus et des notes culturelles. À partir du numéro 3, le directeur de la revue était Ion Lolu, professeur et publiciste d'origine macédo-roumaine. Parmi les collaborateurs, on remarque des noms prestigieux comme: S. Mehedinţi, C. Mărculescu, I. Neicu. Parmi les créations artistiques, on retrouve les poésies d'Emanoil Papazissu et, aussi, celles de plusieurs Macédo-roumains inconnus dans la communauté qu'ils ont avait tels préoccupations comme: Ferdu Celea, Al. N. Papagheorghe. L'art non plus n'est négligé dans les pages de cette revue, un grand espace étant accordé au peintre Onciu I. Şunda, pour la publication d'une étude sur *L'art national chez les Macédo-roumains* contenant des notes intéressantes concernant l'activité domestique des femmes macédo roumaines. Dans une note critique, la revue «le compte parmi ceux qui travaillent pour l'émancipation la Dobroudja»[51].

**4.2. Les publications didactiques et scolaires**

Un rôle important dans la vie culturelle-éducative dans le nouveau territoire a été détenu aussi par une série de publications professionnelles des enseignants. Les cadres didactiques ont constitué une catégorie

*L'Organisation du dép. de Durostor*, dans «*Le Semeur Roumain»,* IV, numéro 80, 8 mars 1936, p. 3; *La continuité des roumains contre le révisionnisme: conférence tenue par monsieur Pericle Papahagi* - les fêtes de l'Athénée Populaire Silistra, dans «*Le Semeur Roumain»*, III, numéro 53, 16 février 1935, p. 1.

[50] *Dobroudja du Sud: revue des études et de littérature nationale* / director Radu Rucăreanu. – Numéro 1 (février 1937) – numéro 5 ( octobre 1937). – Bazargic, 1937. – (Constanţa : Typographie „Albanie" ). - 33 cm. Périodicité mensuelle. De la nr 3 (1937), rédacteur Ion Lolu.

[51] Consultez aussi Victor CORCHEŞ, *Dobroudja du Sud* [revue], dans Tomis, numéro 10, 1993, p. 6.

professionnelle, la plus nombreuse, d'émigrants Macédo-roumains établis dans la Dobroudja du Sud avant la colonisation. Le fait s'explique par l'absence des perspectives pour pratiquer l'enseignement dans la langue maternelle dans les terres d'origine. Une disposition de l'Inspectorat Scolaire spécifiait la distribution obligatoire d'un cadre didactique de Macédoine dans toutes les écoles des villes et des villages, fait qui va provoquer des mécontentements professionnels exprimés aussi dans la presse[52].

Cette présence est bien évidente dans les *annuaires ou bulletins* des diverses institutions d'enseignement ou dans les revues professionnelles comme: „Notre Foyer" (Bazargic, 1934-1940), „La Fraternisation", „La revue de l'instituteur de Durostor" (Silistra, 1931-1932), „Le Semeur"(Bazargic, 1931-1939), „La Tribune de Durostor" (Silistra, 1931-1939).

Dans ***L'annuaire du collège de garçons «Nicolae Filipescu» de Bazargic***, pendant les années scolaires 1919-1929, a été rédigée une monographie du collège pour chaque année scolaire contenant la liste du corps didactique et la situation scolaire des élèves. Nous trouvons dans les pages de cette publication que, pendant les années 1914-1916, I. Chitu a enseigné la langue française avec trois instituteurs de Bucovine. La situation scolaire pendant les années 1919-1924, donc avant la colonisation, contient seulement 6 noms d'élèves macédo-roumains. Dans le chapitre «Les directeurs du collège», il est mentionné comme troisième directeur, Gheorghe Batali, originaire de Molovişte (Macédoine), pendant les années 1920/1924 et 1926/ 1927).

Après la colonisation, pendant les années 1927/1929, le professeur Anastase Hâciu sera le directeur, originaire de Cruşova, le rédacteur de l'annuaire mentionné. Anastase Hâciu, originaire de Cruşova (Macédoine), professeur titulaire au collège «Le Roi Ferdinand» de Râmnicul Sărat, a été détaché comme directeur à Bazargic pendant les années 1927/1929.

***L'annuaire du Lycée mixte d'État Cavarna*** (1925), contient parmi les évidences du corps didactique des noms de Macédo-roumains, établis ici avant la colonisation: Iotti Perdiki, Maria Perdiki, Ion Ciomu, Stere Duliu, Vanghele Tulliu.

En même temps, ***Le Bulletin de l'Association générale des enseignants, Caliacra*** (Bazargic, 1923-1927), était rédigé par un comité formé de 20 enseignants, parmi lesquels on remarque aussi des noms connus des enseigneurs et journalistes Macédo-roumains Ion Chitu, St. Perdichi et Emanoil Papazissu; le dernier deviendra le chef de cette revue après 1927.

[52] P. ŞTEFĂNESCU, *Le Macédo-roumanisme dans la Nouvelle Dobroudja*, dans „*La Jeune Dobroudja"*, XII, numéro 28, 27 juillet 1916, p. 1.

La revue, préoccupée des problèmes didactiques et méthodiques, publie aussi des essaies littéraires. Il faut remarquer aussi le lien de ces publications avec des créateurs et journalistes roumains très importants comme: Nichifor Crainic, I. Gabrea, Cincinat Pavelescu, M. Marinescu, Stan Greavu Dunăre, Gh. Mihăilescu, etc.

En dehors de leur importance documentaire pour l'histoire de l'enseignement dobroudjien, ces publications présentent une importance spéciale aussi pour l'histoire de la littérature de Dobroudja ou des Macédo-roumains par le fait que l'on y a lancé des créations artistiques locales. Elles ont lancé ce groupe d'enseignants d'élite, plusieurs de leurs créations étant revalorisées plus tard par les historiens littéraires contemporains et mis sur une place d'honneur.

Parmi les enseignants d'élite Macédo-roumains, on remarque: Emanoil Papazissu, Panait Papazissu, Dumitru Anastasescu-Diana. Leurs créations sont plutôt politiques et sont exprimées dans la langue roumaine littéraire et aussi dans la langue maternelle.

Dans les publications du Quadrilatère, le poète et journaliste **Emanoil Papazissu** (n. 13 août 1893, Sammarina, Pind – 5 avril 1948, Constanţa) sera un des plus prolifiques collaborateurs. Enseignant pendant 30 années, à partir de 1918, il a été instituteur cultivé connaissant plusieurs langues: grec, bulgare, turc, persane et arabe. Après le début dans la revue Le Danube en 923, avec des poèmes dans la langue roumaine, quelques-uns évoquant les lieux natals («La Balade du Pind», «La grand-mère», «Le Pind»), il va collaborer dans une série de revues culturelles-éducatives du Dobroudja comme: „Le Semeur", „Le Courier de Caliacra", „Le Bulletin de l'Association des Enseignants", „La revue des jeunes «La Croix Rouge»", „Notre Foyer", „La Jeune Dobroudja", „Pensées de la mer", „La Pensée Claire", „Notre Mission" et dans les revues nationales comme: „Le peuple roumain littéraire", „La Vérité littéraire et artistique", „Les Trois Criş", „Le Courant littéraire", „La Tribune", „Le Chemin Droit". Emanoil Papazissu s'est affirmé aussi comme rédacteur-en chef de la revue culturelle La Fraternisation des élèves du Collège de garçons «Nicolae Filipescu» de Bazargic (janvier-mars 1927).

Aujourd'hui, Emanoil Papazissu est apprécié par les exégètes de la culture de Dobroudja comme un des créateurs qui ont apporté un aspect spécifique dans le paysage littéraire local[53].

Parmi les enseignants d'élite on peut remarquer aussi son frère, **Panait Papazissu** (né Sammarina, 25 mars 1890 – m. 13 février 1939, Caliacra).

[53] Enache PUIU, *Istoria literaturii din Dobroudja*, Constanţa, Ex Ponto, 2005, p. 266; Criricul literar menţionează că dosarul de creaţie al autoruluimai cuprinde şi şapte piese de teatru manuscrise.

Sa présence dans les publications du Dobroudja se réduit à des poèmes dans la langue roumaine, apparus dans les revues „Notre foyer", „Le Courier de Caliacra" et „Le Semeur"[54].

Dans la littérature de Dobroudja, il a été dans l'attention des historiens littéraires par le volume de poèmes «Par l'amour de la vie» (Bazargic: Iv. Smocof & comp., 1926), considéré avoir des qualités suffisantes pour le mettre parmi les contributions des enseignants d'élite de cet espace.

Dans la revue professionnelle de Bazargic, „Le Semeur", on a publié un nécrologue *Panait Papazisu* (VIII, numéro 8, 5 février 1939, p. 1) au nom des enseignants du département de Durostor, constituant le seul témoignage plus ample que nous détenons jusqu'aujourd'hui sur sa vie et son activité[55].

**Dumitru Anastasescu – Diana** est un poète de Dobroudja, d'origine macédo-roumain, qui a essayé son talent littéraire dans la langue roumaine et aussi dans le dialecte macédo-roumain, en collaborant aux revues „Notre Foyer", „Le Semeur", „Le Calendrier du village". Ces créations ont été amoncelée dans les volumes «La Silence parlant» (Bucureşti: Typographie Muscel, 1931, 45 pages) et "La muldzeare" [= À la traite] (Bucureşti: La fontaine des cadeaux, 1935, 37 pages). Les données biographiques de ce poète sont très réduites. Il est né en 1895, à Ohrida, Macédoine et il fait les études au Collège roumain de Bitolia. Depuis 1915, il fonctionne comme enseignant à Bazargic[56]. Puisqu'il est resté inconnu pour les historiens et les anthologues de la littérature macédo-roumaine, nous signalons aussi la collaboration avec des vers dans la langue Macédo-roumaine dans les publications „La tribune des Roumains de l'étranger" et „L'almanach Macédo-Roumain Frăţil'ia" (1928).

Dans la même catégorie des auteurs dobroudjiens on retrouve aussi le professeur, journaliste, poète et dramaturge Constantin Scrima, né à Perivole (la Macédoine grecque) en 1918. Il appartient à une autre génération, ayant seulement 3 ans en 1921, quand la famille Scrima se réfugie à Bazargic. En 1937, on le retrouve avec des préoccupations pour recueillir du folklore

---

[54] Consultez aussi *Literatura în Dobroudja: dicționar bibliorafic* /de Ștefan Cucu ; Corina Apostoleanu. Constanţa: Biblioteca judeţeană Constanţa, Vol.2, 1997; *Orizonturi lirice dobrogene*: [bibliografie]/ Victor Corcheş; Gavril Voşloban. Constanţa : Biblioteca judeţeană Constanţa, 1983 (multigr.).

[55] Enache PUIU, op. Cit., p.273; *Literatura în Dobroudja*, op. cit., vol. 2, p. 16; I. GOSCHIN, *Un nou poet*, în *„Peninsula Balcanică"*, IV, numéro 1, mai 1926, p. 23; Radu SANDU, *„Panait Papazissu"* [Necrolog], în Cuget clar, III, numéro 38, mar 1939, p. 615.

[56] Consultez aussi B. JORDAN**,** *L'Anthologie des enseignants dans la littérature*, Bucarest, «*La Pensée*», p. 63, [avec photo portrait]. Sont mentionnées des œuvres en manuscrit «La nacre noire», poèmes et «Flèches», épigrammes; Lucian PREDESCU, L'Encyclopédie *La Pensée*, Bucarest, 1939-1940, p. 30.

macédo-roumain qu'il publie dans la revue «Dobroudja du Sud» et puis, comme débutant, avec des vers dans la langue roumaine, dans la *Revue des Jeunes de la «Croix Rouge»*.

*

L'année tragique 1940 marquera douloureusement le destin du roumanisme en Dobroudja du Sud, région cédée par l'État roumain par *Le Traité de Craiova* (7 septembre 1940) aux voisins bulgares[57].

Le nombre des Macédo-roumains dans le département de Durostor, au 1 mai 1940 était de 16.371 âmes ou 3.274 familles, et dans le département de Caliacra, il était de 13.450 âmes, étant colonisé ici 2.690 familles.

Les problèmes administratifs de l'évacuation et de la colonisation dans les deux départements de Dobroudja du Nord allaient rester dans l'attention des quotidiens de Constanta et devaient constituer, en fait, le seul et dernier sujet par lequel les Macédo-roumains font encore sentir leur présence dans la presse nationale, jusqu'à l'instauration de la démocratie en Roumanie, après 1989.

[57] Pour ce problème complexe de la recolonisation des Macédo-roumains en Dobroudja, consultez Nicolae CUŞA, *Les Macédo-roumains en Roumanie*, op. cit.; idem, *Les Macédo-roumains de Dobroudja* – Édition bilingue - Constanţa, *Ex Ponto*, 2004.

# EVIDENCE ON „VLAH" BEING ON SINAI MOUNTAIN

*Tănase Bujduveanu, Ph.D.*

We have such evidence when they were brought to Saint Ecaterina Monastery. In the same time the Egyptian population settled here and it was said to speak greek. In 570 at a short time after founding the monastery the traveller Antoninus Placentinus visited the Sinai Peninsula. He wrote that he meet 3 monks who spoke more languages, latin, greek, sirian, egyptian and besse. In the latin texts „besse" language is mentioned as „ac bessan". Bessi as a tracian population which was romanized and who lived in Balkanian lived in this region. Procopios from Cezareea mentioned about them on the histrian territory, the urban place Bessapora. The traveller de Plaisance said that this language was disappearing. That was the period when latin languages was also met at country side too. The information shows that the „vlah" would become monks of the monastery. That explains the connection of these and the manuscripts found in 1978. Perhaps the religions service was also in „besse". These also existed a famous band near the town Tur named Awlad Bezya which represents the word bessi. The arabian attacks determined Justinian to take measures to defend the bonders the empire. The colonists will be offered some privileges as land, support.

After the arabian conquer the community Gabalyya receives the name subiyon addajr or subiyon ar ruhban that is servants of the monastery or monks.

The patriarchate Alexandriei, Eutychius (Said Bin Batriq 877-940) brought information connecting bedouin vlah. He said that the "present ancestors are known as Banu Salih and are named Gulam and Dair and

sometimes they called themselves Lahmiin. The information on Eutychius are among the first that constituted a true document that refers to this group of „vlah". He mentioned that is arabian language Abid and Rum are the servants of Rome. The word Rum shows its romanic origin. Justinian put them at borders to defend the Byzantium from the migration population. This romanic population from Byzantine Empire apeeared in the documents as vlah population. So that the syntagm Abid or Rum that Entychius gave to it would be mentioned as „servants of Byzatine Empire" or „Roman Empire". These spoke a romanic language. This patriarchate said that during Abd al-Halik S Marwan (685-705) the monastery servants had many children and there were many conflicts among them. There were victims too. Some left the monastery further and others changed their religious belief to islamism, their descendents settled near the monastery. Of course not all of them passed to the new religion. The bond with the monastery kept up their faith. If they were taken for with bedouins because of their clothes some of them kept their faith until present. Towards 1483-1484 the dutch Ghistele was in Egypt where he heard of the „mameluci" of „vlah" origin. At the end of the XVI$^{th}$ century two pilgrims from Europe visited the Saint Ecaterina

Monastery. There were the Czech Christophe Harant and the german Sammel Kiechel. They wrote their travelling impressions. Christophe Harant gave a lot of information on the arabians near the monastery and the relationship with them. An important role in the life of that community had the bread. The chiefs of the community Gabalyya are named „capi". Samuel Kiechel mentioned about the monastery's servants who were named „pedoci". Kiechel made use of the word „capo d'arabi" to show the arab who joined him to Cairo and from whom he received a cape. The two words „pedoci and capo d'arabi" are found in popular romanian. We can find them in Italian too. The same words are also found in linguistic groups „apenino-balkanian" where dalmata and italian dialects are. The word „capi" is also in popular latin. The lexique refers to rural life, the toiling of the land and the animal raising.

The English Thomas Herbert mentioned of vlah settlements from Asia and underlined that in 1626 there were „vlah settlements in Asia". Marcu Beza was the one who gave the information the work: „English travellers about Romanian in 1922".

In the perigraph from Sinai Mountain, the 1$^{st}$ edition, 1710 printed in Romanian Country, at Targoviste, is written: these are arabian servants although they are not arabians by their origin. It is about of 100 families from Pont for the monks from Egypt. It is the Pont a region from the South of Black Sea and the North of Middle Asia.

In 1816 The Saint Ecaterina Monastery is visited by John Lewis

Burckardt, English traveller who would publish his travelling impressions from Sinai, Siria and Saint Places in a book appeared in 1822.

He said: when Justitian built the monastery, he sent a group of servants from Black Sea Shores. They called themselves „the christian sons”. They marry among themselves and built a community of about 120 around people. They are very diligent and they have that beauty of the bedouins that gives birth to romantic and unhappy relationships. Buckardt was interested in bedouins way of life and origin.

In 1821 Wolff visited the monastery and met some members of Gabalyya community. He admitted that those vlahs that were converted to islamism gave up the monks protection but it was possible that some of them should keep their connections to their protectors.

Another confession about the vlah-bedouins comes from the Russian Porfirie Uspenski. He published an article on vlah from Sinai. They are also mentioned by B.P. Hasdeu. In the second part of the XIX$^{th}$ century the vlahs are found in E.H. Palmer’s writings too.

The researcher was at the Research Company from Sinai under the protection of Palestine Exploration Find. (1869-1870) and shows that the members of Gabalyya community belong to a country named K’lah. He also wrote that, that tribe is of European origine. They themselves thought of coming from a country named Lhah. Palmer noticed some different traces between vlah – beduins and arabian population. Pericle Grigoriade wrote a book on Monastery from Sinai, that appeared in Jerusalim. The archbishop Porfirios will be given one. He mentioned that „djebalief” meant „people of the mountain”.

At the end of the XIX$^{th}$ century, Charles Grad, while travelling, met the vlah bedouins named Djebelyech. They mentioned that these vlahs can’t be of arabian origin. They must be the old servants of the monastery, some from Roman provinces, from Europe, some from Egypt. They were converted to islamism a long time ago. Their job was to make trades between Saint Ecaterina Monastery, Suez and Tur. They were honest people. In the XX$^{th}$ century, the vlahs from Saint Ecaterina Monastery are mentioned in their writings. Another traveller the Comt Jean de Kergorlai mentioned about them too. He said that their settlement is near the Sinai Mountain and they served the mountain and they had the islam religion for a long time. We have precious information from Theodor Burada member of the Romanian Academy who will leave on a journey to those bedouins starting from Porfirie Uspenski’s information.

Arriving in the town Suez, Burada met Panaretos and Mahomed Masaud. They told Burada about what they knew about vlahs from the old

people of that community. They were about 100 in number to protect the monastery and to live there for ever. They were proud to be called servents of Monastiru as it was said in Greek. They didn't want to be confused to arabian bedouins.

Theodor Burada would know them thoroughly giving information on their jobs, relationships with the monastery, their way of life, their character and religious customs.

The conclusions were very interesting:

1. In Arabia the Sinai Peninsula, there are about 3000 bedouins of which 500 live not far from Saint Ecaterina Monastery and they are under its service "sclavi tu monastiriu" having the main job to carry the camels to Saint Ecaterina Monastery and the pilgrims to Red Sea from Suez to Tor; they also transported the food to the monks from the Monastery.

2. A great part of these bedouins are nomads and lived in the villages Tlah, Abuschele, Raha, Samia, Spahia, and Sanoa. These villages are far from Saint Ecaterina Monastery about 2-3 hours distance a 6-7 hours on horse. Their houses are from bricks mixed with straw. The biggest tribe is Alia.

Then came Saleh, Abn Zehal, Hseim Ibnibara and Zedan Ibni Mudaba.

3. These bedouins were all of christian religion and now are of islam religion. One of them died being christian and was named Saleh. His tomb is in the north of Saint Ecaterina Monastery at a distance of 6 miles on the way that leads to Egypt. Every year the bedouins go to that tomb which is made of stone and there is a religious service there.

4. The bedouins who serve the monastery are divided into two:

The tribe Suvalem or Avarmen, Ulat, Said and Alke. They are all nomads and live in tents. Their chief was the bedouin Saleh and was christian.

5. Their clothes are simple. A cloak of bluish linen, large sleeves, a turban or a fez on the head, bare footed and the wealthier put on red or yellow shoes. The women also wear a cloak of blue, large sleeves and scarves on the heads and bracelets on feet.

Richer Arabians' wives were covered on their faces with black scarves and something of yellow metal in the nose.

6. They are very smart, good humoured, welcoming and especially very obliging to monastery's monks. They are very energetic, good rides and very daring. They eat very little especially fruits and food not cooked on fire.

7. They rule themselves without laws. Their chief named Nazir. If a

crime is committed only the bishop and egumen together with the seic have the right to judge. The guilty ones are sentenced to death if they are murderer or adulterans. They are always at Archbishop's orders and can't leave their places. They can't go to Egypt or Europe without the Archbishop's will.

8. In their religion which is now, Mahometan (Moslemism) the fanaticism doesn't prevail as in bedouins' religion. They are illiterate, they haven't any schools. When a bedouin dies, someone from the monastery announces the Egumen who comes to help the family, offers the lineren to cover the dead body, sees to the grave, puts some branches on the tomb and on the dead body and fill the tomb with sand. This is no religious service. One of the relatives says a prayer. The women go to the funeral and dead man. After the funeral, there is a feast. The weddings are made without religious ceremonies only a verbal agreement between girl's and boy's parents. The polygamy is allowed. These bedouins had music of their own. When they dance they only clap their hands. The only musical instrument is the flute, named zumara. Many of these customs are kept by the bedouins and we don't find any of them to arabians.

Theodor Burada's information and observation are very precious when it comes of vlah bedouins appreciation.

In 1892 Theodor Burada discovered 9 villages of vlah from Bithinia. He is concerned on Romanian population out of Carpathians. Another document that announces the presence of vlah to Sinai being at the monastery archives is studied by Nawn Suqayr and Claude Bailey. The manuscript has not data and has a number 692 or 622. Bailey says that the document is a copy from 530. He says that Justinian sends 100 people with women and children from Vlah countries and bring them to governer of Egypt, Theodorous… for Sinai. This document is studied by Nawm Suqayr and includes it in the Modern History of Sinai and the Geography appeared to Cairo in 1916. Justinian sent 100 people and that he would build them a settlement behind the Oriental Mountains. In a working on the history of Sinai Peninsula, the researcher Lina Eckenstein of English origin, reminded of vlah colonists and said they were considered direct ancestors of vlahs. They were put into Sinai Peninsula. The English researcher shows the role and origin of this christian community from Saint Ecaterina Monastery. The English Governor of Sinai Peninsula, C.S. Jarvis publishes at London a book where he was speaking about Gebalie, another race of people. They are not arabian, but their ancestors sent by Justinian in the VI$^{th}$ century to support the monastery. The author claims that there are 400 more. They live out of the monastery walls. They were obliged to change their religion. C.S.

Jarvis notices the difference between vlah bedouins and other arabians.

Although it was 622, it is not mentioned the date.

Marcu Beza wrote of vlah bedouins. He publishes a study named English Travellers about Romanians. Marcu Beza woundered where these places are. He founds art from the Governer of Sinai. They were named Gebalie, that means mountain people. They were in fact the Rome servants. The researcher personally met a vlah bedouin who helped him. He was young wrapped in a veil, white shirt, leather belt and peason's sandals. This vlah showed the researcher the monastery garden where there was the tomb of a christian vlah woman, deceased in 1750. this proves that although vlah people practically change to islamism, they yet preserve their faith till the XVIII$^{th}$ century. The faith is powered by the constantly connections to Saint Ecaterina Monastery. They preserved their liberty through this faith. Marcu Beza was interested in the presence of Romanian Culture in Middle and Near East, discovering interesting evidences, very appreciated by Nicolae Iorga in the review „Boabe de Grau". Beza publishes his evidences in the issue from Octomber 1932 under the title „Urme Romanesti la Muntele Sinai si la Manastirea Sf. Sava". (Romanian evidence at Sinai Mountain and Saint Sava Monastery). In a weekly issue of the newspaper „Observer" that appeared in 1970 there was a report on Saint Ecaterina Monastery about its history. The information is given by the British journalist Eric Newby. He named them „vlahi crestini" that means Wallachian Christians. Towards 1972, U. Valureanu, is told another history by a known person at Tel Aviv. While they were talking in Romanian, a bedouin drew near them and showed that he understood the conversation. In fact he was one of wallachian-bedouine of Sinai. He was from the village Abu Rhodeis. We find out about the existence of wallachian-bedouin in the desert in a licentiate's degree on economical conditions of bedouins tribe from the South of Sinai. The research is achieved by a Jewish student Josef Ben in 1972.

Other information is given by a newspaper from Cairo in 1982. It is written that not far from Sharm El Sheik – Egypt, at the foot of Ecaterina Mountain, there is a monastery with the same name built by Justinian in the VIth century. The monastery is surrounded by a defence wall, of 320 meters long, 11 meters high, and 2 meters wide. It is said that Justinian sent 200 soldiers to defend the monastery. After the arabians' coming, they changed to islamism.

Ioanichie Balan also mentioned about the populations around the monastery. He said that the wallachian-bedouins were brought in the VIth century. He also wrote of the sensational discovery from 1978 of 25 boxes

full of old manuscripts of 4 tones weight. In 1990 G. Nandris, recorded a testimony of a member of Gabalyya community.

The members of the tribe came through Wallachia near the Black Sea. It is about Romania (maybe the Dobrodja territory). They spoke a romanic language and were byzantine romanians. Nandris also mentioned that the wallachians from the monastery from XX$^{th}$ century, were named Lahmiyin.

Between 1990 and 1991 the wallachian-bedouins are visited by the japanese researcher Nishio Tetsuo. He arrived in the town Tur inhabited by Bezya. These studies weren't achieved in comparison with the Romanian population from the North or South of the Danube. In 1995, Joseph Hobbs published the study on Sinai Mountain and made a description of it. He also mentioned that all the people who worked there at the monastery spoke Greek. While the monks from the exterior spoke arabian.

In 2001 January, Laura Sitaru studied them on their territory. Her conclusions were different from those of A.B. Belis. He sustained that these bedouins are Romanic christians that were transformed into arabians. So the wallachians-bedouins Gabalyya were always associated to the monastery and Christianity never to be accepted in an islam world.

# READING AT THE FEMININE. AN ANALYSIS FROM THE ROMANIAN SOCIETY OF THE XVII$^{TH}$-XVIII$^{TH}$ CENTURIES

*Corina Teodor, Ph.D.*

„Că nu este alta şi mai frumoasă şi mai de folos în toată viaţa omului zăbavă decât cetitul cărţilor…" Miron Costin's reflection from the foreword of *De neamul moldovenilor*, towards which many of the historians of culture have turned to with admiration, almost became a typical collocation when the researchers interest pointed to the study of reading practices in Romanian society at the end of the Middle Age. But before making any cursory generalization, we have to ask ouselves if we could extend this meditation within the feminine univers. Especially considering that the way of living and the cultural horizont of the two halfs, masculine and feminine, have been so dissimilar up to the XIX$^{th}$ century. It is only then, women having an intellectual formation according to the Romanticismcanons, which means almost nothing less than masculine education, are starting to assert in cultural life, either to literary reunions, such as Livia Maiorescu, the critic's daughter, or having themselves involved in translating works, as Hermiona Asachi, Gheorghe Asachi's daughter, or in journalistic boom, where we meet C.A. Rosetti's wife, Maria Rosetti, which is considered to be the first Romanian female journalist in the literary historian's opinion.

Succeeding François Furet admonition, who has assigned the coordinates of the relation book-society more than three decades ago, then considering the methodological suggestion offered by Roger Chartier, Guglielmo Cavallo or Robert Darnton[1], we intend to study the feminist

[1] Roger Chartier, *Lecturi şi cititori în Franţa vechiului Regim*, Bucureşti, 1997; Roger Chartier; Guglielmo Cavallo, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, 1997; Robert Darnton, *Marele masacru al pisicii şi alte episoade din istoria culturală a Franţei*, Iaşi, 2000.

practices of reading, as they were established within the elitist society from Wallachia and Moldavia in the second half of the XVII$^{th}$ century and the first half of the XVIII$^{th}$ century. As Răzvan Theodorescu[2] perceives it on artistic and cultural level, it is the age of transition between medieval and modern times. Our analysis does not include Transylvania because of its specific evolution as multiconfessional and multiethnical space, that has been connected to Mitteleuropam especially after the Habsburgic success of Reconquista and the Ecclesiastic Union of Romanians with the Catholic Church, when the transition to modernism has been accelerated; thus, there is nothing astonishing, neither in the chancellor Teleki's febrile activity to inaugurate a public library at Târgu-Mureş in 1802, nor in his wife's interest for books; during two decades, the countess Susana Bethlen has been gathering 2000 volumes, especially editions printed during the XVI$^{th}$-XVIII$^{th}$ centuries and representing the same domains as the main library, religious and agricultural literature, educational books, sermons, pediatrics, philosophy, newspapers; after her death, in 1799 her library has been included in Teleki Collection and the books may be identified in the third of the four volumes library catalogue that has been published at Vienna between 1796-1819.[3]

Therefore, we will try to assign some of the reading coordinates, because if we consider Occidental historiography researches, it becomes clear that within the triad *author - creation - reader*, the last one is not at all seen as passive element. According to Michel de Certeau[4] the text is important only through those who actually read it, it changes along with them and is systematized on other perception codes. During the last years, researches on the history of culture have brought a displacement of the interest from book to reading and some of the historians, such as Roger Chartier, have tried to retrace the way „the world of text" encounters „the world of readers. „But it is so difficult to investigate the practice of reading, because it leaves no tangible traces, but can only be perceived in an infinity of some other cultural gestures.

In this „reading file", succeeding the hermeneut Paul Ricoeur, historians have also highlighted the role of the reader, without him the text having no real significance. Therefore, we intend to delineate the practice of reading in the feminine universe of Romanian elite, a sequential subject that is situated at the frontier between the history of books and that of woman's.

---

2 Răzvan Theodorescu, *Civilizaţia românilor între medieval şi modern. Orizontul imaginii (1550-1800)*, vol. I-II, Bucureşti, 1987.

3 Mihály Spielmann, *Teleki Bolyai Library*, În: *„Transilvanian Review"*, IV, 2, 1995, p. 105.

4 Gerard Mauger, *Ecrits, lecteurs, lectures*, În: *„Annales"*, 1999, nr. 34, p. 144-161.

If the history of book has initiate the investigation of the past practices of reading, the history of woman continues to be a subject that has been gradually delineated inside the European and American historiography, its study being accelerated by the women's lib of the 70's and its specific questions raised by the context. From time to time, there were certain historiographycal assessments, under the form of interrogation, that had been attached to the researches on the women's role, her involvement in quotidian life, her relation with state authority, family etc. „Do women have a history?" is the question that Michelle Perrot, Fabienne Bock and Pauline Schmidt have asked in 1973, at the inauguration of the first university seminar on this subject; ten years latter, they asked another one „Is a history of women possible?" Finally, in 1998, at the colloquy from Rouen, the initial question has been transformed into „Is it possible to have a history without women?"[5]According to Michelle Perrot's opinion, an eminent researcher of the subject, the history of woman has answered to a double will: that of crashing the silence surrounding women's existence and, on the other side, that of making more visible their role in time. By recovering their traces, historiography enriches its discourse about the economical, social, political, cultural, simbolistical problematics.[6]

In a methodologycal and interpretative progress, the studies have delineated monographies or group portraits, have enlightened the relation between public and private, the woman's role inside the community, fashion, travelling, the exile, reading, love, thus passing from meditations on the subject „what women are?" to answers for „what are women doing."[7] After *Histoire mondiale de la femme*, from 1965-1967, a synthesis coordinated by Pierre Grimal, a specialist in Roman history, who has admitted the scientific importance of the researches over the woman statute in history, passing through the challenges of the generation that has been defined itself as bearer of the discourse *La Nouvelle Histoire*, up to the *Storia delle Donne*, the synthesis of the 90's, coordinated by M. Perrot şi G. Duby[8], that legitimates these days the history of women as a distinctive direction in historical researches, we may witness a passionate polemic between *gender studies* and *women studies*. Far from being finished, it proves the self hood of European discourse of researches as compared to the American one, especially if we count that *women studies* partisans consider that a history

5 FabriceVirgili, *L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui*, În: „*Vingtième Siècle*", 2002, July- Sept., p. 5-14.

6 Michelle Perrot, *La bibliothèque, mère de l'histoire des femmes*, În: „Revue de la BnF", 2004, nr. 17.

7 *Ibidem*.

8 Italian edition, Laterza 1990, French edition, 1991-1992.

of the gender would guise women again, by opposing the two words, *Herstory* and *Hi(s)-story*, in a concise formula and intraductible wordplay[9].

Sounding the past practices of reading is an interesting means of understanding the cultural practices of that time. But the sources we might use to make such a historical reconstruction are quite few and fragmentary: in this case of feminine elite, most of the testimonies are indirect. However, we consider that the use of sources like these, may offer suggestions, hypothesis, approximations, interrogations.

In order to delineate the feminine reading features, we have chosen to strike out three different directions of investigating the Romanian society of the XVII$^{th}$-XVIII$^{th}$ centuries: the patronage over the printing activities, feminine book donations and reading, as individual way of self-perfection.

Considering the **patronage** over the books, as a recognition of the patron's spiritual interest for that specific book, according to professor Alexandru Duţu's acception[10], we must point out the importance of Matei Basarab' age. It has brought the resumption of typographic activity in Wallachia, which can not be considered as a temporary cultural success, but also in the terms of strengthening the monarchic authority[11]. It is, in fact, a real typographical revulsion that may be noticed in the four typographic centers, Câmpulung (1635-1650), Govora (1637-1642), Dealu Monastery (1644-1647) and Târgovişte (1646-1652)[12]. The typography of Câmpulung has replaced Matei Basarab's patronage on that of Melchisedec, the monastery superior, but the other centers have continued their activity as lordly tipographies, by printing, at the same time, Slavonic, Slavo-Romanian and Romanian books. In this cultural climate, alongside lordly patronage, Udrişte Năsturel has been asserted himself as a real spiritual coordinator of those times. The voievod's brother-in-law, translator and author of some „coats of arms poems", he was representing the aulic Orthodox current and he was also member of the so-called „court culture"[13]. By his quill, as a representative figure of the nobility elite, we may foresee some of his sister's cultural profile, Elena, Radu Năsturel's daughter and Matei Basarab's wife.

Even if we do not know many of her education, we may presume that she could speak Greek; as the wife of the Wallachian voievod, she has

9 Fabrice Virgili, *op. cit*., p. 12.

10 Alexandru Duţu, *Carte şi societate în sec. XVIII*, În: Idem, *Explorări în istoria literaturii române*, Bucureşti, 1969, p.48.

11 Mircea Tomescu, *Istoria cărţii româneşti de la începuturi până la 1918*, Bucureşti, 1968, p. 65.

12 Barbu Theodorescu, *Repertoriul cărţii româneşti vechi*, În: *Biserica Ortodoxă Română*, 1960, nr. 3-4, p. 339-366.

13 Răzvan Theodorescu, *op. cit*., vol. II, p. 45-47; Dan Horia Mazilu, *Udrişte Năsturel*, Bucureşti, 1974, p. 110.

been associated with Matei Basarab in his cultural patronage. Although the researches of women history have been for a long time tributary to some anecdotical and sententious reconstructions, even romanticized, the recent studies, as those signed by Violeta Barbu, Maria Magdalena Szekely, Sorin Iftimi, Dan Horia Mazilu[14] are trying to pull out of the anonymity the women statute and their destiny in Romanian past history.

Therefore, we must point out the dedicatory verses that Udrişte Năsturel wrote to his sister, laudable verses, when publishing the Romanian translation of *Imitatio Christi*, at Dealu Monastery, in 1647, which is more than an eulogistic canon, a possible reference concerning Elena Barasab's cultural horizon:

*„Atot bine cinstitoarei stăpânei noastre,*
*Făcătoarei de bine vădită în toate lăcaşele*
*Cu dumnezeiască inspiraţiune, care asemenea,*
*Cu har împărătesei aceleia cu acelaşi nume*
*Acelia ce această cruce a aflat, acea râvnă pune,*
*Prin purtare de cruce lumei propovăduind.*
*Viaţa celor întru Christos la drept a imita*
*Şi pe urmele aceluia neclintit a se ţinea.*
*Primind fructul fără de cruţare istovit*
*Îmbrăcat în haina de podoabă a limbei slavoneşti.*
*Destoinici pentru aceia de bărbătească virtute*
*Cununi de mulţămire nu încetaţi a-i împleti.*"[15]

In this stage of Romanian typographic activity, when the religious texts were quite prevailed, along with those of moral education, the praises dedicated to Elena Năsturel do not surpass the religious terms. According to the time mentality, women were strongly influenced by their readings, that is why we have to admit as undercurrent the men's surveillance over the texts women were about to read; but in Elena's case, considering that Matei Basarab was not an erudite person, this surveillance was not her husband's prerogative, but of her broather's, Udrişte Năsturel, whose connections with the intellectual and Orthodox circles were already known.[16]

The feminine elite's involvement in **endowing** churches and

[14] Violeta Barbu, *De bono coniugali. O istorie a familiei în Țara Românească în secolul al XVII-lea*, Bucureşti, 2003; Maria Magdalena Szekely, *Maria Asanina Paleologhina. O prințesă bizantină pe tronul Moldovei*, Mănăstirea Putna, 2006; Sorin Iftimi, *Curtea doamnei (I). Dregători și slujitori ai doamnelor Moldovei*, În: *Anuarul Institutului de istorie A. D. Xenopol*, Iaşi, 1995, vol. XXXII, p. 423-440; Dan Horia Mazilu, *Văduvele sau despre istorie la feminin*, Iaşi, Polirom, 2008.

[15] Petre V. Năsturel, *Genealogia Năsturelilor*, În: *„Revista pentru istorie, archeologie și filologie"*, vol. XI, part I, 1910, p. 319.

[16] Virgil Cândea, *Umanismul lui Udriște Năsturel și agonia slavonismului cultural în Țara Românească*, În: Idem, *Rațiunea dominantă*, Cluj, 1979, p. 33-78.

monasteries with religious books, as we may conclude by studying the text's marginal inscriptions, is also due to the religious context of the time. Women's intention was to enrich the properties of the churches, as they were seen both as *res sacra* (the properly edifice and all those goods used for the religious services, including books), and as *res ecclesiastica* (meaning territorial possessions, financial goods, animals)[17]. During the last decades, historians have studied the act of founding as connected to religious mentality and it is seen as some kind of bridge between man and God; the founder tries this way to achieve the holly grace[18].

Books and manuscripts donation surpasses the religious significante; there is also a cultural purport, because of the books circulation within the entire Romanian territory, even beyond state frontiers.

We will try to illustrate a few sequences of the books itinerary, in order to reveal the manner the feminine elite became part of such a cultural experience. There is a book, *Evanghelie*, at the Church of the Holy Sepulcre from Jerusalem, with the portraits of Matei Basarab and Elena, and the Greek denotation reminds us that is has been the voievod's donation.[19] Ecaterina, Vasile Lupu's second wife, has redeemed from the Kazahs a *Liturghier*, a manuscript ornamented by Anastasie Crimca with some miniatures. The manuscript has been taken away from Dragomirna Monastery, but it was brought back due to Ecaterina's initiative.[20] Vasile Lupu's daughter, Ruxandra, is also mentioned in documents; she has offered two books, *Minei*, one for April, the other for May, to Agapia Monastery, during the times of the priest Nicanor.[21] Nasta, the former Moldavian voievod Alexandru Iliaş's daughter, has offered an *Octoih* to Şcheii Braşovului, in 1678, and so as Brâncoveanu's daughter, Maria, who has donated a *Liturghier* to the church of the village Bucerdea (Alba). Păuna Cantacuzino, Şerban Cantacuzino's wife, has offered a *Triod* to the village of Recea, „pentru pomenirea Măriei sale."

There is also another social level of nobility elite that can be noticed among the women who have made books donations. For instance, the book printed at Rădăuţi, in 1745, *Ceaslov*, that „*l-au cumpărat dumneaei jupâneasa Ecaterina a răposatului Costachi Cantacuzino, biv vel spătar*

17 Arcadie Bodali, *Semnificaţiile actelor ctitoriceşti în evul mediu românesc*, În: *Anuarul Institutului de istorie A.D. Xenopol*, Iaşi, 2005, p. 19.

18 *Ibidem*.

19 Marcu Beza, *Urme româneşti în răsăritul ortodox*, second edition, Bucureşti, 1937, p. 111.

20 George Popescu Vâlcea, *Şcoala miniaturistică de la Dragomirna*, În: „*Biserica Ortodoxă Română*", 1968, nr. 7-8, p. 961.

21 The researchers are identifying her as being Alexandru Lăpuşneanu's wife - Radu Constantinescu and Virgil Cândea, Maria Magdalena Szekely, *Femei-ctitor în Moldova medievală*, În: *Anuarul Institutului A.D. Xenopol*, XXXII, 1995, Iaşi, p.446.

*şi l-au dat la schitişorul domniilor sale la Almaş*", in 1751. Or *Canonul Sf. Spiridon* (Iaşi, 1750), which „l-au dat iubitul soţu mieu Nastasia, fiica răposatului vornicului Dumitraşco Paladi, bisăricii noastre din Şerbeşti", in 1771.[22]

Although the marginal notes do not allow us to make an analysis of the exterior features of women, we consider that these examples may demonstrate that, during the XVII$^{th}$-XVIII$^{th}$ centuries, the interest for books has not been the men's privilege; this association of man and woman within a family, either lordly or noble, or the donations made of feminine initiative, proves the existence of the same inner impulse, based on the religious climate of the time.

We must also mention that a short regard over the Movilă familly thesaurus, that reveals both its possessions and the statute of the familly heiress, brings out some books, along with the most valuable objects; there were Maria Movilă's books, Ieremia Movilă's daughter, who has been twice married, first to Ştefan Potocki, second to Firley, the voievod of Sandomierz,[23] both representing the Polonaise nobility: „trei evangheliare legate în aur pur masiv, fiecare legătură valorând 3000 de scuzi de aur şi cinci legate în argint masiv."[24]

Finally, the **feminine reading as a practice** and modality of improving the intellectual horizon, starts from the way the literacy could open the access to knowledge, at the elite level. If the feminine attendance to Romanian teaching remains quite hypothetical up to the XIX$^{th}$ century, the study of women correspondence and other documents – testaments, in the first instance, might gave us indirect marks. Even if there were no women of letters in Romanian Countries outside the Carpathians, such as Queen Margot – whose celebrity in European historiography is due to Robert Muchembled commentaries on her written memories[25], or Veronica Franco, Vittoria Colonna, Gaspara Stampa - poetess of the Renaissance, the feminine literacy was not lacking.

We can not omit the difficulty in revealing this phenomenon of feminine literacy from the multitude of documents, partly because of the writers, scribes the women were surrounded by, although there is no way

---

22 Elena Chiaburu, *Carte și tipar în Țara Moldovei până la 1829*, Iaşi, 2005, p. 171 şi 190.

23 Marya Kasterska, *Les trésors des Movila en Pologne*, În: „*Revue historique du sud-est européen*", vol. XIII, 1936, fasc. 1-4, Jan.-Dec., p. 69-77.

24 *Ibidem*, p. 199; Lucian Predescu, *Udrişte Năsturel și răspândirea romanului religios Varlaam și Ioasaf. Viața lui Udrişte Năsturel*, În: „*Biserica Ortodoxă Română*", 1965, nr. 1-2, p. 75; Eufrosina Dvoicenco, *Un studiu necunoscut al lui Hașdeu despre traducerea cărții De imitatione Christi în 1647*, În: „*Revista istorică*", 1932, nr. 10-12, p. 315-328.

25 Robert Muchembled, *Pătimiri ale femeilor în vremea reginei Margot,* Chișinău, Ed. Cartier, 2004.

of speaking about a „feminine chancellery”[26]; in this way, women have laft behind them only a few written signs. However, some examples allow us to complete the feminine „file” of literacy: thus, a document from 1627 mentions an older one, issued by Ion Vodă's wife, Marica, a „zapis făcut de mâna ei şi cu pecetea ei.”[27]

Elena, Matei Basarab's wife, as we mentioned before, has been appointed as regent, while the voievod was going to the Othoman Empire to receive his reigh confirmation, in December 1632[28]; according to her position, she had to get involve in coordinating the chancellery activity and to keep correspondence in Romanian and Latin; for instance, she has described the battle of Finta and has sealed the document with red sealing wax.[29]

If we mention some other letters, such as Elisabeta Movilă's Latin letters, written in February 1614[30], or those written in Italian, in 1638 by her daughter, Ana Movilă, who's husband was Stanislav Potocki[31], the Polonaise noble, or the Greek correspondence of Vasile Lupu's daughter, Ruxandra, the one married to Timuş Hmelnicki, whose letters were sealed and signed by herself[32], and some others, they are all proving the same cultural horizon of the feminine elite of the XVII$^{th}$-XVIII$^{th}$ centuries. Those letters are more than sequences of women's destinies, as the correspondence between Constantin Brâncoveanu's wife, Maria, and the ruler of Braşov, in 1717, concerning the doom of her daughters[33] proves to be, but also consignments of their educational level, of their knowledge on cultural languages, evidences of their self-image, of the contemporary state authority structure and mechanism.

Diplomatic documents, testaments, the correspondence and marginal notices, giving information about the feminine passion of reading, are all going to complete the image of the feminine elite. Following another

26 Sorin Iftimi, *op. cit.*, p. 435.

27 *Ibidem*, p. 435.

28 Nicolae Iorga, *Istoria românilor*, vol. VI, Bucureşti, 1938, p. 36.

29 Ştefan Meteş, *Contribuţii nouă privitoare la familia boierească Buhuş din Moldova*, În: *Analele Academiei Române. Memoriile Secţiei Istorice*, seria III, tom VII, 1927; T. G.Bulat, *O mărturie a doamnei Elina despre bătălia de la Finta*, În: *„Revista istorică“*, 1926, nr. 1-3, p. 18-19.

30 Andrei Veresss, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti*, vol. IX, Bucureşti, 1937, p. 3-4.

31 Elena Eftimiu, *Relaţiuni ceho-române în trecut*, În: *„Revista istorică“*, 1931, nr. 10-12, p. 294-298.

32 V.A. Urechia, *Biserica din cetatea Neamţ şi documente relative la Vasile Lupu şi doamna Ruxandra*, În: *„Analele Academiei Române. Memoriile Secţiei Istorice“*, II$^{nd}$ series, tom XI, 1888-1889, p. 112-132; Grigore Tocilescu and Ioan Bogdan, *Din legăturile cu Moscova*, În: *„Revista istorică“*, 1937, nr. 1-4, p. 73-79.

33 C.A. Stoide, *Noui documente braşovene*, În: *„Revista arhivelor“*, VII, 2, 1947, p. 296-297.

feminine destiny, in fact an amount of asymetric sequences that allow us to make a comparison between the XVII[th] and the XVIII[th] century, we consider a document from 1657, issued by Gheorghe Ştefan for Antimia, „fiica răposatului Ureche, fost mare vornic" to streght one of her properties; the document speciefies that „*şi ea singură cu mâinile sale le-a făcut lor zapis şi l-a subscris, fiind în cărţi foarte învăţată* [our notice]. Aşadar şi domnia mea, văzând dania de-a ei bună voie, încă şi de la Domnia Mea am dat şi am întărit slugei noastre, lui Gavriil Jora sluger şi doamnei sale, să le fie lor şi de la domnia mea acel sat mai sus scris Mândreşti dreaptă ocină şi danie şi uric şi întăritură, cu tot venitul neclintit niciodată în veci."[34]

Few decades latter, in 1719, while writing his testament in Greek, the Stolnic Matei Creţulescu spoke abour the importance of his library, bought from Vienna; there is also an urge for his sons and emphasis his wife's role in their education: „*când am fost la Viena pentru treaba celor doi copilaşi, ca să înveţe greceşte şi mai vârtos italieneşte şi latineşte, de care mă rog Zoiţei să-mi înveţe copilaşii şi să-i strunească pentru carte de se va putea ca să-i pedepsească să-i înveţe mai bine şi să mi-i pedepsească mai ales la latinească şi italienească şi de mă veţi asculta iubiţii mei fii ca să vă ghimnasiţi la învăţătura cărţii şi a ştiinţei acestor trei limbi, veţi câştiga multă milă dumnezeiască şi casele voastre şi numele vostru va fi cinstit şi prea slăvit la curţile cele mari…*"[35]

At the end of the XVIII[th] century, Tzigara, a man whose work was to take care of the horses, drivers and mail stoppages from Moldavian territory, gave us a few information about his familly destiny; thus, he proves that, during the age of Enlightenment, even the famillies with a lower social statute were having access to education. However, we must not omitt that this man was of Greek origin, his mother was a Comnen, and she has been eulogized by his own son: „*1794, februarie 4 şi-a plătit neuitata mea mamă Zefiriţa obştească datorie, jertfă a ofticei şi a fost îngropată la Iaşi, în Moldova în biserica Goliei. Şi avea 33 de ani. Femeie vrednică de respect pentru virtuţile ei şi pentru naşterea ei, pregătită foarte bine în elinească şi împărtăşită cu ştiinţele publice.*"[36]

The Pre-Enlightenment climate emphasis the interest in the triumph of rationality, education and intellectual instruction. If we are interested on an educational pattern, we will find more information about the cantemirian one; we may thus observe that, after his settling in Russia, in 1711, Dimitrie

[34] Elena Eftimiu, *Antimia, fata vornicului Grigore Ureche. Contribuţie documentară*, În: „*Revista arhivelor*", nr. 1-3, 1924-1926, p. 370-372.

[35] Alexandru Marcu, *Un student român la Pisa şi Paris, către 1820: Simion Marcovici*, În: „*Revista istorică*", 1929, nr. 1-3, p. 23.

[36] Nicolae Iorga, *Condica de menziluri a lui Scarlat vodă Callimachi*, În: Idem, *Studii şi documente*, vol. XIX, Bucureşti, 1910, p. 120-121.

Cantemir, the scholar prince, has never forget the ideal of giving his children the chance of studying abroad, as we may read in his testament. His correspondence with Peter the Great, that has been commented by Ştefan Ciobanu, reveals the former Moldavian voievod's predilection for study and soliloquium and also his preoccupation for his children's education[37], whose knowledge of Greek language, even for corresponding, is well-known.

Cantemir's testament has foreseen the same kind of education for all his children, making no difference between the four sons of his first marriage – Matei, Constantin, Şerban and Antioh, and their sister Maria. According to Russian and Romanian positivism historiography, it is presumable that Maria's education begun within the family, having her mother Casandra for learning Greek; then, she has continued her education in Russia, with professor Kondoiti for learning Latin and Italian and Ivan Iliinschi, who taught her Russian.[38]

Beyond the details about her private life, next to the biographical notes that reveals her privileged statute in Peter the Great's eyes, the correspondence with Antioh Cantemir, her brother, unveils her intellectual neatness. Her sensibility, her literary horizon, her profound knowledge on Greek and Latin she used for corresponding, all those are revealed by the reflections based on her own reading; she has been provided with books due to her brother, Antioh. Maria used to read a lot, especially literary and classic, humanist historiography works, Horace, Cornelius Nepos, Flavius Josephus, Appian, Boccaccio, but she was also interested in some books that were quite appreciated in those times, such as the comedies of Juan Batista Diamante, the Spanish writer, travel diaries.

Certainly, the most important aspect is that Maria used to complete her written thoughts with personal assessments, which reveal both her sensibility and her intellectual horizon: „cred că vă aduceţi aminte – she wrote refering to Josephus Flavius – cum vă rugam încă de când eraţi la Moscova, să-mi găsiţi această carte, după ce mi-aţi tradus ceva din limba franceză; am presimţirea că ea va fi foarte interesantă, şi întâi voi începe s-o citesc pe ea."[39] She has done a bookish selection that proves her passion for literature, but also her craving in reading „ceva din astronomie şi geometrie."[40] Thus, Maria Cantemir proves to be a brightly character of her age and it is quite difficult to appreciate her objectively, considering the default of other contemporary feminine figures; through her own epistolary

[37] Ştefan Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, Bucureşti, 2000, p. 36-39.
[38] *Ibidem*, p. 82.
[39] *Ibidem*, p. 85-86.
[40] Dan Horia Mazilu, *Voievodul dincolo de sala tronului*, Iaşi, Polirom, 2003.

confessions, she has recommended herself as representative of the feminine intellectual elite, a product of that age, when the humanism features have interfered the Enlightenment critical spirit. Her correspondence seems to be more important as it proves her interest in improving her selfhood through reading, so as the yearning to speak about her cultural horizon. She is, in fact, representing a different generation of female readers. If we might speak about Elena Basarab in terms of an intellectual woman, whose interest was connected to an intensive way of reading, who has reduced her horizon to religious books to show respect for the church and sacredness's authority, we may state that Maria Cantemir represents the modern tendencies; she is, in fact, the product of the Pre-Enlightenment movement, that has been so brightly illustrated by her father, in both Romanian and South-East European culture. She has thus developed another way of reading, the extensive one, diversified, critical, that does reckon neither the number of pages, nor the domains.

But it has no sense to put everything under the sign of generalization; the sources we may study today can only reveal us the isolated portraits of some women of those times elite, whose passion for reading is well-known; we speak about teachable, educated women, that were able to write a letter, to copy a manuscript by themselves, to settle the structure of a testament, to sustain the typographic activity. The examples we have brought out, along with a future research over Transylvanian territory, although the differences between masculine and feminine level of reading in the XVII$^{th}$-XVIII$^{th}$ centuries is quite obvious, can not elide a question: is a history of reading possible without women?

# BOGDAN PETRICEICU HAŞDEU, PERSONNALITÉ EUROPÉENNE

*Dr. Jenica Tabacu*

Les Hasdeu étaient une famille ancienne et noble, d'origine roumaine, avec ses racines en Bessarabie (de nos jours, la République de Moldavie). Les ancêtres de Bogdan Petriceicu Hasdeu furent obligés de quitter leur pays pour s'exiler en Pologne, en suivant le prince moldave Petriceicu Voda avec lequel ils se trouvaient dans une relation de parenté.

À l'aube du XIX$^{ème}$ siècle, le grand-père de Bogdan, Tadée, remarquable homme de lettres, recouvra les domaines héréditaires de la famille, à la suite d'une longue procédure judiciaire et, finalement, il s'établit à Cristineşti, dans le département de Hotin, en Bessarabie.

De son deuxième mariage, Tadée eut deux fils: Boleslav et Alexandre. Le premier, établit à Vienne, s'est occupé des sciences de la nature, mais il a écrit aussi de la prose historique. Alexandre (1811-1872), le père de Bogdan, a étudié à Harkov, Lvov et Munich. Professeur en plusieures villes de Podolie, il a dédié plus tard sa vie aux recherches historiques et philologiques en rapport surtout avec le passé roumain. Son activité fut très appréciée par Mihail Kogalniceanu. Alexandre Hasdeu devint membre de la Société Littéraire Roumaine. Marié avec Elisabeta, la fille du noble lituanien Teofil Dauszka et de Marie Mortun, il eut deux fils: Bogdan et Nicolas. Impliqué dans une conspiration politique, Nicolas mourut en prison, à l'âge de dix-neuf ans.

On a appris de son acte de naissance que Bogdan Petriceicu Hasdeu était né le 26 février 1838, à Cristinestii Hotinului, le foyer de sa famille.

Il passa son enfance là-bas, puis, accompagnant son père en Podolie, il y suivit les cours élémentaires dans des écoles de langue polonaise. À partir de 1850 il continua ses études à Chisinau. De cette période datent ses premiers projets littéraires et scientifiques.

Dans le millieu universitaire de Harkov, où Bogdan suivit les cours de la Faculté de jurisprudence, il était admiré pour son intelligence, sa mémoire et pour son talent d'apprendre des langues étrangères.

Il était attiré par la littérature et le domaine historico-philologique.

Il ne finit pas ses études universitaires. Une fois rentré, il s'enrôla dans l'armée russe et il prit part à la guerre de Crimée. Son désir de liberté le décide de quitter ce milieu-là et même la Bessarabie pour s'installer en Roumaine.

Bogdan Petriceicu Hasdeu arriva en Roumanie en 1856. Il fut nommé juge de Cahul, avec l'aide de Nicolas Vogoride, mais il fut rapidement destitué, car il défendait l'idée de l'union de la Bessarabie avec la Roumanie. Une idée qui ne convenait pas à son protecteur, Vogoride!

Il s'établit à Jassy, où il publià quelques revues, telles que: „*Roumanie*" (1858), „*Page d'histoire roumaine*" (1859), „*Page d'historie et de litterature*" (1860), „*De la Moldavie*" (1862-1863), transformée plus tard en „*Lumière*". La plupart des articles étaient signés par lui. Des personnalités connues de la culture roumaine y ont collaboré.

En septembre 1859 il offrit à la Bibliothèque des Écoles de Jassy quatre mille livres da sa bibliothèque privée de Cristinesti, et il en deviendra le conservateur.

En janvier 1860 il fut nommé professeur d'histoire, de géographie et de statistique à l'École réelle de Jassy, et, deux ans plus tard, professeur d'histoire au cours supérieur du Collège national. Certainement, Hasdeu avait des adversaires qui ne supportaient pas son tempérament. Ils profitèrent de la parution de sa nouvelle *Mademoiselle Mamuca* pour lui faire une procès de presse sous l'accusation d'immoralité. Il se défendit tout seul en faisant la distinction entre la moralité de l'auteur et de ses personnages. Il recourut à la citation de grandes oeuvres étrangères. Suite à ce procès il fut exclu de l'enseignement et de sa fonction à la bibliothèque.

En 1863, il fut nommé membre de la Commission historique qui avait pour mission la recherche sur le patrimoine des monastères. Il s'établit alors à Bucarest où il fit paraître la revue „*Aghiuta*" continuée par „*Satyrul*", des publications qui critiquaient certains aspects de la société. Pour cette raison elles furent interdites en 1864.

À partir de 1864 jusqu'en 1868, il commença la publication de documents qu'il commentait du point de vue historique et philolgique.

*L'Archive historique de la Roumanie* fut bénéfique pour la carrière scientifique de B.P. Hasdeu.

Il fut envoyé par Alexandru Ioan Cuza en Pologne, pour faire des recherches dans les archives et dans les bibliothèques de Cracovie et de Lemberg. Hasdeu amassa toutes les données et les documents dans une collection sous le titre *Excerpta ad historiam Daco-Romanam pertinentia Leopolensia*.

Il se maria avec Iulia Faliciu en 1865.

Entre 1867 et 1871, Hasdeu fut député libéral de Bolgrad.

En 1868, il voyagea en Autriche, en Hongrie, en Serbie, en Bohême, en Bavière et en France. Partout, il fit des recherches dans les bibliothèques et dans les archives, avec beaucoup de fruit pour sa formation scientifique et pour ses travaux.

Il fit sortir une nouvelle publication, *Trajan*, en 1869. Moins d'un mois après son interdiction en février 1870, il sortit *La Colonne de Trajan*. La revue se spécialisa en histoire, linguistique et psycologie populaire. Des périodiques publiés par le savant, elle aura la plus longue vie, jusqu'en 1883. Beaucoup d'hommes de science et de lettres roumains et étrangèrs y ont collaboré.

À l'occasion d'un voyage d'études à Budapest, il fit la connaissance des savants Hunfalvy, Venzel et Toldi. Il y découvrit des documents précieux pour l'historie et pour la culture roumaines.

L'apparition de son *Histoire critique des Roumains* accrut son prestige scientifique. Titu Maiorescu, devenu ministre de l'Instruction publique, lui confia un cours libre de philologie comparative indo-européenne à l'Université de Bucarest. Il en donna la première leçon le 14 octobre 1874.

Il deviendra membre de l'Académie Royale Serbe et de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersburg.

En 1876, il fut nommé directeur général des Archives de l'État et ensuite membre du Conseil permanent de l'instruction publique.

En 1877, il fut élu membre de l'Académie Roumaine.

Il continua de voyager. Ainsi, il eut l'occasion de connaître beaucoup de personnalités de son temps, roumaines et étrangères. En 1878, il prit part aux Congrès des Orientalistes à Florence. Il y rencontra son ami, le linguiste italien G.I. Ascoli.

En 1880, il visita Londres.

Pour son œuvre, *Cuvente den Bătrâni* (*Les Mots des Anciens*), il reçut le prix *Ion Heliade Rădulescu* de l'Académie Roumaine.

En 1882 il fut envoyé en tant que délégué officiel à l'inauguration de monument de Jules Michelet à Paris. Son discours prononcé à cette

occasion-là fut publié par les journaux parisiens, le *Temps*, le *Rappel* et l'*Intransigeant*. Quelques mois auparavant, il avait été élu, à l'unanimité, membre de la Société de linguistique de Paris, sur propositions des grands linguistes français Michel Bréal et Abel Bergaigne.

B.P. Hasdeu fut apprécié à l'étranger par de grands savants, comme Th. Benfey, G.I. Ascoli, C. Curtius, Hugo Schuchardt, Angelo de Gubernatis. Son nom apparut dans les encyclopédies de l'époque.

En 1884, l'Académie Roumaine lui confia la mission de rédiger un dictionnaire de la langue roumaine. Il restera inachevé. B.P. Hasdeu y dédia plus de dix ans de sa vie, pour arriver au mot *barbat*, en couvrant environ quatre mille pages. Vraiment, ce fut un grand *chantier* qui reclamait un effort surhumain. La mort de sa fille, Julie, perturba son travail au dictionnaire *Magnum Etymologicum Romaniae.* L'interruption de ce travail, en 1897, lui provoqua un grand douleur.

La disparition précoce de Julie, en 1888, généra un profond chagrin dans l'âme du savant. Comme beaucoup de ses contemporains, il fut attiré par le spiritisme. C'est alors qu'il fit bâtir à Câmpina, de 1894 à 1896, un château-temple dont il assurait que les plans lui avaient été dictés par l'esprit de sa fille défunte. C'est là qu'il s'établit définitivement en 1897 avec sa femme.

En 1895, il fut élu membre de la Société américaine de néolinguistique de Baltimore et membre de l'Académie des Sciences de New York.

Il vit en solitude ses dernières années.

Le 2 juillet 1902, sa femme quitta ce monde.

Le 25 août 1907, B.P. Hasdeu mourut à Câmpina, après une longue et pénible souffrance. Son enterrement eut lieu à Bucarest, le 27 août, près de Julie sa femme et de Julie sa fille.

Le savant joua un rôle très important dans la science et la culture roumaines. Le écho de ses travaux fut entendu à l'étranger. *Un dizionario veramente grandioso*! Ces mots furent écrits par G.I. Ascoli dans une lettre envoyée à son ami, Hasdeu.

En parlant de l'encyclopédisme roumain, Mircea Eliade remarquait la position du savant face à la culture européenne. *Hasdeu, le grand nationaliste, n'a aucun sentiment d'infériorité envers l'Europe. Dans ses articles politiques, il comparait souvent la Roumaine à l'Italie. Il n'avait pas le sentiment qu'il participait à une petite culture. C'est pourquoi on trouve en Balcescu, Heliade Radulescu et Hasdeu la meilleure attitude spirituelle et politique envers l'Europe que la Roumanie moderne puisse avoir.*